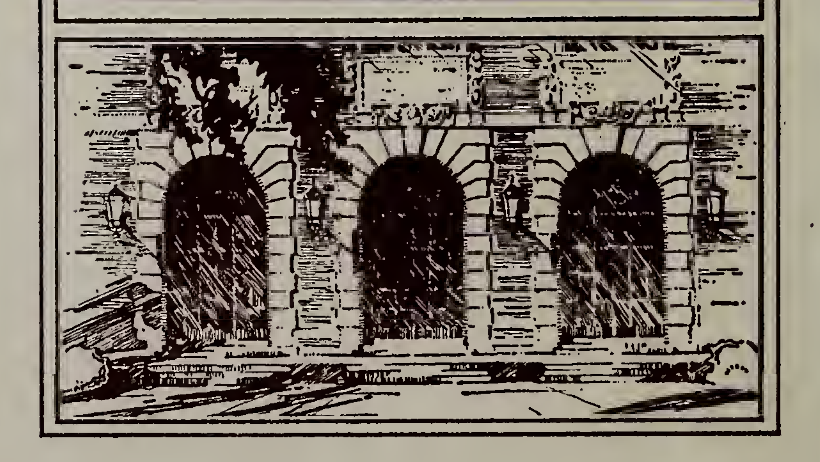




HISTOIRE

DE

SAINT LOUIS

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

JOINVILLE

HISTOIRE

DE

SAINT LOUIS

TEXTE ORIGINAL

RAMENÉ A L'ORTHOGRAPHE DES CHARTES

PRÉCÉDÉ

DE NOTIONS SUR LA LANGUE ET LA GRAMMAIRE DE JOINVILLE

ET SUIVI D'UN GLOSSAIRE

PAR

NATALIS DE WAILLY

Membre de l'Institut

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

PRÉFACE

Esquisser le portrait de Joinville et le plan de son livre, en essayant de placer l'auteur et son œuvre dans le jour le plus convenable pour les bien faire apprécier, tel est l'objet de cette préface. De si grands changements se sont accomplis en France dans l'intervalle de six cents ans, que si la langue du treizième siècle est devenue obscure, il ne nous est pas facile non plus d'en bien comprendre la civilisation. Il n'y a pas longtemps qu'on ne songeait même pas à les étudier : l'opinion dominante était que saint Louis avait régné sur un peuple à moitié barbare, et que Joinville avait écrit dans un patois grossier un livre peu digne d'être lu. La science moderne a fait justice de ces vieux préjugés en déclarant le treizième siècle digne du grand roi dont il porte le nom, et en comptant Joinville parmi les écrivains qui ont illustré notre histoire littéraire.

Mais c'est par hasard et sans y songer que Joinville a réussi, comme prosateur, à conquérir l'immortalité. Sa destinée véritable fut d'occuper dans la hiérarchie féodale le rang que sa naissance lui avait assigné sous la suzeraineté du comte de Champagne. C'est donc en cette qualité qu'il convient d'abord de le considérer.

A l'âge de dix-sept ans, il assistait à la cour plénière que saint Louis tint à Saumur en 1241, au milieu de tous

ses grands vassaux. Là, pendant que Robert de France, comte d'Artois, fils puîné de Louis VIII, armé chevalier depuis quatre ans, servait à la table de son frère le roi de France; pendant que la reine mère, Blanche de Castille, était servie elle-même par le fils de sainte Élisabeth de Hongrie, jeune prince de race royale, et par le comte de Boulogne Alfonse, destiné à monter un jour sur le trône de Portugal, Joinville remplissait, de son côté, l'office d'écuyer tranchant auprès de son maître Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre (§ 93).

Ces devoirs de domesticité féodale, qui nous sembleraient humiliants, ne compromettaient pourtant ni la dignité ni l'indépendance du caractère. Joinville, qui trouvait tout naturel de servir à table son suzerain, n'hésitait pas, quand il le fallait, à faire acte de résistance : il en donna la preuve en 1248, au moment de partir pour la croisade, quand saint Louis, dont il n'était pas alors le vassal, prétendit à tort lui faire prêter un serment de fidélité (§ 114).

Cinq ans plus tard, au contraire, Joinville entra sous la suzeraineté du roi en acceptant de lui, au mois d'avril 1253, une rente perpétuelle de deux cents livres tournois. Il n'est pas douteux qu'à cette occasion il n'ait consenti à prêter le serment qu'il avait refusé en 1248; néanmoins il ne cessa pas d'être tenu aux mêmes devoirs envers Thibaut de Champagne, roi de Navarre. Il servait donc alors deux maîtres à la fois ; mais ce double joug ne lui semblait pas trop lourd, parce que, en thèse générale, la féodalité était un régime de subordination et non de tyrannie, dans lequel les devoirs étaient limités et compensés par des droits correspondants. De là vient que saint Louis, après son retour de la croisade, eut occasion de déclarer qu'il avait à remplir envers Joinville, devenu son homme, certaines obligations dont il n'aurait pu s'affranchir sans injustice (§ 677).

Un protestant illustre a reconnu de nos jours, avec une haute impartialité, que le catholicisme était une grande école de respect. Cette définition convient aussi, dans une

certaine mesure, à ce régime de subordination féodale où tous, excepté le roi, avaient, dans l'ordre civil, des supérieurs à respecter. Il est permis, ce semble, de rattacher à cette origine les habitudes de la politesse française, dont le langage et les signes extérieurs rappellent toujours des pensées de soumission et d'obéissance. Nul aujourd'hui ne s'agenouillerait devant un homme sans choquer les usages et sans se croire déshonoré. Alors au contraire, un vassal, sous peine de violer la règle et d'offenser la bienséance, devait s'agenouiller devant son suzerain pour lui prêter hommage. J'ajoute que cette démonstration n'était pas réservée exclusivement pour la cérémonie où se consacrait l'alliance viagère du vassal et du suzerain ; elle se pratiquait aussi dans des occasions moins solennelles, puisque Joinville raconte que, mandé dans la chambre du roi, il ne l'aborda qu'en s'agenouillant devant lui (440). Il est vrai que saint Louis le releva et le fit asseoir à ses côtés mais c'était là une faveur extraordinaire, qui aurait pu étonner même un prince du sang royal. Un jour que saint Louis s'était assis par terre à la porte de son oratoire, et qu'il invitait son fils et son gendre, le roi de Navarre, à se placer près de lui, ils s'y refusèrent en disant : « Nous » n'oserions pas nous asseoir si près de vous (§ 37). »

Ce trait montre assez le respect qu'inspirait la royauté ; cependant ce respect, si profond qu'il fût, pouvait s'allier avec une grande liberté de langage. Le jour où saint Louis avait relevé Joinville pour le faire asseoir près de lui, il avait arrêté les conditions auxquelles il le garderait à ses gages jusqu'à la fête de Pâques de l'an 1251. Neuf mois plus tard, comme ce premier engagement allait expirer, le roi lui proposa de le renouveler. Joinville répondit que pour le montant de ses gages, il ne demandait aucun changement à leurs premières conventions, mais qu'il avait un autre marché à faire : « Parce que vous vous fâchez » quand on vous demande quelque chose, je veux que vous » conveniez avec moi, que si je vous demande quelque

» chose pendant toute cette année, vous ne vous fâcherez » pas; et si vous me refusez, je ne me fâcherai pas non » plus (§ 500). »

Comme saint Louis souscrivit en riant à cette condition inattendue, on pourrait se demander si Joinville n'avait pas voulu plaisanter, plutôt que donner un avertissement sérieux; mais le doute à cet égard n'est pas possible. Le même livre qui nous montre le héros chrétien supportant avec une patience inaltérable la dure épreuve de sa captivité, nous fait voir aussi les petites imperfections de l'homme, qui se laissait vaincre quelquefois par de simples contrariétés (§§ 405, 631, 647). C'est dans une de ces circonstances que saint Louis reprit trop vivement un vieil écuyer, dont Joinville n'hésita pas à prendre la défense (§ 661). Le roi, dans son humilité, ne pouvait pas manquer d'accueillir ces libres remontrances et d'en tirer profit. C'est peut-être en souvenir des sincères avis de Joinville qu'il disait à son fils, dans ses derniers enseignements : « Tu te dois maintenir et comporter de telle manière que » tes amis t'osent reprendre de tes méfaits (§ 742). »

Joinville, qui osait au besoin reprendre saint Louis, ne manquait pas, à plus forte raison, de le conseiller avec franchise, au risque de lui déplaire. Il le fit dans une circonstance mémorable en soutenant, à peu près seul contre tous, que le roi, au sortir de sa captivité, quoique réduit à un petit nombre de chevaliers, devait rester en Syrie pour travailler à la délivrance des pauvres prisonniers qui étaient demeurés au pouvoir des Sarrasins (§§ 426 et 427). Les reproches et les railleries assaillirent ce jeune homme qui avait eu la hardiesse de contredire les plus hauts personnages et les plus sages de France : il arriva même ce jour-là que, contrairement à son habitude, le roi ne lui adressa pas la parole pendant le repas (§ 430). Joinville pouvait donc se croire en disgrâce, et il se tenait à l'écart dans l'embrasure d'une fenêtre, quand saint Louis se rapprocha pour lui dire en confidence : « Soyez tout aise ; car

» je vous sais bien bon gré de ce que vous m'avez con-
» seillé ; mais ne le dites à personne toute cette semaine
» (433). »

Quoique saint Louis eût usé d'un droit incontesté en adoptant ainsi une opinion contraire à celle de son conseil, quoiqu'il pût même se dispenser de le consulter lorsque, selon l'expression de son historien, « il voyait le droit tout » clair et évident (§ 669), » il est certain qu'il avait pour habitude de demander avis avant de prendre une détermination de quelque importance. Il ne faisait en cela que se conformer à l'usage général, et réclamer l'accomplissement de l'un des devoirs qui étaient imposés à ses vassaux comme à ceux des autres seigneurs. Tout suzerain, en effet, pouvait exiger de ses hommes qu'ils l'aidassent de leur conseil aussi bien que de leur épée. C'est en vertu de ce principe que sous le règne de Philippe-le-Bel, quand il fut question de convoquer les premiers Etats généraux, on recourut aux listes qui avaient servi jusque-là pour convoquer aux expéditions militaires[1]. *L'aide du conseil* était donc une des habitudes de la vie féodale, et Joinville en rapporte plus d'un exemple. Lui-même, au moment d'être fait prisonnier par les Sarrasins, demanda conseil pour savoir s'il fallait se rendre aux galères du soudan ou aux troupes de terre. Il soumit la question, non seulement à ses chevaliers, mais à ses gens, qui avaient le même droit à être consultés puisque leur vie était aussi en question ; tous décidèrent qu'il valait mieux se rendre aux galères (§ 318). Il y eut pourtant un opposant ; « c'était le cellerier de Joinville : « Je suis d'avis, dit-il, que nous nous lais-
» sions tous tuer ; ainsi nous irons tous en paradis (§ 319). »

Si Joinville ne se contenta pas de prendre conseil de ses chevaliers, c'est parce que, pesant devant Dieu ses devoirs

1. M. Eugène de Stadler a consacré à la solution de ce problème historique un savant ouvrage qu'il n'a pu faire paraître de son vivant, mais qui est actuellement sous presse.

de suzerain, il se considérait comme responsable de tous ceux qu'il avait amenés avec lui : « Vous vous en allez outre-» mer, lui avait dit un de ses cousins ; or prenez garde » au retour ; car nul chévalier, ni pauvre, ni riche, ne » peut revenir qu'il ne soit honni, s'il laisse aux mains des » Sarrasins le menu peuple de Notre-Seigneur, en com-» pagnie duquel il est allé (§ 421). » On ne peut douter que ces paroles n'aient fait une impression durable sur Joinville, quand on les rapproche de sa réponse à saint Louis et au roi de Navarre, qui le pressaient, en 1267, de retourner avec eux à la croisade : « A cela je répondis que » tandis que j'avais été au service de Dieu et du roi outre-» mer, et depuis que j'en revins, les sergents du roi de » France et du roi de Navarre m'avaient détruit et appauvri » mes gens, tellement que le temps ne serait jamais où » moi et eux n'en valussions pis. Et je leur disais ainsi que » si j'en voulais faire au gré de Dieu, je demeurerais ici » pour défendre mon peuple (§ 735). »

Je devrais ajouter bien d'autres citations à celles qui précèdent, si je voulais reproduire tous les détails que Joinville fournit sur son existence féodale ; mais je me suis proposé seulement d'en indiquer les traits principaux : la dépendance du vassal, la dignité de l'homme, le dévouement du suzerain. J'arrive maintenant à l'écrivain et à son œuvre.

Si l'on entend par écrivain un homme qui a l'habitude de composer des livres, Joinville assurément ne mérite pas ce nom ; car on ne connaît de lui, outre son *Histoire de saint Louis*, qu'un petit manuel de piété d'une vingtaine de pages, qui a été publié pour la première fois en 1837, sous le titre de *Credo*. Or, un demi-siècle s'est écoulé entre la composition de ce *Credo*, qui était achevé dès les premiers mois de 1251, et celle de l'histoire qui ne l'était pas encore en 1305. C'est à l'âge de vingt-six ans que Joinville, de son propre mouvement, entreprit d'écrire le *Credo*, tandis qu'il en avait près de quatre-vingts quand, à la prière de Jeanne

de Navarre, il se chargea de lui faire un livre des saintes paroles et des bons faits du saint roi Louis. Ainsi ce que Joinville a fait de son propre mouvement, c'est un court manuel qu'on ne saurait qualifier de livre ; quant au livre qui a fait sa réputation, il ne l'aurait pas entrepris si une reine *qui l'aimait beaucoup* ne l'en avait pas instamment prié (§ 2).

Comment Jeanne de Navarre eut-elle cette heureuse inspiration, et se décida-t-elle à user de son influence sur Joinville pour le contraindre, en quelque sorte, à révéler son talent ? Voici une des conjectures qu'il est permis de former.

Le jour de la bataille de Mansourah, le comte de Soissons, placé avec Joinville dans un poste périlleux, et tenant tête à des ennemis nombreux qui les couvraient de leurs flèches, lui disait en plaisantant : « Sénéchal, lais- » sons huer cette canaille ; car, par la coiffe de Dieu ! nous » en parlerons encore, vous et moi, de cette journée, dans » les chambres des dames (§ 242). » Comment douter, en effet, que Joinville n'ait pas eu mille occasions de raconter les aventures de la croisade, et que cette jeune reine, dont il avait mérité l'affection, n'ait pas souvent pris plaisir à écouter l'ami et le compagnon d'armes de saint Louis ? C'était le témoin le mieux informé, celui que les enquêteurs chargés de réunir les éléments du procès de canonisation avaient interrogé pendant deux jours de suite (§ 760) ; c'était aussi le plus capable de bien écrire ce qu'il avait tant de fois et si bien raconté. Plus Jeanne de Navarre avait pris à plaisir à l'entendre, plus elle avait éprouvé le désir d'arracher à l'oubli tant de beaux souvenirs, et de léguer à ses enfants un livre qui leur racontât les grands exemples de leur bisaïeul.

C'est pour mieux correspondre à cette pensée pieuse que Joinville résolut de partager son ouvrage en deux parties, dont l'une serait consacrée aux bons enseignements de saint Louis, et l'autre à ses grands faits d'armes. Je n'ai

pas à examiner si un tel plan n'offre pas, au point de vue littéraire, plus d'inconvénients que d'avantages, mais à montrer qu'il a été conçu pour rendre le livre plus *édifiant*. C'est l'expression même employée par Joinville : il a voulu parler d'abord des bons enseignements de saint Louis pour *édifier* ceux qui les entendront (§ 19). Un peu plus loin, il revient sur la même pensée et insiste sur le motif purement religieux qui l'a inspiré. « Au nom de Dieu le tout-
» puissant, dit-il, nous avons écrit ci-devant une partie des
» bonnes paroles et des bons enseignements de notre saint
» roi Louis, pour que ceux qui les entendront les trou-
» vent les uns après les autres, de sorte qu'ils en puissent
» mieux faire leur profit que si on les eût écrits au milieu
» de ses faits (§ 68). » On s'étonne quelquefois que Joinville ait répété dans la seconde partie de son livre certains récits qui se rencontrent aussi dans la première. Rien ne lui eût été plus facile que d'éviter de telles répétitions, s'il s'était préoccupé de bien écrire et de bien ordonner sa composition ; mais comme il se proposait d'édifier ses lecteurs et de les instruire, il aimait bien mieux se permettre quelques redites pour être sûr que rien ne manquerait ni à la partie édifiante ni à la partie historique de son ouvrage.

On le voit : Joinville a tenu à constater que son plan avait été inspiré par une pensée toute religieuse. J'ajoute qu'en cédant à cette inspiration il s'est montré conséquent avec lui-même, et fidèle aux sentiments qui l'avaient animé toute sa vie. J'entends par là qu'il était un chrétien fervent, qui ne se contentait pas de la foi sans les œuvres. Lui-même nous le dit dans son *Credo* : « Les
» deux bras de quoi nous devons tenir Dieu embrassé, ce
» sont la ferme foi et les bonnes œuvres ; les deux nous
» sont nécessaires ensemble si nous voulons retenir Dieu ;
» car l'un ne vaut rien sans l'autre (§ 846). »

Ce chevalier octogénaire, dont la plume était restée inactive depuis un demi-siècle, et qui en se remettant à l'œuvre par obéissance subordonnait le plan de son livre

à l'édification de ses lecteurs, n'avait certainement ni des habitudes ni des préoccupations littéraires. Mais il était si bien doué par la nature qu'il a trouvé le secret de plaire à toutes les classes de lecteurs en montrant à chaque page de l'esprit et du sens, du cœur et de l'imagination, un naturel qui ne se dément jamais. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est là ce qui fait avant tout le mérite des grands écrivains ; si Joinville leur est à certains égards inférieur, c'est parce qu'il ignore entièrement l'art de bien dire, et qu'il ne s'est pas exercé à manier la langue qui doit exprimer sa pensée. Mais cette inexpérience même ajoute souvent au charme de ses récits, et il lui arrive de rencontrer d'inspiration ce que de plus habiles auraient vainement cherché. Comme les chefs-d'œuvre littéraires que l'on propose à notre étude et à notre admiration se recommandent tous par la perfection du style, on ne songe pas toujours que c'est là une beauté tout extérieure, qui ne subsisterait pas sans le fond qu'elle enveloppe et qu'elle revêt de son éclat. En lisant Joinville on s'aperçoit que le plus inhabile des écrivains peut unir la finesse de l'esprit à la solidité du bon sens, qu'il peut tour à tour exciter le rire et arracher les larmes, qu'il est capable de retracer dans tous leurs détails et d'animer de toutes leurs couleurs les tableaux que son imagination fait revivre devant lui, d'évoquer enfin pour les mettre en scène, pour les faire agir et parler, les personnages divers des drames auxquels il a pris part. De là vient que sans avoir étudié l'art de plaire et d'intéresser, il y réussit par un don naturel, et qu'il peut sans effort se montrer simple ou sublime, gai ou pathétique, offrant ainsi aux maîtres eux-mêmes des modèles de tous les genres de beautés.

Après avoir essayé de reproduire, dans ses caractères principaux, la physionomie de l'homme et de l'écrivain, il me reste à consigner ici les dates les plus importantes de la vie et des récits de Joinville.

Il naquit vers 1224, deux ans avant l'avènement de saint

Louis. Simple écuyer, quand il assistait en 1241 à la cour plénière de Saumur (§ 93), il dut être armé chevalier en 1245, l'année même où il prit la croix. Sa première femme Alix, sœur du comte de Grandpré, lui donna un fils, le 18 avril 1248, veille de Pâques (§ 110). Au mois d'août suivant, il s'embarque à Marseille (§ 125), puis il passe neuf mois en Chypre et aborde en Égypte, le 28 mai ou le 5 juin 1249. Au bout d'un an, il part pour Acre, le 8 juin 1250, et y demeure jusqu'au commencement de mars 1251. Il séjourne ensuite à Césarée de mars 1251 à mai 1252, puis à Jaffa de mai 1252 à juin 1253, enfin à Sidon de juillet 1253 à février 1254. Le 25 avril suivant il part d'Acre et débarque en France le 17 juillet. On a vu qu'en 1267 il refusa de prendre part à la seconde croisade de saint Louis (§ 735). En 1282 il fut entendu comme témoin dans l'enquête qui précéda la canonisation, et il assista en 1298 à la levée du corps saint (§ 762 à 765). En 1305, il faisait écrire sous sa dictée l'histoire du saint roi, qu'il avait entreprise à la prière de Jeanne de Navarre ; mais la jeune reine étant morte avant l'accomplissement de cette tâche pieuse, l'ouvrage fut dédié, en 1309, à Louis le Hutin, alors roi de Navarre et comte de Champagne. Joinville mourut lui-même en 1317, ayant élevé dans la chapelle de son château un autel au grand saint dont il vénérait la mémoire, et laissant un autre monument de sa pieuse affection dans un livre qui ne périra jamais.

NOTIONS

SUR LA LANGUE ET LA GRAMMAIRE DE JOINVILLE

« Ceux qui ont traité de jargon notre vieille langue, dit » M. Littré [1], parlaient sans avoir aucune idée de ce qu'elle » était. Le français a été une langue à deux cas. » Tel était le français de Joinville, qui s'est conservé pur de toute altération dans ses chartes originales. Tel était aussi le français de son *Histoire de saint Louis*, dictée par lui à l'un des clercs qui écrivaient ses chartes ; mais ce français n'est plus reconnaissable dans les trois manuscrits que nous possédons, l'un de la seconde moitié du quatorzième siècle, les deux autres du seizième. J'ai démontré ailleurs [2] qu'il était possible de constater les altérations diverses qui le défigurent, et de les faire disparaître, en comparant les variantes des manuscrits et en appliquant à la correction du texte les règles uniformément suivies dans les char-

1. *Dictionnaire de la langue française*, p. XLIX.

2. *Mémoire sur la langue de Joinville*, tome XXVI des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions ;* — *Jean, sire de Joinville, Histoire de saint Louis, Credo et Lettre à Louis X*, Paris, Firmin Didot, 1874, pages 516 à 520. C'est à cette édition qu'il faut recourir pour connaître les variantes des manuscrits, et pour vérifier les citations tirées de la Lettre à Louis X et du *Credo* de Joinville.

tes. Il serait superflu de revenir sur cette question, et j'aborde immédiatement l'exposé de la grammaire de Joinville.

Les deux cas qui se sont conservés jusqu'au commencement du quatorzième siècle dans un grand nombre de mots de notre vieux français, étaient usités surtout pour les substantifs masculins, et calqués sur le nominatif et l'accusatif de la seconde déclinaison en *us*.

On écrivait *peuples* avec *s* finale : 1° au sujet singulier à cause de *populus*, 2° au régime pluriel à cause de *populos ;* on écrivait *peuple* sans *s* finale : 1° au régime singulier à cause de *populum*, 2° au sujet pluriel à cause de *populi*.

La même orthographe s'appliquait à des substantifs masculins qui suivaient en latin une déclinaison tout à fait différente : ainsi on écrivait *freres* au sujet singulier avec une *s* dont *frater* était dépourvu, et *frere* au sujet pluriel sans l'*s* du latin *fratres*.

D'autres substantifs masculins, dont le nominatif singulier avait en latin une syllabe de moins que l'accusatif, avaient trois formes différentes : une pour le sujet singulier : *cuens*, *hons*, *lerres* (en latin *comes*, *homo*, *latro*) ; une pour le régime pluriel : *contes*, *homes*, *larrons* (en latin *comites*, *homines*, *latrones*) ; une pour le régime singulier et le sujet pluriel, *conte*, *home*, *larron* (en latin *comitem* et *comites*, *hominem* et *homines*, *latronem* et *latrones*). La forme des sujets singuliers *hons* et *lerres* prouve que, conformément à la règle ordinaire, ces mots pouvaient prendre une *s* finale quoique les nominatifs latins *homo* et *latro* en fussent dépourvus ; mais à cause de l'étymologie latine, on pouvait aussi, sans ajouter cette *s*, écrire *hom* ou *hon* et *lerre*. Au contraire, le sujet pluriel restait toujours dépourvu de cette finale, malgré la forme des nominatifs pluriels *comites*, *homines*, *latrones*.

Quelques substantifs masculins restaient invariables parce que leur radical se terminait par *s* ou *z*, comme *cas*, *mois*, *palaiz*, *sens*.

Les substantifs féminins terminés par un son plein pre-

naient l'*s* finale au sujet singulier (*raisons*) et la perdaient au régime (*raison*) ; mais au pluriel l'*s* finale s'employait pour le sujet comme pour le régime.

Quant aux substantifs féminins terminés par un *e* muet, ils se comportaient déjà comme aujourd'hui, n'ayant qu'une forme pour le singulier (*chose*) et une autre pour le pluriel (*choses*), sans distinction du sujet et du régime.

Il y avait aussi des substantifs féminins qui restaient invariables parce que leur radical se terminait par *s* ou *z*, comme *crois*, *foiz*, *pais*.

Enfin, dans le texte de Joinville, certains substantifs féminins se présentent sous une seule forme au singulier, quoique leur radical ne les empêchât pas d'en avoir deux : ainsi *gent* et *riens* restaient invariables au singulier quoiqu'il eût été plus régulier de mettre (ce qui se rencontre dans certains textes) *gens* au sujet, et *rien* au régime.

Les adjectifs, les participes passés et les participes présents (qui étaient restés variables comme en latin) suivaient les règles applicables aux substantifs de leur genre. Mais il faut savoir que les adjectifs qui avaient en latin une forme unique pour les deux genres (comme *grandis*) ne prenaient pas l'*e* muet au féminin ; on disait donc indistinctement : « de ses *granz* chevaleries et de ses *granz* faiz d'armes (§ 2) ». Ces sortes d'adjectifs, en tant que féminins, avaient une forme unique pour les deux cas du pluriel ; en tant que masculins ils s'écrivaient *grant* au sujet pluriel et *granz* au régime. Au singulier, *granz* ou *grans* au sujet et *grant* au régime servaient pour les deux genres. De là *grand mère*, *grand messe*, qui subsistent dans la langue moderne, mais qu'on ne devrait pas imprimer *grand'mère*, *grand'messe*, puisque jamais on n'a dit *grande mère*, *grande messe*.

Le lecteur a pu remarquer que dans cette déclinaison à deux cas des substantifs masculins, il y avait presque toujours une forme servant à la fois pour le sujet singulier et le régime pluriel, puis une autre pour le régime singulier

et le sujet pluriel ; mais la confusion qui pouvait en résulter disparaissait toutes les fois que l'article était joint au substantif, parce que l'article masculin avait trois formes qui, en se combinant avec les deux formes des substantifs du même genre, produisaient quatre combinaisons distinctes.

Singulier, sujet : *li peuples;* régime : *le peuple.*
Pluriel, sujet : *li peuple;* régime : *les peuples.*

Au féminin, au contraire, il n'y avait, comme aujourd'hui, qu'un seul article pour le sujet et le régime, *la* au singulier, *les* au pluriel.

La contraction des articles *le* et *les* avec les prépositions *de* et *à* produisait au singulier *dou* et *au*; au pluriel, *des* et *aus*. Les mêmes articles se contractaient aussi avec la préposition *en*, et devenaient au singulier *ou*, *eu* et *el ;* au pluriel *es*. L'article *la* ne se contractait jamais, tandis que les contractions du pluriel (*des*, *aus*, *es*) appartenaient au féminin comme au masculin.

Il serait superflu d'entrer dans les mêmes détails sur d'autres mots (adjectifs ou pronoms) dont la déclinaison pouvait se combiner avec celle des substantifs ; je me contenterai de présenter le tableau de cette déclinaison, en le faisant suivre de quelques observations.

	Sujet masculin.	Régime masculin.	Sujet et régime féminin.
Sing.	mes, tes, ses.	mon, ton, son.	ma, m', ta, t', sa, s'
Plur.	mi, ti, si *ou* sui.	mes, tes, ses.	mes, tes, ses.
Sing.	miens,... siens.	mien, tien, sien.	moie,... seue.
Plur.	mien,... sien.	miens,... siens.	seues.
Sing.	nostre.	nostre.	nostre.
Plur.	nostre.	nos.	nos, les nostres.
Sing.	vostre.	vostre.	vostre.
Plur.	vostre.		vos, voz.
S. et pl.	lour.	lour.	lour.
Sing.	cil.	cel, celi.	cele, celle.
Plur.	cil, icil.	ceus.	celles.

	Sujet masculin.	Régime masculin.	Sujet et régime féminin.
Sing.	cis.	ce, cest, cesti, cestui.	ceste.
Plur.	cist.	ces.	ces.
Sing.	uns.	un.	une.
Plur.	un.		unes.
Sing.	aucuns.	aucun.	aucune.
Plur.	aucun.	aucuns.	aucunes.
Sing.	chascuns.	chascun.	
Sing.	autres.	autre, autrui.	
Plur.	autre.	autres.	autres.
Sing.	nulz, nus.	nul, nulli, nullui.	nulle.
Plur.	nul.	nulz.	nulles.
Sing.	tous, touz.	tout.	toute.
Plur.	tuit.	tous, touz.	toutes.

L'*a* dans *ma*, *ta*, *sa* s'élidait devant une voyelle comme dans l'article *la* (*m'escuele*, *s'arbaleste*).

On rencontre une fois dans les chartes de Joinville le sujet singulier *nostres* avec l'*s* finale ; mais l'orthographe *nostre* y est plus fréquente. C'est la seule qui s'employât au sujet pluriel masculin; au régime on préférait *nos* excepté après l'article : ainsi une charte de Joinville contient *avec les nostres seés* au lieu de *avec nos sceaux*. Néanmoins dans le *Credo*, Joinville a dit *les nos chars*. *Mien*, comme *nostre*, pouvait se joindre à un substantif : *uns miens escuiers*, *un mien roncin* (§ 229); mais on trouve aussi les pronoms *la seue*, *li miens* et *les nostres* non suivis d'un substantif (§ 37, 49 et 265).

Lour, au sens possessif, était invariable au treizième siècle, à cause de l'étymologie *illorum*.

Au régime masculin *celi*, les chartes permettent d'ajouter *celui* équivalent de *cestui ;* de plus elles contiennent pour le régime féminin (outre *cele* et *celle* qui servaient aussi pour le sujet), les formes *celi*, *celli* et *iceli*. Les régimes *celi* et *iceli*, qui dérivent par contraction de *ecce illi*, étaient communs aux deux genres, comme l'est encore, au

régime indirect notre pronom *lui*, dérivant de *illi*. Au régime pluriel masculin *ceus* il faut ajouter, d'après les chartes, les variantes *ceux*, *celz*, *celx*, *cex*, *ces*, *ciaus*, *ciax*, dérivant de *ecce illos* et se prononçant comme *ceus*.

L'autre adjectif démonstratif dérive de *ecce* combiné avec *iste;* nous n'employons plus *cesti*, *cestui*, et *cist;* mais nous avons conservé *ces* pour le pluriel des deux genres, *ce* au singulier masculin, *cet* (équivalent de *cest*, qui sert devant les mots commençant par une voyelle), et *cette* (équivalant de *ceste*). Une charte prouve qu'au pluriel féminin *cestes* pouvait se mettre au lieu de *ces*.

Autrui était, comme aujourd'hui, un pronom proprement dit; il en était de même de *nulli* ou *nullui*, qui sont hors d'usage.

Je passe à d'autres mots qui ne sont pas compris dans le tableau précédent.

Notre mot *tel*, qui rentrait dans la classe des adjectifs ayant une seule forme pour les deux genres, aurait fait au sujet singulier *tels* ou *telz* si le changement de *ls* et *lz* en *x* n'eût pas été habituel. En outre, les chartes de Joinville prouvent que ce mot était un de ceux où l'on substituait volontier à l'*e* simple la diphthongue *ei*. On trouve donc, au lieu de *tex*, dans les chartes *teix*, et dans le manuscrit du quatorzième siècle *tiex*, soit pour le sujet singulier des deux genres, soit pour le régime pluriel masculin, soit pour le pluriel féminin sujet ou régime. La forme *tel* sert, d'une part, pour le sujet pluriel masculin, d'autre part pour le régime singulier masculin ou féminin : je n'ai pas maintenu les désinences féminines *tele* et *teles*, parce qu'elles devaient être de rares exceptions, sinon des fautes introduites par le copiste.

Il y avait alors, comme aujourd'hui, deux pronoms relatifs, *lequel* et *qui*. Dans le premier, l'article est combiné avec le mot *quel* sans rien perdre de la liberté de ses flexions, c'est-à-dire qu'il se décline exactement de même que s'il était joint à un substantif. Quant au mot *quel*, il

suit les règles qui viennent d'être exposées pour *tel*, parce qu'il rentre, aussi bien que *tel*, dans la classe des adjectifs avant une seule forme pour les deux genres. Le second pronom relatif servait généralement pour les deux genres et pour les deux nombres, faisant au sujet *qui* et au régime *que*. A ce régime il faut en ajouter un autre, qu'on peut considérer comme équivalent de notre mot *qui* précédé d'une préposition, puis de notre mot *que;* c'est-à-dire qu'on écrivait, d'une part, *à cui*, *de cui*, *en cui* (§§ 16, 105, 109, etc.) au lieu de *à qui*, *de qui*, *en qui;* de l'autre, *cuy* ou *cui Dex absoyle*, au lieu de *que Dieu absolve*[1]. On trouve aussi le même mot employé pour signifier *de qui* : ainsi *cui cousins* (§ 277) et *cui fille* (§ 466), signifient *le cousin de qui*, *la fille de qui*.

Les pronoms personnels avaient à peu près les mêmes formes qu'aujourd'hui. Au sujet singulier de la première personne on trouve *je*, *j'* et par exception *ge;* au régime *me*, *moi* ou *moy*. Joinville met souvent *je* où nous mettrions *moi*, parce qu'il n'employait *moi* qu'au régime, tandis que nous l'employons quelquefois au sujet : « Je qui onques ne « li menti (§ 27); je et mi chevalier en loames Dieu (§ 210). » Pour la seconde personne, il se servait de *tu* au sujet, de *te* et de *toi* au régime (§ 21 et 740); il disait, « et tu, an« fers (§ 802 du *Credo*), » là où nous dirions *et toi*. Au pluriel, sans distinction de sujet ni de régime, on disait pour la première personne *nous* (remplacé quelquefois dans les chartes par *nos*), et pour la seconde personne *vous*.

Il, sujet singulier masculin de la troisième personne, fait au régime : 1° *le* ou *l'* et par exception *lo* et *lou*, 2° *lui* ou *li*, 3° *se* ou *soi*. Joinville préférait toujours *il* à *lui* comme sujet : « et il avec (§ 8); il meismes l'amendoit « (§ 60); il ne sa mère (§ 73). » *Li* avait souvent le sens ré-

1. En latin *quos Deus absolvat;* c'est un passage tiré de la Lettre de Joinville à Louis le Hutin (édition de Joinville, chez Didot, § 856).

fléchi : « pour li confesser à moy (§ 38), il ot pooir de li « resusciter (§ 337) ». Le sujet masculin pluriel est toujours *il* et jamais *ils*. De même qu'au sujet singulier on disait *il meismes* au lieu de *lui-même*, on le disait au pluriel (§ 135) au lieu de *eux-mêmes*. Les régimes sont : 1° *les* ; 2° *aus* (*eulz* selon l'orthographe rajeunie des manuscrits), et de plus, par exception, dans certaines chartes, *alx*, *eauls*, *iaus* ; 3° *lour* et *lor*, plus fréquents que *leur* dans les chartes. *Aus* se prenait, comme *lui* ou *li*, dans le sens réfléchi : « Ne « font force li Assacis d'aus faire tuer (§ 460). » Les chartes emploient quelquefois *lour* dans des phrases où nous serions obligés de mettre *eux* ou *soi* : « sans rien retenir à « lour ; il ne iront à l'ancontre par lour ; ont renoncé por « lour. » Par la même raison Joinville a dit (§ 476), *esliroient entre lour*, pour *éliraient entre eux* ou *entre soi*.

Le pronom féminin faisait *elle* au sujet singulier ; *la*, *l'*, *lui* et *li* au régime ; *elles* au sujet pluriel ; *les*, *lour* ou *lor* au régime. Le régime *li* s'employait aussi dans le sens réfléchi.

D'après tout ce qui précède, il est bien constaté que le français de Joinville était une langue à deux cas, dont les règles étaient fidèlement observées : 1° pour les mots masculins au singulier et au pluriel, 2° pour certains mots féminins au singulier seulement. Je vais montrer maintenant qu'il y avait dans cette langue des mots neutres, dont le sujet et le régime ne différaient pas, parce qu'en latin le nominatif de ces mots était semblable à l'accusatif.

Le lecteur remarquera, en effet, un certain nombre de sujets singuliers qui n'ont pas l'*s* finale, par exemple : « il « est *escrit* (§ 3) ; c'est bien *respondu* (§ 26) ; ce fu mal *dit* (§ 29). » Or dans ces passages et dans tous ceux où le verbe *être* a pour sujet des pronoms comme *il* et *ce*, dont le sens est indéterminé parce qu'ils ne tiennent pas lieu d'un substantif qui ait été exprimé auparavant, les participes qui se rapportent à ces pronoms étaient du genre *neutre* dans notre ancienne langue, et non du genre mas-

culin. Là encore c'était le latin qui exerçait son influence, mais d'une autre manière que sur les mots masculins : les participes *escrit*, *respondu*, *dit*, ne répondaient point aux sujets singuliers masculins *scriptus*, *responsus*, *dictus*, mais aux sujets singuliers neutres *scriptum*, *responsum*, *dictum*, et par conséquent ils ne devaient pas conserver l'*s* finale qui représente la désinence *us*. On pourrait objecter que le copiste du manuscrit du quatorzième siècle ne devait pas avoir conscience de cette règle, puisque son habitude l'entraînait neuf fois sur dix à supprimer l'*s* finale des sujets singuliers masculins. Aussi n'est-ce pas l'orthographe irrégulière de ce manuscrit qui fournit la preuve de ce fait, c'est l'orthographe des chartes de Joinville où l'on trouve, d'une part, plus de quarante participes neutres qui sont écrits au sujet singulier sans l'*s* finale, et de l'autre plus de huit cents exemples de cette consonne finale conservée dans les sujets singuliers masculins. Si donc des chartes, dont l'orthographe est généralement si correcte, présentent ces deux sortes de désinences au sujet singulier, il est conforme aux règles de la critique de chercher à des faits en apparence contradictoires une explication grammaticale, et de ne pas attribuer à l'étourderie ou à l'ignorance des copistes ce qui est au contraire la preuve de leur attention, en même temps que de leur aptitude à ne pas confondre les sujets répondant à des nominatifs neutres en *um* avec les sujets répondant à des nominatifs masculins en *us*.

Joinville lui-même observait cette règle, comme le prouve l'apostille ajoutée de sa main au bas d'une charte du mois d'octobre 1294 (Archives de l'Allier), apostille qui se termine ainsi : « Ce fu *escrit* de ma mein. » On en trouve une autre preuve dans une note inscrite par lui au dos d'une charte du mois de septembre 1298 (Archives nationales, K 1155), contenant l'affranchissement des habitants de Vaucouleurs par son neveu Gautier de Joinville. Quoique la charte même se termine par la ratification qu'il a donnée à

cet affranchissement comme premier seigneur de Vaucouleurs, il a voulu écrire au revers du parchemin les mots suivants : « Ce fu *fait* par moy. » Ces deux sujets neutres, *escrit* et *fait*, montrent assez que Joinville connaissait bien sa grammaire.

Puisque les participes *escrit*, *respondu*, *fait* et *dit*, que je viens de citer, étaient au neutre à cause des pronoms *il* et *ce*, il en faut conclure que ces pronoms étaient eux-mêmes au neutre, et qu'il y a lieu de considérer comme tels en général les pronoms dont le sens était indéterminé parce qu'ils ne tenaient pas lieu d'un substantif exprimé auparavant. Il en est ainsi du pronom *tout* employé au sujet singulier dans une charte de Joinville : « *tout* demeure. » Si ce pronom ne se termine point par une *s* ou par un *z*, c'est parce qu'il répond au neutre *totum* et non au masculin *totus*. C'est aussi au neutre *tale* dépourvu de l'*s* finale, et non au masculin *talis*, que répond le pronom *teil* dans une autre charte de Joinville : « ce qui en seroit *eschangié* re« venroit en mon servaige *teil* comme il estoit davant. » On voit que dans ce passage la règle du sujet neutre, par une conséquence naturelle, est appliquée d'abord au participe et ensuite au pronom. Quand donc on trouve dans une troisième charte, « les iaues qui sont *miein prope*, » il faut reconnaître dans ce sujet dépourvu de l'*s* finale un équivalent du neutre latin *meum proprium*. Le sens indéterminé qui caractérise tous ces sujets neutres autorise à considérer comme neutres les mêmes pronoms ou d'autres quand ils sont employés au régime sans se rapporter à un substantif précédent. Ainsi lorsque dans la même charte où le sujet neutre *miein prope* est caractérisé par l'absence de l'*s*, on trouve avec le même sens indéterminé le régime *lour prope*, l'analogie oblige d'y reconnaître un neutre. On ne doit pas davantage hésiter à voir des neutres dans les mots *au lour*, *au nostre*, isolés de tout substantif et signifiant par eux-mêmes *à leurs frais*, *à nos frais*; il faut également déclarer neutre le pronom *quoi* employé avec le

sens qu'il a aujourd'hui, et un autre pronom dont l'usage s'est perdu, *quant que* (du latin *quantum quod*) ou par contraction *quanque*, équivalent de *tout ce que*.

En dehors de ces pronoms à sens indéterminé, et de ces participes passés qui sont nécessairement au neutre puisqu'ils n'ont pas l'*s* au sujet singulier, on ne rencontre dans les chartes originales de Joinville que des traces extrêmement rares de ce genre, qui a disparu depuis longtemps du français moderne. La lettre de Joinville à Louis le Hutin contient un adjectif qui a été mis au masculin quoiqu'il soit en rapport avec un pronom neutre : « Il est voirs (§ 854). » On trouve dans cette même lettre, deux lignes plus bas, « nous cuidiens que *voirs* fust, » et dans le *Credo* (§ 815), « sachiez que *voirs* estoit ».

On risquerait de tirer de ces trois exemples une conclusion trop absolue si l'on disait que les adjectifs ne se mettaient jamais au neutre ; mais on y doit voir la preuve que l'accord avec le pronom neutre pouvait souffrir des exceptions quand il s'agissait d'adjectifs, quoiqu'il n'en souffrît pas quand il s'agissait de participes. J'ai donc maintenu comme pouvant dériver du texte original des leçons du manuscrit du quatorzième siècle où l'adjectif *bon* semble avoir conservé le genre neutre, puisqu'il se présente au sujet sans l'*s* finale : « il iert bon (§ 167) ; bon seroit que (§ 465) ». A l'égard des substantifs, les exemples nombreux et concordants montrent que l'emploi du neutre, au temps de Joinville, était presque tombé en désuétude : aux nominatifs neutres de la bonne latinité comme *donum*, *statutum*, *vinum* et à ceux de la basse latinité comme *bannum*, *bladum*, *doarium* correspondaient les sujets *dons*, *status*, *vins*, *bans*, *blés*, *douaires* qui se terminaient de même que les sujets dérivés de nominatifs masculins en *us*.

Il existe cependant deux exceptions à cette règle dans les chartes de Joinville. La première est un sujet singulier qui n'a pas l'*s* finale parce qu'il répond à un nominatif neutre en *um*, « ce que *mestier* sera » ; la seconde est un régime

pluriel qui paraît plusieurs fois sans l'*s* finale parce qu'il répond à un accusatif neutre en *a*, « cinc sestiere de blef ». Le manuscrit du quatorzième siècle contient cinq exemples du sujet singulier *mestier* (§§ 72, 182, 264, 443 et 651), et deux exemples du mot *paire* (§§ 139 et 572), écrit au régime pluriel, comme *sestiere*, sans l'*s* finale, parce qu'il répond aussi à un accusatif neutre en *a* (*paria*). Il serait plus simple sans doute de considérer de telles exceptions comme des fautes échappées à un copiste inattentif, mais l'orthographe des chartes de Joinville mérite une telle confiance qu'il est plus sage de s'y conformer.

Il est nécessaire d'ajouter que ces exceptions ne se maintiennent pas d'une manière constante. Au sujet neutre *mestier* on peut opposer, dans le *Credo* (§ 846), le sujet masculin *mestiers* ; de même que dans les chartes le régime pluriel neutre *sestiere*, quoique répété jusqu'à sept fois, n'exclut pas le régime pluriel masculin *sestiers*, ni les pluriels féminins, *sestieres*, *setieres* et *sextieres*. Je puis signaler encore dans ces mêmes chartes l'emploi simultané, au sujet neutre singulier, de la forme *qui* et de la forme *que*, dont on ne se sert plus maintenant que pour le régime. Que doit-on penser de ces variations ? Au lieu de les condamner comme des fautes et de les faire disparaître par des corrections systématiques, ne vaut-il pas mieux les respecter, et y voir un symptôme naturel de la double influence à laquelle notre langue n'a pas cessé d'obéir pendant plusieurs siècles ? Pourquoi s'étonnerait-on qu'elle n'ait pas réussi à quitter en un jour les lisières de la déclinaison latine, pour passer tout d'un coup à son allure définitive ?

Il était naturel au contraire que la transition se fît lentement et laborieusement, à travers les obstacles des règles anciennes, que l'on continua d'appliquer par routine, longtemps après avoir cessé de les comprendre. Ainsi s'opéra de siècle en siècle, et par des changements insensibles, cette transformation d'où est sortie enfin une grammaire

nouvelle, construite sur les ruines et avec les débris de l'ancienne.

Tout cependant n'était pas destiné à périr dans cette révolution : le système de la conjugaison a survécu, tel à peu près qu'il était au temps de Joinville. Les modifications peu nombreuses qui suffisaient à établir dans un certain nombre de mots la distinction entre le sujet et le régime ont été repoussées par notre langue moderne comme des entraves gênantes, tandis qu'elle a conservé cette grande variété de désinences par lesquelles nos verbes expriment les différences de temps, de modes, de nombres et de personnes. Cela ne veut pas dire qu'il ne se soit produit aucun changement dans les détails de la conjugaison, mais que, dans son ensemble et en ce qu'elle a d'essentiel, elle est restée la même.

Infinitifs. Les quatre désinences de nos infinitifs actuels (*er*, *ir*, *oir*, *re*) existaient déjà, sans être pour tous les verbes ce qu'elles sont aujourd'hui : à cause de l'étymologie latine, on disait *querre* et *courre* au lieu de *querir* et *courir*. On trouve en outre dans le manuscrit plusieurs exemples de *conquerre*, *enquerre* et *requerre*, ce qui autorise à considérer la leçon *requerir* (§ 692) comme un rajeunissement introduit par le copiste. Dans les observations qui vont suivre, je ferai abstraction de ces sortes de variantes, pour m'attacher de préférence aux formes qui dominent dans le manuscrit du quatorzième siècle ou qui sont justifiées par le texte des chartes.

Indicatif présent. A la première personne du singulier, il y avait tendance à terminer par une consonne des verbes qui se terminent aujourd'hui par un *e* muet : on disait *j'aim*, *je commant*, plutôt que *j'aime*, *je commande*. Dans *commant* le *t* n'était qu'un équivalent du *d*, qui subissait toujours cette transformation à la fin des mots. Néanmoins les chartes conservent, dans *je conferme* et *j'oblige*, l'*e* final

sans lequel l'articulation de la consonne précédente serait presque impossible. On terminait par une *s* la première personne du singulier, quand cette consonne appartenait au radical du verbe, et qu'elle devait par ce motif reparaître au pluriel avant la désinence *ons* : c'est-à-dire qu'on écrivait *je connois* et *je fais*, à cause de *connoissons* et *faisons*, tandis qu'on écrivait *je consant* et *je promet* avec un *t*, à cause de *consentons* et *prometons*. Il y avait des exceptions à cette règle : par exemple, *je di* et *nous disons*. A la troisième personne du singulier on écrivait *aime* et *commande*, parce que la désinence de cette troisième personne en latin (*at*), comparée à celle de la première (*o*), avait laissé plus de traces dans la prononciation. Dans des textes plus anciens, cette désinence *at* est représentée par *et* plutôt que par un simple *e* muet : on avait commencé par écrire *il commandet* avant d'écrire, *il commande*.

Imparfait et conditionnel. Dans ces deux temps, la première personne du singulier se terminait par *oie*, la seconde par *oies*, et la première personne du pluriel par *iens* : « j'avoie, tu avoies, nous aviens ». Pour le verbe *être*, il faut signaler, à la troisième personne singulier de l'imparfait, l'emploi simultané de la forme *estoit*, empruntée à l'imparfait latin d'un autre verbe (*stabat*), et d'une forme plus ancienne *ere* ou *iere*, qui n'a pas survécu, quoiqu'elle dérivât régulièrement du type latin *erat*.

En dehors de cette exception, il existait alors comme aujourd'hui tout un imparfait emprunté, ainsi que les participes *estant* et *esté* ou *estei*, au verbe latin *stare* (en français *ester*), qu'il faut distinguer du verbe *être* proprement dit : Joinville, qui employait le mot *estoit* comme synonyme de *ere* ou *erat* à l'imparfait du verbe *être*, l'employait aussi, dans une autre acception, comme imparfait du verbe *ester* (§ 207), dont il se servait d'ailleurs à l'infinitif (§§ 325 et 385), et au gérondif (§§ 60 et 526).

Prétérit défini. Ce temps est aussi rare dans les chartes

que fréquent dans l'Histoire. Les désinences de la première conjugaison étaient déjà fixées comme elles le sont aujourd'hui, mais il n'en était pas de même pour les trois autres. La désinence *i* était plus ordinaire que *is* à la première personne du singulier : *je menti, j'entendi*. Dans l'Histoire on trouve *je vi*, et dans les chartes *je vis* ou *je veiz*. Cependant la forme *is* semble avoir été obligatoire pour les verbes qui faisaient la troisième personne du singulier en *ist*, et les trois personnes du pluriel en *ismes*, *istes* et *istrent*, comme *je mis, il mist, nous meismes, vous meistes, il mistrent*. Le radical du verbe ne persiste pas dans ces sortes de prétérits; ils en ont un qui leur est propre et dont fait partie l'*s* finale de la première personne du singulier. Plusieurs dérivent de prétérits latins de forme semblable ou analogue, comme *je mis* de *misi*, *je dis* ou *je diz* de *dixi* (où l'articulation de l'*x* a été remplacée par celle de l'*s* ou du *z*); mais d'autres, comme *j'assis* et *je pris*, ne peuvent venir des prétérits *assedi* et *prehendi* : ils sembleraient plutôt formés des participes *assessus* et *prehensus*, qui auraient donnné naissance à nos mots *assis* et *pris*, servant à la fois pour le prétérit et le participe. Dans la conjugaison moderne, ces prétérits n'ont conservé l'*s* de leur radical qu'à la première personne du singulier. Dès le temps de Joinville, les formes anciennes *distrent* et *pristrent* n'excluaient pas nos formes *dirent* et *prirent*. On trouve dans d'autres prétérits des formes doubles ou même triples, avec un mélange de désinences qui s'éloignent ou se rapprochent de la conjugaison actuelle. Je me contenterai pour abréger, d'en réunir quelques exemples, en y ajoutant au besoin la forme moderne entre parenthèses : *je oi* ou *oz* (eus), *poi* ou *peu* (pus), *soy* (sus), *voz*, *vouz* ou *voil* (voulus) ; *il ot* ou *out* (eut), *pot*, *sot* ou *sout* (sut), *vot* ou *vout* (voulut) ; *nous eumes*, *peumes*, *seumes*, *vousimes*; *il orent*, *porent* ou *peurent*, *sorent* ou *seurent*, *vorent* ou *voudrent*.

Futur et conditionnel. Nos futurs ne sont pas nés du futur latin ; ils sont formés de l'infinitif combiné avec l'indicatif présent du verbe *avoir*. C'est par une exception unique qu'on employait autrefois, concurremment avec *sera*, à la troisième personne du singulier, la forme ancienne *iert*, dérivant directement du latin *erit*. Partout ailleurs les désinences étaient fixées comme elles le sont aujourd'hui, et sans aucun rapport avec celles du futur latin. Une combinaison analogue a produit le conditionnel, qui étant formé de l'infinitif soudé avec l'imparfait de l'indicatif, avait dans l'ancienne conjugaison les désinences de ce dernier temps. Il y a deux caractères communs à signaler dans les futurs et les conditionnels de l'ancienne langue ; c'est que plusieurs verbes de la première conjugaison perdaient, en se contractant, l'*e* de nos infinitifs en *er* répondant à l'*a* des infinitifs latins en *are ;* et que par un effet contraire, plusieurs verbes de la seconde et de la troisième conjugaison conservaient, à cause des infinitifs latins en *ere* d'où ils dérivent, un *e* qui a disparu de nos futurs et de nos conditionnels. De là, d'une part, *je donrai, vous comparrez, il menroit*, au lieu de *je donnerai, vous comparerez, il meneroit ;* de l'autre, *meteroit, perdera, venderont*, au lieu de *mettroit, perdra, vendront*. Ces formes anciennes sont déjà rares dans l'histoire ; mais dans les chartes on en trouve de nombreux exemples, même pour le verbe *avoir*, soit au futur, soit au conditionnel (*averons, averoit, averiens*, etc.).

Impératif. Ce mode fait absolument défaut dans les chartes. Les exemples contenus dans l'Histoire et dans le *Credo* ne diffèrent de l'usage actuel que par la suppression de l'*s* finale à la seconde personne du singulier des trois dernières conjugaisons.

Subjonctif présent. — Ce temps est presque aussi rare dans les chartes que le prétérit défini. De nombreux exem-

ples fournis par l'Histoire prouvent que l'*e* muet final caractérisait la première personne du singulier. Par exception, cette voyelle se supprimait à la troisième personne du singulier dans certains verbes de la première conjugaison, tels que *aïst*, *doïnt*, *gart*, dont la première personne devait être : *aïsse*, *doinse*, *garde*. Au pluriel, à côté de désinences qui appartiennent au subjonctif (*ions* ou *iens* et *iez*), on en rencontre d'autres qui sont celles du présent de l'indicatif (*ons* et *ez*). Dans ce dernier cas, il arrivait tantôt que ces verbes, tout en conservant les désinences de l'indicatif, prenaient une forme qui les rattachait au subjonctif, comme *puissons* (§ 852) et *facez* (§ 387); tantôt, qu'ils se confondaient entièrement avec des indicatifs, comme *metés* (§ 28) et *acoustumez* (§ 29). Cette confusion est plus caractérisée encore dans *dites* et *faites* (§ 24). Cependant il est certain que ces mots avaient la valeur des subjonctifs réguliers, puisqu'on trouve dans une même phrase : « Et vous commandons que vous en *ralez* vers vostre signour, et dedens quinzainne vous *soiés* ci-ariere, et *aportez* au roy », etc. (§ 455). Comme la plupart de ces leçons existent à la fois dans le manuscrit du quatorzième siècle et dans ceux du seizième, il est difficile de supposer que des copistes, à deux siècles d'intervalle, aient altéré de la même façon le texte original. Il est plus vraisemblable que, pour le présent du subjonctif, comme pour le prétérit défini, il y avait au temps de Joinville des formes flottantes qui pouvaient s'employer concurremment. Ne sait-on pas qu'aujourd'hui même notre présent du subjonctif se confond trop souvent au singulier avec le présent de l'indicatif, et au pluriel avec l'imparfait ?

Imparfait du subjonctif. — C'est seulement par certains détails que l'orthographe ancienne s'écartait de l'usage actuel. La désinence régulière de la première personne du pluriel était *iens* au lieu de *ions*. L'*a* de nos désinences *assions*, *assiez* et *assent* se changeait quelquefois en *i*

(*alissiens*, *esveillissiens*, *amissiez*, *seingnissent*). On peut citer comme surannées les formes *venist* et *tenist*, qui étaient fréquentes, et deux autres formes tout à fait rares : *attendrisist* et *partisist*. Enfin, dans plusieurs verbes de la troisième et de la quatrième conjugaison, les désinences ordinaires de l'imparfait du subjonctif étaient précédées d'un *e* aujourd'hui disparu, qui représentait une voyelle du radical latin que la chute d'une consonne avait fortement modifié. J'en cite quelques exemples, en séparant cet *e* de la désinence, et en donnant entre parenthèses le mot latin correspondant : *pe-ussiens* (po*t*uissemus), *ve-issiens* (vi*d*issemus), *fe-isse* (fe*c*issem), *te-usse* (ta*c*uissem), *occe-ist* (occi*d*isset), *de-issent* (di*x*issent).

Participes. Les participes étant, dans l'ancienne langue, de véritables adjectifs, il en résulte que le participe présent ne restait pas invariable. Quant au participe passé joint au verbe *être*, il s'accordait toujours avec le sujet, même quand il était pris dans le sens réfléchi : on écrivait donc, dans les chartes de Joinville, *il se sont devestu*, sans l'*s* finale, parce que *devestu* était considéré comme un sujet pluriel ; et *je me suis apaisiés*, avec l'*s* finale, parce que *apaisiés* était considéré comme un sujet singulier. Il y a plus : un grammairien du treizième siècle[1] constate qu'il était loisible d'écrire : *je me teing por paiés*, aussi bien que *por paié*; c'est-à-dire que l'usage autorisait à donner la désinence du sujet à un participe qui était un véritable régime, probablement parce que l'on considérait surtout la relation qui existe entre ce participe et le sujet principal *je*. L'usage autorisait deux sortes d'orthographes pour le participe joint au verbe *avoir* : on pouvait ne pas le faire accorder avec le régime direct, ou au contraire le faire accorder, soit que le régime précédât ou suivît le verbe. Cette

1. Raymond Vidal; voyez la deuxième édition des Grammaires provençales publiées par F. Guessard, page 78.

tolérance était peut-être préférable à la complication de nos règles modernes.

Prépositions et adverbes. — Les mots *dedans* et *dehors*, qui ne s'emploient plus aujourd'hui que comme adverbes, s'employaient aussi comme prépositions ; c'est par exception que dans l'usage actuel on conserve cette double valeur aux mots *dessus* et *dessous*. Nous ne nous servons plus de la préposition *atout*, qui pour le sens ne se distinguait pas d'*avec :* elle se composait de la préposition *à* soudée au mot *tout*, qu'on pouvait cependant en séparer, mais en le faisant accorder avec le substantif suivant. On observe quelque chose d'analogue dans nos adverbes terminés en *ment :* ils sont formés d'un adjectif qui est au féminin parce que cette finale *ment* représente un substantif latin du même genre ; par exemple *bonnement*, qui équivaut à *bona mente*. Mais tandis que nous disons aujourd'hui *fortement*, Joinville disait *fortment* ou *forment* (§ 328), parce que l'adjectif *fort* était un de ceux qui servaient pour les deux genres (§ 341). Notre langue moderne a conservé la trace de cet usage dans les adverbes dérivés des adjectifs qui ont pour désinence *ant* ou *ent :* c'est parce que ces désinences masculines servaient pour le féminin qu'on en a formé une classe considérable d'adverbes, tels que *patiemment*, *prudemment*, *vaillamment*, dont l'orthographe étymologique serait *patientment*, *prudentment*, *vaillantment*. Comme il y a d'anciens exemples du féminin *presente*, c'est sur ce féminin que s'est formé par exception l'adverbe *présentement*. Par la même raison, les adjectifs en *al* et en *el*, pour lesquels on a fait de bonne heure des infractions à l'usage ancien, ont produit des adverbes de forme féminine, comme *spécialement* et *perpétuellement*. Dans le manuscrit du quatorzième siècle, on trouve tantôt *especialment* et *loialment*, tantôt *especialement* et *loialement ;* mais dans les chartes cette classe d'adverbes ne se présente qu'avec la forme masculine ; *corporelment*, *especialment* ou *especiau-*

ment, *lealment* ou *loiaument*, *perpetuelment*, Comme l'adverbe *telment* ne s'y présente pas, et que le féminin *tele* s'y rencontre parfois à côté de *tel*, la forme *tellement* a été maintenue dans l'Histoire ; on y a maintenu à plus forte raison les féminins *douce* et *douces*, dont la Chanson de Roland fournit déjà des exemples.

Conjonctions. Il est bon d'avertir que dans Joinville notre conjonction conditionnelle *si* est écrite *se*, et que l'orthographe *si* est employée exclusivement pour l'adverbe *si*, dérivant du latin *sic*. Les exceptions à cette règle sont si rares qu'on les doit considérer comme des fautes de copie. Quoique ces deux particules, dont le sens et l'étymologie diffèrent, aient aujourd'hui la même orthographe, il ne faudrait pas les confondre comme on l'a fait dans le Dictionnaire de l'Académie.

Dont, *en*, *que*. Il m'a paru nécessaire de donner sur ces trois mots des explications particulières. *Dont* n'était pas à l'origine un pronom relatif, mais un adverbe de lieu, dérivant des mots latins *de unde* soudés ensemble, et signifiant *d'où ;* « li soudans avoit mainte foiz essaié *dont* li fluns « venoit (§ 190). » Ce n'est donc pas sans motif qu'on l'imprime souvent *d'ont*. Cette signification a conduit à celle de pronom relatif qui est seule usitée aujourd'hui. — *En*, qui était aussi, à l'origine, un adverbe de lieu dérivant de *inde*, n'a pas cessé d'être employé comme signifiant *de là ;* mais il est devenu par la suite un pronom relatif équivalent à *de lui*, *d'elle*, *de cela*, *d'eux*, *d'elles*. Ce mot se rencontre au § 138 avec son orthographe étymologique *ent*. Joinville a employé *dont* et *en*, non seulement comme adverbes, mais encore comme pronoms relatifs ou conjonctifs. Le mot *que* avait quelquefois dans Joinville le sens de *car :* « Or sus ! *que* vez-ci les Sarrazins (§ 285). » Dans ces phrases, « *que* tuit *ne* fussent mort (§ 186), *que* mourir *ne* l'en couvenist (§ 291) », et autres semblables (§§ 304, 382, 582), la

conjonction *que* suivie de *ne* et gouvernant le subjonctif a la valeur de *quin* en latin. Joinville traduisait *quam quod* par une répétition du mot *que* tombée aujourd'hui en désuétude : « *que que* tu le gouvernasses (§ 21), *que ce que* li « pechiés mortex venist (§ 28), *que ce que* il feist un pechié « mortel (§ 71). »

Après avoir considéré successivement les différentes espèces de mots, je vais en examiner les combinaisons ou la syntaxe dans la langue de Joinville.

Régimes indirects.— Grâce à la déclinaison, la langue latine pouvait souvent, par un simple changement de désinence, exprimer qu'un mot était régi par un autre. Notre ancienne langue avait conservé en partie cette faculté. Au lieu de dire comme aujourd'hui, « s'il plaît *à* Dieu », on était parfaitement compris en disant, « se Dieu plaît (§ 15) », c'est-à-dire en reproduisant par un calque fidèle la phrase latine, « si Deo placet ». La préposition *à* est nécessaire aujourd'hui pour donner la valeur de régime au mot *Dieu*, qui s'emploie aussi comme sujet, « si Dieu mourut »; autrefois elle ne l'était pas, attendu que *Dieu* s'employait seulement au régime, et que *Diex* seul pouvait s'employer au sujet, « se Diex morut (§ 5) ». Par la même raison, comme les mots *mes chevaliers* sont aussi bien sujet que régime, nous sommes obligés de dire, « pour donner à manger *à* mes chevaliers » ; mais dans une langue où ces mots ne pouvaient être au pluriel qu'un régime direct ou indirect, on laissait au lecteur le soin de choisir celle des deux combinaisons qui donnait un sens raisonnable, et l'on disait sans aucune obscurité, « pour mes chevaliers donner à mangier (§ 441) ». Mais il arrivait aussi que l'on exprimait une préposition alors même qu'il eût été possible de la sous-entendre. Quoique Joinville ait dit, « *le* conte de Flandre coururent sus (§ 273) », il aurait pu dire, « *au* conte de Flandres », etc., puisqu'il dit ailleurs, « il courent tous-jours sus aus plus febles (§ 248) ». Dans une même phrase

il a employé *conte* comme régime de *bataille*, d'abord sans préposition, ensuite avec la préposition *à*, puis avec la préposition *de* : « Après la bataille *le* conte de Flandres, estoit la bataille *au* conte de Poitiers, le frere le roy; laquex bataille *dou* conte de Poitiers estoit à pié (§ 274). » Quelques-unes de ces locutions ont survécu à la transformation de notre vieille langue, et subsistent comme des débris épargnés par le temps et les révolutions : nous savons dire encore *Dieu merci*, et il n'est guère de ville où il n'existe un monument qui se nomme l'*Hôtel-Dieu*, en souvenir du temps où la charité chrétienne s'occupait seule des pauvres, et recommandait de les honorer comme les représentants de Dieu sur la terre.

Inversions. — Il y a dans l'Histoire de Joinville certaines phrases dont la construction suffirait seule pour prouver qu'il existait dans le texte original, entre le sujet et le régime, une distinction qui n'a pu disparaître que par la faute du copiste. Quand on lit dans le manuscrit du quatorzième siècle : « Envoia querre le roy le legat et touz les « prelas de l'ost (§ 163), » on s'aperçoit tout de suite qu'on est en présence d'une leçon altérée. Le copiste du seizième siècle a obtenu la clarté en changeant la construction : « Lors le roy envoya querre le legat », etc.; mais en corrigeant la faute commise contre l'orthographe constante des chartes, on n'a pas besoin de changer la construction pour rétablir la clarté : « Lors envoia querre li roys le legat », etc. Voici un autre exemple de ces constructions que l'orthographe ancienne rendait seule possibles : « A l'entrer en la « barbacane rescout mon seigneur Erart de Walery mon « seigneur Jehan son frere (§ 295) ». Le bon sens dit que l'un des deux frères devait être sujet du verbe, et l'orthographe ancienne voulait que le nom de celui-là fût précédé de *mes sires* au sujet, et non de *mon seigneur* au régime. Or le copiste du seizième siècle, tout en altérant le sens, a conservé cette distinction : « Rescouyt mes sires Everard de

« Vallery et mon seigneur Jehan son frere ». Cette leçon moderne s'accorde donc avec l'ancienne grammaire pour ramener au texte original : « Rescout mes sires Erars de « Walery mon signour Jehan son frere. » Enfin il n'est pas douteux que le texte a subi une altération semblable dans cette phrase : « Mout de chevaliers et d'autres gens « tenoient les Sarrazins pris (§ 334), » et qu'il suffit pour y remédier de rendre au sujet du verbe *tenoient* sa forme ancienne, en écrivant *li Sarrazin*.

Constructions diverses. Il y avait dans l'arrangement des mots certains détails qui étaient réglés autrement qu'ils ne le sont aujourd'hui. On pouvait séparer le sujet du verbe par un adverbe, ou même par un régime indirect composé de plusieurs mots : « uns des plus hardis hommes que je « *onques* veisse (§ 629) ; et je *si* fis (§ 633) ; la femme que « vous *plus* haiés (§ 605) ; qui *bien* estoit une lieue devant « la nostre (§ 650) ; quant il *de celle perillouse terre* es- « chapoit (§ 617) ». Les mots accessoires que nous plaçons entre le sujet et le verbe étaient disposés dans un ordre différent, le régime direct avant le régime indirect, et *en* avant *y* : « je *le vous* doing et si *le vous* garantirai (§ 91) ; « il *le me* semble (§ 95) ; qui *les nous* baillent (§ 381) ; il « *en y* ot des noiés (§ 217) ; tant que il *en y* orent aportei « cinq (§ 630) ; je *en y* trouvai bien quarante (§ 467). » Voici des exemples qui prouvent que les noms de nombre devaient suivre les mots *autres*, *miens*, *tels*, au lieu de les précéder comme aujourd'hui : « pour querre autres qua- « rante livres (§ 412) ; avec les miens dix (§ 504) ; il n'en « vourroit mie avoir tiex mil (§ 176) ; il nous a fait tiex « dous honnours (§ 279) ». L'adjectif possessif se plaçait, selon l'usage actuel, avant les autres adjectifs (*son bon signour*, *ses granz chevaleries*) ; mais le contraire avait lieu, par exception, dans la locution suivante : « en pure « sa chemise (§ 116) ».

Verbes accouplés. Indépendamment des auxiliaires pro-

prement dits, il y a des verbes qui en s'accouplant avec d'autres verbes amènent, pour la construction de certains mots, des combinaisons qui n'étaient pas autrefois celles que l'on préfère aujourd'hui. On disait : « qu'i les venist « secourre (§ 84) ; se alerent logier (§ 84) ; que il se vou- « sist traire arieres (§ 85) ; nous ne le peumes onques « vaincre (§ 652) ; vous ne vous devez pas agenoillier « (§ 601) ». Aujourd'hui l'usage le plus habituel est de rapprocher le pronom de l'infinitif dont il est le régime, en disant : « qu'il vînt les secourir, allèrent se loger, » etc. A plus forte raison nous déplacerions les pronoms suivants : « Sa gent *me* commencierent à escrier (§ 155) ; ne *s*'averoit « pooir de deffendre (§ 585) ; il *se* vouloit aler ferir (§ 210) ; « il ne *l*'avoit fait que bouter (509). » Comme exemple de constructions tombées en désuétude, je citerai encore : « il ne les pooient plus forz faire (§ 361) », au lieu de : « ils « ne pouvaient les faire plus forts ». Il y a au contraire des verbes qu'il faut, aujourd'hui encore, faire précéder comme autrefois du pronom servant de régime à l'un des deux verbes accouplés : « il ne *m*'i lairoit jamais aler (§ 431) ; « vous ne *me* lairés veoir mon signour (§ 605) ; nous *nous* « lessons touz tuer (§ 319) ; il *m*'a fait agenoillier (§ 601) ; « je *les* fiz venir mangier en mon hostel (§ 595). » Cependant, lorsque le premier verbe était à l'impératif, il ne pouvait pas plus qu'aujourd'hui laisser le premier rang au pronom : « alons *li* encore prier (§ 660) ; venés à *moy* « aidier (§ 277) ». Quand par une inversion l'infinitif se plaçait avant l'autre verbe, le pronom régime se plaçait entre deux : « oster *le* devons (§ 41) ; faire *le* devez (§ 62) ; « quant vi que penre *nous* escouvenoit (§ 320) ». Quand le régime n'était pas un pronom, il pouvait se placer entre les deux verbes accouplés quels qu'ils fussent, ou même entre le verbe auxiliaire *avoir* et le participe passé : « je « li ferai *la teste dou patriarche* voler en son geron (§ 364) ; « li clers qui aidoit *la messe* à chanter (§ 589) ; quant il « vouloit *ducune chose* affermer (§ 686) ; se Mahomez lour

« eust *tant de meschief* soufert à faire (§ 367); tant que « vous aiés *touz les feus de ceans* estains (649) ».

Verbes composés. Presque toutes les particules qui entrent aujourd'hui dans la composition des verbes font corps avec eux, et ne peuvent pas s'en détacher. Cependant l'usage autorise encore à dire : « il s'*en* est allé, il s'*en* est venu, allez-vous-*en*, venez-vous-*en* ». Nous dirions bien encore comme Joinville : « il courent toujours *sus* aus plus febles (§ 166) » ; mais nous ne dirions plus : « nous iriens *sus* courre à plusours Turs (§ 220); il nous vindrent *sus* courre (§ 222). » La particule *en* n'était pas toujours soudée aux verbes *fuir*, *mener*, *porter*, en sorte que l'on disait : « qui s'*en* estoit fuis (§ 229); et *en* ot menei la nef (§ 137) ; « je n'*en* vouloie porter nulz deniers à tort (§ 112) », au lieu de : *enfuis*, *emmené*, *emporter*. La particule *re*, qui aujourd'hui ne se combine plus avec le verbe *avoir* qu'à l'infinitif, pouvait se combiner aussi à l'indicatif et au subjonctif; elle formait les mêmes combinaisons avec le verbe *aller*, et pouvait se joindre au verbe *estre* au moins dans *refussent :* l'exemple qu'on en trouve dans Joinville prouve aussi qu'elle conservait une certaine mobilité, puisque au lieu de dire « que les neis fussent *re*chargies », on pouvait la détacher du participe et la transporter à l'auxiliaire : « que les neis *re*fussent chargies (§ 146) ». C'est ainsi qn'on lit ailleurs : « *re*cuidierent passer (§ 235), li marcheant les « *re*venoient vendre (§ 280) », au lieu de : « cuidierent *re*- « passer, venoient *re*vendre ». Ce qu'il faut noter surtout, c'est que cette particule exprimait souvent une idée de réciprocité. Ces paroles : « j'ai oy vostre avis, or vous *re*dirai « je le mien (§ 628) », ne signifient pas « je vous dirai une « seconde fois le mien », mais « je vous dirai à mon tour « le mien ». Je citerai encore les verbes « *r*anterroit « (§ 82), *re*firent (§ 496), *re*fesoient (§ 607), se *r*agenoilla « (§ 601) »; qui signifient : *entrerait à son tour*, *firent* ou *faisoient à leur tour*, *s'agenouilla à son tour*.

Temps des verbes. Il y a dans Joinville plus d'un passage où les temps des verbes ne sont pas ceux que nous emploierions aujourd'hui : « Diex, en qui il mist sa fiance, le *garrdoit* touz jours dès s'enfance jusques à la fin (§ 71) ; ses « fiz qui mout m'*ama* (§ 4) ; quant elle sot que il *fu* croisiez « (§ 107) ». Nous mettrions dans la première phrase le le prétérit défini au lieu de l'imparfait, et dans les deux autres l'imparfait au lieu du prétérit défini. Ailleurs le prétérit indéfini semble avoir la valeur du présent et de l'imparfait : « Vous savés que je vous *ai* mout *amei* (§ 440). » Nous préférerions certainement l'imparfait au plus-que-parfait dans les phrases suivantes : « Il *avoit estei* fiz « sainte Helizabeth (§ 96) ; Il *avoit estei* nez de Provins (§ 395) ». On rencontre aussi le prétérit antérieur au lieu du plus-que-parfait : « nous trouvames que uns forz venz « *ot rompues* les cordes des ancres de sa nef (§ 137) ; et « trouvames que li Sarrazin qui estoient en la ville *orent* « *desconfiz* les serjans le roy (§ 572) ». Voici trois passages où nous ne maintiendrions pas l'imparfait du subjonctif, qu'il faudrait remplacer dans l'un par le présent, et dans les autres par le parfait : « face l'on crier en l'ost que tuit « li autre mueble *fussent* aportei (§ 167) ; je vous demant « se vous creez que la Vierge Marie *enfantast* vierge et « que elle soit mere de Dieu (§ 51) ; nous sommes ou plus « grant peril que nous *fussiens* onques mais (§ 204) ». Mais ce qui est surtout fréquent, c'est l'imparfait du subjonctif employé avec la valeur du plus-que-parfait, c'est-à-dire avec la valeur du temps latin d'où il dérive : « il *vousist* bien « estre arieres à Paris (§ 98) ; quant je fu couchiés en mon « lit là où je *eusse* bien mestier de reposer (§ 255) ; cil qui « m'eust occis *cuidast* estre honorez (§ 322) ; il ne nous « *fust* pas mestier que li message nous eussent trouvez « (§ 443) ; quant il encommençoient à corner vous *deissiez* « que ce sont les voiz des cynes (§ 525) ». Il faut noter aussi que Joinville, tout en donnant à cet imparfait du subjonctif la valeur du plus-que-parfait, le combinait avec des

infinitifs, dont il mettait les uns, comme aujourd'hui, au présent et les autres au parfait : « les gens le roy qui « *deussent* debonnairement les gens *retenir* (§ 170); li « baron qui *deussent garder* le lour (§ 170); laquelle nous « ne *deussiens* pas *avoir prise* (§ 165); et me dist que je ne « le *deusse* pas *avoir refusei* (§ 421); se il fust demourez « en France, *peust* il encore *avoir vescu* assez (§ 737) ».

Modes des verbes. Les règles pour l'emploi de l'indicatif et du subjonctif différaient quelquefois de celles que nous suivons aujourd'hui. Il était très rare, mais non sans exemple, qu'on employât le premier mode au lieu du second : « nulz ne puet tant pechier que Diex ne *puet* plus « pardonner (§ 46); sans ce que nulz ne l'en *prioit* (§ 388); « li autres atendoit tant que mi chevalier *estoient* levei « (§ 501) ». Au contraire, il était très ordinaire d'employer le subjonctif au lieu de l'indicatif, notamment après les verbes *croire*, *cuidier* (penser), *sembler*, non accompagnés d'une négation : « je croi que il n'en *soit* nuls si grans « (§ 95); vostre compaignon cuident que vous *mesdisiés* « d'aus (§ 31); je cuidoie vraiement que il *fust* courouciez « à moy (§ 430); il li sembloit que toute sa chambre *fust* « pleinne de Sarrazins (§ 397); et cuida l'on qu'elle *fust* « morte (§ 608); li Sarrazin cuideront que nous les *vueil-* « *lons* penre par darieres (§ 580) ». C'est contrairement à ses habitudes que Joinville a dit à l'indicatif : « il me sem- « bloit que il le *disoit* (§ 426) ». Après la conjonction conditionnelle *se* il employait l'un ou l'autre mode : « et me « manda que je se *vousisse*, que nous loïssiens une nef « entre li et moy (§ 113); il ne li courroient pas sus si tost « comme se il *estoient* bien riche (§ 683) ». Joinville pouvait supprimer le *que* devant le subjonctif dans des phrases où nous l'exprimons aujourd'hui : « si mette li roys ses « deniers en despence, et envoit li roys querre chevaliers « (§ 427); et preigne chascuns le sien (§ 595); or se gart « li roys (§ 659) ». Cependant nous pouvons encore, dans

certains cas, user de cette liberté, et dire « Dieu vous le « rende, benis soient tout les pacifiques », comme Joinville a dit : « Diex le vous rende (§ 596); benoit soient tuit li « apaiseour (§ 683) ».

Emplois divers de l'infinitif. L'infinitif, qui joue aujourd'hui le rôle de substantif ne peut plus avoir de régime direct : on dit bien *le boire, le manger ;* on ne dirait pas *le boire son vin, le manger son pain.* On trouve au contraire dans Joinville des infinitifs qui, tout en étant pris substantivement, puisqu'ils sont précédés de l'article, sont en même temps suivis de leur régime : « à l'esmouvoir « *l'ost* le roy (§ 231) ; au tourner que je fiz *ma teste* (§ 432) ; « au penre *congié* que il fesoit à aus (497) ». On en trouve à plus forte raison avec avec des régimes indirects : « au « passer que il fesoient *par devant li* (§ 175) ; à l'entrer « *en la barbacane* (§ 295) ; au froter que nostre neis avoit « fait *ou sablon* (§ 623) ; au requeillir que nous feismes « *en nostre nef*) (§ 639) ». Contrairement à l'usage actuel, on pouvait faire suivre la préposition *en* de l'infinitif : « en ces choses aréer (§ 266) ; que tu mettes ton cuer en « amer Dieu (§ 740) ; il ne mettoit consoil en li garantir « (§ 651) ». Quoique nous mettions quelquefois l'infinitif après la préposition *par*, nous ne le ferions pas dans les cas suivants : « par affamer la prist (§ 165) ; ne par noer ne « par autre maniere (§ 651) ». Nous serions obligés de changer la préposition *par* en même temps que l'infinitif, et de dire : *en affamant, en nageant.* Mais Joinville avait un autre équivalent de cette locution, et alors que nous disons : *en faisant la paix, en rendant un grand tribut,* il pouvait, après la préposition *par*, mettre autre chose que l'infinitif : « par pais faisant (§ 75) ; par la pais fesant (§ 103) ; par « grant treu rendant (§ 565) ». Ces mots *faisant* et *rendant* ne sont pas des participes présents ; ils n'en ont que l'apparence : ils dérivent d'un participe latin qui a la forme du gérondif, celui qui est appelé dans le rudiment participe

en *dus, da, dum*. En effet, de même que nos gérondifs français, *en faisant, en rendant*, répondent aux gérondifs latins *in faciendo, in reddendo*, et non aux participes présents *in faciente, in reddente*, de même, dans les locutions citées plus haut, les mots *faisant* et *rendant* répondent aux participes passifs *faciendam* et *reddendum* des locutions latines : « per pacem *faciendam*, per grande tributum *reddendum* ». C'est un de ces participes que Joinville combine avec le verbe *faire*, quand, au lieu de *firent* ou *fit entendre*, il dit : « firent entendant (§ 471) ; firent entandant « (§ 787) ; fist entendant (§ 676) ».

Ellipses. La plus simple des ellipses, et celle qui est aussi la plus fréquente, consiste à supprimer le pronom qui sert de sujet à un verbe. Nous ne le faisons qu'à l'impératif ; mais Joinville le faisait parfois à l'indicatif et au subjonctif : « Si ai vous meismes (§ 91) ; or vous veuil « faire une demande (§ 48) ; pour ce que faire le devez « (§ 62) ; et devisiens li uns à l'autre (§ 31) ; en grant aven« ture de mort fumes lors (§ 11) ; et si le vous garanti« rai (§ 91) ; par son cors les peust delivrer de prison « (§ 9). » De ce que Joinville supprimait quelquefois le pronom sujet d'un verbe à l'indicatif ou au subjonctif, il faut conclure que l'influence de la conjugaison latine, qui n'exprime guère ces pronoms, était plus grande alors qu'aujourd'hui.— Pour se rendre compte des locutions suivantes, il faut suppléer ce qui est en italiques ou l'équivalent : « je ne fais mie *chose* à blasmer (§ 36) ; vous ne faites « pas *ce* que courtois *fait* (§ 91) ; il firent mout *ce* que « saige *font* (§ 621) ; si m'aïst Diex *comme je desire* (§ 567) ». Ces ellipses étaient comme consacrées par l'usage ; il n'en est pas de même de celle-ci : « il le commanderent à Dieu « et li roys aus *commanda* (§ 566) ». On serait tenté de voir une ellipse dans cette phrase : « je n'i vi cottes bro« dées, ne les le roy ne les autrui (§ 25) » ; mais il faut traduire, « ni *celles* du roi ni *celles* d'autrui ». En effet

l'article *les* se prenait quelquefois pour *celles*, et par contre le démonstratif *ces* pouvait se prendre pour *les*.

Dialecte. La langue de Joinville, telle que la font connaître les chartes originales de sa chancellerie, constitue-t-elle un dialecte relativement à la langue de l'Ile-de-France? Je crois, sans pouvoir l'affirmer, qu'il y avait entre ces deux langues une identité à peu près complète. Toutefois on peut dire qu'au temps de Joinville la finale *eur* était préférée dans l'Ile-de-France à la finale *our* ou à son équivalent *or*, par exemple dans *leur* et dans les nombreux substantifs dont la désinence est aujourd'hui en *eur*. Il est aussi constant que dans l'Ile-de-France on n'employait pas la diphtongue *ei* au lieu de *é*, notamment à la fin des participes passés de la première conjugaison et de certains substantifs féminins, en sorte qu'on écrivait *amé*, *verité*, et non *amei*, *veritei*. C'est une occasion d'avertir que dans les chartes de Joinville les finales *our* et *ei* ne sont pas constantes; mais comme elles dominent, je me suis cru autorisé à les rétablir dans le texte de l'Histoire. La diphtongue *ei* est d'ailleurs un des caractères distinctifs du dialecte lorrain, dont l'influence devait se faire sentir dans la seigneurie de Joinville plus que dans d'autres parties de la Champagne.

Variantes orthographiques. Je veux expliquer, en terminant, pourquoi j'ai laissé subsister dans cette édition un très grand nombre de variantes orthographiques. J'aurais pu, il est vrai, en faire un relevé afin de dresser la liste complète des mots fort nombreux dont l'orthographe pouvait être ramenée à l'uniformité. J'aurais examiné ensuite s'il convenait, par exemple, d'écrire *fame*, *soumes*, etc. plutôt que *femme*, *sommes*, etc. Mais en admettant que j'eusse réussi à faire des choix judicieux entre toutes ces variantes, ce travail aurait eu pour résultat de mettre le texte de l'Histoire en désaccord avec celui des chartes. En

effet, pour me servir des mêmes exemples, je dirai qu'on rencontre dans les chartes, non seulement *fame* et *femme*, *soumes* et *sommes*, mais encore *fanme* et *feme*, *some*, *somes*, *sonmes*, *sons* et *suns*. En un mot il n'y a d'uniformité dans les chartes de Joinville que pour l'orthographe grammaticale; il n'y en a pas pour ce que nous appelons l'orthographe d'usage. Je reconnais qu'il y aurait là une réforme à faire, mais elle pourrait exiger un ouvrage spécial et fort étendu, analogue à celui qu'a publié M. Ambroise Firmin Didot sous le titre d'*Observations sur l'orthographe française*. Comme les nombreuses corrections sollicitées par mon ancien et vénéré confrère ne sont pas encore réalisées dans la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, il faut pardonner aux clercs de Joinville de n'avoir pas atteint, il y a six cents ans, à une perfection que l'on recherche encore aujourd'hui.

Résumé. J'espère n'avoir rien omis d'essentiel dans ces observations sur la langue et la grammaire de Joinville. Je me suis proposé surtout de préparer le lecteur à une étude qui doit entrer désormais dans le plan d'une bonne éducation littéraire, et qui conduira certainement à une intelligence plus exacte de la grammaire moderne. J'ai voulu en même temps expliquer et justifier les procédés qui ont été appliqués à la correction grammaticale du texte publié dans cette édition. Il est maintenant facile de reconnaître que tous ces changements, quoiqu'ils se comptent par milliers, ne sont pas le résultat d'une tentative aventureuse, mais la conséquence naturelle d'un progrès sage et mesuré, qui arrive en son temps, et qu'ils ont pour objet de rendre à la langue de notre vieil historien sa véritable physionomie, profondément altérée dans les copies peu fidèles qui nous sont parvenues.

HISTOIRE DE SAINT LOUIS

HISTOIRE

DE

SAINT LOUIS

I. DÉDICACE ET DIVISION DE L'OUVRAGE.

1. A son bon signour Looys [1], fil dou roy de France, par la grace de Dieu roy de Navarre, de Champaigne et de Brie conte palazin, Jehans, sires de Joinville, ses seneschaus de Champaigne, salut et amour et honnour, et son servise appareillié.

2. Chiers sire, je vous faiz à savoir que madame la royne vostre mere, qui mout m'amoit (à cui Diex bone merci face!), me pria si à certes comme elle pot, que je li feisse faire un livre [2] des saintes paroles et des bons faiz nostre roy saint Looys; et je le li oi

1. Louis X, surnommé le Hutin, fils de Philippe le Bel, était roi de Navarre et comte de Champagne et Brie, du chef de sa mère Jeanne de Navarre, morte le 2 avril 1305. Ce livre lui fut dédié au mois d'octobre 1309, c'est-à-dire cinq ans avant qu'il succédât à son père comme roi de France.

2. Cela signifie que Joinville fit écrire le livre sous sa dictée, et le fit ensuite transcrire par un copiste habile. On voit plus loin (§ 18), que c'est bien lui qui a fait le livre.

en couvenant, et à l'aide de Dieu li livres est assouvis en dous parties. La premiere partie si devise comment il se gouverna tout son tens selonc Dieu et selonc l'Eglise, et au profit de son regne. La seconde partie dou livre si parle de ses granz chevaleries et de ses granz faiz d'armes.

3. Sire, pour ce qu'il est escrit : « Fai premier ce « qui affiert à Dieu, et il te adrescera toutes tes autres « besoignes, » ai-je tout premier fait escrire ce qui affiert aus trois choses desus dites, c'est à savoir ce qui afiert au profit des ames et des cors, et ce qui affiert au gouvernement dou peuple.

4. Et ces autres choses[1] ai-je fait escrire aussi à l'onnour du vrai cors saint, pour ce que par ces choses desus dites on pourra veoir tout cler que onques hom lays de nostre temps ne vesqui si saintement de tout son temps, dès le commencement de son regne jusques à la fin de sa vie. A la fin de sa vie ne fu-je mie ; mais li cuens Pierres d'Alençon, ses fiz, y fu (qui mout m'ama), qui me recorda la belle fin que il fist, que vous trouverez escripte en la fin de cest livre[2].

5. Et de ce me semble-il que on ne li fist mie assez, quant on ne le mist ou nombre des martirs[3], pour les grans peinnes que il souffri ou pelerinaige de la croiz, par l'espace de six anz que je fu en sa compaignie, et pour ce meismement que il ensui

1. C'est-à-dire les choses autres que les grands faits d'armes, celles qui font l'objet de la première partie.

2. Voy. §§ 756 et 757.

3. Il fut mis au nombre des confesseurs (§ 760).

Nostre-Signour ou fait de la croiz. Car se Diex morut en la croiz, aussi fist-il ; car croisiez estoit-il quant il mourut à Thunes [1].

6. Li secons livres vous parlera de ses granz chevaleries et de ses granz hardemens, liquel sont tel que je li vi quatre foiz mettre son cors en avanture de mort, aussi comme vous orrez ci-après, pour espargnier le doumaige de son peuple.

II. EXEMPLES DU DÉVOUEMENT DE SAINT LOUIS.

7. Li premiers faiz là où il mist son cors en avanture de mort, ce fu à l'ariver que nous feimes devant Damiete, là où touz ses consaus li loa, ainsi comme je l'entendi, que il demourast en sa neif, tant que il veist que sa chevalerie feroit, qui aloit à terre.

8. La raisons pour quoy on li loa ces choses si estoit teix que, se il arivoit avec aus, et sa gent estoient occis et il avec, la besoigne seroit perdue ; et se il demouroit en sa neif, par son cors peust-il recouvrer à reconquerre la terre de Egypte. Et il ne vout nullui croire, ains sailli en la mer, touz armez, l'escu au col, le glaive ou poing [2], et fu des premiers à terre.

9. La seconde foiz qu'il mist son cors en avanture de mort, si fu teix, que au partir qu'il fist de la Mas-

1. Tunis.

2. Voy § 162.

sourre pour venir à Damiete, ses consaus li loa, si comme l'on me donna à entendre, que il s'en venist à Damiete en galies. Et cis consaus li fu donnez, si comme l'on dit, pour ce que, se il li mescheoit de sa gent, par son cors les peust delivrer de prison.

10. Et especialment cis consaus li fu donnez pour le meschief de son cors où il estoit par plusours maladies qui estoient teix, car[1] il avoit double tierceinne et menoison mout fort, et la maladie de l'ost en la bouche et es jambes. Il ne vout onques nullui croire ; ainçois dist que son peuple ne lairoit-il jà, mais feroit tel fin comme il feroient. Si li en avint ainsi, que par la menoison qu'il avoit, que il li couvint le soir couper le font de ses braies, et par la force de la maladie de l'ost se pasma-il le soir par plusours foiz, aussi comme vous orrez ci-après[2].

11. La tierce foiz qu'il mist son cors en avanture de mort, ce fu quant il demoura quatre ans en la sainte Terre, après ce que sui frere en furent venu[3]. En grant avanture de mort fumes lors ; car quant li roys fu demourez en Acre, pour un home à armes que il avoit en sa compaignie, cil d'Acre en avoient bien trente, quant la ville fu prise[4].

12. Car je ne sai autre raison pour quoy li Turc ne nous vindrent penre en la ville, fors que pour l'amour que Diex avoit au roy, qui la poour metoit ou cuer à

1. *Telles que.*
2. Voy. § 306.
3. Voy. § 442.

4. Les chrétiens d'Acre, quand la ville fut prise par les Sarrasins en 1291.

nos ennemis, pour quoy il ne nous osassent venir courre sus. Et de ce est escrit : « Se tu creins « Dieu, si te creindront toutes les riens qui te ver- « ront. » Et ceste demourée fist-il tout contre son consoil, si comme vous orrez ci-après. Son cors mist-il en avanture pour le peuple de la terre garantir, qui eut estei perdus dès lors se il ne se fust lors remez.

13. Li quarz faiz là où il mist son cors en avanture de mort, ce fu quant nous revenismes d'outremer et venismes devant l'ille de Cypre, là où nostre neiz hurta si malement que la terre là où elle hurta, en- porta trois toises dou tyson sur quoy nostre neiz estoit fondée [1].

14. Après ce, li roys envoia querre quatorze maistres nothonniers, que de celle neif que d'autres qui estoient en sa compagnie, pour li conseillier que il feroit. Et tuit li loerent, si comme vous orrez ci- après, que il entrast en une autre neif ; car il ne veoient pas comment la neiz peust soufrir les cos des ondes, pour ce que li clou de quoy les planches de la neif estoient atachies estoient tuit closchié. Et mous- trerent au roy l'exemplaire dou peril de la neif, pour ce que à l'aler que nous feismes outre mer, une neiz en semblable fait avoit estei perie ; et je vi la femme et l'enfant chiez le conte de Joyngny, qui seul de ceste nef eschaperent.

1. Voy. §§ 39 et 618 à 629.

15. A ce respondi li roys : « Signour, je voi que se « je descent de ceste nef, que elle sera de refus ; et « voy que il a ceans huit cens persones et plus ; et « pour ce que chascuns aime autretant sa vie comme « je faiz la moie, n'oseroit nulz demourer en ceste « nef, ainçois demourroient en Cypre. Par quoy, se « Dieu plait, je ne metterai jà tant de gens comme il « a ceans en peril de mort ; ainçois demourrai ceans « pour mon peuple sauver. »

16. Et demoura ; et Diex, à cui il s'atendoit, nous sauva en peril de mer bien dix semainnes ; et venimes à bon port, si comme vous orrez ci-après. Or avint ainsi que Oliviers de Termes, qui bien et viguerousement s'estoit maintenus outre mer, lessa le roy et demoura en Cypre [1], lequel nous ne veismes puis d'an et demi après. Ainsi destourna li roys le doumaige de huit cens personnes qui estoient en la nef.

17. En la dareniere partie de cest livre parlerons de sa fin, comment il trespassa saintement.

18. Or di-je à vous, mon signour le roy de Navarre, que je promis à ma dame la royne vostre mere (à cui Diex bone merci face !), que je feroie cest livre ; et pour moy aquitier de ma promesse, l'ai-je fait. Et pour ce que je ne voi nullui qui si bien le doie avoir comme vous qui estes ses hoirs, le vous envoi-je, pour ce que vous et vostre frere, et li autre qui l'orront, y

1. Voy. §§ 578 à 581 et 629.

puissent penre bon exemple, et les exemples mettre à œvre, par quoy Diex lour en sache grei.

III. COMMENCEMENT DU PREMIER LIVRE. PRINCIPALES VERTUS DE SAINT LOUIS.

19. En nom de Dieu le tout puissant, je Jehans sires de Joinville, seneschaus de Champaigne, faiz escrire la vie notre saint roy Looys, ce que je vi et oy par l'espace de sis anz, que je fu en sa compaignie ou pelerinaige d'outre mer, et puis que[1] nous revenimes. Et avant que je vous conte de ses grans faiz et de sa chevalerie, vous conterai-je ce que je vi et oy de ses saintes paroles et de ses bons enseignemens, pour ce qu'il soient trouvei li uns après l'autre pour edefier ceus qui les orront[2].

20. Cis sainz hom ama Dieu de tout son cuer et ensuivi ses œuvres; et y apparut en ce que, aussi comme Diex morut pour l'amour que il avoit en son peuple, mist-il son cors en avanture par plusieurs fois pour l'amour que il avoit à son peuple; et s'en fust bien soufers, se il vousist, si comme vous orrez ci-après.

21. La grans amours qu'il avoit à son peuple parut

1. Cette conjonction signifie ici *depuis que*, comme aux §§ 350 et 466. Dans d'autres passages elle doit plutôt se traduire par *du moment que* (voy. § 24).

2. Voy. § 68.

à ce qu'il dist à mon signour Loys, son ainsnei fil, en une mout grant maladie que il ot à Fonteinne-Bliaut : « Biaus fiz, fist-il, je te pri que tu te faces amer au « peuple de ton royaume ; car vraiement je ameroie « miex que uns Escoz venist d'Escosse et gouvernast « le peuple dou royaume bien et loialment, que que « tu le gouvernasses mal apertement. » Li sainz roys ama tant veritei que neis aus Sarrazins ne vout-il pas mentir de ce que il lour avoit en convenant, si comme vous orrez ci-après[1].

22. De la bouche fu-il si sobres que onques jour de ma vie je ne li oy devisier nulles viandes, aussi comme maint riche home font ; ainçois manjoit pacientment ce que ses queus li appareilloit et metoit on devant li. En ses paroles fu-il attrempez ; car onques jour de ma vie je ne li oy mal dire de nullui, ne onques ne li oy nommer le dyable[2], liquex nons est bien espandus par le royaume : ce que je croy qui ne plait mie à Dieu.

23. Son vin trempoit par mesure, selonc ce qu'il veoit que li vins le pooit soufrir. Il me demanda en Cypre pourquoy je ne metoie de l'yaue en mon vin ; et je li diz que ce me fesoient li phisicien, qui me disoient que j'avoie une grosse teste et une froide fourcelle, et que je nen avoie pooir de enyvrer. Et il me dist que il me decevoient ; car se je ne l'apprenoie en ma joenesce et je le vouloie temprer en ma vieil-

1. Voy. §§ 387 et 764. | 2. Voy. § 687.

lesce, les gouttes et les maladies de fourcelle me penroient, que jamais n'averoie santei; et se je bevoie le vin tout pur en ma vieillesce, je m'enyvreroie touz les soirs; et ce estoit trop laide chose de vaillant[1] home de soy enyvrer.

24. Il me demanda se je vouloie estre honorez en ce siecle et avoir paradis à la mort; et je li diz, oyl. Et il me dist : « Donques vous gardez que vous ne « faites ne ne dites à votre escient nulle riens que, se « touz li mondes le savoit, que vous ne peussiez cong- « noistre : Je ai ce fait, je ai ce dit[2]. » Il me dist que je me gardasse que je ne desmentisse ne ne desdeisse nullui de ce que il diroit devant moy, puis que[3] je n'i averoie ne pechié ne doumaige ou souffrir, pour ce que des dures paroles meuvent les mellées dont mil home sont mort.

25. Il disoit que l'on devoit son cors vestir et armer en tel maniere que li preudome de cest siecle ne deissent que il en feist trop, ne que li joene home ne deissent que il feist pou[4]. Et ceste chose ramenti-je le pere[5] le roy qui orendroit est, pour les cotes brodées à armer que on fait hui el jour[6]; et li disoie que

1. M. G. Paris propose de remplacer *de vaillant* par *à vieil*.

2. La même pensée est exprimée au § 774 du *Credo* de Joinville : « En bones œuvres faire, m'aprist « li rois Loys que je ne feisse ne « ne deisse chose, se touz li mon- « des le savoit, que je ne l'osasse « bien faire et dire; et me dist que « ce soffisoit à l'onor dou cors et « au sauvement de l'arme. »

3. Cette conjonction signifie ici *du moment que*, comme aux §§ 199, 350 et 365.

4. Voy. § 38.

5. Philippe le Hardi.

6. Je corrige ainsi la mauvaise leçon *hui et le jour*, qui se repré-

onques en la voie d'outre mer là où je fu, je n'i vi cottes brodées, ne les [le][1] roy ne les autrui. Et il me dist qu'il avoit tiex atours brodez de ses armes qui li avoient coustei huit cenz livres de parisis. Et je li diz que il les eust miex emploiés se il les eust donnez pour Dieu, et eust fait ses atours de bon cendal enforcié de ses armes, si comme ses peres faisoit.

IV. HORREUR DE SAINT LOUIS POUR LE PÉCHÉ ; SON AMOUR POUR LES PAUVRES.

26. Il m'apela une foiz et me dist : « Je n'os parler « à vous (pour le soutil senz dont vous estes) de chose « qui touche à Dieu ; et pour ce ai-je appelei ces dous « freres qui ci sont, que je vous vueil faire une « demande. » La demande fu teix : « Seneschaus, « fist-il, quex chose est Diex ? » Et je li diz : « Sire, « ce est si bone chose que mieudre ne puet estre. — « Vraiement, fist-il, c'est bien respondu ; que ceste « response que vous avez faite, est escripte en cest « livre que je tieing en ma main.

27. « Or vous demant-je, fist-il, lequel vous ame- « riés miex, ou que vous fussiés mesiaus, ou que

sente ailleurs (§§ 62 et 670). En me signalant cette faute, M. G. Paris me proposait d'y substituer la locution *hui cel jour*, très fréquente au treizième siècle.

1. Je supplée *le*, d'après le conseil de M. Paris ; c'est-à-dire *ni celles du roi, ni celles d'autrui.*

2. Environ 20 000 francs de notre monnaie.

vous eussiés fait un pechié mortel ? » Et je, qui onques ne li menti, li respondi que je en ameroie miex avoir fait trente que estre mesiaus. Et quant li frere s'en furent parti, il m'appela tout seul, et me fist seoir à ses piez et me dist : « Comment me deistes-vous hier ce ? » Et je li diz que encore li disoie-je. Et il me dist : « Vous deistes comme hastis musarz ; car « vous devez savoir que nulle si laide mezelerie n'est « comme d'estre en pechié mortel, pour ce que l'ame « qui est en pechié mortel est semblable au dyable ; « par quoy nulle si laide meselerie ne puet estre.

28. « Et bien est voirs que quant li hom meurt, il « est gueris de la meselerie dou cors ; mais quant li « hom qui a fait le pechié mortel meurt, il ne sait « pas ne n'est certeins que il ait eu en sa vie tel « repentance que Diex li ait pardonnei : par quoy « grant poour doit avoir que celle mezelerie li dure « tant comme Diex yert en paradis. Si vous pri, fist-« il, tant comme je puis, que vous metés votre cuer à « ce, pour l'amour de Dieu et de moy, que vous « amissiez miex que touz meschiez avenist au cors, « de mezelerie et de toute maladie, que ce que li « pechiés mortex venist à l'ame de vous. »

29. Il me demanda se je lavoie les piez aus povres le jour dou grant jeudi[1] : « Sire, dis-je, en maleur ! « les piez de ces vilains ne laverai-je jà. — Vraie-« ment, fist-il, ce fu mal dit ; car vous ne devez mie

1. Voy. § 688.

« avoir en desdaing ce que Diex fist pour nostre « enseignement. Si vous pri-je, pour l'amour de « Dieu premier, et pour l'amour de moy, que vous « les acoustumez à laver. »

V. ESTIME DE SAINT LOUIS POUR LA PRUD'HOMIE ET LA PROBITÉ.

30. Il ama tant toutes manieres de gens qui Dieu creoient et amoient, que il donna la connestablie de France à mon signour Gille le Brun (qui n'estoit pas dou royaume de France[1]), pour ce qu'il estoit de grant renommée de croire Dieu et amer. Et je croy vraiement que teix fu-il.

31. Maistre Robert de Sorbon[2], pour la grant renommée que il avoit d'estre preudome, il le faisoit mangier à sa table. Un jour avint que il manjoit delez moy, et devisiens li uns à l'autre. Et nous reprist et dist : « Parlés haut, fist-il, car vostre compaignon « cuident que vous mesdisiés d'aus. Se vous parlés, « au mangier, de chose qui nous doie plaire, si dites « haut ; ou se ce non, si vous taisiés. »

32. Quant li roys estoit en joie, si me disoit : « Seneschaus, or me dites les raisons pour quoy « preudom vaut miex que beguins. » Lors si encom-

1. Gilles de Trasignies, dit le Brun, était originaire de Flandre.

2. Robert de Sorbon, fondateur du collège de Sorbonne.

mençoit la tençons de moy et de maistre Robert. Quant nous avïens grant piesce desputei, si rendoit sa sentence et disoit ainsi : « Maistre Roberz, je vour-« roie bien avoir le non de preudome, mais que je « le fusse, et touz li remenans vous demourast ; car « preudom est si grans chose et si bone chose que, « neis au nommer, emplist-il la bouche. »

33. Au contraire, disoit-il que male chose estoit de penre de l'autrui ; « car li rendres estoit si griez que, « neis au nommer, li *rendres* escorchoit la gorge par « les *erres* qui y sont, lesquiex senefient les ratiaus « au diable, qui touz jours tire ariere vers li ceus qui « l'autrui chatel weulent rendre. Et si soutilment le « fait li dyables ; car aus grans usuriers et aus granz « robeours, les attice il si que il lour fait donner pour « Dieu ce que il deveroient rendre. »

34. Il me dist que je deisse au roi Tibaut[1] de par li, que il se preist garde à la maison des Preescheours de Provins, que il faisoit, que il n'encombrast l'ame de li pour les granz deniers que il y metoit. « Car li « saige home, tandis que il vivent, doivent faire dou « lour aussi comme executour en deveroient faire ; « c'est à savoir que li bon executour desfont premie-« rement les torfaiz au mort, et rendent l'autrui « chatel ; et dou remenant de l'avoir au mort font « aumosnes. »

1. Thibaut II, roi de Navarre, cinquième du nom comme comte de Champagne, marié en 1255 à Isabelle, fille de saint Louis.

VI. COMMENT SAINT LOUIS PENSOIT QU'ON SE DOIT VESTIR.

35. Li sainz roys fu à Corbeil à une Penthecouste, là où il ot quatre-vins chevaliers. Li roys descendi après mangier ou prael, desouz la chapelle, et parloit à l'uys de la porte au conte de Bretaigne[1], le pere au duc qui ore est, que Diex gart! Là me vint querre maistres Roberz de Sorbon, et me prist par le cor de mon mantel, et me mena au roy; et tuit li autre chevalier vindrent après nous. Lors demandai-je à maistre Robert : « Maistre Roberz, que me voulez « vous? » Et me dist : « Je vous veil demander se li « roys se seoit en cest prael, et vous vous aliez seoir « sur son banc plus haut que li, se on vous en deveroit « bien blasmer. » Et je li diz que oil.

36. Et il me dist : « Dont faites vous bien à blasmer, « quant vous estes plus noblement vestus que li roys; « car vous vous vestez de vair et de vert[2], ce que li « roys ne fait pas. » Et je li diz : « Maistre Roberz, « sauve vostre grace, je ne faiz mie à blasmer se je me « vest de vert et de vair; car cest abit me lessa mes « peres et ma mere. Mais vous faites à blamer; car » vous estes fiz de vilain et de vilainne, et avez lessié « l'abit vostre pere et vostre mere, et estes vestus de

1. Jean Ier, comte de Bretagne, dont le fils Jean II porta le premier le titre de duc, et mourut le 18 novembre 1305, pendant que Joinville était en train d'écrire son livre.

2. *De menu vair et de drap teint en vert.*

« plus riche camelin que li roys n'est. » Et lors je pris le pan de son seurcot et dou seurcot le roy, et li diz : « Or esgardez se je di voir. » Et lors li roys emprist à deffendre maistre Robert de paroles, de tout son pooir.

37. Après ces choses, mes sires li roys appela mon signour Phelippe son fil, le pere au roy qui ore est, et le roi Tybaut, et s'asit à l'uys de son oratour, et mist la main à terre, et dist : « Seez-vous ci, bien près de « moy, pour ce que on ne nous oie. — Ha ! sire, firent-« il, nous ne nous oseriens asseoir si près de vous. » Et il me dist : « Seneschaus, seez-vous ci. » Et si fiz-je, si près de li que ma robe touchoit à la seue. Et il les fist asseoir après moy, et lour dist : « Grant mal « apert avez fait, quant vous estes mi fil, et n'avez fait « au premier coup tout ce que je vous ai commandei ; « et gardés que il ne vous avieingne jamais. » Et il dirent que non feroient-il.

38. Et lors me dist que il nous avoit appelez pour li[1] confesser à moy de ce que à tort avoit deffendu maistre Robert encontre moy. « Mais, fist-il, je le vi « si esbahi que il avoit bien mestier que je li aidasse. « Et toutes voiz ne vous tenez pas à chose que je en « deisse pour maistre Robert deffendre ; car, aussi « comme li seneschaus dist, vous vous devez bien « vestir et nettement, pour ce que vos femmes vous « en ameront miex, et vostre gent vous en priseront

1. On voit que *li* pouvoit avoir le sens du pronom réfléchi *se*.

« plus. Car, ce dit li saiges, on se doit assemer en « robes et en armes en tel maniere que li preudome « de cest siecle ne dient que on en face trop, ne les « joenes gens de cest siecle ne dient que on en face « pou[1]. »

VII. PROFIT A TIRER DES MENACES DE DIEU.

39. Ci-après orrez un enseignement que il me fist en la mer, quant nous reveniens d'outre mer[2]. Il avint que nostre neis hurta devant l'ille de Cypre[3], par un vent qui a non guerbin, qui n'est mie des quatre maistres venz. Et de ce coup que nostre neis prist, furent li notonnier si desperei que il dessiroient lour robes et lour barbes. Li roys sailli de son lit touz deschaus (car nuis estoit), une cote, sanz plus, vestue, et se ala mettre en croiz devant le cors Nostre-Signour, comme cil qui n'atendoit que la mort. L'endemain[4] que ce nous fu avenu, m'apela li rois tout seul, et me dist :

40. « Seneschaus, ore nous a moustrei Diex une « partie de son grant pooir ; car uns de ces petiz venz, « qui est si petiz que à peinne le sait-on nommer, deut « avoir le roy de France, ses enfans et sa femme et ses

1. Voy. § 25.
2. Voy. §§ 634 à 637.
3. Voy. §§ 13 et 618.
4. C'est-à-dire *le jour en demain* (voy. § 148) ; après le quatorzième siècle on a pris l'habitude de souder l'article au mot *endemain*, et l'on a fini par écrire *le lendemain*.

« gens noiés. Or dit sainz Anciaumes que ce sont des « menaces Nostre-Signour, aussi comme se Diex vou- « sist dire : Or vous eussé-je bien mors, se je vousisse. « Sire Diex, fait li sains, pourquoy nous menaces-tu ? « Car es menaces que tu nous faiz, ce n'est pour ton « preu ne pour ton avantaige : car se tu nous avoies « touz perdus, si ne seroies-tu jà plus povres ; ne se « tu nous avoies tous gaigniez, tu n'en seroies jà plus « riches. Donc n'est-ce pas pour ton preu la menace « que tu nous as faite, mais pour nostre profit, se nous « le savons mettre à œuvre.

41. « A œuvre devons-nous mettre ceste menace que « Diex nous a faite, en tel maniere que, se nous sen- « tons que nous aiens en nos cuers et en nos cors « chose qui desplaise à Dieu, oster le devons hastive- « ment ; et quanque nous cuiderons qui li plaise, nous « nous devons esforcier hastivement dou penre. Et se « nous le faisons ainsinc, Nostre-Sires nous donra plus « de biens en cest siecle et en l'autre que nous ne « sauriens devisier. Et se nous ne le faisons ainsi, il « fera aussi comme li bons sires doit faire à son mau- « vais serjant ; car après la menace, quant li mauvais « serjans ne se veut amender, li sires le fiert ou de « mort ou de autres greingnours mescheances, qui piz « valent que mort. »

42. Si y preingne garde li roys qui ore est[1] ; car il

1. Philippe le Bel, à qui s'adressent les sévères paroles qui vont suivre ; elles n'existent que dans le plus ancien manuscrit.

est eschapez de aussi grant peril ou de plus que nous ne feimes : si s'amende de ses mesfais en tel maniere que Diex ne fiere en li ne en ses choses cruelment.

VIII. CE QUE SAINT LOUIS PENSAIT DE LA FOI.

43. Li sainz roys se esforça de tout son pooir, par ses paroles, de moy faire croire fermement en la loi crestienne que Diex nous a donnée, aussi comme vous orrez ci-après. Il disoit que nous deviens croire si fermement les articles de la foy que, pour mort ne pour meschief qui avenist au cors, que nous n'aiens nulle volentei d'aler encontre par parole ne par fait. Et disoit que li ennemis est si soutilz que, quant les gens se meurent, il se travaille tant comme il puet que il les puisse faire mourir en aucune doutance des poins de la foy ; car il voit que les bones œuvres que li hom a faites, ne li puet-il tollir ; et voit aussi que il l'a perdu se il meurt en vraie foy[1].

44. Et pour ce, se doit-on garder et en tel maniere deffendre de cest agait que on die à l'ennemi, quant il envoie tel temptacion : « Va-t'en ! doit-on dire à « l'ennemi ; tu ne me tempteras jà à ce que je ne croie « fermement touz les articles de la foy ; mais se tu me « fesoies touz les membres tranchier, si vueil-je vivre « et morir en cesti point[2]. » Et qui ainsi le fait, il

1. Voy. § 849 du *Credo*. 2. Voy. § 775 du *Credo*.

vaint l'ennemi de son baston et de s'espée, dont li ennemis le vouloit occirre.

45. Il disoit que foys et creance estoit une chose où nous deviens bien croire fermement, encore n'en fussiens-nous certein mais que par oïr dire. Sus ce point, il me fist une demande : comment mes peres avoit non? Et je li diz que il avoit non Symon. Et il me dist comment je le savoie? Et je li diz que je en cuidoie estre certeins et le creoie fermemement, pour ce que ma mere le m'avoit tesmoingnié[1]. Lors il me dist : « Donc devez-vous croire fermement tous les articles de « la foy, lesquiex li apostre tesmoingnent, aussi comme « vous oez chanter au dymanche en la *Credo.* »

IX. GUILLAUME III, ÉVÊQUE DE PARIS, CONSOLE UN THÉOLOGIEN.

46. Il me dist que li evesques Guillaume de Paris[2] li avoit contei que uns grans maistres de divinitei estoit venus à li, et li avoit dit que il vouloit parler à li Et il li dist : « Maistre, dites vostre volentei. » Et quant li maistres cuidoit parler à l'evesque, [si] commença à plorer trop fort. Et li evesques li dist : « Mais« tre, dites, ne vous desconfortés pas; car nulz ne « puet tant pechier que Diex ne puet plus pardonner.

1. Voy. § 771 du *Credo*.
2. Guillaume III, dit d'Auvergne, évêque de Paris d 1228 à 1248.

« — Et je vous di, sire, dit li maistres, je n'en puis
« mais se je pleur ; car je cuit estre mescreans, pour
« ce que je ne puis mon cuer ahurter à ce que je croie
« ou sacrement de l'autel, ainsi comme sainte Esglise
« l'enseigne ; et si sai bien que ce est des temptacions
« l'ennemi. »

47. — « Maistre, fist li evesques, or me dites,
« quant li ennemis vous envoie ceste temptacion, se
« elle vous plait. » — Et li maistres dist : « Sire, mais
« m'ennuie tant comme il me puet ennuier. — Or
« vous demant-je, fist li evesques, se vous penriés ne
« or ne argent par quoy vous regeissiez de vostre bou-
« che nulle riens qui fust contre le sacrement de l'autel,
« ne contre les autres sains sacremens de l'Esglise. —
« Je, sire, fist li maistres, sachiez que il n'est nulle
« riens ou monde que j'en preisse ; ainçois ameroie
« miex que on m'arachast touz les membres dou cors,
« que je le regeisse. »

48. « — Or vous dirai-je autre chose, fist li eves-
« ques. Vous savez que li roys de France guerroie au
« roy d'Engleterre ; et savez que li chastiaus qui est
« plus en la marche de aus dous, c'est la Rochelle en
« Poitou. Or vous veuil faire une demande : que se li
« roys vous avoit baillié la Rochelle à garder, qui est
« en la male marche, et il m'eust baillié le chastel de
« Montleheri à garder, qui est au cuer de France et
« en terre de pais, auquel li roys deveroit savoir meil-
« lour grei en la fin de sa guerre, ou à vous qui ave-
« riés gardée la Rochelle sanz perdre, ou à moy qui

« li averoie gardé le chastel de Montlehery sans perdre? — En non Dieu, sire, fist li maistres à moy « qui averoie gardée la Rochelle sanz perdre. »

49. « — Maistre, dist li evesques, je vous di que « mes cuers est semblables au chastel de Montleheri; « car nulle temptacion ne nulle doute je n'ai dou sacrement de l'autel. Pour laquel chose je vou di que « pour un grei que Diex me sait de ce que je le croy « fermement et en pais, vous en sait Diex quatre, pour « ce que vous li gardez vostre cuer en la guerre de « tribulacion, et avez si bone volentei envers li que « vous pour nulle riens terrienne, ne pour meschief « que on feist dou cors, ne le relenquiriés. Dont je « vous di que soiés touz aaises; que vostre estaz plait « miex à Nostre Signour en ce cas, que ne fait li « miens. » Quant li maistres oy ce, il s'agenouilla devant l'evesque, et se tint bien pour paié.

X. FOI DU COMTE DE MONTFORT. IL NE FAUT PAS DISCUTER AVEC LES JUIFS

50. Li sainz roys me conta que plusours gens des Aubigois vindrent au conte de Montfort[1] qui lors gardoit la terre des Aubijois pour le roy, et li distrent que il venist veoir le cors Nostre Signour, qui estoit de-

1. Amauri VI, mort en 1241.

venuz en sanc et en char entre les mains au prestre. Et il lour dist : « Alez le veoir, vous qui ne le creez ; « car je le croi fermement, aussi comme sainte Esglise « nous raconte le sacrement de l'autel. Et savez-vous « que je y gaignerai, fist li cuens, de ce que je le croy « en ceste mortel vie aussi comme sainte Esglise le « nous enseigne? Je en averai une couronne es ciex « plus que les angres, qui le voient face à face ; par « quoi il couvient que il le croient[1]. »

51. Il me conta que il ot une grant desputaison de clers et de Juis ou moustier de Clygni[2]. Là ot un chevalier à qui li abbes avoit donnei le pain leens pour Dieu ; et requist à l'abbei que il li lessast dire la premiere parole, et on li otria à peinne. Et lors il se leva et s'apuia sur sa croce, et dist que l'on li feist venir le plus grant clerc et le plus grant maistre des Juis ; et si firent-il. Et li fist une demande qui fu teix : « Maistre, fist li chevaliers, je vous demant se vous « creez que la Vierge Marie, qui Dieu porta en ses « flans et en ses bras, enfantast vierge, et que elle « soit mere de Dieu. »

52. Et li Juis respondi que de tout ce ne creoit-il riens. Et li chevaliers li respondi que mout avoit fait que fous[3], quant il ne la creoit ne ne l'amoit, et estoit entrez en son moustier et en sa maison. « Et « vraiement, fist li chevaliers, vous le comparrez. » Et

1. Voy. §§ 772 et 773 du *Credo*.
2. Cluny (Saône-et-Loire).
3. *Avait agi en fou;* mot à mot, *fecerat quod stultus* (en sous-entendant *facit*) : *fous* est un sujet singulier.

lors il hauça sa potence, et feri le Juif lès l'oye, et le porta par terre. Et li Juif tournerent en fuie, et emporterent lour maistre tout blecié : et ainsi demoura la desputaisons.

53. Lors vint li abbes au chevalier, et li dist que il avoit fait grant folie. Et li chevaliers dist que encore avoit-il fait greingnour folie d'assembler tel desputaison ; car avant que la desputaisons fust menée à fin, avoit-il ceans grant foison de bons crestiens, qui s'en fussent parti tuit mescreant, par ce que il n'eussent mie bien entendu les Juis. « Aussi vous di-je, fist li roys, « que nulz, se il n'est très-bons clers, ne doit desputer « à aus ; mais li hom lays, quant il ot mesdire de la loy « crestienne, ne doit pas desfendre la loy crestienne, « ne mais de l'espée, de quoy il doit donner parmi le « ventre dedens, tant comme elle y puet entrer[1]. »

XI. HABITUDES DE SAINT LOUIS.

54. Li gouvernemenz de sa terre fu teix que touz les jours il ooit à note ses heures, et une messe de *Requiem* sanz note, et puis la messe dou jour ou dou saint, se il y cheoit, à note. Touz les jours il se reposoit, après mangier, en son lit ; et quant il avoit dormi

1. Je dois faire observer que loin de mettre cette théorie en pratique, saint Louis a converti beaucoup de Juifs par la persuasion, et se les est attachés par ses bienfaits.

et reposei, si disoit en sa chambre privéement [l'office[1]] des mors, entre li et un de ses chapelains, avant qu'il oyst ses vespres. Le soir, ooit ses complies.

55. Uns cordeliers[2] vint à li ou chastel de Yeres, là où nous descendimes de mer; et pour enseignier le roy, dist en son sermon que il avoit leu la Bible et les livres qui parlent des princes mescreans; et disoit que il ne trouvoit, ne es creans ne es mescreans, que onques royaumes se perdist ne chanjast de signourie à autre, mais que par defaute de droit. « Or se prein-« gne garde, fist-il, li roys qui s'en va en France, que « il face bon droit et hastif à son peuple, par quoy « Nostre Sires li seuffre son royaume à tenir en pais « tout le cours de sa vie. »

56. On dit que cis preudom qui ce enseignoit le roy, gist à Marseille là où Nostre Sires fait pour li maint bel miracle. Et ne vout onques demourer avec le roy, pour priere que il li seust faire, que une seule journée.

XII. COMMENT SAINT LOUIS RENDAIT LA JUSTICE.

57. Li roys n'oublia pas cest enseignement ; ainçois gouverna sa terre bien loialement et selonc Dieu, si comme vous orrez ci-après. Il avoit sa besoigne atirie

1. Restitution suggérée par M. Paris.

2. Hugues de Digne. Voy. §§ 657 à 660.

en tel maniere que mes sires de Neelle[1] et li bons cuens de Soissons[2], et nous autre qui estiens entour li, qui aviens oïes nos messes, aliens oïr les plaiz de la porte, que on appelle maintenant les requestes.

58. Et quant il revenoit du moustier, il nous envoioit querrre, et s'asseoit au pié de son lit, et nous fesoit touz asseoir entour li, et nous demandoit se il en avoit nulz à delivrer que on ne peust delivrer sanz li; et nous les li nommiens, et il les faisoit envoier querre, et il lour demandoit : « Pourquoy ne « prenez-vous ce que nos gens vous offrent ? » Et il disoient : « Sire, que il nous offrent pou. » Et il lour disoit en tel maniere : « Vous deveriez bien ce penre « que l'on vous voudroit faire. » Et se traveilloit ainsi li sainz hom, à son pooir, comment il les metteroit en droite voie et en raisonnable.

59. Maintes foiz avint que en estei il se aloit seoir ou bois de Vinciennes après sa messe, et se acostoioit à un chesne, et nous fesoit seoir entour li. Et tuit cil qui avoient afáire venoient parler à li, sanz destourbier de huissier ne d'autre. Et lors il lour demandoit de sa bouche : « A-il ci nullui qui ait partie ? » Et cil se levoient qui partie avoient. Et lors il disoit : « Taisiés-vous tuit, et on vous deliverra l'un après l'au« tre. » Et lors il appeloit mon signour Perron de

1. Simon, sire de Nesle, qui fut un des régents du royaume pendant la seconde croisade de saint Louis

2. Jean II de Nesle, dit le Bon et le Bègue, comte de Soissons de 1237 à 1270. Il était cousin germain de Joinville. Voy. § 238.

Fonteinnes et mon signour Geffroy de Villete [1], et disoit à l'un d'aus : « Delivrez-moi ceste partie. »

60. Et quant il veoit aucune chose à amender en la parole de ceus qui parloient pour li, ou en la parole de ceus qui parloient pour autrui, il-meismes l'amendoit de sa bouche. Je le vi aucune foiz, en estei, que pour delivrer sa gent il venoit ou jardin de Paris, une cote de chamelot vestue, un seurcot de tyreteinne sanz manches, un mantel de cendal noir entour son col, mout bien pigniez et sans coife, et un chapel de paon blanc [2] sus sa teste. Et fesoit estendre tapis pour nous seoir entour li; et touz li peuples qui avoit afaire par devant li, estoit entour li en estant. Et lors il les faisoit delivrer, en la maniere que je vous ai dit devant dou bois de Vinciennes.

XIII. SAINT-LOUIS REPOUSSE UNE DEMANDE INJUSTE DES ÉVÊQUES.

61. Je le revi une autre foiz à Paris, là où tuit li prelat de Francc le manderent, que il vouloient parler à li; et li roys ala ou palaiz pour aus oïr [3]. Et là estoit li evesques Guis d'Ausserre, qui fu fiz mon signour Guillaume de Mello; et dist au roy pour touz les pre-

1. L'un est célèbre comme jurisconsulte, l'autre fut bailli de Tours en 1261 et 1262.

2. *Un chapeau garni de plumes de paon blanc.*

3. Voy. § 669 à 671.

laz en tel maniere : « Sire, cist signour qui ci sont, « arcevesque, evesque, m'ont dit que je vous deisse « que la crestientés, qui deust estre gardée par vous, « se perit entre vos mains. » Li roys se seigna quant il oï la parole, et dist : « Or me dites comment ce « est. »

62. « — Sire, fist-il, c'est pour ce que on prise si « pou les excommeniemens hui el jour [1], que avant « se laissent les gens morir excommeniés que il se « facent absodre, et ne veulent faire satisfaction à « l'Esglise. Si vous requierent, sire, pour Dieu et « pour ce que faire le devez, que vous commandez à « vos prevoz et à vos baillis que touz ceus qui se « soufferront escommeniez an et jour, que on les con- « treingne par la prise de lour biens à ce que il se « facent absoudre. »

63. A ce respondi li roys que il lour commanderoit volentiers de touz ceus dont on le feroit certein que il eussent tort. Et li evesques dist que il ne le feroient à nul fuer, que il li deveissient la court de lour cause. Et li roys li dist que il ne le feroit autrement; car ce seroit contre Dieu et contre raison, se il contreignoit la gent à aus [faire] absoudre quant li clerc lour feroient tort.

64. « Et de ce, fist li roys, vous en doing-je un « exemple dou conte de Bretaigne [2], qui a plaidié « sept ans aus prelaz de Bretaingne touz excommeniez,

1. Même correction qu'au § 25. | 2. Jean Ier.

« et tant a esploitié que li apostoles les a condempnez « touz. Dont se je eusse contraint le conte de Bretain-» gne, la premiere année, de li faire absoudre, je me » fusse meffaiz envers Dieu et vers li. » Et lors se soufrirent li prelat; ne onques puis nen oy parler que demande fust faite des choses desus dites.

XIV. LOYAUTÉ DE SAINT-LOUIS.

65. La pais qu'il fist au roy d'Angleterre fist-il contre la volentei de son consoil [1], liquex li disoit : « Sire, il nous semble que vous perdés la terre que « vous donnez au roy d'Angleterre, pour ce que il n'i « a droit; car ses peres la perdi par jugement. » Et à ce respondi li roys que il savoit bien que li roys d'Angleterre n'i avoit droit; mais il y avoit raison par quoy il li devoit bien donner. « Car nous avons dous serours « à femmes [2], et sont nostre enfant cousin germain; « par quoy il affiert bien que paiz y soit. Il m'est mout « grans honnours en la paiz que je faiz au roy d'An-« gleterre, pour ce que il est mes hom [3], ce que il « n'estoit pas devant. »

66. La leaultei dou roy puet l'on veoir ou fait de

1. Voy. §§ 678 et 679.

2. Marguerite, femme de saint Louis, et Eléonore, femme de Henri III, roi d'Angleterre, étaient filles de Raimond Béranger IV, comte de Provence.

3. C'est à-dire *mon vassal*, pour la terre que saint Louis rendait.

mon signour Renaut de Trie [1], qui apporta au saint unes lettres, lesquiex disoient que li roys avoit donnei aus hoirs la contesce de Bouloingne, qui morte estoit novellement [2], la conteé de Danmartin en Gouere [3]. Li seaus de la lettre estoit brisiez, si que il n'i avoit de remenant fors que la moitié des jambes de l'ymaige dou seel le roy, et l'eschamel sur quoy li roys tenoit ses piez. Et il le nous moustra à tous qui estiens de son consoil, et que nous li aidissiens à conseillier.

67. Nous deismes trestuit, sanz nul descort, que il n'estoit de riens tenus à la lettre mettre à execution. Et lors il dist à Jehan Sarrazin, son chamberlain, que il li baillast la lettre que il li avoit commandée. Quant il tint la lettre, il nous dist : « Signour, veez ci le seel « de quoy je usoie avant que je alasse outre mer, et « voit-on cler par ce seel que l'empreinte dou seel « brisié est semblable au seel entier; par quoy je « n'oseroie en bone conscience ladite conteé retenir. » Et lors il appela mon signour Renaut de Trie et li dist : « Je vous rent la conteé. »

XV. COMMENCEMENT DU SECOND LIVRE, NAISSANCE ET COURONNEMENT DE SAINT LOUIS.

68. En non de Dieu le tout-puissant, avons ci-arieré

1. Joinville s'est trompé de nom : il devait dire Mathieu de Trie, et non Renaut.

2. Mahaut, comtesse de Boulogne, morte en janvier 1258.

3. Dammartin en Goële.

escriptes partie de bones paroles et de bons enseignemens nostre saint roy Looys, pour ce que cil qui les orront les truissent les unes après les autres, par quoi il en puissent miex faire lour profit que ce que elles fussent escriptes entre ses faiz [1]. Et ci après commencerons de ses faiz, en non de Dieu et en non de li.

69. Aussi comme je li oy dire, il fu nez le jour saint Marc euvangeliste [2] après Pasques. Celi jour porte l'on croix en processions en mout de lieus, et en France les appelle l'on les croiz noires : dont ce fu aussi comme une prophecie de la grant foison de gens qui moururent en ces dous croisemens, c'est à savoir en celi de Egypte, et en l'autre là où il mourut en Carthage; que maint grant duel en furent en cest monde, et maintes grans joies en sont en paradis, de ceus qui en ces dous pelerinaiges moururent vrai croisié.

70. Il fu coronez le premier dymanche des Advens [3]. Li commencemens de celi dymanche de la messe si est, *Ad te levavi animam meam,* et ce qui s'en suit après; et dit ainsi : « Biaus Sire Diex, je leveray « m'amme à toy, je me fi en toy ». En dieu ot mout grant fiance dès s'enfance jusques à la mort; car là où il mouroit, en ses darrenieres paroles reclamoit-il Dieu et ses sains, et especialement mon signour saint Jaque [4] et ma dame sainte Geneviève [5].

1. Voy. § 19.
2. Le 25 avril 1214. Joinville rappelle cette date au § 617.
3. 29 novembre 1226.
4. Voy. § 756.
5. Voy. § 757.

XVI. PREMIERS TROUBLES DU RÈGNE DE SAINT LOUIS.

71. Diex, en qui il mist sa fiance, le gardoit touz jours dès s'enfance jusques à la fin; et especialment en s'enfance le garda-il là où il li fu bien mestier, si comme vous orrez ci-après. Comme à l'ame de li, le garda Diex par les bons enseignemens de sa mere [1], qui l'enseigna à Dieu croire et à amer, et li atraist entour li toutes gens de religion. Et li faisoit, si enfes comme il estoit, toutes ses heures et les sermons faire et oïr aus festes. Il recordoit que sa mere li avoit fait aucune foiz à entendre que elle ameroit miex que il fust mors, que ce que il feist un pechié mortel.

72. Bien li fu mestier que il eust en sa joenesce l'aide de Dieu; car sa mere, qui estoit venue de Espaigne, n'avoit ne parens, ne amis en tout le royaume de France. Et pour ce que li baron de France virent le roy enfant et la royne, sa mere, femme estrange, firent-il dou conte de Bouloingne [2], qui estoit oncles le roy, lour chievetain, et le tenoient aussi comme pour signour. Après ce que li roys fu coronez, il en y ot des barons qui requistrent à la royne granz terres que [3] elle lour donnast; et pour ce que elle n'en vout riens faire, si s'assemblerent tuit li baron à Corbeil [4].

73. Et me conta li sainz roys que il ne sa mere,

1. Blanche de Castille.
2. Philippe, dit Hurepel, frère de Louis VIII.
3. Le relatif *que* représente *quas*, équivalent de *ut illas*.
4. En 1227.

qui estoient à Montleheri, ne oserent revenir à Paris jusques à tant que cil de Paris les vindrent querre à armes. Et me conta que dès Montlehery, estoit li chemins pleins de gens à armes et sanz armes jusques à Paris, et que tuit crioient à Nostre Signour que il li donnast bone vie et longue, et le deffendist et gardast de ses ennemis. Et Diex si fist, si comme vous orrez ci-après.

74. A ce parlement que li baron firent à Corbeil, si comme l'on dist, establirent li baron qui là furent que li bons chevaliers li cuens Pierres de Bretaigne se reveleroit contre le roy; et acorderent encore que lour cors iroient au mandement que li roys feroit contre le conte, et chascuns n'averoit avec li que dous chevaliers. Et ce firent-il pour veoir se li cuens de Bretaigne pourroit fouler la royne, qui estrange femme estoit, si comme vous avez oy; et mout de gens dient que li cuens eust foulei la royne et le roy, se Diex n'eust aidié au roy à cel besoing, qui onques ne li failli.

75. L'aide que Diex li fist fu teix que li cuens Tybaus de Champaigne, qui puis fu roys de Navarre, vint servir le roy atout trois cens chevaliers; et par l'aide que li cuens fist au roy, couvint venir le conte de Bretaigne à la merci le roy : dont il lessa au roy, par pais faisant, la conteé de Ango, si comme l'on dist, et la conteé dou Perche.

XVII. CROISADE DE RICHARD CŒUR DE LION. DROITS D'ALIX, REINE DE CHYPRE, SUR LA CHAMPAGNE.

76. Pour ce que il affiert à ramentevoir aucunes choses que vous orrez ci-après, me couvient laissier un pou de ma matiere. Si dirons ainsi que li bons cuens Henris li Larges ot de la contesce Marie, qui fu suer au roy de France et suer au roy Richart d'Angleterre[1], douz fiz, dont li ainsnez ot non Henri, et li autres Thybaut. Cis Henris, li ainsnez, en ala croisiez en la sainte Terre en pelerinaige, quant li roys Phelippes et li roys Richars assegierent Acre et la pristrent[2].

77. Si tost comme Acre fut prise, li roi Phelippes s'en revint en France, dont il en fu mout blasmez; et li roys Richars demoura en la sainte Terre, et fist tant de granz faiz que li Sarrazin le doutoient trop, si comme il est escrit ou livre de la Terre sainte[3], que quant li enfant aus Sarrazins braioient, les femmes les escrioient et lour disoient : « Taisiez-vous, vez-ci le roy Richart ! » pour aus faire taire. Et quant li cheval aus Sarrazins et aus Beduins avaient poour d'un bysson, il disoient à lour chevaus : « Cuides-tu que ce soit li roys Richars ? »

1 Elle avait pour père Louis le Jeune comme Philippe-Auguste, et pour mère Eléonore d'Aquitaine comme Richard.

2. 13 juillet 1191.

3. Voy. § 558. Ces traditions sont consignées dans l'*Histoire de Eracles empereur* (voy. *Historiens occidentaux des croisades*, t. II, p. 189) ; elles le sont aussi dans la *Chronique d'Ernoul* publiée par M. de Mas Latrie (p. 282).

78. Cis roys Richars pourchassa tant que il donna au conte Henri de Champaigne, qui estoit demourez avec li, la royne de Jerusalem, qui estoit droite hoirs dou royaume. De la dite royne ot li cuens Henris dous filles, dont la premiere fu royne de Cypre, et l'autre ot messires Herars de Brienne, dont grans lignaiges est issus, si comme il appert en France et en Champaigne. De la femme mon signour Erart de Brienne ne vous dirai-je ore riens; ainçois vous parlerai de la royne de Cypre[1], qui affiert maintenant à ma matiere; et dirons ainsi.

XVIII. LES BARONS ATTAQUENT THIBAUT IV, COMTE DE CHAMPAGNE.

79. Après ce que li roys ot foulei le conte Perron de Bretaingne, tuit li baron de France furent si troublei envers le conte Tybaut de Champaingne, que il orent consoil de envoier querre la royne de Cypre, qui estoit fille de l'ainsnei fil de Champaigne, pour desheritier le conte Tybaut, qui estoit fiz dou secont fil de Champaingne.

80. Aucun d'aus s'entremistrent d'apaisier le conte Perron au dit conte Tybaut, et fut la chose pourparlée

1. Alix, fille de Henri II, comte de Champagne, et d'Isabelle, héritière d'Amauril, roi de Jérusalem, devint reine de Chypre par son mariage avec Hugues de Lusignan, qui l'épousa en 1208.

en tel maniere que li cuens Tybaus promist que il penroit à femme la fille le conte Perron de Bretaingne[1]. La journée fu prise que li cuens de Champaingne dut la damoiselle espouser, et li dut-on amener, pour espouser, à une abbaïe de Premoustrei, qui est delez Chastel-Thierri, que on appelle Val-Secré, si comme j'entent. Li baron de France, qui estoient auques tuit parent le conte Perron, se penerent de ce faire, et amenerent la damoiselle à Val-Secré pour espouser, et manderent le conte de Champaingne, qui estoit à Chastel-Thierri.

81. Et endementieres que li cuens de Champaigne venoit pour espouser, mes sires Geffroys de la Chapelle vint à li de par le roy, atout une lettre de creance, et dist ainsinc : « Sire cuens de Champaingne, li roys « a entendu que vous avez couvenances au conte Per- « ron de Bretaingne que vous penrez sa fille par ma- « riaige. Si vous mande li roys que se vous ne voulez « perdre quanque vous avez ou royaume de France, « que vous ne le faites ; car vous savez que li cuens « de Bretaingne a pis fait au roy que nus hom qui « vive. » Li cuens de Champaingne, par le consoil que il avoit avec li, s'en retourna à Chastel-Thierry.

82. Quant li cuens Pierres et li baron de France oïrent ce, qui l'atendoient à Val-Secré, il furent tuit aussi comme desvei dou despit de ce que il lour avoit fait, et maintenant envoierent querre la royne de

1. Elle se nommait Yolande.

Cypre. Et si tost comme elle fu venue, il pristrent un commun acort qui fu teix, que il manderoient ce que il pourroient avoir de gent à armes, et enterroient en Brie et en Champaingne par devers France, et que li dus de Bourgoingne[1], qui avoit la fille au conte Robert de Dreues, ranterroit[2] en la conteé de Champaingne par devers Bourgoingne. Et prindrent journée qu'il se assembleroient par devant la citei de Troyes, pour la citei de Troies penre se il pooient.

83. Li dus manda quant que il pot avoir de gent; li baron manderent aussi ce que il en porent avoir. Li baron vindrent ardant et destruiant tout d'une part, li dus de Bourgoigne d'autre; et li roys de France d'autre part, pour venir combattre à aus. Li desconfors fu teix au conte de Champaingne que il-meismes ardoit ses villes devant la venue des barons, pour ce que il ne les trouvassent garnies. Avec les autres villes que li cuens de Champaingne ardoit, ardi-il Espargnay et Vertuz et Sezenne.

XIX. LE PÈRE DE JOINVILLE DÉFEND TROYES. PAIX ENTRE LE COMTE DE CHAMPAGNE ET LA REINE DE CHYPRE.

84. Li bourgois de Troies, quant il virent que il avoient perdu le secours de lour signour, il mande-

1. Hugues IV, croisé avec saint Louis en 1248, mort en 1272.

2. Pour *rentrerait*, c'est-à-dire *entrerait de son côté*.

rent à Symon signour de Joingville, le pere au signour de Joinville qui ore est, qu'i les venist secourre[1]. Et il, qui avoit mandei toute sa gent à armes, mut de Joinville à l'anuitier, si tost comme ces nouvelles li vindrent, et vint à Troies ainçois que il fust jours. Et par ce faillirent li baron à lour esme que il avoient de penre la dite citei ; et pour ce, li baron passerent par devant Troies sans autre chose faire, et se alerent logier en la praerie d'Isles, là où li dus de Bourgoingne estoit.

85. Li roys de France, qui sot que il estoient là, il s'adreça tout droit là pour combatre à aus ; et li baron li manderent et prierent que il ses cors[2] se vousist traire arieres, et il se iroient combatre au conte de Champaingne et au duc de Lorreinne, et à tout le remenant de sa gent, à trois cens chevaliers moins que li cuens n'averoit ne li dus. Et li roys lour manda que à sa gent ne se combateroient-il jà que ses cors ne fust avec. Et il renvoyerent à li et li manderent que il feroient volentiers entendre la royne de Cypre à paiz, se il li plaisoit. Et li roys lour manda que à nulle paiz il n'entenderoit, ne ne soufferroit que li cuens de Champaingne y entendist, tant que il eussent vuidie la conteé de Champaigne.

86. Et il la vuidierent en tel maniere que des Isles,

1. Joinville intervertit les faits : la guerre eut lieu en 1230, deux ans avant la rupture du mariage projeté d'Yolande avec le comte de Champagne, et trois ans avant l'arrivée de la reine Alix de Chypre.

2. C'est-à-dire *que lui sa personne* ou *son corps* au sujet (*ses* répondant au latin *suus*) ; nous dirions *lui de sa personne*.

là où il estoient; il se alerent logier dessous Juylli; et li roys se loja à Isles, dont il les avoit chaciés. Et quant il seurent que li roys fu alez là, il s'alerent logier à Chaorse; et n'oserent le roy atendre, et s'alerent logier à Laingnes, qui estoit au conte de Nevers, qui estoit de lour partie. Et ainsi li roys accorda le conte de Champaingne à la royne de Chypre, et fu la paiz faite en tel maniere que li diz cuens de Champaingne donna à la royne de Cypre entour dous mille livrées de terre, et quarante mille livres que li roys paia pour le conte de Champaigne.

87. Et li cuens de Champaigne vendi au roi, parmi les quarante mille livres, les fiez ci-après nommés; c'est à savoir le fié de la conteé de Bloiz, le fié de la conteé de Chartres, le fié de la conteé de Sanserre, le fié de la viconteé de Chasteldun[1]. Et aucunes gens si disoient que li roys ne tenoit ces devant diz fiez que en gaige; mais ce n'est mie voirs, car je le demandai nostre saint roy Looys outre mer.

88. La terre que li cuens Tybaus donna à la royne de Cypre, tiennent li cuens de Brienne qui ore est[2], et li cuens de Joigny[3], pour ce que l'aïole le conte de Brienne fu fille à la royne de Cypre, et femme le grant conte Gautier de Brienne[4].

1 Ce traité fut conclu en 1234; saint Louis acquit ainsi, non pas la propriété, mais l'hommage de ces trois comtés et de la vicomté de Châteaudun, en sorte que les seigneurs de ces quatre fiefs cessèrent d'être vassaux du comte de Champagne pour devenir vassaux du roi.

2. Gautier V.

3. Jean II.

4. Gautier IV, dit le Grand, comte de Brienne et de Jaffa, don

XX. DE HENRI I, DIT LE LARGE, COMTE DE CHAMPAGNE.

89. Pour ce que vous sachiez dont cist fié que li sires de Champaingne vendi au roy, vindrent, vous faiz-je à savoir que li grans cuens Tybaus[1], qui gist à Laingny, ot troiz fiz : li premiers ot non Henri, li secons ot non Tybaut, li tiers ot non Estienne. Cis Henris desus diz fu cuens de Champaingne et de Brie, et fu appelez li cuens Henris li Larges; et dut bien ainsi estre appelez, car il fu larges à Dieu et au siecle : larges à Dieu, si comme il appiert à l'eglise Saint-Estienne de Troies et aus autres belles eglises que il fonda en Champaingne ; larges au siecle, si comme il apparut ou fait de Ertaut de Nongent, et en mout d'autres lieus que je vous conteroie bien, se je ne doutoie à enpeeschier ma matiere.

90. Ertaus de Nogent fu li bourgois dou monde que li cuens creoit plus ; et fu si riches que il fist le chastel de Nogent-l'Ertaut de ses deniers. Or avint chose que li cuens Henris descendi de ses sales de Troies pour aler oïr messe à Saint-Estienne, le jour d'une Penthecouste. Aus piez des degrez vint au devant de li uns povres chevaliers, qui s'agenoilla devant li, et li dist ainsi : « Sire, je vous pri pour Dieu que vous me

Joinville parle plus loin (§§ 527 à 538), épousa Marie, fille d'Alix, reine de Chypre ; et de leur fils Hugues naquit Gautier V, qui fut comte de Brienne au moins depuis 1301 jusqu'en 1312.

1. Thibaut II, comte de Champagne, de 1101 à 1152.

« donnés dou vostre, par quoy je puisse marier mes « dous filles, que vous veez ci. »

91. Ertaus, qui aloit dariere li, dist au povre chevalier : « Sire chevaliers, vous ne faites pas que cour-« tois de demander à mon signour ; car il a tant don-« nei que il n'a mais que donner. » Li larges cuens se tourna devers Ertaut, et li dist : « Sire vilains, vous « ne dites mie voir, de ce que vous dites que je n'ai « n'ai mais que donner : si, ai vous-meismes. — Et « tenez, sire chevaliers, car je le vous doing, et si le « vous garantirai. » Li chevaliers ne fu pas esbahiz, ainçois le prist par la chape, et li dist que il ne le lairoit jusques à tant que il averoit finei à li. Et avant que il li eschapast, ot Ertaus finei à li de cinq cens livres.

92. Li secons freres le conte Henri ot non Thibaut, et fu cuens de Blois; li tiers freres ot non Estienne, et fu cuens de Sancerre. Et cist dui frere tindrent dou conte Henri touz lour heritaiges et lour dous conteés et lour appartenances ; et les tindrent après des hoirs le conte Henri [1] qui tindrent Champaingne, jusques alors que li roys Tybaus les vendi au roy de France, aussi comme il est devant dit.

1. *Les tinrent ensuite en fief, des héritiers du comte Henri.*

XXI. SAINT LOUIS TIENT UNE COUR PLÉNIÈRE A SAUMUR, EN 1241.

93. Or revenons à nostre matiere, et disons ainsi que après ces choses tint li roys une grant court à Saumur en Anjo; et là fu-je, et vous tesmoing que ce fu la miex arée que je veisse onques. Car à la table le roy manjoit, emprès li, li cuens de Poitiers[1], que il avoit fait chevalier nouvel à une saint-Jehan; et après le conte de Poitiers, mangoit li cuens Jehans de Dreues, que il avoit fait chevalier nouvel aussi; après le conte de Dreues, mangoit li cuens de la Marche; après le conte de la Marche, li bons cuens Pierres de Bretaigne. Et devant la table le roy, endroit le conte de Dreues, mangoit mes sires li roys de Navarre, en cote et en mantel de samit, bien parez de courroie, de fermail et de chapel d'or; et je tranchoie devant li[2].

94. Devant le roy, servoit dou mangier li cuens d'Artoiz ses freres[3]; devant le roy, tranchoit dou coutel li bons cuens Jehans de Soissons. Pour la table dou roi garder, estoit mes sires Ymbers de Biaugeu, qui puis fu connestables de France, et mes sires Engerrans de Coucy et mes sires Herchanbaus de Bourbon. Dariere ces trois barons, avoit bien trente de lour che-

1. Alfonse, frère de saint Louis.

2. Joinville, comme vassal de Thibaut de Champagne, roi de Navarre, remplissait près de lui l'office d'écuyer tranchant; il avait environ dix-sept ans.

3. Robert I, qui était armé chevalier depuis 1237.

valiers, en cottes de drap de soie, pour aus garder, et dariere ces chevaliers, avoit grant plantei de sergans, vestus des armes au conte de Poitiers, batues sur cendal. Li roys avoit vestu une cotte de samit ynde, et seurcot et mantel de samit vermeil fourrei d'hermines, et un chapel de coton en sa teste, qui mout mal li seoit pour ce que il estoit lors joennes hom.

95. Li roys tint cele feste es hales de Saumur; et disoit l'on que li grans roys Henris d'Angleterre[1] les avoit faites pour ses grans festes tenir. Et les hales sont faites à la guise des cloistres de ces[2] moinnes blans[3]; mais je croi que de trop loing il n'en soit nuls si grans. Et vous dirai pourquoy il le me semble; car à la paroy dou cloistre où li roys mangeoit, qui estoit environnez de chevaliers et de serjans qui tenoient grant espace, mangoient encore à une table vingt que evesque que archevesque; et encore après les evesques et les archevesques, mangoit encoste cele table la royne Blanche, sa mere, ou chief dou cloistre, de celle part là où li roys ne mangoit pas.

96. Et si servoit à la royne li cuens de Bouloingne, qui puis fu roys de Portingal[4], et li bons cuens Hues de Saint-Pol, et uns Alemans de l'aage de dix-huit ans,

1. Henri II, fils de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou.

2 C'est-à-dire *des* moines; le pronom démonstratif faisait souvent l'office de l'article. Voyez *à ces dames* pour *aux dames* (§ 250) et *ces fleutes* (§ 581).

3. Moines de l'ordre de Cîteaux. Voy. § 120.

4. Alfonse, neveu de la reine Blanche; il avait épousé Mahaut, comtesse de Boulogne, veuve de Philippe Hurepel, il devint roi de Portugal en 1248.

que on disoit que il avoit estei fiz sainte Helisabeth de Thuringe[1]; que l'on disoit que la royne Blanche le besoit ou front par devocion, pour ce que elle entendoit que sa mere l'i avoit maintes foiz besié.

97. Ou chief dou cloistre, d'autre part, estoient les cuisines, les bouteilleries, les paneteries et les despenses; de celi chief servoit l'on devant le roy et devant la royne de char, de vin et de pain. Et en toutes les autres eles et eu prael d'en milieu, mangoient de chevaliers si grans foisons que je ne soy les nombrer. Et distrent mout de gens que il n'avoient onques veu autant de seurcoz ni d'autres garnemens de drap d'or et de soie à une feste, comme il ot là; et dist on que il y ot bien trois mille chevaliers.

XXII. BATAILLE DE TAILLEBOURG, EN 1242.

98. Après celle feste, mena li roys le conte de Poytiers à Poitiers pour repenre ses fiez[2]. Et quant li roys vint à Poytiers, il vousist bien estre arieres à Paris; car il trouva que li cuens de la Marche[3], qui ot mangié à sa table le jour de la saint-Jehan, ot assemblei tant de gent à armes à Lusignan delez Poitiers comme

1. Qui est connue aujourd'hui sous le nom de sainte Élisabeth de Hongrie.

2. C'est-à-dire pour reprendre possession de ses fiefs par l'hommage de ses vassaux, qui avouaient les tenir de lui.

3. Hugues X, dit le Brun.

il pot avoir. A Poitiers fu li roys prés de quinzeinne, que onques ne s'osa partir tant que il fu acordez au conte de la Marche, ne je ne sai comment.

99. Plusours foiz, vi venir le conte de la Marche parler au roy à Poitiers de Lusignan ; et touz jours amenoit avec li la royne d'Angleterre sa femme, qui estoit mere au roy d'Angleterre [1]. Et disoient mout de gens que li roys et li cuens de Poitiers avoient fait mauvaise paiz au conte de la Marche.

100. Après ce que li roys fu revenus de Poitiers, ne tarja pas grantment après que li roys d'Angleterre vint en Gascoingne pour guerroier le roy de France. Nostre sainz roys, à quanque il pot avoir de gent, chevaucha pour combattre à li. Là vint li roys d'Angleterre et li cuens de la Marche, pour combatre devant un chastel que on appelle Taillebourc, qui siet sus une male riviere que l'on appelle Carente, là où on ne puet passer que à un pont de pierre mout estroit.

101. Si tost comme li roys vint à Taillebourc, et li host virent li uns l'autre, nostre gent, qui avoient le chastel devers aus, se esforcierent à grant meschief et passerent perillousement par neis et par pons, et coururent sur les Anglois ; et conmença li poingnayz forz et grans. Quant li roys vit ce, il se mist ou peril avec les autres ; car pour un home que li roys avoit quant il fu passez devers les Anglois, li Anglois en avoient

1. Isabelle d'Angoulême, veuve de Jean sans Terre et mère de Henri III. Elle s'était remariée en 1217 avec Hugues X.

bien vingt. Toutevoiz avint-il, si comme Diex vout, que quant li Anglois virent le roy passer, il se desconfirent et mistrent dedens la citei de Saintes; et plusour de nos gens entrerent en la citei mellei avec aus, et furent pris.

102. Cil de nostre gent qui furent pris à Saintes recorderent que il oïrent un grant descort naistre entre le roy d'Angleterre et le conte de la Marche; et disoit li roys que li cuens de la Marche l'avoit envoié querre, car il disoit que il trouveroit grant aide en France. Celi soir meismes, li roys d'Angleterre mut de Saintes et s'en ala en Gascoingne.

23. SOUMISSION DU COMTE DE LA MARCHE.

103. Li cuens de la Marche, comme cil qui ne le pot amender, s'en vint en la prison le roy, et li amena en sa prison sa femme et ses enfans : dont li roys ot, par la paiz fesant, grant coup de la terre le conte; mais je ne sai pas combien, car je ne fu pas à celi fait, car je n'avoie onques lors hauberc vestu[1]. Mais j'oy dire que, avec la terre que li roys emporta, li quita li cuens de la Marche dix mille livres de parisis que il avoit en ses cofres, et chascun an autant[2].

1. Le haubert était une cotte de mailles réservée aux chevaliers. A défaut d'autres renseignements, on pourrait induire de ce passage qu'en 1242 Joinville n'avait pas vingt et un ans, âge où l'on était ordinairement armé chevalier.

2. Cette rente était alors réduite à 5000 livres tournois, ou 101 319 francs.

104. Quant nous fumes à Poitiers, je vi un chevalier qui avoit non mon signour Gieffroy de Rancon, qui pour un grant outraige que li cuens de la Marche li avoit fait, si comme l'on disoit, avoit jurei sur sains que il ne seroit jamais roingniez en guise de chevalier, mais porteroit greve, aussi comme les femmes fesoient, jusques à tant que il se verroit vengiez dou conte de la Marche, ou par lui ou par autrui. Et quant mes sires Geffroys vit le conte de la Marche, sa femme et ses enfans, agenoilliez devant le roy, qui li crioient merci, il fist aporter un tretel, et fist oster sa greve, et se fist roingnier tout à coup en la presence dou roy, dou conte de la Marche et de ceus qui là estoient.

105. Et en cel ost contre le roy d'Angleterre et contre les barons, li roys donna de grans dons, si comme je l'oy dire à ceus qui en vindrent. Ne pour dons, ne pour despens que l'on feist en cel host, ne autres de ça mer ne de là, li roys ne requist ne ne prist onques aide des siens barons, n'à ses chevaliers, n'à ses homes, ne à ses bones villes, dont on se plainsist. Et ce n'estoit pas de merveille; car ce fesoit-il par le consoil de la bone mere qui estoit avec li, de cui consoil il ouvroit, et des preudhomes qui li estoient demourei dou tens son pere et dou temps son ayoul.

XXIV. SAINT LOUIS TOMBE MALADE ET SE CROISE EN 1244.

106. Après ces choses desus dites avint, ainsi comme diex vout, que une grans maladie prist le roy à Paris, dont il fu à tel meschief, si comme on le disoit, que l'une des dames qui le gardoit li vouloit traire le drap sur le visaige, et disoit qu'il estoit mors. Et une autre dame, qui estoit à l'autre part dou lit, ne li souffri mie; ainçois disoit qu'il avoit encore l'ame ou cors.

107. Et comme il oyt le descort de ces dous dames, Nostre Sires ouvra en li et li envoia santei tantost; car il estoit esmuyz et ne pouoit parler. Et si tost qu'il fu en estat pour parler, il requist que on li donnast la croiz, et si fist-on. Lors la royne sa mere oy dire que la parole li estoit revenue, et elle en fist si grant joie comme elle pot plus. Et quant elle sot que il fu croisiez, ainsi comme il meismes le contoit, elle mena aussi grant duel comme se elle le veist mort.

108. Après ce que il fu croisiez, se croisierent Robers li cuens d'Artois, Auphons cuens de Poitiers, Charles cuens d'Anjou, qui puis fu roys de Cezile, tuit troi freres le roy; et se croisa Hugues dus de Bourgoingne, Guillaumes cuens de Flandres, freres le comte Guion de Flandres, nouvellement mort[1], li bons

1. Gui de Dampierre mourut le 7 mars 1305.

Hues cuens de Saint-Pol, mes sires Gauchiers ses niez, qui mout bien se maintint outre mer, et mout eust valu se il eust vescu.

109. Si i furent li cuens de la Marche et mes sires Hugues li Bruns ses fiz, li cuens de Salebruche, mes sires Gobers d'Apremont ses freres, en cui compaingnie, je Jehans, sires de Joinville, passames la mer en une nef que nous louames, pour ce que nous estiens cousin; et passames de là atout vint chevaliers, dont il estoit li disiesme et je moy disiesme[1].

XXV. JOINVILLE SE PRÉPARE A PARTIR POUR LA CROISADE.

110. A Pasque, en l'an de grace que li miliaires couroit par mil dous cenz quarante et huit, mandai-je mes homes et mes fievez à Joinville; et la vegile de ladite Pasque, que toute cele gent que je avoie mandei estoient venu, fu nez Jehans mes fiz sires de Ancerville, de ma premiere femme, qui fu suer le conte de Grantprei[2]. Tout celle semainne fumes en feste et en quarole, que mes freres li sires de Vauquelour, et li autre riche home qui là estoient, donnerent à man-

1. Mot à mot, *quorum ille erat se decimo et ego me decimo*; c'est-à-dire que le comte de Sarrebruck (Jean d'Apremont) et Joinville étaient chefs chacun de neuf chevaliers. Voy. § 123.

2. Alix, sœur de Henri VI, comte de Grandpré.

gier chascuns li uns après l'autre, le lundi, le mardi, le mercredi et le jeudi.

111. Je lour diz le vendredi : « Signour, je m'en « voi outre mer, et je ne sai se je revenrai. Or venez « avant; se je vous ai de riens mesfait, je le vous « desferai, l'un par l'autre[1], comme je ai acoustumei, « à touz ceus qui vourront rien demander ne à moy « ne à ma gent. » Je lour desfiz par l'esgart de tout le commun de ma terre; et pour ce que je n'eusse point d'emport, je me levai dou consoil, et en ting quanque il raporterent, sanz debat.

112. Pour ce que je n'en vouloie porter nulz deniers à tort, je alai lessier à Metz en Lorreinne grant foison de ma terre en gaige. Et sachiez que, au jour que je parti de nostre païs pour aler en la Terre sainte, je ne tenoie pas mil livrées[2] de terre; car ma dame ma mere[3] vivoit encore : et si y alai, moy disiesme de chevaliers et moy tiers de bannieres[4]. Et ces choses vous ramantoif-je, pour ce que se Diex ne m'eust aidié, qui onques ne me failli, je l'eusse souffert à peinne par si lonc temps comme par l'espace de six ans que je demourai en Terre sainte.

113. En ce point que je appareilloie pour mouvoir, Jehans sires d'Apremont et cuens de Salebruche de

1. C'est l'équivalent de *un par un*.

2. Environ 20 000 francs de notre monnaie.

3. Béatrix, fille d'Étienne III, comte d'Auxonne, et de Béatrix, comtesse de Chalon-sur-Saône.

4. Il était lui troisième de chevaliers portant bannière (voy. § 136); les mots *moy tiers* répondent à l'ablatif *me tertio*.

par sa femme[1], envoia à moy et me manda que il avoit sa besoigne arée pour aler outre mer, li disiesme de chevaliers ; et me manda que se je vousisse, que nous loïssiens[2] une nef entre li et moy; et je li otroiai : sa gent et la moie louerent une nef à Marseille.

XXVI. D'UN CLERC QUI TUA TROIS SERGENS DU ROI.

114. Li roys manda tous ses barons à Paris, et lour fist faire sairement que foy et loiautei porteroient à ses enfans, se aucune chose avenoit de li en la voie. Il le me demanda; maiz je ne voz faire point de sairement, car je n'estoie pas ses hom[3].

115. Endementres que je venoie, je trouvai trois homes mors sur une charrette, que uns clers avoit tuez; et me dist-on que on les menoit au roy. Quant je oy ce, je envoiai un mien escuier après, pour savoir comment ce avoit estei. Et conta mes escuiers, que je y envoyai, que li roys, quant il issi de sa chapelle, ala au perron pour veoir les mors, et demanda au prevost de Paris comment ce avoit estei.

116. Et li prevoz li conta que li mort estoient troi de

1. Laurette, comtesse de Sarrebruck.

2. La désinence *iss*... pouvait s'employer au lieu de *ass*... à l'imparfait du subjonctif de la première conjugaison. Voy. § 176.

3. Joinville n'était alors l'homme ou le vassal que du comte de Champagne ; mais il devint aussi dans la suite l'homme de saint Louis (voy. § 677). Ce fut pendant la croisade, lorsque le roi lui conféra une rente à titre de fief, par acte du mois d'avril 1253.

ses serjans dou Chastelet, et li conta que il aloient par les rues forainnes pour desrober la gent. Et dist au roy que « il trouverent ce clerc que vous veez ci, et « lui tollirent toute sa robe. Li clers s'en ala en pure « sa chemise en son hostel, et prist s'arbalestre, et fist « aporter à un enfant son fauchon. Quant il les vit, il « les escria et lour dist que il y mourroient. Li clers « tendi s'arbalestre et trait, et en feri l'un parmi le « cuer; et li dui touchierent à fuie; et li clers prist « le fauchon que li enfes tenoit, et les ensui à la « lune, qui estoit belle et clere.

117. « Li uns en cuida passer parmi une soif en un « courtil, et li clers fiert dou fauchon, fist li prevoz, et « li trancha toute la jambe, en tel maniere que elle ne « tient que à l'estival, si comme vous veez. Li clers « rensui l'autre, liquex cuida descendre en une es- « trange maison, là où la gent veilloient encore; et li « clers le feri dou fauchon parmi la teste, si que il le « fendi jusques es dens, si comme vous poez veoir, « fist li prevoz au roy. Sire, fist-il, li clers moustra « son fait aus voisins de la rue, et puis si s'en vint « mettre en vostre prison; sire, et je le vous amein, « si en ferez vostre volentei; et veez le ci. »

118. — « Sire clers, fist li roys, vous avez perdu à « estre prestre par vostre proesce; et pour vostre « proesce je vous retieing à mes gaiges, et en venrez « avec moi outre mer. Et ceste chose vous faiz-je en- « core à savoir, pour ce que je vueil bien que ma gent

« voient que je ne les soustenrai en nulles de lour « mauvestiés. » Quant li peuples qui là estoit assemblez oy ce, il se escrierent à Nostre Signour, et li prierent que Diex li donnast bone vie et longue, et le ramenast à joie et à santei.

XXVII. JOINVILLE QUITTE SON CHATEAU.

119. Après ces choses, je reving en nostre païs, et atirames, li cuens de Salebruche et je, que nous envoieriens nostre harnois à charettes à Ausonne, pour mettre ilec en la riviere de Saonne, pour aler jusques à Alle [1] depuys la Saonne jusques au Rone.

120. Le jour que je me parti de Joinville, j'envoiai querre l'abbei de Cheminon, que on tesmoingnoit au plus preudome de l'ordre blanche [2]. Un tesmoingnaige li oy porter à Clerevaus, le jour d'une feste Nostre-Dame, que li sainz roys i estoit, à un moinne qui le moustra, et me demanda se je le cognoissoie. Et je li diz pourquoy il le me demandoit. Et il me respondi : « Car je entent que c'est li plus preudom qui soit en « toute l'ordre blanche. »

121. « Encore sachiez, fist-il, que j'ai oy conter à « un preudome qui gisoit ou dortour là où li abbes de « Cheminon dormoit : et avoit li abbes descouvert sa « poitrine pour la grant chalour que il avoit ; et vit

1. Arles (Bouches-du-Rhône). | 2. Voy. § 95.

« cis preudom, qui gisoit ou dortour où li abbes de « Cheminon dormoit, la Mere Dieu qui ala au lit « l'abbei, et li retira sa robe sur son piz pour ce que « li vens ne li feist mal. »

122. Cis abbes de Cheminon si me donna m'escharpe et mon bourdon : et lors je me parti de Joinville, sans rentrer ou chastel jusques à ma revenue, à pié, deschaus et en langes ; et ainsi alai à Blehecourt[1] et à Saint-Urbain, et autres cors sains qui là sont. Et endementieres que je aloie à Blehecourt et à Saint-Urbain, je ne voz onques retourner mes yex vers Joinville, pour ce que li cuers ne me attendrisist dou biau chastel que je lessoie et de mes dous enfans.

123. Je et mi compaingnon mangames à la Fonteinne l'Arcevesque devant Dongieuz ; et illecques, l'abbes Adans de Saint-Urbain (que Diex absoille !) donna grant foison de biaus juiaus à moy et à neuf chevaliers que j'avoie[2]. Dès là nous alames à Ausone, et en alames atout nostre hernoiz, que nous aviens fait mettre es neis, dès Ausone jusques à Lyon contreval la Sone ; et encoste les neis menoit-on les gran destriers.

124. A Lyon, entrames ou Rone pour aler à Alles le Blanc ; et dedans le Rone trouvames un chastel que l'on appelle Roche de Glin, que li roys avoit fait abatre pour ce que Rogiers, li sires dou chastel, estoit criez de desrober les pelerins et les marchans.

1. Voy. § 651.
2. Voy. au § 442, un autre exemple de cet usage de donner des joyaux au moment d'un départ.

XXVIII. EMBARQUEMENT DES CROISÉS, AU MOIS D'AOUT 1248.

125. Au mois d'aoust, entrames en nos neis à la Roche de Marseille [1]. A celle journée que nous entrames en nos neis, fist l'on ouvrir la porte de la nef, et mist l'on touz nos chevaus ens que nous deviens mener outre mer ; et puis reclost l'on la porte et l'enboucha l'on bien, aussi comme [quant [2]] l'on naye un tonnel, pour ce que, quant la neis est en la grant mer, toute la porte est en l'yaue.

126. Quant li cheval furent ens, nostre maistres notonniers escria à ses notonniers, qui estoient ou bec de la nef, et lour dist: « Est arée vostre besoigne ? » Et il respondirent : « Oil, sire ; vieingnent avant li « clerc et li provere. » Maintenant que il furent venu, il lour escria : « Chantez, de par Dieu ! » Et il s'escrierent tuit à une voix : « *Veni creator Spiritus.* » Et il escria à ses notonniers : « Faites voile, de par « Dieu ! » Et il si firent.

127. Et en brief tens li venz se feri ou voile, et nous ot tolu la veue de la terre, que nous ne veismes que ciel et yaue ; et chascun jour nous esloigna li venz des païs où nous aviens estei nei. Et ces choses vous moustré-je que cil est bien fol hardis, qui se ose mettre en tel peril atout autrui chatel ou en

1. Éminence récemment détruite qui dominait le vieux port.

2. Je supplée *quant* suivant l'observation de M. Paris.

pechié mortel ; car l'on se dort le soir là où on ne sait se l'on se trouvera ou font de la mer au matin.

128. En la mer nous avint une fiere merveille ; que nous trouvames une montaigne toute ronde, qui estoit devant Barbarie. Nous la trouvames entour l'eure de vespres, et najames tout le soir, et cuidames bien avoir fait plus de cinquante lieues ; et l'endemain nous nous trouvames devant icelle meisme montaigne ; et ainsi nous avint par dous foiz ou par trois. Quant li marinier virent ce, il furent tuit esbahi, et nous distrent que nos neis estoient en grant peril ; car nous estiens devant la terre aus Sarrazins de Barbarie.

129. Lors nous dist un preudom prestres, que on appeloit doyen de Malrut [1] [que nous feissiens trois processions par trois samedis [2]] car il n'ot onques persecucion en paroisse, ne par defaut d'yaue, ne de trop pluie, ne d'autre persecucion, que aussi tost comme il avoit fait trois processions par trois samedis, que Diex et sa Mere ne le delivrassent. Samedis estoit ; nous feismes la premiere procession entour les dous maz de la nef : je-meismes m'i fiz porter par les braz, pour ce que je estoie grief malades. Onques puis nous ne veismes la montaigne, et venimes en Cypre le tiers samedi [3].

1. Maurupt. Voy. § 180.
2. J'essaye ici de combler une lacune que m'a signalée M. G. Paris.
3. Voy. § 180.

XXIX. SÉJOUR EN CHYPRE ; AMBASSADE DES TARTARES ; JOINVILLE RETENU AUX GAGES DU ROI.

130. Quant nous venimes en Cypre, li roys estoit jà en Cypre, et trouvames grant foison de la pourveance le roy : c'est à savoir les celiers le roy et les deniers et les garniers. Li celier le roy estoient tel, que sa gent avoient fait en mi les chans, sur la rive de la mer, grans moyes de tonniaus de vin, que il avoient achetei de dous ans devant que li roys venist ; et les avoient mis les uns sus les autres, que quant l'on les veoit devant, il sembloit que ce fussent granches.

131. Les fourmens et les orges, il les ravoient mis par monciaus en mi les chans ; et quant on les veoit, il sembloit que ce fussent montaignes ; car la pluie qui avoit batu les blez de lonc temps, les avoit fait germer par desus, si que il n'i paroit que l'herbe vert. Or avint ainsi que quant on les vot mener en Egypte, l'on abati les crotes de desus atout l'herbe vert, et trouva l'on le fourment et l'orge aussi frez comme se l'on l'eust maintenant batu.

132. Li roys fust mout volentiers alez avant, sans arester, en Egypte, si comme je li oï dire en Surie, se ne fussent sui baron qui li loerent à atendre sa gent qui n'estoient pas encore tuit venu.

133. En ce point que li roys sejournoit en Cypre, envoia li grans roys des Tartarins ses messaiges à li, et li manda mout de bonnes et honnestes paroles.

Entre les autres, li manda que il estoit prez de li aidier à conquerre la Terre-Sainte, et de delivrer Jherusalem de la main aus Sarrazins.

134. Li roys reçut mout debonnairement ses messaiges, et li renvoia les siens, qui demourerent dous ans avant que il revenissent à li. Et par les messaiges, envoia li roys au roy des Tartarins une tente faite en la guise d'une chapelle, qui mout cousta; car elle fu toute faite de bone escarlate finne. Et li roys, pour veoir se il les pourroit atraire à notre creance, fist entaillier en la dite chapelle, par ymaiges, l'Anonciacion Nostre-Dame et touz les autres poins de la foy [1]. Et ces choses lour envoia-il par dous freres preescheours qui savoient le sarrazinnois, pour aus moustrer et enseignier comment il devoient croire.

135. Il revindrent au roi li dui frere, en ce point que li frere au roy revindrent en France; et trouverent le roy qui estoit partis d'Acre, là où sui frere l'avoient lessié, et estoit venus à Cesaire [2] là où il la fermoit; ne n'avoit ne paiz ne treves aus Sarrazins. Comment li messaige le roy de France furent receu, vous dirai-je aussi comme il meismes le conterent au roy [3]; et en ce que il raporterent au roy, pourrez oïr mout de merveilles, lesquex je ne vueil pas conter, pour ce que il me couvenroit derompre ma matiere que j'ai commencie, qui est teix.

136. Je, qui n'avoie pas mil livrées de terre, me

1. Voy. § 471.

2. Césarée en Samarie, voy. § 470.

3. Voyez ce récit circonstancié, §§ 472 à 492.

charjai, quant j'alai outre mer, de moy disiesme de chevaliers et de dous chevaliers banieres portans [1] ; et m'avint ainsi que, quant je arivai en Cypre, il ne me fu demourei de remenant que douze vins livres de tournois, ma nef païe ; dont aucun de mes chevaliers me manderent que se je ne me pourveoie de deniers, que il me lairoient. Et Diex, qui onques ne me failli, me pourveut en tel maniere que li roys, qui estoit à Nichocie [2], m'envoia querre et me retint, et me mist huit cens livres en mes cofres ; et lors oz-je plus de deniers que il ne me couvenoit.

XXX. L'IMPÉRATRICE DE CONSTANTINOPLE ARRIVE EN CHYPRE.

137. En ce point que nous sejournames en Cypre, me manda l'empereris de Constantinnoble [3] que elle estoit arivée à Baphe [4], une citei de Cypre, et que je l'alasse querre, je et mes sires Erars de Brienne. Quant nous venimes là, nous trouvames que uns forz venz ot rompues les cordes des ancres de sa nef, et en ot menei [5] la nef en Acre ; et ne li fu de-

1. Voy. §§ 109 et 112.
2. Nicosie, capitale de Chypre.
3. Marie, fille de Jean d'Acre ou de Brienne, femme de Beaudouin II.
4. Baphe ou Baffe (§ 625), ancienne Paphos.
5. Nous dirions aujourd'hui, *et eut emmené;* mais au temps de Joinville la préposition *en* n'était

mourei de tout son harnois que sa chape que elle ot vestue, et un seurcot à mangier. Nous l'amenames à Limeson[1], là où li roys et la royne, et tuit li baron de France et de l'ost, la reçurent mout honorablement.

138. L'endemain, je li envoiai drap pour faire une robe, et la pane de vair avec; et li envoyai une tiretaine et cendal pour fourrer la robe. Mes sires Phelippes de Nanteil, li bons chevaliers, qui estoit entour le roy, trouva mon escuier qui aloit à l'empereris. Quant li preudom vit ce, il ala au roy et li dist que grant honte avoie fait à li et aus autres barons, de ces robes que je li avoie envoié, quant il ne s'en estoient avisié avant.

139. L'empereris vint querre secours au roy pour son signour, qui estoit en Constantinnoble demourez, et pourchassa tant que elle emporta cent paire[2] de lettres et plus, que de moy que des autres amis qui là estoient; es quiex lettres nous estiens tenu par nos sairemens que, se li roys ou li legaz vouloient envoier trois cens chevaliers en Constantinoble, après ce que li roys seroit partis d'outre mer, que nous y estiens tenu d'aler par nos sairemens.

140. Et je, pour mon sairement aquitier, requis le le roy, au departir que nous feismes, par devant le

pas encore soudée au verbe *mener* (voy. § 358); on pouvait dire de même *je n'en vouloie porter*, au lieu de *je ne voulais emporter* (§ 112).

1. Limisso.

2. Le mot *paire* est sans *s* comme répondant au neutre *paria* (voy. § 572). Ces exemples de neutre au pluriel étaient fort rares.

conte d'Eu dont j'ai la lettre, que se il vouloit envoier trois cens chevaliers, que je iroie pour mon sairement aquitier. Et li roys me respondi que il n'avoit de quoy, et que il n'avoit si bon tresor dont il ne fust à la lie. Après ce que nous fumes arivei en Egypte, l'empereris s'en ala en France, et enmena avec li mon signour Jehan d'Acre, son frere, lequel elle maria à la contesce de Monfort[1].

XXXI. DU SOUDAN D'ICONIUM, DU ROI D'ARMÉNIE ET DU SOUDAN DE BABYLONE.

141. En ce point que nous venimes en Cypre, li soudans dou Coyne[2] estoit li plus riches roys de toute la paennime. Et avoit faite une merveille; car il avoit fait fondre grant partie de son or en poz de terre là où l'on met vin outre mer, qui tiennent bien troys muis ou quatre de vin; et fist brisier les poz; et les masses d'or estoient demourées à descouvert en mi un sien chastel, que chascuns qui entroit ou chastel y pooit touchier et veoir; et en y avoit bien six ou sept.

142. Sa grans richesce apparut en un paveillon que li roys d'Ermenie[3] envoia au roy de France, qui valoit

1. Jean d'Acre, frère de l'impératrice Marie, épousa en 1251 Jeanne de Châteaudun, veuve de Jean, comte de Montfort, mort en Chypre pendant l'hiver de 1249. Il avait épousé en premières noces Marie de Coucy, veuve d'Alexandre II, roi d'Écosse.

2. Ezz-eddin, soudan d'Iconium.

3. Haiton, roi d'Arménie.

bien cinq cens livres; et li manda li roys de Hermenie que uns ferrais au soudanc dou Coyne li avoit donnei. Ferrais est cil qui tient les paveillons au soudanc et qui li nettoie ses maisons.

143. Li roys d'Ermine, pour li delivrer dou servaige au soudanc dou Coine, en ala au roy des Tartarins, et se mist en lour servaige pour avoir lour aide; et amena si grant foison de gens d'armes que il ot pooir de combattre au soudanc dou Coyne. Et dura grant piece la bataille, et li tuerent li Tartarin tant de sa gent que l'on n'oy puis nouvelles de li. Pour la renommée, qui estoit grans en Cypre, de la bataille qui devoit estre, passerent de nos gens serjans en Hermenie pour gaaingnier et pour estre en la bataille; ne onques nulz d'aus n'en revint.

144. Li soudans de Babiloinne[1], qui atendoit le roy qu'il venist en Egypte au nouvel temps, s'apensa que il iroit confondre le soudanc de Hamant[2], qui estoit ses ennemis mortex, et l'ala assegier dedans la citei de Hamant. Li soudans de Hamant ne se sot comment chevir dou soudanc de Babiloinne; car il veoit bien que se il vivoit longuement, que il le con-

1. Cette Babylone, dont il sera souvent parlé dans la suite du récit, est celle d'Égypte, aujourd'hui le grand Caire. Le soudan, dont il est question ici, se nommait Malek-Saleh Nagem-eddin Ayoub.

2. Malek-Nacer Youssof, prince d'Alep, qui s'était emparé d'Emesse, ville de Syrie sur l'Oronte, dépendant de l'Égypte. C'est peut-être à tort que cette ville est nommée ici Hamant : en effet Joinville, selon l'usage du temps, désigne ailleurs Émesse sous le nom de la Chamelle (§§ 533, 534, 536 et 537). Malek-Nacer Youssof devint soudan de Damas en 1250, après la mort de Touran-Schah.

fonderoit. Et fist tant barguignier au ferrais le soudanc de Babiloinne, que li ferrais l'empoisonna.

145. Et la maniere de l'empoisonnement fu teix, que li ferrais s'avisa que li soudans venoit touz jours jouer aus eschez, après relevée, sus les nates qui estoient au pié de son lit; laquel natte sur quoy il sot que li soudans s'asseoit touz les jours, il l'envenima. Or avint ainsi que li soudans, qui estoit deschaus, se tourna sus une escorcheure que il avoit en la jambe. Tout maintenant li venins se feri ou vif, et li tolli tout le pooir de la moitié dou cors de celle part dont il estoit entrez; et toutes les foys que li venins le poignoit vers le cuer, il estoit bien dous jours qu'il ne bevoit, ne ne manjoit, ne ne parloit. Le soudanc de Hamant lessierent en paiz, et le menerent sa gent en Egypte.

XXXII. DÉPART DE CHYPRE EN 1249.

146. Maintenant que mars entra, par le commandement le roy, li roys et li baron et li autre pelerin commanderent que les neis refussent chargies[1] de vins et de viandes, pour mouvoir quant li roys le commanderoit. Dont il avint ainsi que quant li rois vit que la chose fu bien arée, li roys et la royne se requeillirent

1. Nous dirions *fussent rechargées*; on voit que le préfixe itératif *re* pouvait se détacher du verbe principal pour être rattaché à l'auxiliaire. On pouvait écrire *chargies* au lieu de *chargiées*.

en lour neis le vendredi[1] devant Penthecouste; et dist li roys à ses barons que il alassent après li en lour neis droit vers Egypte. Le samedi fist li roys voile, et tuit li autre vessel aussi, qui mout fu belle chose à veoir; car il sembloit que toute la mers, tant comme l'on pooit veoir à l'ueil, fust couverte de touailles, des voiles[2] des vessiaus, qui furent nombrei à dix-huit cens vessiaus, que granz que petiz.

147. Li roys ancra ou bout d'un tertre que l'on apele la pointe de Limeson, et tuit li autre vessel entour li. Li roys descendi à terre, le jour de la Penthecouste Quant nous eumes oy la messe, uns venz griez et forz, qui venoit de vers Egypte, leva en tel maniere que de dous mille et huit cens chevaliers que li roys mena en Egypte, ne l'en demoura que sept cens que li venz ne les eust dessevrés de la compagnie le roy, et menez en Acre et en autres terres estranges, qui puis ne revindrent au roy de grant piece.

148. L'andemain de la Penthecouste, li venz fu cheus; li roys et nous qui estiens avec li demourei, si comme Diex vout, feismes voile derechief, et encontrames le prince de la Morée et le duc de Bourgoingne, qui avoit sejournei en la Morée. Le jeudi après la Penthecouste, ariva li roys devant Damiette, et trouvames là tout le pooir dou soudanc sur la rive de la mer, mout beles gens à regarder ; car li soudans porte les armes d'or, là où li solaus feroit, qui fesoit

1. Le 21 mai 1249.
2. *Fût couverte de serviettes, à cause des voiles.* Le sens propre de *touzille* est *serviette.*

les armes resplendir. La noise que il menoient de lour nacaires et de lour cors sarrazinnois, estoit espouentable à escouter.

149. Li roys manda ses barons pour avoir consoil que il feroit. Mout de gens li loerent que il atendist tant que ses gens fussent revenu, pour ce que il ne li estoit pas demourei la tierce partie de ses gens; et il ne les en vout onques croire. La raisons pourquoy, que il dist que il en donroit cuer à ses ennemis; et meismement que en la mer devant Damiette n'a point de port là où il peust sa gent atendre, pour ce que uns forz venz nes [1] preist et les menast en autres terres, aussi comme li autre avoient [estei menei [2]] le jour de la Penthecouste.

XXXIII. PRÉPARATIFS DU DÉBARQUEMENT EN ÉGYPTE.

150. Acordei fu que li roys descenderoit à terre le vendredi devant la Trinitei, et iroit combatre aus Sarrazins se en aus ne demouroit. Li roys commanda à mon signour Jehan de Biaumont que il feist baillier une galie à mon signour Erart de Brienne et à moy, pour nous descendre et nos chevaliers, pour ce que les grans neis n'avoient pooir de venir jusques à terre.

151. Aussi comme Diex vout, quant je reving à ma

1. Contraction de *ne* avec *les*. | 2. Lacune comblée par M. Paris

nef, je trouvai une petite nef que ma dame de Baruch, qui estoit cousinne germainne le conte de Montbeliart et la nostre, m'avoit donnée, là où il avoit huit de mes chevaus. Quant vint au vendredi, entre moy et mon signour Erart, tuit armei alames au roy pour la galie demander; dont mes sires Jehans de Biaumont nous respondi que nous n'en averiens point.

152. Quant nos gens virent que nous n'averiens point de galie, il se lessierent cheoir de la grant nef en la barge de cantiers, qui plus plus, qui miex miex, tant que la barge se vouloit enfondrer. Quant li marinier virent que la barge de cantiers se enfondroit pou à pou, il s'enfuirent en la grant nef et lessierent mes chevaliers en la barge de cantiers Je demandai au maistre combien il i avoit trop de gens; et il me dist vingt homes à armes; et si li demandai se il menroit bien nostre gent à terre, se je le deschargoie de tante gent; et il me respondi : « Oyl. » Et je le deschargai en tel maniere que par trois foiz il les mena en ma nef où mi cheval estoient.

153. Endementresque je menoie ces gens, uns chevaliers qui estoit à mon signour Erart de Brene, qui avoit à non Plonquet, cuida descendre de la grant nef en la barge de cantiers; et la barge esloigna et chei en la mer et fu noyez.

154. Quant je reving à ma nef, je mis en ma petite barge un escuier que je fiz chevalier, qui ot à non mon signour Huon de Wauquelour, et dous mout vaillans bacheliers, dont li uns avoit non mon signour Villain

de Versey, et li autres mon signour Guillaume de Danmartin, qui estoient en grief courine li uns vers l'autre. Ne nulz n'en pooit faire la paiz, car il s'estoient entrepris par les cheveus à la Morée; et lour fiz pardonner lour maltalent et besier l'un l'autre, par ce que lour jurai sur sains que nous n'iriens pas à terre atout lour maltalent.

155. Lors nous esmeumes pour aler à terre, et venimes par delez la barge de cantiers de la grant nef le roy, là où li roys estoit. Et sa gent me commencierent à escrier (pour ce que nous aliens plus tost que il ne fesoient) que je arivasse à l'ensaigne Saint-Denis qui en aloit en un autre vaissel devant le roy. Mais je ne les en cru pas; ainçois nous fiz ariver devant une grosse bataille de Turs, là où il avoit bien sis mille homes à cheval.

156. Si tost comme il nous virent à terre, il vindrent, ferant des esperons, vers nous. Quant nous les veismes venir, nous fichames les pointes de nos escus ou sablon et le fust de nos lances ou sablon et les pointes vers aus. Maintenant que il les virent ainsi comme pour aler par mi les ventres, il tournerent ce devant darieres [1] et s'en fouirent.

1. Cette locution se représente plus loin (§ 644). M. Littré la justifie et l'explique dans son Dictionnaire, au mot *sens*.

XXXIV. LES CROISÉS DÉBARQUENT EN FACE DES SARRASINS.

157. Mes sires Baudouins de Reims, uns preudom qui estoit descendus à terre, me manda par son escuier que je l'atendisse; et je li mandai que si feroie-je mout volentiers, que teix preudom comme il estoit devoit bien estre atendus à un tel besoing; dont il me sot bon grei toute sa vie. Avec li nous vindrent mi[1] chevalier; et soiés certains que quant je arivai, je n'oz ne escuier, ne chevalier, ne varlet que je eusse amenei avec moy de mon pays; et si ne m'en lessa pas Diex à aidier.

158. A nostre main senestre, ariva li cuens de Japhe, qui estoit cousins germains le conte de Monbeliart, et dou lignaige de Joinville[2]. Ce fu cil qui plus noblement ariva; car sa galie ariva toute peinte, dedens mer et dehors, à escussiaus de ses armes, lesquex armes sont d'or à une croiz de gueules patée. Il avoit bien trois cens nageours en sa galie, et à chascun de ses nageours avoit une targe de ses armes, et à chascune targe avoit un pennoncel de ses armes batu à or.

159. Endementieres que il venoient, il sembloit que la galie volast, par les nageours qui la contreingnoient aus avirons; et sembloit que foudre cheist

1. Au lieu de *mille;* c'est à M. Paris qu'est due cette excellente correction.

2. Jean d'Ibelin, seigneur de Baruth et comte de Jaffa, fils de Balian d'Ibelin et d'Eschive de Montbéliard, était, selon du Cange, allié par les femmes à la famille de Joinville.

des ciex, au bruit que li pennoncel menoient, et que li nacaire, li tabour et li cor sarrazinnois menoient, qui estoient en sa galie. Si tost comme la galie fu ferue ou sablon si avant comme l'on l'i pot mener, et il et sui chevalier saillirent de la galie moult bien armei et moult bien atirié, et se vindrent arangier decoste nous.

160. Je vous avoie oublié à dire que, quant li cuens de Japhe fu descendus, il fist tantost tendre ses trez et ses paveillons; et si tost comme li Sarrazin les virent tendus, ils se vindrent tuit assembler devant nous, et revindrent ferant des esperons, ainsi comme pour nous courre sus; et quant il virent que nous ne fuiriens pas, il s'en ralerent tantost arieres.

161. A nostre main destre, bien le trait à une grant arbalestrée, ariva la galie là où l'enseigne Saint-Denis estoit. Et ot un Sarrazin, quant il furent arivei, qui se vint ferir entre aus, ou pour ce que il ne pot son cheval tenir, ou pour ce que il cuidoit que li autre le deussent suivre; mais il fu touz decopez.

XXXV. SAINT LOUIS PREND POSSESSION DE DAMIETTE.

162. Quant li roys oy dire que l'enseigne Saint-Denis estoit à terre, il en ala grant pas par mi son vessel, ne onques pour le legat qui estoit avec li, ne la vout lessier, et sailli en la mer, dont il fu en yaue jusques aus esseles. Et ala l'escu au col, et le heaume en la teste, et le glaive en la main, jusques à sa gent

qui estoient sur la rive de la mer. Quant il vint à terre et il choisi les Sarrazins, il demanda quex gent c'estoient; et on li dist que c'estoient Sarrazin; et il mist le glaive desous s'esselle et l'escu devant li, et eust couru sus aus Sarrazins, se sui preudome, qui estoient avec li, li eussent souffert[1].

163. Li Sarrazin envoierent au soudanc par coulons messagiers par trois foiz, que li roys estoit arivez, que onques messaige n'en orent, pour ce que li soudans estoit en sa maladie; et quant il virent ce, il cuidierent que li soudans fust mors, et lessierent Damiete. Li roys y envoia savoir par un messagier chevalier. Li chevaliers s'en vint au roy, et dist que il avoit estei dedans les maisons au soudanc, et que c'estoit voirs. Lors envoia querre li roys le legat et touz les prelas de l'ost, et chanta l'on hautement: *Te Deum laudamus*. Lors monta li roys et nous tuit, et nous alames logier devant Damiete.

164. Mal apertement se partirent li Turc de Damiete, quant il ne firent coper le pont qui estoit de neis, qui grant destourbier nous eust fait; et grant doumaige nous firent au partir, de ce que il bouterent le feu en la fonde, là où toutes les marcheandises estoient et touz li avoirs de poiz. Aussi avint de ceste chose comme qui averoit demain boutei le feu (dont Diex le gart!) à Petit Pont de Paris[2].

1. Voy. §§ 7 et 8.
2. Il y avait alors un grand nombre de boutiques sur le Petit-Pont, à Paris.

165. Or disons donc que grant grace nous fist Diex li touz puissans, quant il nous deffendi de mort et de peril à l'ariver, là où nous arivames à pié, et courumes sus à nos ennemis, qui estoient à cheval. Grant grace nous fist Nostre Sires de Damiete que il nous delivra, laquel nous ne deussiens pas avoir prise sanz affamer; et ce poons-nous veoir tout cler, pour ce que par affamer la prist li roys Jehans[1] ou tens de nos peres.

XXXVI. FAUTE DE SAINT LOUIS; DÉSORDRES DES CROISÉS.

166. Autant puet dire Nostre Sires de nous comme il dist des fiz Israel, là où il dist : *Et pro nichilo habuerunt terram desiderabilem.* Et que dist-il après? Il dist que il oublierent Dieu, qui sauvez les avoit. Et comment nous l'oubliames vous dirai-je-ci après.

167. Je vous penrai premierement au roy, qui manda querre ses barons, les clers et les laiz, et lour requist que il li aidassent à conseillier comment l'on departiroit ce que l'on avoit gaaingnié en la ville. Li patriarches fu li premiers qui parla, et dist ainsi : « Sire, il me semble que il iert bon que « vous retenez les formens et les orges et les ris, et « tout ce de quoy on puet vivre, pour la ville garnir; « et face l'on crier en l'ost que tuit li autre mueble

1. Jean de Brienne, roi de Jérusalem, prit Damiette en 1219.

« fussent aportei en l'ostel au legat, sur peinne de « de escommeniement. » A ce consoil s'acorderent tuit li autre baron. Or avint ainsi que tuit li mueble que l'on apporta à l'ostel le legat ne monterent que à sis mille livres.

168. Quant ce fu fait, li roys et li baron manderent querre mon signour Jehan de Waleri le preudome, et li distrent ainsi : « Sire de Waleri, dist li roys, « nous avons acordey que li legas vous baillera les « sis milles livres, à departir là où vous cuiderés que « il soit miex. — Sire, fit li preudom, vous me faites « grant honour, la vostre merci! mais ceste honour « et ceste offre que vous me faites, ne penrai-je pas, « se Dieu plait; car je desferoie les bonnes cous- « tumes de la Sainte-Terre, qui sont teix : car quant « l'on prent les cités des ennemis, des biens que l'on « treuve dedans, li roys en doit avoir le tiers, et li pe- « lerin en doivent avoir les dous pars. »

169. « Et ceste coustume tint bien li roys Jehans « quant il prist Damiete; et ainsi comme li ancien « dient, li roy de Jerusalem qui furent devant le roy « Jehan, tindrent bien ceste coustume. Et se il vous « plait que vous me vueilliez baillier les dous pars des « fourmens et des orges, des ris et des autres vivres, « je me entremetterai volentiers pour departir aus « pelerins. » Li roys n'ot pas consoil dou faire, et ainsi demoura la besoigne; dont mainte gent se tindrent mal apaié de ce que li roys deffit les bonnes coustumes anciennes.

170. Les gens le roy, qui deussent debonnairement les gens retenir, lour loerent les estaus pour vendre lour danrées aussi chier, si comme l'on disoit, comme il porent; et pour ce la renommée couru en estranges terres : dont maint marcheant lessierent à venir en l'ost. Li baron, qui deussent garder le lour pour bien emploier en lieu et en tens, se pristrent à donner les grans mangiers et les outrageuses viandes.

171. Li communs peuples se prist aus foles femmes; dont il avint que li roys donna congié à tout plein de ses gens, quant nous revenimes de prison. Et je li demandai pour quoi il avoit ce fait; et il me dist que il avoit trouvei de certein que au giet d'une pierre menue, entour son paveillon, tenoient cil lour bordiaus à cui il avoit donnei congié, et ou temps dou plus grant meschief que li os eust onques estei.

XXXVII. LES SARRASINS ATTAQUENT LE CAMP; MORT DE GAUTIER D'AUTRÈCHE.

172. Or revenons à nostre matiere et disons ainsi, que un pou après ce que nous eussiens pris Damiete, vindrent devant l'ost toute la chevalerie au soudanc, et assistrent nostre ost par devers la terre. Li roys et toute la chevalerie s'armerent. Je, touz armez, alai parler au roy, et le trouvai tout armei seant sus une forme, et des preudomes chevaliers qui estoient de sa

bataille, avec li touz armés. Je li requis qu'il vousist que je et ma gent alissiens jusques hors de l'ost, pour ce que li Sarrazin ne se ferissent en nos heberges. Quant mes sires Jehans de Biaumont oy ma requeste, il m'escria mout fort, et me commanda, de par le roï, que je ne me partisse de ma heberge jusques à temps que li roys le me commanderoit.

173. Les preudomes chevaliers qui estoient avec le roy vous ai-je ramenteu, pour ce que il en y avoit avec li huit, tous bons chevaliers, qui avoient eu pris d'armes de çà mer et de là; et tiex chevaliers soloit l'on appeler bons chevaliers. Li non de ceus qui estoient chevalier entour le roy sont tel : mes sires Geoffroys de Sargines, mes sires Mahis de Marley, mes sires Phelippes de Nenteul, mes sires Ymbers de Biaujeu, connestables de France, qui n'estoit pas là, ainçois estoit au dehors de l'ost, entre li et le maistre des arbalestriers, atout le plus des serjans à armes le roy, à garder nostre ost, que li Turc n'i feissent doumaige.

174. Or avint que mes sires Gauchiers d'Autreche se fist armer en son paveillon de touz poins, et quant il fu montez sus son cheval, l'escu au col, le hyaume en la teste, il fist lever les pans de son paveillon, et feri des esperons pour aler aus Turs; et au partir que il fist de son paveillon touz seux, toute sa mesnie escria à haute voiz : « Chasteillon ! » Or avint ainsi que avant que il venist aus Turs, il chaï, et ses chevaus li vola parmi le cors; et s'en ala li chevaus, cou-

vers de ses armes, à nos ennemis, pour ce que le plus des Sarrazins estoient montei sur jumens ; et pour ce trait li chevaus aus Sarrazins.

175. Et nous conterent cil qui le virent que quatre Turc vindrent par le signour Gauchier, qui se gisoit par terre ; et au passer que il fesoient par devant li, li donnoient grans cos de lour maces là où il gisoit. Là le rescourent li connestables de France et plusour des sergens le roy avec li, qui le ramenerent par les bras jusques à son paveillon. Quant il vint là, il ne pot parler ; plusour des cyrurgiens et des phisiciens de l'ost alerent à li ; et pour ce que il lour sembloit que il n'i avoit point de peril de mort, il le firent seignier des dous bras.

176. Le soir, tout tart, me dist mes sires Aubers de Narcy que nous l'alissiens veoir, pour ce que nous ne l'aviens encore veu, et estoit hom de grant non et de grant valour. Nous entrames en son paveillon, et ses chamberlans nous vint à l'encontre pour ce que nous alissiens belement, et pour ce que nous ne esveillissiens[2] son maistre. Nous le trouvames gisant sus couvertours de menu vair, et nous traimes tout souef vers li, et le trouvames mort. Quant on le dist au roy, il respondi que il n'en vourroit mie avoir tiex mil, puis que il ne vousissent ouvrer de son commandement, aussi comme il avoit fait.

1. *Le plus* est un sujet neutre.
2. Sur les imparfaits *alissiens* et *esveillissiens*, voyez une note au § 113.

XXXVIII. NOUVELLES ATTAQUES DES SARRASINS; LE ROI SE DÉCIDE A ATTENDRE L'ARRIVÉE DU COMTE DE POITIERS.

177. Li Sarrazin à pié entroient toutes les nuiz en l'ost, et occioient les gens, là où il les trouvoient dormans : dont il avint que il occistrent la gaite au signour de Courtenay, et le lessierent gisant sur une table, et li coperent la teste et l'emporterent. Et ce firent-il pour ce que li soudans donnoit de chascune teste des chrestiens un besant d'or.

178. Et ceste persecucions avenoit pour ce que les batailles guetoient, chascune à son soir, l'ost à cheval; et quant li Sarrazin vouloient entrer en l'ost, il atendoient tant que les fraintes des chevaus et des batailles estoient passées; si se metoient en l'ost par darieres les dos des chevaus, et rissoient avant que jours fust. Et pour ce ordena li roys que les batailles qui soloient guietier à cheval, guietteroient à pié; si que touz li os estoit asseurs de nos gens qui guietoient, pour ce que il estoient espandu en tel maniere que li uns touchoit à l'autre.

179. Après ce que ce fu fait, li roys ot consoil que il ne partiroit de Damiete, jusques à tant que ses freres li cuens de Poitiers seroit venus, qui amenoit l'ariereban de France. Et pour ce que li Sarrazin ne se ferissent par mi l'ost à cheval, li roy fist clorre tout l'ost de grans fossés; et sus les fossés gaitoient arbelestrier,

touz les soirs, et serjant, et aus entrées de l'ost aussi.

180. Quant la saint Remy fu passée, que on n'oy nulles nouvelles dou conte de Poitiers (dont li roys et tuit cil de l'ost furent à grant mesaise, car il doutoient que aucuns meschiez ne li fust avenus), lors je ramentu le legat comment li diens de Malrut nous avoit fait faire trois processions en la mer, par trois samedis; et devant le tiers samedi nous arivames en Cypre[1]. Li legas me crut et fist crier les trois processions en l'ost par trois samedis.

181. La premiere procession commença en l'oste dou legat, et alerent au moustier Nostre-Dame en la ville; liquex moustiers estoit fais en la mahommerie des Sarrazins, et l'avoit li legas dedié en l'onnour de la Mere Dieu. Li legas fist le sermon par dous samedis. Là fu li roys, et li riche homme de l'ost, ausquiex li legas donna grant pardon.

182. Dedans le tiers samedi vint li cuens de Poitiers et ne fu pas mestier que il fust avant venus; car dedans les trois samedis fu si grans baquenas en la mer devant Damiete, que il y ot bien douze vins vessiaus, que grans que petiz, brisiez et perdus, atout les gens qui estoient dedans, noyez et perdus. Dont, se li cuens de Poitiers fust avant venus, et il et sa gent eussent estei tuit confondu.

183. Quant li cuens de Poitiers fu venus, li roys manda touz ses barons de l'ost, pour savoir quel voi

1. Voy. § 129.

l tenroit, ou en Alixandre ou en Babiloine. Dont il avint ainsi que li bons cuens Pierres de Bretaingne et le plus des barons de l'ost s'acorderent que li roys alast assegier Alixandre, pour ce que devant la ville avoit bon port, là où les neis ariveroient qui aporteroient les viandes en l'ost. A ce fu li cuens d'Artois contraires, et dist ainsi que il ne s'acorderoit jà que on alast mais que en Babiloine, pour ce que c'estoit li chiés de tout le royaume d'Egypte; et dist ainsi, que qui vouloit tuer premier la serpent, il li devoit escachier le chief. Li roys lessa tous les autres conseus de ses barons, et se tint au consoil de son frere.

XXXIX. L'ARMÉE SE MET EN MARCHE.

184. En l'entrée des Advens, se esmut li roys et li os pour aler vers Babiloine, ainsi comme li cuens d'Artois l'avoit loei. Assez près de Damiete, trouvames un flum qui issoit de la grant riviere; et fu ainsi acordei que li os sejournast un jour pour bouchier ledit braz, par quoy on peust passer. La chose fu faite assez legierement; car l'on boucha ledit bras rez à rez de la grant riviere, en sorte que l'yaue se tourna assez legierement avec la grant riviere. A ce flum passer envoia li soudans cinq cens de ses chevaliers, les miex montez que il pot trouver en tout son host, pour hardier l'ost le roy, pour delaier nostre alée.

185. Le jour de la saint-Nicholas[1], commenda li roys que il s'atirassent pour chevauchier, et deffendi que nulz ne fust si hardis que il poinsist à ces Sarrazins qui venu estoient. Or avint que quant li os s'esmut pour chevauchier, et li Turc virent que l'on ne poindroit pas à aus, et sorent par lour espies que li roys l'avoit deffendu, il s'enhardirent et assemblerent aus Templiers, qui avoient la premiere bataille ; et li uns des Turs porta un chevalier dou Temple à terre, tout devant les piez dou cheval frere Renaut de Vichiers, qui estoit lors marechaus dou Temple.

186. Quant il vit ce, il escria à ses freres : « Or à « aus, de par Dieu ! car ce ne pourroie-je plus souf- « frir. » Il feri des esperons et touz li os aussi : li cheval à nos gens estoient frez, et li cheval aus Turs estoient jà foulei ; dont je oy recorder que nus n'en y avoit eschapei, que tuit ne fussent mort ; et plusour d'aus en estoient entrei ou flum et furent noyé.

XL. DU NIL

187. Il nous couvient premierement parler dou flum qui vient par Egypte et de Paradis terestre ; et ces choses vous ramentoif-je pour vous faire entendant aucunes choses qui affierent à ma matiere. Cis fleuves

1. Le 6 décembre 1249.

est divers de toutes autres rivieres; car quant plus viennent les autres rivieres aval, et plus y chiéent de petites rivieres et de petiz ruissiaus; et en ce flum n'en chiet nulles : ainçois avient ainsi que il vient touz en un chanel jusques en Egypte, et lors giete de li sept branches, qui s'espandent parmi Egypte.

188. Et quant ce vient après la saint-Remy, les sept rivieres s'espandent par le païs et cuevrent les terres pleinnes; et quand elles se retraient, li gaaingnour vont chascuns labourer en sa terre à une charrue sanz rouelles, de quoy il tornent dedans la terre les fourmens, les orges, les comminz, le ris; et viennent si bien que nulz n'i sauroit qu'amander. Ne ne sait l'on dont celle creue vient, mais que de la volentei Dieu; et se ce n'estoit, nul bien ne venroient ou païs, pour la grant chalour dou soleil qui arderoit tout, pour ce que il ne pluet nulle foiz ou pays. Li fluns est touzjours troubles; dont cil dou païs qui boire en vuelent, vers le soir le prennent, et esquachent quatre amendes ou quatre feves; et l'endemain est si bone à boire que riens n'i faut.

189. Avant que li fluns entre en Egypte, les gens qui ont acoustumei à ce faire, gietent lour roys desliées parmi le flum au soir; et quant ce vient au matin, si treuvent en lour royz cel avoir de poiz que l'on aporte en ceste terre, c'est à savoir gingimbre, rubarbe, lignaloey[1] et canele. Et dit l'on que ces

1. Correction conseillée par M. Paris, au lieu de *lignaloecy;* la forme la plus ordinaire de ce mot est *lignaloe*.

choses viennent de Paradis terrestre; que li venz abat des arbres qui sont en Paradis, aussi comme li venz abat en la forest en cest païs le bois sec; et ce qui chiet dou bois sec ou flum, nous vendent li marcheant en ce païz. L'yaue dou flum est de tel nature, que quant nous la pendiens (en poz de terre blans que l'en fait ou païs) aus cordes de nos paveillons, l'yaue devenoit ou chaut dou jour aussi froide comme de fonteinne.

190. Il disoient ou païs que li soudans de Babiloine avoit mainte foiz essaié dont li fluns venoit; et y envoioit gens qui portoient une maniere de pains que l'on appelle becuis, pour ce que il sont cuit par dous foiz; et de ce pain vivoient tant que il revenoient arieres au soudanc. Et raportoient que il avoient cerchié le flum, et que il estoient venu à un grant tertre de roches taillies, là où nulz n'avoit pooir de monter. De ce tertre cheoit li fluns; et lour sembloit que il y eust grant foison d'arbres en la montaigne en haut; et disoient que il avoient trouvei merveilles de diverses bestes sauvaiges et de diverses façons, lyons, serpens, oliphans, qui les venoient regarder dessus la riviere de l'yaue, aussi comme il aloient en amont.

191. Or revenons à nostre premiere matiere, et disons ainsi que quant li fluns vient en Egypte, il giete sept[1] branches aussi comme je ai jà dit devant. L'une de ses branches va en Damiete, l'autre en Alixandre,

1. Je suis l'indication de M. Paris en mettant *sept* au lieu de *ses*.

la tierce à Tenis, la quarte à Raxi[1]. Et à celle branche qui va à Rexi, vint li roys de France atout son ost; et si se logea entre le flum de Damiette et celui de Rexi; et toute la puissance dou soudanc se logierent sur le flum de Rexi, d'autre part, devant nostre ost pour nous deffendre le passaige : laquex chose lour estoit legiere à faire ; car nulz ne pooit passer ladite yaue par devers aus, se nous ne la passiens à nou.

XLI. CONSTRUCTION D'UNE CHAUSSÉE SUR LE FLEUVE.

192. Li roys ot consoil que il feroit faire une chaucie par mi la riviere pour passer vers les Sarrazins. Pour garder ceus qui ouvreroient à la chaucie, fist faire li roys dous beffrois que l'on appelle chas-chastiaus[2] : car il avoit dous chastiaus devant les chas et dous maisons darrieres les chastiaus, pour couvrir ceus qui guieteroient, pour les cos des engins aus Sarrazins, liquel avoient seize engins touz drois.

193. Quant nous venimes là, li roys fist faire dixhuit engins, dont Jocelins de Cornaut estoit maistres engingnierres. Nostre engin getoient aus lour, et li lour aus nostres; mais onques n'oy dire que li nostre

1. Cette branche part de Mansourah, et les Arabes la nomment Aschmoun-Thenah ; elle se dirige vers Tenis, et non vers Raxi ou Rosette.

2. En avant des *chats*, ou galeries couvertes pour cheminer à l'abri, on avait construit des châteaux, et l'on nommait le tout *chats-châteaux*.

feissent biaucop. Li frere le roy guietoient de jour, et nous, li autre chevalier, guietiens de nuit les chaz. Nous venimes la semainne devant Nouël.

194. Maintenant que li chat furent fait, l'on emprist à faire la chaucie, pour ce que li roys ne vouloit que li Sarrazin blesassent ceus qui portoient la terre, liquel traioient à nous de visée parmi le flum. A celle chaucie faire furent aveuglei li roys et tuit li baron de l'ost; car pour ce que il avoient bouchié l'un des bras dou flum, aussi comme je vous ai dit devant (lequel il firent legierement, pour ce que il pristrent à bouchier là où il partoit dou grant flum), et par cesti fait cuidierent-il bouchier le flum de Raxi, qui estoit jà partis dou grant fleuve bien demie lieue aval.

195. Et pour destourber la chaucie que li roys fesoit, li Sarrazin fesoient faire caves en terre par devers lour ost; et si tost comme li fluns venoit aus caves, li fluns se flattissoit es caves dedens et refaisoit une grant fosse. Dont il avenoit ainsi que tout ce que nous avions fait en trois semainnes, il nous deffesoient tout en un jour, pour ce que tout ce que nous bouchiens dou flum devers nous, il relargissoient devers aus pour les caves que il fesoient.

196. Pour le soudanc qui estoit mors, et de la maladie que il prist devant Hamant la citei, il avoient fait chievetain d'un Sarrazin qui avoit à non Scecedin[1] le fil au seic. L'on disoit que li emperieres Ferris

1. Le chef que Joinville appelle Scecedin paraît être le même personnage que l'émir Fakr-eddin, fils du scheik Sadr-eddin.

l'avoit fait chevalier. Cil manda à une partie de sa gent que il venissent assaillir nostre ost par devers Damiete, et il si firent; car il alerent passer à une ville qui est sur le flum de Rixi, qui a non Sormesac[1]. Le jour de Noël[2], je et mi chevalier mangiens avec mon signour Perron d'Avalon ; tandis que nous mangiens, il vindrent, ferant des esperons, jusques à nostre ost et occistrent plusours povres gens qui estoient alei aus chans à pié. Nous nous alames armer.

197. Nous ne seumes onques si tost revenir que nous ne trouvissiens mon signour Perron, nostre oste, qui estoit au dehors de l'ost, qui en fu alez après les Sarrazins. Nous ferimes des esperons après, et le rescousismes aus Sarrazins, qui l'avoient tirié à terre; et li et son frere, le signour dou Val, arrieres en remenames en l'ost. Li Templier, qui estoient venu au cri, firent l'ariere-garde bien et hardiement. Li Turc nous vindrent hardoiant jusques en nostre ost : pour ce commanda li roys que l'on clousist nostre ost de fossés par devers Damiete, depuis le flum de Damiete jusques au flum de Rexi.

1. Joinville est trompé encore ici par ses souvenirs ; Sormesac (aujourd'hui Sharmesah) est situé sur la rive gauche du bras qui se dirige vers Damiette.

2. Le 25 décembre 1249.

XLII. UNE ATTAQUE DES SARRASINS EST REPOUSSÉE.

198. Scecedins, que je vous ai devant nommei (li chievetains des Turs), si estoit li plus prisiés de toute la paennime. En sa baniere portoit les armes l'empereour [1] qui l'avoit fait chevalier. Sa baniere estoit bandée: en l'une des bandes estoient les armes l'empereour qui l'avoit fait chevalier; en l'autre estoient les armes le soudanc de Halape; en l'autre bande estoient les au soudanc de Babiloine

199. Ses nons estoit Secedin le fil seic; ce vaut autant à dire comme le vieil le fil au vieil. Celuy non tenoient-il à mout grant chose en la paiennime; car ce sont les gens ou monde qui plus honneurent gens anciennes, puis que il est ainsi que Diex les ait gardés de vilain reproche jusques en lour vieillesce. Secedins, cis vaillans Turs, aussi comme les espies le roy le raporterent, se vanta que il mangeroit, le jour de la feste de saint Sebastien, es paveillons le roy.

200. Li roys, qui sot ces choses, atira son host en tel maniere que li cuens d'Artois, ses freres, garderoit les chaz et les engins; li roys et li cuens d'Anjou, qui puis fu roys de Secile, furent establi à garder l'ost par devers Babiloinne; et li cuens de Poitiers, et nous de Champaigne, garderiens l'ost par devers Damiete. Or avint ainsi que li princes des Turs devant nommez fist passer sa gent en l'ille qui est entre le flum de

1. Frédéric II.

Damiete et le flum de Rexi, là où nostre os estoit logiez ; et fist rangier ses batailles dès l'un des fleuves jusques à l'autre.

201. A celle gent assembla li roys de Sezile et les desconfist. Mout en y ot de noiez en l'un fleuve et en l'autre ; et toutes voies en demoura il grant partie ausquiex on n'osa assembler, pour ce que li engin des Sarrasins getoient parmi les dous fleuves. A l'assembler que li roys de Sezile fist aus Turs, li cuens Guis de Forez tresperça l'ost des Turs à cheval, et assembla il et sui chevalier à une bataille de Sarrazins serjans qui le porterent à terre ; et ot la jambe brisie, et dui de ses chevaliers le ramenerent par les bras. A grant peinne firent traire le roy de Sezile dou peril là où il estoit, et mout fu prisiez de celle journée.

202. Li Turc vindrent au conte de Poitiers et à nous, et nous lour courumes sus et les chassames grant piesce ; de lour gens y ot occis et revenimes sanz perdre.

XLIII. LE FEU GRÉGEOIS LANCÉ CONTRE LES CHATS-CHATEAUX.

203. Un soir avint, là où nous guietiens les chaschastiaus de nuit, que il nous avierent un engin que l'on appele perriere[1], ce que il n'avoient encore fait,

1. Cet engin, comme son nom l'indique, servait ordinairement à lancer des pierres ; mais les Sarrasins l'employèrent alors à lancer le feu grégeois. Joinville en reparle plus loin (§§ 209 et 213).

et mistrent le feu gregoiz en la fonde de l'engin Quant mes sires Gautiers d'Escuiré, li bons chevaliers, qui estoit avec moy, vit ce, il nous dist ainsi :

204. « Signour, nous sommes ou plus grant peril « que nous fussiens onques mais ; car se il ardent « nos chastiaus et nous demourons, nous sommes « perdu et ars ; et se nous lessons nos deffenses que « l'on nous a baillies à garder, nous soumes honni ; « dont nulz de cest peril ne nous puet deffendre, fors « que Dieu. Si vous lo et conseil que toutes les foiz « que il nous geteront le feu, que nous nous metons à « coutes et à genouz, et prions Nostre Signour que il « nous gart de ce peril. »

205. Si tost comme il geterent le premier cop, nous nous meismes à coutes et à genouz, ainsi comme il nous avoit enseignié. Li premiers cos que il jeterent vint entre nos dous chas-chastiaus, et chaï en la place devant nous que li os avoit faite pour bouchier le fleuve. Nostre esteingnour furent appareillié pour estaindre le feu ; et pour ce que li Sarrazin ne pooient traire à aus, pour les dous eles des paveillons que li roys y avoit fait faire, il traioient tout droit vers les nues, si que li pilet lour cheoient tout droit vers aus.

206. La maniere dou feu gregois estoit teix que il venoit bien devant aussi gros comme uns tonniaus de verjus, et la queue dou feu qui partoit de li, estoit bien aussi grans comme uns grans glaives. Il faisoit tel noise au venir, que il sembloit que ce fust la foudre dou ciel ; il sembloit un dragon qui volast par l'air.

Tant getoit grant clartei que l'on veoit aussi clair parmi l'ost comme se il fust jours, pour la grant foison dou feu qui getoit la grant clartei. Trois foiz nous geterent le feu gregois celi soir, et le nous lancierent quatre foiz à l'arbalestre à tour.

207. Toutes les foiz que nostre sains roys ooit que il nous getoient le feu grejois, il s'en estoit en son lit, et tendoit ses mains vers Nostre Signour, et disoit en plourant : « Biaus Sire Diex, gardez-moy ma gent ! » Et je croi vraiement que ses prieres nous orent bien mestier ou besoing. Le soir, toutes les foiz que li feus estoit cheus, il nous envoioit un de ses chamberlans pour savoir en quel point nous estiens, et se li feus nous avoit fait point de dommaige.

208. L'une des foiz que il nous geterent, si chei encoste le chat-chastel que les gens mon signour de Courtenay gardoient, et feri en la rive dou flum. A tant es-vous un chevalier qui avoit non l'Aubigoiz : « Sire, fist-il à moy, se vous ne nous aidiés, nous « sommes tuit ars ; car li Sarrazin ont tant trait de « lour pilés, que il a aussi comme une grant haye qui « vient ardant vers nostre chastel. » Nous saillimes sus et alames là, et trouvames que il disoit voir. Nous esteingnimes le feu, et avant que nous l'eussiens estaint, nous chargierent li Sarrazin touz de pilés que il traioient ou travers dou flum.

XLIV. LES CHATS-CHATEAUX BRÛLÉS PAR LE FEU GRÉGEOIS.

209. Li frere le roy gaitoient les chas-chastiaus de jour, et montoient ou chastel en haut, pour traire aus Sarrazins des arbalestres de quarriaus qui aloient par mi l'ost aus Sarrazins. Or avoit li roys ainsi atirié que, quant li roys de Sezile guietoit de jour les chas-chastiaus, et nous les deviens guietier de nuit. Celle journée que li roys de Sezile guieta de jour, et nous deviens guietier la nuit; et nous estiens en grant mesaise de cuer, pour ce que li Sarrazin avoient tout confroissié nos chas-chastiaus. Li Sarrazin amenerent la perriere de grant jour, ce que il n'avoient encore fait que de nuit, et geterent le feu gregois en nos chas-chastiaus.

210. Lour engins avoient si acouplez aus chaucies que li os avoit faites pour bouchier le flum, que nulz n'osoit aler aus chas-chastiaus, pour les engins qui getoient les grans pierres, et cheoient en la voie. Dont il avint ainsi que nostre dui chastel furent ars; dont li roys de Sezile estoit si hors dou sens, que il se vouloit aler ferir ou feu pour estaindre; et se il en fu courouciez, je et mi chevalier en loames Dieu; car se nous eussiens guietié le soir, nous eussiens estei tuit ars.

211. Quant li roys vit ce, il envoia querre touz les

barons de l'ost, et lour pria que chascuns li donnast dou merrien de ses neis pour faire un chat pour bouchier le flum; et lour moustra que il veoient bien que il n'i avoit boiz dont on le peust faire, se ce n'estoit dou merrien des neis qui avoient amenei nos harnois amont. Il en donnerent ce que chascuns vout; et quant cis chas fu fais, li merriens fu prisiez à dix mille livres et plus.

212. Li roys atira aussi que l'on ne bouteroit le chat avant en la chaucie jusques à tant que li jours venroit que li roys de Sezile devoit guietier, pour restorer la mescheance des autres chastiaus qui furent ars à son guiet. Ainsi comme l'on l'ot atirié, ainsi fu fait; car si tost comme li roys de Sezile fu venus à son gait, il fist bouter le chat jusques au lieu là ou li dui autre chat-chastel avoient estei ars.

213. Quant li Sarrazin virent ce, il atirierent que tuit lour seize engin geteroient sur la chaucie, là où li chas estoit venus. Et quant il virent que nostre gent redoutoient à aler au chat, pour les pierres des engins qui cheoient sur la chaucie par où li chas estoit venus, il amenerent la perriere, et geterent le feu grejois ou chat et l'ardirent tout. Ceste grant courtoisie fist Diex à moy et à mes chevaliers; car nous eussiens le soir guietié en grant peril, aussi comme nous eussiens fait à l'autre guiet, dont je vous ai parlei devant.

XLV. PASSAGE DU FLEUVE À GUÉ. MORT DU COMTE D'ARTOIS.

214. Quant li roys vist ce, il manda touz ses barons pour avoir consoil. Or acorderent entre aus que il n'averoient pooir de faire chaucie par quoy ils peussent passer par devers les Sarrazins, pour ce que nostre gent ne savoient tant bouchier d'une part comme il en desbouchoient d'autre.

215. Lors dist li connestables messires Hymbers de Biaujeu au roy, que uns Beduyns estoit venus qui li avoit dit que il enseigneroit un bon guei, mais que l'ont li donnast cinq cens besans. Li roys dist que il s'acordoit que on li donnast, mais que il tenist veritei de ce que il prometoit. Li connestables en parla au Beduyn, et il dist que il nen enseigneroit jà guei se l'on ne li donnoit les deniers avant. Acordei fu que l'on les li bailleroit, et donnei li furent.

216. Li roys atira que li dus de Bourgoingne et li riche home d'outre mer qui estoient en l'ost, guieteroient l'ost, pour ce que l'on n'i feist doumaige ; et que li roys et sui troi frere passeroient ou guei là où li Beduyns devoit enseignier. Ceste chose fu emprise et atirie à passer le jour de quaresme-prenant[1], à laquel journée nous venimes au guei le Beduyn. Aussi comme l'aube dou jour apparoit, nous nous atirames

1. Le mardi gras 8 février 1250.

de touz poins; et quant nous fumes atirié, nous en alames ou flum, et furent nostre cheval à nou. Quant nous fumes alei jusques en mi le flum, si trouvames terre là où nostre cheval pristrent pié; et sur la rive dou flum, trouvames bien trois cens Sarrazins touz montez sur lour chevaus.

217. Lors diz-je à ma gent : « Signour, ne regardez « qu'à main [destre, et non mie à main[1]] senestre ; « pour ce que chascuns i tire, les rives sont moillies, « et li cheval lour chiéent sur les cors et les noient. » Et il estoit bien voirs que il en y ot des noiés au passer, et entre les autres fu naiez mes sires Jehans d'Orliens, qui portoit baniere à la voivre. Nous acordames en tel maniere que nous tournames encontremont l'yaue, et trouvames la voie essuyée ; et passames en tel maniere, la merci Dieu, que onques nuls de nous n'i chei ; et maintenant que nous fumes passei, li Turc s'enfouirent.

218. L'on avoit ordenei que li Temples feroit l'avant-garde, et li cuens d'Artois averoit la seconde bataille après le Temple. Or avint ainsi que si tost comme li cuens d'Artois ot passei le flum, il et toute sa gent ferirent aus Turs qui s'enfuioient devant aus. Li Temples li manda que il lour fesoit grant vileinnie, quant il devoit aler après aus et il aloit devant; et li prioient que il les laissast aler devant, aussi comme il avoit estei acordei par le roy. Or avint ainsi que li cuens

1. Lacune comblée d'après l'indication de M. Paris.

d'Artois ne lour osa respondre, pour mon signou Fourcaut dou Merle qui le tenoit par le frain; et ci Fourcaus dou Merle, qui mout estoit bons chevaliers n'oioit chose que li Templier deissent au conte, pou ce que il estoit sours; et escrioit : « Or à aus, or « aus! »

219. Quant li Templier virent ce, il se penseren que il seroient honni se il lessoient le conte d'Artoi aler devant aus; si ferirent des esperons, qui plus plu et qui miex miex, et chacierent les Turs, qui s'en fuioient devant aus, tout parmi la ville de la Massour jusques aus chans par devers Babiloine. Quant il cui dierent retourner arieres, li Turc lour lancierent tre et merrien parmi les rues, qui estoient estroites. L fu mors li cuens d'Artois, li sires de Couci que l'o appeloit Raoul, et tant des autres chevaliers que i furent esmei à trois cens. Li Temples, ainsi comm li maistres le me dist depuis, y perdi quatorze vin homes armés, et touz à cheval.

XLVI. JOINVILLE, BLESSÉ ET BLOQUÉ PAR LES SARRASINS, EST DÉLIVRÉ PAR LE COMTE D'ANJOU.

220. Je et mi chevalier acordames que nous irien sus courre à plusours Turs qui chargoient lour har nois à main senestre en lour ost, et lour courume sus. Endementres que nous les chaciens parmi l'ost

e resgardai un Sarrazin qui montoit sur son cheval : ns siens chevaliers li tenoit le frain.

221. Là où il tenoit ses dous mains à sa selle pour monter, je li donnai de mon glaive par desous les sselles et le getai mort ; et quant ses chevaliers vit e, il laissa son signour et son cheval, et m'apoia, au asser que je fis, de son glaive entre les dous espaules, t me coucha sur le col de mon cheval, et me tint si ressei que je ne pouoie traire m'espée que j'avoie einte. Si me couvint traire l'espée qui estoit à mon heval; et quant il vit que j'oz m'espée traite, si tira on glaive à li et me lessa.

222. Quant je et mi chevalier venimes hors de l'ost us Sarrazins, nous trouvames bien six mille Turs, ar esme, qui avoient lessies lour herberges et se stoient trait aus chans. Quant ils nous virent, il nous indrent sus courre, et occistrent mon signour Huon e Trichastel, signour de Conflans, qui estoit avec noy à baniere. Je et mi chevalier ferimes des esperons, t alames rescourre mon signour Raoul de Wanou, ui estoit avec moy, que il avoient tirié à terre.

223. Endementieres que je en revenoie, li Turc n'apuierent de lour glaives ; mes chevaus s'agenoilla our le fais que il senti, et je en alai outre parmi les reilles dou cheval. Et me resdreçai, au plus tost que e peu, mon escu à mon col et m'espée en ma main ; t mes sires Erars de Severey (que Diex absoille !), ui estoit entour moy, vint à moy et nous dist que nous ous treissiens emprès une maison deffaite, et illec

atenderiens le roy qui venoit. Ainsi comme nous en aliens à pié et à cheval, une grans route de Turs vint hurter à nous, et me porterent à terre, et alerent par dessus moy, et firent voler mon escu de mon col.

224. Et quant il furent outre passei, mes sires Erars de Syverey revint sur moy et m'emmena, et en alames jusques aus murs de la maison deffaite; et illec revindrent à nous mes sires Hugues d'Escoz, mes sires Ferris de Loupey, mes sires Renaus de Menoncourt. Illec li Turc nous assailloient de toutes pars; une partie d'aus entrerent en la maison deffaite, et nous piquoient de lour glaives par desus. Lors me dirent mi chevalier que je les preisse par les frains; et je si fis pour ce que li cheval ne s'enfouissent. Et il se deffendoient des Turs si viguerousement; car il furent loei de touz les preudomes de l'ost, et de ceus qui virent le fait et de ceus qui l'oïrent dire.

225. Là fu navrez mes sires Hugues d'Escoz de trois glaives ou visaige, et mes sires Raous, et mes sires Ferris de Loupey d'un glaive parmi les espaules; et fu la plaie si large que li sans li venoit dou cors aussi comme li bondons d'un tonnel. Mes sires Erars de Syverey fu ferus d'une espée parmi le visaige, si que li nez li cheoit sus le levre. Et lors il me souvint de mon signour saint Jaque, que je requis : « Biaus sire « sains Jacques, aidiés-moy et secourez à ce besoing. »

226. Maintenant que j'oi faite ma priere, mes sires Erars de Syverey me dist : « Sire, se vous cuidiés que « je ne mi hoir n'eussiens reprouvier, je vous iroie

« querre secours au conte d'Anjou, que je voi là en « mi les chans. » Et je li dis : « Mes sires Erars, il « me semble que vous feriés vostre grant honour, se « vous nous aliés querre aide pour nos vies sauver; « car la vostre est bien en aventure. » Et je disoie bien voir; car il fu mors de celle bleceure. Il demanda consoil à touz nos chevaliers qui là estoient, et tuit li louerent ce que je li avoie loei ; et quant il oy ce, il me pria que je li lessasse aler son cheval, que je li tenoie par le frain avec les autres ; et je si fiz.

227. Au conte d'Anjou vint, et li requist que il me venist secourre moy et mes chevaliers. Uns riches hom qui estoit avec li, li desloa ; et li cuens d'Anjou li dist que il feroit ce que mes chevaliers li requeroit : son frain tourna pour nous venir aidier, et plusour de ses serjans ferirent des esperons. Quant li Sarrazin les virent, si nous lessierent. Devant ces sergans vint mes sires Pierres de Alberive, l'espée ou poing ; et quant il vit que li Sarrazin nous orent lessiés, il courut sur tout plein de Sarrazins qui tenoient mon signour Raoul de Vaunou, et le rescoy mout blecié.

XLVII. LE CORPS DE BATAILLE DU ROI ATTAQUE LES SARRASINS.

228. Là où je estoie à pié, et mi chevalier, aussi bleciez comme il est devant dit, vint li roys à toute sa

bataille, à grand noyse et à grand bruit de trompes et de nacaires; et se aresta sur un chemin levei. Mais onques si bel armei ne vi; car il paroit desur toute sa gent dès les espaules en amont, un heaume dorei en son chief, une espée d'Alemaingne en sa main.

229. Quant il fu là arestez, sui bon chevalier que il avoit en sa bataille, que je vous ai avant nommez, se lancierent entre les Turs, et plusour des vaillans chevaliers qui estoient en la bataille le roy. Et sachiés que ce fu uns très-biaus fais d'armes; car nulz n'i traioit ne d'arc ne d'arbalestre, ainçois estoit li fereis de maces et d'espées, des Turs et de nostre gent, qui tuit estoient mellei. Uns miens escuiers, qui s'en estoit fuis atout ma baniere et estoit revenus à moy, me bailla un mien roncin flament sur quoy je montai, et me trais vers le roy touz coste à coste.

230. Endementres que nous estiens ainsi, mes sires Jehans de Waleri li preudom vint au roy, et li dist que il looit que il se traisist à main destre sur le flum, pour avoit l'aide dou duc de Bourgoingne et des autres qui gardoient l'ost que nous aviens lessié, et pour ce que sui serjant eussent à boire; car li chaus estoit jà grant levez.

231. Li roys commanda à ses serjans que il li alassent querre ses bons chevaliers, que il avoit entour li de son consoil; et les nomma touz par lour non. Li serjant les alerent querre en la bataille, où li hutins estoit grans d'aus et des Turs. Il vindrent au roy, et lour demanda consoil; et il distrent que mes

sires Jehans de Waleri le conseilloit mout bien ; et lors commanda li roys au gonfanon Saint-Denis et à ses banieres qu'il se traisissent à main destre vers le flum. A l'esmouvoir l'ost le roy, rot[1] grant noise de trompes, de nacaires et de cors sarrazinnois.

232. Il n'ot guieres alei quant il ot plusours messaiges dou conte de Poitiers son frere, dou conte de Flandres et de plusours autres riches homes qui illec avoient lour batailles, qui tuit li prioient que il ne se meust ; car il estoient si pressei des Turs que il ne le pooient suivre. Li roys rapela touz ses preudomes chevaliers de son consoil, et tuit li loerent que il atendist ; et un pou après mes sires Jehans de Waleri revint, qui blasma le roy et son consoil de ce que il estoient en demeure. Après, touz ses consaus li loa que il se traisist sur le flum, aussi comme li sires de Waleri li avoit loei.

233. Et maintenant li connestables mes sires Hymbers de Biaujeu vint à li, et li dist que li cuens d'Artois, ses freres, se deffendoit en une maison à la Massoure, et que il l'alast secourre. Et li roys li dist : « Connestables, alés devant, je vous suivrai. » Et je dis au connestable que je seroie ses chevaliers, et il m'en mercia mout. Nous nous meismes à la voie pour aler à la Massoure.

234. Lors vint uns serjans à mace au connestable, touz effraez, et li dist que li roys estoit arestez, et li

1. Préterit de *ravoir* (*il y eut derechef*).

Turc s'estoient mis entre li et nous. Nous nous tornames, et veimes que il en y avoit bien mil et plus entre li et nous; et nous n'estiens que six. Lors dis-je au connestable : « Sire, nous n'avons pooir d'aler au roy « parmi ceste gent; mais alons amont, et metons cest « fossei que vous veez devant vous, entre nous et aus, « et ainsi pourrons revenir au roy. » Ainsi comme je le louai, li connestables le fist. Et sachiez que se il se fussent pris garde de nous, il nous eussent touz mors; mais il entendoient au roy et aus autres grosses batailles : par quoy il cuidoient que nous fussiens des lour.

XLVIII. LES CHRÉTIENS REFOULÉS SUR LE FLEUVE; PONT DÉFENDU PAR JOINVILLE; RETRAITE DU COMTE DE BRETAGNE AU RETOUR DE MANSOURAH.

235. Tandis que nous reveniens aval pardesus le flum, entre le ru et le flum, nous veimes que li roys estoit venus sur le flum, et que li Turc en amenoient les autres batailles le roy, ferant et batant de maces et d'espées; et firent flatir toutes les autres batailles avec les batailles le roy sur le flum. Là fu la desconfiture si grans que plusour de nos gens recuidierent passer à nou par devers le duc de Bourgoingne : ce que il ne porent faire; car li cheval estoient lassei et li jours estoit eschaufez, si que nous voiens, endementieres que nous veniens aval, que li fluns estoit

couvers de lances et de escus, et de chevaus et de gens qui se noioient et perissoient.

236. Nous venimes à un poncel qui estoit parmi le ru, et je dis au connestable que nous demourissiens pour garder ce poncel ; « car se nous le lessons, il fer- « ront sus le roy par deçà ; et se nostre gent sont as- « sailli de dous pars, il pourront bien perdre. » Et nous le feismes ainsinc. Et dist l'on que nous estiens trestuit perdu dès celle journée, se li cors le roy ne fust. Car li sires de Courtenay et mes sires Jehans de Saillenay me conterent que sis Turc estoient venu au frain le roy et l'emmenoient pris ; et il tous seux s'en delivra, aus grans cos que il lour donna de s'espée. Et quant sa gent virent que li roys metoit deffense en li, il pristrent cuer, et lessierent le passaige dou flum plusour d'aus, et se trestrent vers le roy pour li aidier.

237. A nous tout droit qui gardiens le poncel vint li cuens Pierres de Bretaingne, qui venoit tout droit de vers la Massoure, et estoit navrez d'une espée parmi le visaige, si que li sans li cheoit en la bouche. Sus un bas cheval bien fourni seoit ; ses renes avoit getées sur l'arçon de sa selle et le tenoit à ses dous mains, pour ce que sa gent qui estoient darieres, qui mout le pressoient, ne le getassent dou pas. Bien sembloit que il les prisast pou ; car quant il crachoit le sanc de sa bouche, il disoit mout souvent : « Voi ! par le Chief « Dieu ! avez veu de ces ribaus ? » En la fin de sa bataille, venoient li cuens de Soissons et mes sires

Pierres de Noville, que l'on appeloit Caier, qui assez avoient souffert de cos celle journée.

238. Quant il furent passei, et li Turc virent que nous gardiens le pont, il les lessierent, et quant il virent que nous aviens tournez les visaiges vers aus. Je ving au conte de Soissons, cui cousine germainne j'avoie espousée, et li dis : « Sire, je croi que vous feriés « bien se vous demouriés à ce poncel garder ; car si « nous lessons le poncel, cist Turc que vous veez ci « devant vous, se ferront jà parmi ; et ainsi iert li roys « assaillis par deriere et par devant. » Et il demanda, se il demouroit, se je demourroie : et je li respondi : « Oïl, mout volentiers. » Quant li connestables oy ce, il me dist que je ne partisse de là tant que il revenist, et il nous iroit querre secours.

XLIX. JOINVILLE, ATTAQUÉ PAR LES SARRASINS, CONTINUE A DÉFENDRE LE PONT.

239. Là où je demourai ainsi sus mon roncin, me demoura li cuens de Soissons à destre, et mes sires Pierres de Noville à senestre. A tant es vous un Turc qui vint de vers la bataille le roy, qui dariere nous estoit ; et feri par darieres mon signour Pierre de Noville d'une mace, et le coucha sus le col de son cheval dou cop que il li donna, et puis se feri outre le pont et se lança entre sa gent. Quant li Turc virent que nous

ne lairiens pas le poncel, il passerent le ruissel et se mistrent entre le ruissel et le flum, ainsi comme nous estiens venu aval; et nous nous traismes encontre aus en tel maniere que nous estiens tuit appareillié à aus sus courre, se il vousissent passer vers le roy, et se il vousissent passer le poncel.

240. Devant nous, avoit dous serjans le roy, dont li uns avoit non Guillaume de Boon et li autres Jehan de Gamaches, à cui li Turc qui s'estoient mis entre le flum et le ru, amenerent tout plein de vileins à pié, qui lour getoient motes de terre : onques ne les porent mettre sur nous. Au darrien, il amenerent un vilain à pié, qui lour geta trois foiz le feu gregois. L'une des foiz requeilli Guillaumes de Boon le pot de feu gregoiz à sa roelle; car se il se fust pris à riens sur li, il eust estei touz ars.

241. Nous estiens tuit couvert de pilés qui eschapoient des sergens. Or avint ainsi que je trouvai un gamboison d'estoupes à un Sarrazin : je tournai le fendu devers moy, et fis escu dou gamboison, qui m'ot grant mestier; car je ne fus pas bleciez de lour pilés que en cinc lieus, et mes roncins en quinze lieus. Or avint encore ainsi que uns miens bourjois de Joinville m'aporta une baniere de mes armes, à un fer de glaive; et toutes les foiz que nous voiens que il pressoient les serjans, nous lour couriens sus, et il s'enfuioient.

242. Li bons cuens de Soissons, en ce point là où nous estiens, se moquoit à moy et me disoit : « Senes-« chaus, lessons huer ceste chiennaille; que par la

« Quoife Dieu ! (ainsi comme il juroit) encore en par- « lerons-nous, entre vous et moi, de ceste journée es « chambres des dames. »

L. JOINVILLE REJOINT LE ROI. LES SARRASINS SONT VAINCUS, ET LEUR CAMP EST PILLÉ PAR LES BÉDOUINS.

243. Le soir, au soleil couchant, nous amena li connestables les arbalestriers le roy à pié, et s'arangierent devant nous; et quant li Sarrazin lour[1] virent mettre pié en l'estrier des arbalestes[2], il s'enfuirent et nous laissierent. Et lors me dist li connestables. « Senes- « chaus, c'est bien fait; or vous en alez vers le roy, si ne « le lessiés huimais jusques à tant que il iert descendus « en son paveillon. » Si tost comme je ving au roy, mes sires Jehans de Waleri vint à li et li dist : « Sire, « mes sires de Chasteillon vous prie que vous li don- « nez l'ariere-garde. » Et li roys si fist mout volentiers, et puis si se mist au chemin. Endementieres que nous en veniens, je li fis oster son hyaume, et li baillai mon chapel de fer pour avoir le vent.

244. Et lors vint freres Henris de Ronnay, prevoz de l'Ospital, à li qui avoit passei la riviere, et li besa

1. Il y a dans les manuscrits *nous;* M. Paris propose *les;* je préfère *lour*, parce que le clerc à qui Joinville dictait a pu confondre plus facilement *lour* avec *nous*.

2. Certaines arbalètes étaient munies d'un étrier qui permettait de les tendre avec le pied.

la main toute armée. Et il li demanda se il savoit nulles nouvelles dou conte d'Artois, son frere; et il li dist que il en savoit bien nouvelles, car estoit certeins que ses freres li cuens d'Artois estoit en paradis : « Hé! sire, dist li prevoz, vous en ayés bon reconfort; « car si grans honnours n'avint onques à roy de France « comme il vous est avenu. Car pour combattre à vos « ennemis avez passei une riviere à nou, et les avez « desconfiz et chaciez dou champ, et gaaingniés lour « engins et lour heberges, là où vous gerrés [1] encore « ennuit. » Et li roys respondi que Diex en fust aourez de tout ce que il li donnoit; et lors li cheoient les lermes des yex mout grosses.

245. Quant nous venimes à la heberge, nous trouvames que li Sarrazin à pié tenoient les cordes d'une tente que il avoient destendue, d'une part, et nostre menue gent, d'autre. Nous lour courumes sus, li maistres dou Temple et je; et il s'enfuirent, et la tente demoura à nostre gent.

246. En celle bataille ot mout de gens, et de grant bobant, qui s'en vindrent mout honteusement fuiant parmi le poncel dont je vous ai parlei, et s'enfuirent effréement; ne onques n'en peumes nul arester delez nous; dont je en nommeroie bien, desquiex je me soufferrai; car mort sont.

247. Mais de mon signour Guion Malvoisin, ne me soufferrai-je mie ; car il en vint de la Massoure hono-

1. *Vous coucherez*, futur de *gesir*, en latin *jacere*.

rablement. Et bien toute la voie que li connestables et je en alames amont, il revenoit aval. Et en la maniere que li Turc amenerent le conte de Bretaingne et sa bataille, en ramenerent-il mon signour Guion Malvoisin et sa bataille, qui ot grant los, il et sa gent, de celle jornée. Et ce ne fu pas de merveille se il et sa gent se prouverent bien celle journée; car l'on me dist, icil qui bien savoient son couvine, que toute sa bataille (n'en failloit gueres) estoit toute de chevaliers de son linnaige et de chevaliers qui estoient sui home lige.

248. Quant nous eumes desconfiz les Turs et chaciés de lour herberges, et que nul de nos gens ne furent demourei en l'ost, li Beduyn se ferirent en l'ost des Sarrazins, qui mout estoient grans gens. Nulle chose dou monde il ne lessierent en l'ost des Sarrazins, que il n'emportassent tout ce que li Sarrazin avoient lessié; ne je n'oy onques dire que li Beduyn, qui estoient sousjet aus Sarrazins, en vausissent pis de chose que il lour eussent tolue ne robée, pour ce que lour coustume est teix et lour usaiges, que il courent tousjours sus aus plus febles.

LI. DES BÉDOUINS.

249. Pour ce que il affiert à la matiere, vous diraije quex gens sont li Beduyn. Li Beduyn ne croient

point en Mahommet, ainçois croient en la loy Haali, qui fu oncles Mahommet[1]; et aussi y croient li Vieil de la Montaigne, cil qui nourrissent les Assacis. Et croient que quant li om meurt pour son signour ou en aucune bone entencion, que l'ame d'aus en va en meillour cors et en plus aaisié que devant; et pour ce ne font force li Assacis se l'on les occist quant il font le cõmandement dou Vieil de la Montaigne[2]. Dou Vieil de la Montaigne nous tairons orendroit, si dirons des Beduyns.

250. Li Beduyn ne demeurent en ville, ne en cités, n'en chastiaus, mais gisent adès aus chans; et lour mesnies, lour femmes, lour enfans fichent le soir de nuit, ou de jour quant il fait mal tens, en unes manieres de herberges que il font de cercles de tonniaus loiés à perches, aussi comme li cher à ces dames sont; et sur ces cercles gietent piaus de moutons que l'on appelle piaus de Damas, conrées en alun : li Beduyn meismes en ont grans pelices, qui lour cuevrent tout le cors, lour jambes et lour piés.

251. Quant il pleut le soir et fait mal tens de nuit, il s'encloent dedans lour pelices, et ostent les frains à lour chevaus, et les lessent paistre delez aus. Quant ce vient l'endemain, il restendent lour pelices au soleil

1. Voy. §§ 458 à 461. Ali n'était pas l'oncle, mais le cousin de Mahomet.

2. Sur Ali, sur la secte des Assassins et sur le Vieux de la Montagne, on peut consulter le mémoire de M. Sylvestre de Sacy (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. IV, p. 1). On trouvera plus loin de longs détails sur deux messages du Vieux de la Montagne à saint Louis (§§ 451 à 463).

et les frotent et les conroient; ne jà n'i perra chose que elles aient estei moillies le soir. Lour creance est teix, que nus ne puet morir que à son jour, et pour ce ne se veulent-il armer; et quant il maudient lour enfans, si lour dient : « Ainsi soies-tu maudis, comme li « Frans qui s'arme pour poour de mort[1] ! » En bataille, il ne portent riens que l'espée et le glaive.

252. Presque tuit sont vestu de seurpeliz, aussi comme li prestre; de toüailles sont entorteillies lour testes, qui lour vont par desous le menton : dont laides gens et hydeuses sont à regarder, car li chevel des testes et des barbes sont tuit noir. Il vivent dou lait de lour bestes, et achietent les pasturaiges, es berries aus riches homes, de quoy lour bestes vivent. Le nombre d'aus ne sauroit nulz nommer; car il en a ou reaume de Jerusalem et en toutes les autres terres des Sarrazins et des mescreans, à qui il rendent grans treus chascun an.

253. J'ai veu en cest païs, puis que je reving d'outre mer, aucuns desloiaus crestiens qui tenoient la loy des Beduyns, et disoient que nulz ne pouoit morir qu'à son jour; et lour creance est si desloiaus, qu'il vaut autant dire comme Diex n'ait pouoir de nous aidier. Car il seroient fol cil qui serviroient Dieu, se nous ne cuidiens que il eust pooir de nous eslongier nos vies[2] et de nous garder de mal et de mescheance;

1. Voy. § 461.

2. Voy. encore § 461.

et en li devons-nous croire, que il est poissans de toutes choses faire.

LII. LE CAMP EST ATTAQUÉ PENDANT LA NUIT. LE PRÊTRE DE JOINVILLE MET EN FUITE HUIT SARRASINS.

254. Or disons ainsi que à l'anuitier revenimes de la perillouse bataille desus dite, li roys et nous, et nous lojames ou lieu dont nous aviens chacié nos ennemis. Ma gent, qui estoient demourei en nostre ost dont nous estiens parti, m'aporterent une tente que li Templier m'avoient donnée, et la me tendirent devant les engins que nous aviens gaingniés aus Sarrazins; et li roys fist etablir serjans pour garder les engins.

255. Quant je fu couchiés en mon lit, là où je eusse bien mestier de reposer pour les bleceures que j'avoie eu le jour devant, il ne m'avint pas ainsi; car avant que il fust bien jours, l'on escria en nostre ost : « Aus « armes ! aus armes ! » Je fis lever mon chamberlain qui gisoit devant moy, et li diz que il alast veoir que c'estoit. Et il revint touz effraez, et me dist : « Sire, « or sus ! or sus ! que vez-ci les Sarrazins qui sont « venu à pié et à cheval; et ont desconfit les serjans le « roy qui gardoient les engins, et les ont mis dedans « les cordes de nos paveillons. »

256. Je me levai et jetai un gamboison en mon dos

et un chapel de fer en ma teste, et escriai à nos serjans : « Par saint Nicholas ! ci ne demourront-il pas. » Mi chevalier me vindrent si blecié comme il estoient, e reboutames les serjans aus Sarrazins hors des engins, jusques devant une grosse bataille de Turs à cheval, qui estoient tuit rez à rez des engins que nous aviens gaaingniés. Je mandai au roy que il nous secourust : car je ne mi chevalier n'aviens pouoir de vestir haubers, pour les plaies que nons aviens eues ; et li roys nous envoia mon signour Gauchier de Chasteillon, liquex se logea entre nous et les Turs, devant nous.

257. Qnant li sires de Chasteillon ot reboutei ariere les serjans aus Sarrazins à pié, il se retraistrent sus une grosse bataille de Turs à cheval, qui estoit rangie devant nostre ost, pour garder que nous ne surpreissiens l'ost aus Sarrazins, qui estoit logiez dariere aus. De celle bataille de Turs à cheval estoient descendu à pié huit de lour chievetains mout bien armei, qui avoient fait un hourdeis de pierres taillies, pour ce que nostre arbalestrier ne les bleçassent : cist huit Sarrazin traioient à la volée parmi nostre ost, et blecierent plusours de nos gens et de nos chevaus.

258. Je et mi chevalier nous meismes ensemble et acordames, quant il seroit anuitié, que nous emporteriens les pierres dont il se hourdoient. Uns miens prestres qui avoit à non mon signour Jehan de Voyssei, fu à ce consoil, et n'atendi pas tant ; ainçois se parti de nostre ost touz seux, et s'adreça vers les Sarrazins, son gamboison vestu, son chapel de fer en sa

este, son glaive (trainant le fer) desous l'essele pour ce que li Sarrazin ne l'avisassent.

259. Quant il vint près des Sarrazins, qui riens ne e prisoient pour ce que il le veoient tout seul, il lança on glaive de sous s'essele et lour courut sus. Il n'i ot ul des huit qui y meist deffense, ainçois tournerent uit en fuie. Quant cil à cheval virent que lour signour 'en venoient fuiant, il ferirent des esperons pour aus escourre, et il saillirent bien de nostre ost jusques à inquante serjans; et cil à cheval vindrent ferant des sperons, et n'oserent assembler à nostre gent à pié, inçois ganchirent par devant aus.

260. Quant il orent ce fait ou dous foiz ou trois, uns e nos serjans tint son glaive par le milieu, et le lança un des Turs à cheval, et li en donna parmi les coses; et emporta cil qui frappez estoit le glaive trainant dont il avoit le fer parmy les costes. Quant li Turc virent ce, il n'y oserent puis aler ne venir, et nostre serjant emporterent les pierres. Dès illec en avant fu mes prestres bien cogneus en l'ost, et le moustroient li uns à l'autre, et disoient : « Vez-ci le « prestre mon signour de Joinville, qui a les huit « Sarrazins desconfiz. »

LIII. LES SARRASINS PRÉPARENT UNE ATTAQUE GÉNÉRALE DU CAMP.

261. Ces choses avindrent le premier jour de quaresme[1]. Ce jour meismes, uns vaillans Sarrazins[2], que nostre ennemi avoient fait chievetain pour Scecedin[3] le fil au seic, que il avoient perdu en la bataille le jour de quaresme-pernant, prist la cote le conte d'Artois qui avoit estei mors en celle bataille, et la moustra à tout le peuple des Sarrazins, et lour dist que c'estoit la cote le roy à armer, qui mors estoit.

262. « Et ces choses vous moustré-je, pour ce que « cors sanz chief ne vaut riens à redouter, ne gent « sanz roy. Dont, se il vous plait, nous les assaurons « vendredi ; et vous y devez acorder, si comme il me « semble ; car nous ne deverons pas faillir que nous « les prenons touz, pour ce que il ont perdu lour « chievetein. » Et tuit s'acorderent que il nous venroient assaillir vendredi.

263. Les espies le roy qui estoient en l'ost des Sarrasins, vindrent dire au roy ces nouvelles. Et lors commanda li roys à touz les chieveteins des batailles que il feissent lour gent armer dès la mie nuit, et se traisissent hors des paveillons jusques à la lice, qui estoit teix que il y avoit lons merriens, pour ce que li

1. Le 9 février 1250.

2. Bibars Bondocdar, qui devint soudan d'Égypte en 1260. Joinville en parle plus loin, en le nommant Boudendars, voy. § 286.

3. Voy. § 196.

Sarrazin ne se ferissent parmi l'ost ; et estoient atachié en terre en tel maniere que l'on pooit passer parmi le merrien à pié. Et ainsi comme li roys l'ot commandei il fu fait.

264. A soleil levant tout droit[1], li Sarrazins devant nommez, de quoy il avoient fait lour chievetein, nous amena bien quatre mille Turs à cheval, et les fist rangier touz entour nostre ost et li, dès le flum qui vient de Babiloine jusques au flum qui se partoit de nostre ost et en aloit vers une ville que l'on appele Risil. Quant il orent ce fait, il nous ramenerent si grant foison de Sarrazins à pié, que il nous renvironnerent tout nostre ost, aussi comme il avoient des gens à cheval. Après ces dous batailles que je vous cont, firent rangier tout le pooir au soudanc de Babiloine, pour aus aidier se mestier lour fust.

265. Quant il orent ce fait, li chieveteins touz seux vint veoir le couvine de nostre ost, sur un petit roncin ; et selonc ce que il veoit que nos batailles estoient plus grosses en un lieu que en un autre, il raloit querre de sa gent et renforçoit ses batailles contre les nostres. Après ce, fist-il passer les Beduyns, qui bien estoient trois mille, par devers l'ost que li dus de Bourgoigne gardoit, qui estoit entre les dous rivieres. Et ce fist-il pour ce que il cuidoit que li roys eust envoié au duc de sa gent pour li aidier contre les Beduyns ; par quoy li os le roy en fust plus febles.

1. Le 11 février 1250.

LIV. BATAILLE DU PREMIER VENDREDI DE CARÊME.

266. En ces choses areer mist-il jusques à midi; et lors fist sonner les tabours que l'on appelle *nacaires*, et lors nous coururent sus et à pié et à cheval. Tout premier je vous dirai dou roy de Sezile (qui lors estoit cuens d'Anjou), pource que c'estoit li premiers par devers Babiloine. Il vindrent à li en la maniere que l'on jeue aus eschiez; car il li firent courre sus à lour gent à pié, en tel maniere que cil à pié li getoient le feu grejois. Et les pressoient tant cil à cheval et cil a pié que il desconfirent le roy de Sezile, qui estoit entre ses chevaliers à pié.

267. Et l'on vint au roy et li dist l'on le meschief où ses freres estoit. Quant il oy ce, il feri des esperons parmi les batailles son frere, l'espée ou poing, et se feri entre les Turs si avant que il empristrent la coliere de son cheval de feu grejois. Et par celle pointe que li roys fist, il secouri le roy de Sezile et sa gent; et enchacierent les Turs de lour ost.

268. Après la bataille au roy de Sezile, estoit la bataille des barons d'outre mer, dont mes sires Guis d'Ibelin et mes sires Baudoins, ses freres, estoient chievetein. Après lour bataille, estoit la bataille mon signour Gautier de Chateillon, pleinne de preudomes et de bone chevalerie. Ces dous batailles se deffendirent si viguerousement que onques li Turc ne les porent ne percier ne rebouter.

269. Après la bataille mon signour Gautier, estoit freres Guillaumes de Sonnac, maistres dou Temple, atout ce pou de freres qui li estoient demourei de la bataille dou mardi. Il ot fait faire deffense endroit li des engins aus Sarrazins que nous aviens gaaingniés. Quant li Sarrazin le vindrent assaillir, il geterent le feu grejois ou hordis que il y avoit fait faire; et li feus s'i prist de legier, car li Templier y avoient fait mettre grant quantitei de planches de sapin. Et sachiez que li Turc n'atendirent pas que li feus fust touz ars, ains alerent sus courre aus Templiers parmi le feu ardant.

270. Et à celle bataille, freres Guillaumes, li maistres dou Temple, perdi l'un des yex ; et l'autre avoit-il perdu le jour de quaresme-pernant; et en fu mors li diz sires, que Diez absoille ! Et sachiez que il avoit bien un journel de terre darriere les Templiers, qui estoit si chargiez de pilés que li Sarrazin lour avoient lanciés, que il n'y paroit point de terre pour la grant foison de pilés.

271. Après la bataille dou Temple, estoit la bataille mon signour Guion Malvoisin, laquel bataille li Turc ne porent onques vaincre ; et toutevois avint ainsi que li Turc couvrirent mon signour Guion Malvoisin de feu grejois, que à grant peinne le porent esteindre sa gent.

LV. SUITE DE LA MÊME BATAILLE.

272. De la bataille mon signour Guion Malvoisin descendoit la lice qui clooit nostre ost, et venoit vers le flum bien le giet d'une pierre poingnant. Dès illec si s'adreçoit la lice par devant l'ost le conte Guillaume de Flandres, et s'estendoit jusques au flum qui s'en aloit vers la mer. Endroit celi qui venoit de vers mon signour Guion Malvoisin, estoit la nostre bataille; et pour ce que la bataille le conte Guillaume de Flandres lour estoit encontre lour visaiges, il n'oserent venir à nous : dont Diex nous fist grant courtoisie; car je ne mi chevalier n'aviens ne haubers ne escus, pour ce que nous estiens tuit blecié de la bataille dou jour de quaresme-prenant.

273. Le conte de Flandres coururent sus mout aigrement et viguerousement, et à pié et cheval. Quant je vi ce, je commandai à nos arbalestriers que il traisissent à ceus à cheval. Quand cil à cheval virent que on les bleçoit par devers nous, cil à cheval touchierent à la fuie; et quant les gens le conte virent ce, il lessierent l'ost, et se fichierent par desus la lice, et coururent sus aus Sarrasins à pié et les desconfirent. Plusours en y ot de mors, et plusours de lour targes gaaingnies. Là se prouva viguerousement Gautiers de la Horgne, qui portoit la baniere mon signour d'Apremont.

274. Après la bataille le conte de Flandres, estoit

la bataille au conte de Poitiers, le frere le roy; laquex bataille dou conte de Poitiers estoit à pié, et il touz seux estoit à cheval; laquel bataille dou conte li Turc desconfirent tout à net, et emmenoient le conte de Poitiers pris. Quant li bouchier et li autre home de l'ost, et les femmes qui vendoient les danrées, oïrent ce, il leverent le cri en l'ost, et à l'aide de Dieu, il secoururent le conte et chacierent de l'ost les Turs.

275. Après la bataille le conte de Poitiers, estoit la bataille mon signour Jocerant de Brançon, qui estoit venus avec le conte en Egypte, li uns des meillours chevaliers qui fust en l'ost. Sa gent avoit si arée que tuit sui chevalier estoient à pié; et il estoit à cheval, et ses fiz mes sires Henris, et li fiz mon signour Jocerant de Nantum; et ceus retint à cheval, pour ce que il estoient enfant. Par plusours fois, li desconfirent li Turc sa gent. Toutes les foiz que il veoit sa gent desconfire, il feroit des esperons et prenoit les Turs par deriere; et ainsi lessoient li Turc sa gent par plusours foiz pour li courre sus.

276. Toutevoiz ce ne lour eust riens valu que li Turc ne les eussent touz mors ou champ, se ne fust mes sires Henris de Coonne, qui estoit en l'ost le duc de Bourgoingne, saiges chevaliers, et preus et apensez; et toutes les foiz que il veoit que li Turc venoient courre sus à mon signour de Brancion, il fesoit traire les arbalestriers le roy aus Turs parmi la riviere. Et ainsi eschapa li sires de Brancion dou meschief de celle journée, que de vint chevaliers que il avoit entour li,

il en perdi douze, sanz l'autre gent d'armes; et il meismes fu si malement atournez que onques puis sus ses piez n'esta [1], et fu mors de celle bleceure ou servise Dieu.

277. Dou signour de Brancion vous dirai. Il avoit estei, quant il mourut, en trente-six batailles et poingneis dont il avoit portei pris d'armes. Je le vi en un ost le conte de Chalon, cui cousins il estoit; et vint à moy et à mon frère, et nous dist le jour d'un grant vendredi : « Mi neveu, venés à moy aidier, et vous et « vostre gent; car li Alemant brisent le moustier. » Nous alames avec li, et lour courumes sus, les espées traites; et à grant peinne et à grant hutin, les chassames dou moustier.

278. Quant ce fu fait, li preudom s'agenoilla devant l'autel, et cria merci à Nostre Signour à haute voiz, et dist : « Sire, je te pri que il te preingne pitié de moy, » et m'ostes de ces guerres entre crestiens, là où j'ai » vescu grant piesce; et m'otroies que je puisse mourir » en ton service, par quoi je puisse avoir ton regne » de paradis. » Et ces choses vous ai-je ramenteu, pour ce que je croi que Diex li otroia, si comme vous pouez avoir veu ci-devant.

279. Après la bataille le premier vendredi de quaresme, manda li roys touz ses barons devant li, et lour dist : « Grant grace, fist-il, devons à Nostre Signour » de ce qu'il nous a fait tiex dous honnours en ceste

1. M. Paris corrige ainsi la mauvaise leçon *n'aresta*.

» semainne, que mardi, le jour de quaresme-prenant, » nous les chassames de lour herberges, là où nous » sommes logié; ce vendredi prochain, qui passez est, » nous nous sommes deffendu à aus, nous à pié et il à » cheval. » Et mout d'autres beles paroles lour dist pour aus reconforter.

LVI. DE LA HALCA OU GARDE DU SOUDAN.

280. Pour ce que il nous couvient poursuivre nostre matiere, laquel il nous couvient un pou entrelacier, pour faire entendre comment li soudanc tenoient lour gent ordenéement et aréement. Et est voirs que le plus de lour chevalerie il avoient fait de gens estranges, que marcheant prenoient en estranges terres pour vendre; et il les achetoient mout volentiers et chierement. Et ces gens que il menoient en Egypte, prenoient en Orient, parce que quant li uns des roys d'Orient avoit desconfit l'autre, si prenoit les povres gens que il avoit conquis, et les vendoit aus marcheans; et li marcheant les revenoient vendre en Egypte.

281. La chose estoit si ordenée que les enfans, jusques à tant que barbe lour venoit, li soudans les nourrissoit en sa maison; en tel maniere que selonc ce que il estoient, li soudans lour fesoit faire ars à lour point; et si tost comme il enforçoient, il getoient lour foibles ars en l'artillerie au soudanc, et li maistres artilliers

lour bailloit ars si fors comme il les pooient teser.

282. Les armes au soudanc estoient d'or; et tiex armes comme li soudans portoit, portoient celle joene gent; et estoient appelei bahariz [1]. Maintenant que les barbes lour venoient, li soudans les fesoit chevaliers. Et portoient les armes au soudanc fors que tant que il y avoit difference [2], c'est à savoir ensignes vermeilles, roses ou bendes vermeilles, ou oisiaus, ou autres enseignes que il metoient sus armes d'or, teix comme il lour plaisoit.

283. Et ceste gent que je vous nomme, appeloit l'on *de la Haulequa* [3]; car li beharis gesoient dedans les tentes au soudanc. Quant li soudans estoit en l'ost, cil de la Haulequa estoient logié entour les heberges le soudanc, et establi pour le cors le soudanc garder. A la porte de la herberge le soudanc, estoient logié en une petite tente li portier le soudanc, et sui menestrier, qui avoient cors sarrazinnois et tabours et nacaires. Et fesoient tel noise au point dou jour et à l'anuitier, que cil qui estoient delez aus ne pooient entendre li uns l'autre; et clerement les oioit l'on parmi l'ost.

284. Ne li menestrier ne fussent jà si hardi que il sonnassent lour estrumens de jour, ne mais que par le maistre de la Haulequa : dont il estoit ainsi que quant li soudans vouloit chargier, il envoioit querre le mais-

1. Ou *maritimes*, du mot *bahr;* ils occupaient une caserne dans l'île de Randa, en face du Caire.

2. La *différence* ou *brisure* consistait dans une pièce accessoire ajoutée aux armoiries principales.

3. Ou *halca*, mot arabe qui signifie *cercle*, et par extension *garde*.

tre de la Haulequa et li fesoit son commandement. Et lors li maistres fesoit sonner les estrumèns au soudanc, et lors touz li os venoit pour oïr le commandement au soudanc : li maistres de la Hauleca le disoit, et touz li os le fesoit[1].

285. Quant li soudans se combatoit, les chevaliers de la Hauleca, selonc ce que il se prouvoient bien en la bataille, li soudans en fesoit amiraus, et lour bailloit en lour compaingnie dous cens chevaliers ou trois cens ; et comme miex le fesoient, et plus lour donnoit li soudans.

286. Li pris qui est en lour chevalerie si est teix que, quand il sont si preu et si riche que il n'i ait que dire, et li soudans a poour que il ne le tuent ou que il ne le desheritent, si les fait penre et mourir en sa prison, et à lour femmes tolt ce que elles ont. Et ceste chose fist li soudans de ceus qui pristrent le conte de Monfort et le conte de Bar[2]; et autel fist Boudendars de ceus qui avoient desconfit le roy de Hermenie[3]; car pour ce que il cuidoient avoir bien, il descendirent à pié et l'alerent saluer là où il chaçoit aus bestes sauvaiges. Et il lour respondi : « Je ne vous salu pas ; » car il li avoient destourbée sa chace. Et lour fist les testes coper.

1. Voy. § 351.
2. Le comte de Montfort et le comte de Bar furent faits prisonniers en 1239, dans un combat livré à Gaza (§ 518). Ils faisaient partie de la croisade dont Thibaut Ier, roi de Navarre, fut le chef.
3. Bibars Bondocdar, soudan d'Égypte, qui fit la guerre en 1265 à Haiton, roi de la Petite Arménie ; Joinville l'a cité plus haut (§ 261) comme successeur de Scecedin, au commandement de l'armée égyptienne.

LVII. CONSPIRATION DES ÉMIRS CONTRE LE NOUVEAU SOUDAN.

287. Or revenons à nostre matiere et disons ainsi, que li soudans qui mors estoit, avoit un sien fil[1] de l'aage de vingt-cinq ans, saige et apert et malicieus; et pour ce que il doutoit que il ne le desheritast, li donna un reaume que il avoit en Orient[2]. Maintenant que li soudans fu mors, li amiral l'envoierent querre; et sitost comme il vint en Egypte, il osta et tolli au seneschal son pere, et au connestable, et au mareschal, les verges d'or[3], et les donna à ceus qui estoient venu avec li d'Orient.

288. Quant il virent ce, il en orent si grant despit, et tuit li autre aussi qui estoient dou conseil le pere, pour la deshonour que il lour avoit faite. Et pour ce que il doutoient que il ne feist autel d'aus comme ses peres avoit fait à ceus qui avoient pris le conte de Bar et le conte de Monfort, ainsi comme il est devant dit, il pourchacierent tant à ceus de la Halequa (qui sont devant nommei, qui le cors dou soudanc devoient garder), que il lour orent couvent que à lour requeste il lour occirroient le soudanc[4].

1. Touran-Schah. Sur son père, voy. le § 144.
2. Le royaume de Damas.
3. Insignes de la puissance militaire et judiciaire.
4. Voy. §§ 348 et 349.

LVIII. LES CHRÉTIENS COMMENCENT A SOUFFRIR DE LA MALADIE ET DE LA FAMINE.

289. Après les dous batailles devant dites, commencierent à venir li grant meschief en l'ost; car au chief de nuef jours, li cors de nos gens que il avoient tuez vindrent au desus de l'yaue; et dit l'on que c'estoit pour ce que li fiel en estoient pourri. Il en vindrent flotant jusques au pont qui estoit entre nos dous os, et ne porent passer, pour ce que li pons joingnoit à l'yaue. Si grant foison en y avoit, que touz li fluns estoit pleins de mors dès l'une rive jusques à l'autre, et de lonc bien le giet d'une pierre menue.

290. Li roys avoit loez cent ribaus, qui bien y furent huit jours. Les cors aus Sarrazins, qui estoient retaillié, getoient d'autre part dou pont, et laissoient aler d'autre part l'yaue; et les crestiens fesoient mettre en grans fosses, les uns avec les autres. Je y vi les chamberlans au conte d'Artois, et mout d'autres, qui queroient lour amis entre les mors; ne onques n'oy dire que nulz y fust retrouvez.

291. Nous ne mangiens nulz poissons en l'ost tout le quaresme, mais que bourbetes; et les bourbetes manjoient les gens mors, pour ce que ce sont glout poisson. Et pour ce meschief, et pour l'enfermetei dou païs, là où il ne pleut nulle foiz goutte d'yaue, nous vint la maladie de l'ost, qui estoit teix, que la chars de nos jambes sechoit toute, et li cuirs de nos

jambes devenoit tavelés de noir et de terre, aussi comme une vieille heuse; et à nous qui aviens tel maladie, venoit chars pourrie es gencives ; ne nulz ne eschapoit de celle maladie, que mourir ne l'en couvenist. Li signes de la mort estoit teix, que là où li nez seignoit, il couvenoit mourir.

292. A la quinzaine après, li Turc, pour nous affamer (dont mout de gent se merveillierent), prirent plusours de lour galies de sus nostre ost, et les firent trainer par terre et mettre ou flum qui venoit de Damiette, bien une lieue desous nostre ost. Et ces galies nous donnerent famine ; que nus ne nous osoit venir de Damiete pour aporter garnison contremont l'yaue, pour lour galies. Nous ne seumes onques nouvelles de ces choses jusques à tant que uns vaisselez au conte de Flandres, qui eschapa d'aus par force d'yaue, le nous dist, et que les galies dou soudanc avoient bien gaaingnié quatre-vins de nos galies qui estoient venues de vers Damiette, et tuées les gens qui estoient dedans.

293. Par ce avint si grans chiertés en l'ost, que tantost la Pasque fu venue, uns bues valoit en l'ost quatre-vins livres, et uns moutons trente livres, et uns pors trente livres, et uns œs douze deniers, et uns muis de vin dix livres[1].

1. Dix livres tournois valaient à peu près 202 francs de notre monnaie, et douze deniers valaient environ 1 franc.

LIX. L'ARMÉE REPASSE LE FLEUVE. SIX CHEVALIERS DE JOINVILLE PUNIS DE LEUR IMPIÉTÉ.

294. Quant li roys et li baron virent ce, il s'acorderent que li roys feist passer son ost par devers Babiloinne[1], en l'ost le duc de Bourgoingne, qui estoit sus le flum qui aloit à Damiette. Pour requerre sa gent plus sauvement, fist li roys faire une barbaquane devant le pont qui estoit entre nos dous os, en tel maniere que l'on pooit entrer de dous pars en la barbaquane à cheval.

295. Quant la barbacane fu arée, si s'arma touz li os le roy, et y ot grant assaut de Turs à l'ost le roy. Toutevoiz ne se mut li roys ne ses gens, jusques à tant que touz li harnoiz fu portez outre ; et lors passa li roys et sa bataille après li, et tuit li autre baron après, fors que mon signour Gautier de Chasteillon, qui fist l'arriere-garde. Et à l'entrer en la barbacane, rescout mes sires Erars de Walery mon signour Jehan, son frere, que li Turc enmenoient pris.

296. Quant touz li os fu entrez dedans, cil qui demourerent en la barbacane furent à grant meschief ; car la barbacane n'estoit pas haute, si que li Turc lour traioient de visée à cheval, et li Sarrazin à pié lour getoient les motes de terre enmi les visaiges. Tuit estoient perdu, se ce ne fust li cuens d'Anjou (qui

1. L'expression *par devers Babiloine* a été employée plus haut (§ 200) et opposée à *par devers Damiette*.

puis fu roys de Sezile), qui les ala rescourre et les enmena sauvement. De celle journée emporta le pris mes sires Geffroys de Mussanbourc, le pris de touz ceus qui estoient en la barbacane.

297. La vegile de quaresme-pernant, vi une merveille que je vous vueil raconter ; car ce jour meismes, fu mis en terre mes sires Hues de Landricourt, qui estoit avec moy à baniere. Là où il estoit en biere en ma chapelle, six de mes chevaliers estoient apuié sus plusours saz pleins d'orge ; et pour ce que il parloient haut en ma chapelle et que il faisoient noise au prestre, je lour alai dire que il se teussent, et lour dis que vilaine chose estoit de chevaliers et de gentiz homes qui parloient tandis que l'on chantoit la messe.

298. Et il me commencierent à rire, et me distrent en riant que il li remarioient sa femme. Et je les enchoisonnai et lour dis que tiex paroles n'estoient ne bones ne beles, et que tost avoient oublié lour compaingnon. Et Diex en fist tel vengance que l'endemain fu la grans bataille dou quaresme-prenant, dont il furent mort ou navrei à mort ; par quoy il couvint lour femmes remarier toutes six.

LX. JOINVILLE TOMBE MALADE. ARRANGEMENT AVEC LES SARRASINS ; TRISTE ÉTAT DE L'ARMÉE.

299. Pour les bleceures que j'oi le jour de quaresme-prenant, me prist la maladie de l'ost, de la bouche et des jambes, et une double tierceinne, et une reume si grans en la teste que la reume me filoit de la teste parmi les nariles ; et pour les dites maladies, acouchai ou lit malades en la mi-quaresme[1] : dont il avint ainsi que mes prestres me chantoit la messe devant mon lit, en mon paveillon ; et avoit la maladie que j'avoie.

300. Or avint ainsi que en son sacrement il se pasma. Quant je vi que il vouloit cheoir, je qui avoie ma cote vestue, sailli de mon lit touz deschaus, et l'embraçai, et li deis que il feist tout à trait et tout belement son sacrement ; que je ne le lairoie tant que il l'averoit tout fait. Il revint à soi, et fist son sacrement, et parchanta sa messe tout entierement ; ne onques puis ne chanta.

301. Après ces choses, prist li consaus le roy et li consaus le soudanc journée d'aus acorder. Li traitiés de l'acorder fu teix, que l'on devoit rendre au soudanc Damiete, et li soudans devoit rendre au roy le reaume de Jerusalem ; et li dut garder li soudans les malades qui estoient à Damiette, et les chars salées

1. 6 mars 1250.

(pour ce que il ne mangoient point de porc), et les engins le roy, jusques à tant que li roys pourroit renvoier querre toutes ces choses.

302. Il demanderent au consoil le roy quel seurtei il donroient par quoy il reussent Damiete. Li consaus le roy lour offri que il detenissent un des freres le roy tant que il reussent Damiete, ou le conte d'Anjou, ou le conte de Poitiers. Li Sarrazin distrent que il n'en feroient riens, se on ne lour lessoit le cors le roy en gaige ; dont mes sires Geffrois de Sergines, li bons chevaliers, dist que il ameroit miex que li Sarrazin les eussent touz mors et pris, que ce que il lour fust reprouvei que il eussent lessié le roy en gaige.

303. La maladie commença à engregier en l'ost en tel maniere, que il venoit tant de char morte es gencives à nostre gent, que il couvenoit que barbier[1] ostassent la char morte, pour ce que il peussent la viande maschier et avaler aval. Grans pitiés estoit d'oïr braire les gens parmi l'ost ausquiex l'on copoit la char morte ; car il breoient aussi comme femmes qui traveillent d'enfant.

LXI. ON TENTE UNE RETRAITE PAR TERRE ET PAR EAU.

304. Quant li roys vit que il n'avoit pooir d'ilec demourer que mourir ne le couvenist, li et sa gent, il

1. Autrefois les barbiers faisaient certaines opérations de chirurgie.

ordena et atira que il mouveroit le mardi[1] au soir, à l'anuitier, après les octaves de Pasques, pour revenir à Damiette. Il fist parler aus marronniers qui avoient les galies, comment il lour couvènoit recueillir tous les malades et les mener à Damiete. Li roys commanda à Josselin de Cornaut et à ses freres et aus autres engingnours, que il copassent les cordes qui tenoient les pons entre nous et les Sarrazins ; et riens n'en firent.

305. Nous nous requeillimes le mardi après diner de relevée, et dui de mes chevaliers que je avoie de remenant, et ma mesnie. Quant ce vint que il commença à anuitier, je dis à mes mariniers que il tirassent lour ancre et que nous en alissiens aval ; et il distrent que il n'oseroient, pour ce que les galies au soudanc, qui estoient entre nous et Damiete nous occiroient. Li marinier avoient fait grans feus pour requeillir les malades dedans lour galies, et li malade s'estoient trait sur la rive dou flum. Tandis que je prioie les mariniers que nous en alissiens, li Sarrazin entrerent en l'ost ; et vi à la clartei dou feu que il occioient les malades sus la rive.

306. Endementres que il tiroient lour ancre, li marinier qui devoient mener les malades, couperent les cordes de lour ancres et de lour galies, et acoururent par à coste nostre petit vaissel, et nous enclorrent li un d'une part et li autre d'autre part, que à

1. Le 5 avril 1250.

pou se ala que il ne nous afondrerent en l'yaue. Quant nous fumes eschapei de ce peril, et nous en aliens contreval le flum, li roys, qui avoit la maladie de l'ost et menoison mout fort, se fust bien garantis es galies, se il vousist; mais il dist que, se Dieu plaisoit, il ne lairoit jà son peuple[1]. Le soir, se pasma par plusours foiz; et pour la fort menuison que il avoit, li couvint coper le font de ses braies[2], toutes les foiz que il descendoit pour aler à la chambre.

307. L'on escrioit à nous qui nagiens par l'yaue, que nous atendissiens le roy; et quant nous ne le vouliens atendre, l'on traioit à nous de quarriaus : par quoy il nous couvenoit arester tant que il nous donnoient congié de nagier.

LXII. LE ROI EST FAIT PRISONNIER ; LES SARRASINS VIOLENT LA TRÊVE PROMISE.

308. Or vous lairai ici, si vous dirai comment li roys fu pris, ainsi comme il meismes le me conta. Il me dist que il avoit lessie la seue bataille, et s'estoit mis, entre li et mon signour Geffroy de Sargines, en la bataille de mon signour Gautier de Chasteillon, qui fesoit l'arrière-garde.

309. Et me conta li roys que il estoit montez sur un

1. Voy. §§ 9 et 20. | 2. Voy. § 10.

petit roncin, une houce de soye vestue ; et dist que darière li ne demoura de touz chevaliers ne de touz serjans, que mes sires Geffroys de Sergines, liquex amena le roy jusques au quazel là où li roys fu pris ; en tel manière que li roys me conta que mes sires Geffroys de Sergines le deffendoit des Sarrazins, aussi comme li bons vallez deffent le hanap son signour des mouches ; car toutes les foiz que li Sarrazin l'aprochoient, il prenoit son espié, que il avoit mis entre li et l'arçon de sa selle, et le metoit desous s'essele, et lour recouroit sus, et les chassoit en sus dou roy.

310. Et ainsi mena le roy jusques au kasel ; et le descendirent en une maison, et le couchierent ou giron d'une bourjoise de Paris aussi comme tout mort, et cuidoient que il ne deust jà veoir le soir. Illec vint mes sires Phelippes de Monfort, et dist au roy que il veoit l'amiral à qui il avoit traitié de la treve ; que se il vouloit, il iroit à li pour la treuve refaire en la maniere que li Sarrazin vouloient. Li roys li pria que il y alast, et que il le vouloit bien. Il ala au Sarrazin ; et li Sarrazins avoit ostée sa touaille de sa teste, et osta son anel de son doy pour asseurer que il tenroit la treve.

311. Dedans ce, avint une si grans mescheance à nostre gent ; que uns traitres serjans, qui avoit à non Marcel, commença à crier à nostre gent : « Signour « chevalier, rendés-vous, que li roys le vous mande ; « et ne faites pas occire le roy ! » Tuit cuidierent que li roys lour eust mandei, et rendirent lour espées aus

Sarrazins. Li amiraus vit que li Sarrazin amenoient nostre gent prins. Li amiraus dist à mon signour Phelippe que il n'aferoit pas que il donnast à nostre gent treves, car il veoit bien que il estoient pris.

312. Or avint ainsi à mon signour Phelippe que toute nostre gent estoient pris, et il ne le fu pas pour ce que il estoit messagiers. Or a une autre mauvaise maniere ou païs en la paiennime, que quant li roys envoie ses messaiges au soudanc, ou li soudans au roy, et li roys meurt ou li soudans avant que li messaige revieingnent, li messaige sont prison et esclave, de quelque part que il soient, ou crestien ou sarrazin [1].

LXIII. JOINVILLE ARRÊTÉ SUR LE FLEUVE PAR UN VENT CONTRAIRE.

313. Quant celle mescheance avint à nos gens que il furent pris à terre, aussi avint à nous qui fumes prins en l'yaue, ainsi comme vous orrez ci-après ; car li vens nous vint de vers Damiete, qui nous toli le courant de l'yaue ; et li chevalier que li roys avoit mis en ses coursiers pour nos malades deffendre, s'enfouirent. Nostre marinier perdirent le cours dou flum et se mistrent en une noe, dont il nous couvint retourner arieres vers les Sarrazins.

1. Voy. § 364.

314. Nous qui aliens par l'yaue, venimes un pou devant ce que l'aube crevast, au passaige-là où les galies au soudanc estoient, qui nous avoient tolu à venir les viandes de vers Damiete. Là ot grant hutin ; car il traioient à nous et à nostre gent qui estoient sur la rive de l'yaue, à cheval, si grant foison de pilés atout le feu grejois, que il sembloit que les estoiles dou ciel cheissent.

315. Quant nostre marinier nous orent ramenez dou bras dou flum là où il nous orent enbatus, nous trouvames les coursiers le roy, que li roys nous avoit establiz pour nos malades deffendre, qui s'en venoient fuiant vers Damiete. Lors leva uns vens qui venoit de vers Damiete, si fors que il nous toli le cours de l'yaue.

316. A l'une des rives dou flum et à l'autre, avoit si grant foison de vaisselés à nostre gent qui ne pooient aler aval, que li Sarrazin avoient pris et arestez ; et tuoient les gens et les jetoient en l'yaue, et traihoient les cofres et les harnois des neis que il avoient gaaingnies à nostre gent. Li Sarrazin qui estoient à cheval sus la rive traioient à nous de pilés, pour ce que ne vouliens aler à aus. Ma gent m'orent vestu un haubert à tournoier, pour ce que li pilet qui cheoient en nostre vessel ne me bleçassent.

317. En ce point, ma gent, qui estoient en la pointe dou vessel aval, m'escrierent : « Sire, sire, vostre « marinier, pour ce que li Sarrazin les menacent, « vous veulent mener à terre. » Je me fiz lever par les

bras, si febles comme je estoie, et trais m'espée sur aus, et lour diz que je les occiroie se il me menoient à terre. Et il me respondirent que je preisse lequel que je vourroie : où il me menroient à terre, où il me ancreroient en mi le flum jusques à tant que li vens fust chois. Et je lour dis que j'aimoie miex que il m'ancrassent en mi le flum, que ce que il me menassent à terre, là où je veoie nostre occision ; et il m'ancrerent.

318. Ne tarda gueres que nous veismes venir quatre galies dou soudanc, là où il avoit bien mil homes. Lors j'appelai mes chevaliers et ma gent, et lour demandai que il vouloient que nous feissiens, où de nous rendre aus galies le soudanc, où de nous rendre à ceus qui estoient à terre. Nous acordames tuit que nous amiens miex que nous nous rendissiens aus galies le soudanc, pour ce que il nous tenroient touz ensemble, que ce que nous nous rendissiens à ceus qui estoient à terre, pour ce que il nous esparpilleroient et venderoient aus Beduyns.

319. Lors dist uns miens celeriers, qui estoit nés de Doulevens : « Sire, je ne m'acort pas à cest con« soil. » Je li demandai auquel il s'acordoit, et il me dist : « Je m'acort que nous nous lessons touz tuer ; « si nous en irons tuit en paradis. » Mais nous ne le creumes pas.

LXIV. JOINVILLE SE REND PRISONNIER ; SA VIE EST MENACÉE ; IL PASSE POUR COUSIN DU ROI.

320. Quant vi que penre nous escouvenoit, je prins mon escrin et mes joiaus, et les jetai ou flum, et mes reliques aussi. Lors me dist uns de mes mariniers : « Sire, se vous ne me lessiés dire que vous soiés cou- « sins au roy, l'on vous occira touz, et nous avec. » Et je diz que je vouloie bien que il deist ce que il vourroit. Quant la premiere galie, qui venoit vers nous pour nous hurter nostre vessel en travers, oyrent ce, il jeterent lour ancres près de nostre vessel.

321. Lors m'envoia Diex un Sarrazin qui estoit de la terre l'empereour [1], vestu de unes brayes de toile escrue ; et en vint noant parmi le flum jusques à nostre vessel, et m'embraça par les flans, et me dist : « Sire, vous estes perdus, se vous ne metés consoil en « vous ; car il vous couvient saillir de vostre vessel « sur le bec qui est en son [2] de celle galie ; et se vous « sailliés, il ne vous regarderont jà ; car il entendent « au gaain de vostre vessel. » Il me geterent une corde de la galie ; et je sailli sur l'estoc, ainsi comme Diex vout. Et sachiez que je chancelai tellement que, se il ne fust saillis après pour moy soustenir, je fusse cheus en l'yaue.

1. Frédéric II, empereur d'Allemagne, avait des possessions en Orient. (Voy. § 336.)

2. En latin *in summo*, c'est-à-dire *au bout ;* leçon proposée par M. Paris pour remplacer *tison*.

322. Il me mistrent en la galie, là où il avoit bien quatorze-vins homes de lour gens, et il me tint touz jours embracié. Et lors il me porterent à terre et me saillirent sur le cors pour moy coper la gorge ; car cil qui m'eust occis cuidast estre honorez. Et cis Sarrazins me tenoit touz jours embracié, et crioit : « Cousin le roi ! » En tel maniere me porterent dous foiz par terre, et une à genoillons ; et lor je senti le coutel à la gorge. En ceste persecucion, me sauva Diex par l'aide dou Sarrazin, liquex me mena jusques ou chastel [1], là où li chevalier sarrazin estoient.

323. Quant je ving entre aus, il m'osterent mon hauberc ; et pour la pitié qu'il orent de moy, il geterent sur moy un mien couvertour de escarlate fourrei de menu vair, que ma dame ma mere m'avoit donnei ; et li autres m'aporta une courroie blanche, et je me ceingny sur mon couvertour, ouquel je avoie fait un pertuis, et l'avoie vestu ; et li autres m'aporta un chaperon, que je mis en ma teste. Et lors, pour la poour que je avoie, je commençai à trembler bien fort, et pour la maladie aussi. Et lors je demandai à boire, et l'on m'aporta de l'yaue en un pot , et si tost comme je la mis à ma bouche pour envoier aval, elle me sailli hors par les narilles.

324. Quant je vi ce, je envoiai querre ma gent, et lour dis que je estoie mors, que j'avoie l'apostume en

1. Il y avait sur les vaisseaux des espèces de petits châteaux disposés de manière à servir d'abri aux combattants.

la gorge, et il me demanderent comment je le savoie; et je lour moustrai, et tantost que il virent que l'yaue me sailloit par la gorge et par les narilles, il pristrent à plorer. Quant li chevalier sarrazin qui là estoient virent ma gent plorer, il demanderent au Sarrazin qui sauvez nous avoit pourquoy il ploroient; et il respondi que il entendoit que j'avoie l'apostume en la gorge, par quoy je ne pouoie eschaper. Et lors uns des chevaliers sarrazins dist à celi qui nous avoit garantiz, que il nous reconfortast; car il me donroit tel chose à boivre de quoy je seroie gueriz dedans dous jours; et si fist-il.

325. Mes sires Raous de Wanou, qui estoit entour moy, avoit estei esjaretez à la grant bataille dou quaresme-prenant, et ne pooit ester sur ses piés; et sachiez que uns viez Sarrazins chevaliers, qui estoit en la galie, le portoit aus chambres privées à son col.

LXV. ENTREVUE DE JOINVILLE AVEC L'AMIRAL DES GALÈRES; MASSACRE DES MALADES; JOINVILLE REJOINT LES AUTRES PRISONNIERS A MANSOURAH.

326. Li granz amiraus des galies m'envoia querre, et me demanda se je estoie cousins le roy; et je li dis que nanin, et li contai comment et pourquoy li mariniers avoit dit que je estoie cousins le roy. Et il dist que j'avoie fait que saiges; car autrement eussiens-

nous estei tuit mort. Et il me demanda se je tenoie riens de lignaige à l'empereour Ferri d'Allemaingne, qui lors vivoit; et je li respondi que je entendoie que ma dame ma mere estoit sa cousine germainne; et il me dist que de tant m'en amoit-il miex.

327. Tandis que nous mangiens, il fist venir un bourgois de Paris devant nous. Quant li bourgois fu venus, il me dist : « Sire, que faites-vous? — Que « faiz-je donc? » feiz-je. — « En non Dieu, fist-il, « vous mangiez char au vendredi! » Quant j'oï ce, je boutai m'escuele arieres. Et il demanda à mon Sarrazin pourquoy je avoie ce faist, et il li dist; et li amiraus li respondi que jà Diex ne m'en sauroit mal grei, puisque je ne l'avoie fait à escient.

328. Et sachiez que cette response me fist li legas, quant nous fumes hors de prison; et pour ce ne lessai-je pas que je ne jeunasse touz les vendredis de quaresme après, en pain et en yaue : dont li legas se courrouça mout forment à moy, pour ce que il n'avoit demourei avec le roy de riches homes que moy[1].

329. Le dymanche après, li amiraus me fist descendre et tous les autres prisonniers qui avoient estei pris en l'yaue, sur la rive dou flum. Endementieres que on trehoit mon signour Jehan, mon bon prestre, hors de la soute de la galie, il se pausma; et on le tua et le geta l'on ou flum. Son clerc, qui se pasma

1. Cela signifie qu'aux yeux du légat Joinville était un personnage trop considérable pour risquer d'altérer sa santé.

aussi pour la maladie de l'ost que il avoit, l'on li geta un mortier sus la teste; et fu mors, et le geta l'on ou flum.

330. Tandis que l'on descendoit les autres malades des galies où il avoient estei en prison, il y avoit gens sarrazins appareilliés, les espées toutes nues, que ceus qui cheoient, il les occioient et getoient touz ou flum. Je lour fis dire, à mon Sarrazin, que il me sembloit que ce n'estoit pas bien fait; car c'estoit contre les enseignemens Salehadin, qui dit que l'on ne devoit nul home occire, puis que on li avoit donnei à mangier de son pain et de son sel. Et il me respondi que ce n'estoient pas home qui vausissent riens, pour ce que il ne se pooient aidier pour les maladies que il avoient.

331. Il me fist amener mes mariniers devant moy, et me dist que il estoient tuit renoié; et je li dis que il n'eust jà fiance en aus; car aussi tost comme il nous avoient lessiez, aussi tost les lairoient-il, se il veoient ne lour point ne lour lieu. Et li amiraus me fist response tel, que il s'acordoit à moy; que Salehadins disoit que on ne vit onques de mauvais crestien bon sarrazin, ne de mauvais sarrazin bon crestien.

332. Et après ces choses, il me fist monter sus un palefroy, et me menoit encoste de li. Et passames un pont de neis, et alames à la Masourre, là ou li roys et sa gent estoient pris; et venimes à l'entrée d'un grant paveillon, là où li escrivain le soudanc estoient; et firent illec escrire mon non. Lors me dist mes Sarra-

zins : « Sire, je ne vous suivrai plus, car je ne puis : « mais je vous pri, sire, que cest enfant que vous avez « avec vous, que vous le tenez touz jours par le « poing, que li Sarrazin ne le vous toillent. » Et cis enfes avoit non Berthelemin[1], et estoit fiz au signour de Monfaucon de bast[2].

333. Quant mes nons fu mis en escrit, si me mena li amiraus dedans le paveillon là où li baron estoient, et plus de dix mille personnes avec aus. Quand je entrai leans, li baron firent tuit si grant joie que on ne pooit goute oïr, et en louoient Nostre Signour, et disoient que il me cuidoient avoir perdu.

LXVI. LES PRISONNIERS, MENACÉS PAR LES SARRASINS, APPRENNENT LE TRAITÉ CONCLU PAR LE ROI.

334. Nous[3] n'eumes gueres demourei illec, quant on fist lever l'un des plus riches homes qui là fust, et nous mena l'on en un autre paveillon. Mout de chevaliers et d'autres gens tenoient li Sarrazin pris en une court qui estoit close de mur de terre. De ce clos où il les avoient mis, les fesoient traire l'un après l'autre, et lour demandoient : « Te veus-tu renoier ? » Ceus qui ne se vouloient renoier, on les fesoit mettre

1. Voy. § 407.
2. Leçon substituée par M Paris à *baat*.

3. Comparez le récit contenu dans ce chapitre avec les §§ 808 à 815 du *Credo*.

d'une part et coper les testes; et ceus qui se renoioient, d'autre part.

335. En ce point, nous envoia li soudans son consoil pour parler à nous; et demanderent à cui il diroient ce que li soudans nous mandoit. Et nous lour deismes que ils le deissent au bon conte Perron de Bretaingne. Il avoit gens illec qui savoient le sarrazinnois et le françois, que l'on appele drugemens, qui enromançoient le sarrazinnois au conte Perron. Et furent les paroles teix : « Sire, li soudans nous envoie à « vous pour savoir se vous vourriés estre delivre. » Li cuens respondi : « Oïl. »

336. — « Et que vous donrriés au soudanc pour « vostre delivrance? — Ce que nous pourriens faire « et souffrir par raison, » fist li cuens. — « Et donriés-vous, firent-il, pour vostre delivrance, nulz des « chastiaus aus barons d'outre mer? » Li cuens respondi que il n'i avoit pooir; car on les tenoit de l'empereor d'Alemaingne qui lor vivoit[1]. Il demanderent se nous renderiens nulz des chastiaus dou Temple ou de l'Ospital pour nostre delivrance. Et li cuens respondi que ce ne pooit estre; que quant l'on y metoit les chastelains, on lour fesoit jurer sur sains, que pour delivrance de cors de home, il ne renderoient nulz des chastiaus. Et il nous respondirent que il lour sembloit que nous n'aviens talent d'estre delivrez, et que il s'en iroient et nous en-

1. Voy. § 321.

voieroient ceus qui joueroient à nous des espées aussi comme il avoient fait aus autres. Et s'en alerent.

337. Maintenant que il s'en furent alei, se feri en nostre paveillon une grans tourbe de joenes Sarrazins, les espées caintes[1]; et amenoient avec aus un home de grant vieillesce, tout chanu, liquex nous fist demander se c'estoit voirs que nous creiens en un Dieu qui avoit estei pris pour nous, navrez et mors pour nous, et au tiers jour resuscitez. Et nous respondimes : « Oyl. » Et lors nous dist que nous ne nous deviens pas desconforter, se nous aviens souffertes ces persecucions pour li; « car encore, dist-il, « n'estes-vous pas mort pour li, ainsi comme il fu « mors pour vous; et se il ot pooir de li resusciter, « soiés certein que il vous deliverra quant li plaira. »

338. Lors s'en ala, et tuit li autre joene gens après li; dont je fu mout liés, car je cuidoie certeinnement que il nous fussent venu les testes tranchier. Et ne tarja gueres après quant les gens le soudanc vindrent, qui nous distrent que li roys nous avoit pourchacie nostre delivrance.

339. Après ce que li viex hom s'en fu alez qui nous ot reconfortez, revint li consaus le soudanc à nous, et nous dirent que li roys nous avoit pourchacie nostre delivrance, et que nous envoissiens quatre de nos gens à li pour oyr comment il avoit fait. Nous y envoiames

1. Le texte du *Credo* porte au contraire *traites*.

mon signour Jehan de Waleri le preudome, mon signour Phelippe de Monfort, mon signour Baudouin d'Ibelin, seneschal de Cypre, et mon signour Guion d'Ibelin, conestable de Cypre, l'un des miex entechiez chevaliers que je veisse onques, et qui plus amoit les gens de cest pays. Cist quatre nous raporterent la maniere comment li roys nous avoit pourchacie nostre delivrance; et elle fu teix.

LXVII. SAINT-LOUIS EST MENACÉ DE LA TORTURE; IL TRAITE AVEC LES SARRASINS.

340. Li consaus au soudanc essaierent le roy en la maniere que il nous avoient essaiés, pour veoir se li roys lour vourroit promettre à delivrer nulz des chastiaus dou Temple ne de l'Ospital, ne nulz des chastiaus aus barons dou païs; et ainsi comme Diex vout, li roys lour respondit tout en la maniere que nous aviens respondu[1]. Et il le menacierent, et li distrent que puisque il ne le vouloit faire, que il le feroient mettre es bernicles.

341. Bernicles est li plus griez tourmens que l'on puisse souffrir; et sont dui tison ploiant, endentei ou chief; et entrent li uns en l'autre, et sont lié à fors corroies de buef ou chief. Et quant il weulent mettre les gens dedans, si les couchent sus lour costez et lour

1. Voy. § 336.

mettent les jambes parmi les chevilles dedans ; et pui si font asseoir un home sur les tisons ; dont il advien ainsi qu'il ne demourra jà demi pié entier de os qu'i ne soit touz debrisiés. Et pour faire au pis que i peuent, ou chief de trois jours que les jambes son enflées, si remettent les jambes enflées dedans le bernicles, et rebrisent tout derechief. A ces menace lour respondi li roys que il estoit lour prisonniers et que il pouoient faire de li lour volentei.

342. Quant il virent que il ne pourroient vaincre l bon roy par menaces, si revindrent à li et li deman- derent combien il vourroit donner au soudanc d'argent et avec ce lour rendist Damiete. Et li roys lour res- pondi que se li soudans vouloit penre raisonnabl somme de deniers de li, que il manderoit à la royne que elle les paiast pour lour delivrance. Et il distrent « Comment est-ce que vous ne nous voulez dire qu « vous ferez ces choses ? » Et li roys respondi que i ne savoit se la royne le vourroit faire, pour ce qu elle estoit sa dame. Et lors li consaus s'en rala parle au soudanc, et raporterent au roy que se la royn vouloit paier dix cens mile besans d'or, qui valoien cinc cens mile livres[2], que il deliverroit le roy.

343. Et li roys lour demanda par lour sairemen se li soudans les deliverroit pour tant, se la royne l vouloit faire. Et il ralerent parler au soudanc, et a revenir firent le sairement au roy que il le deliver-

1. La reine Marguerite, qui était à Damiette.

2. Environ 10 132 000 francs d notre monnaie.

roient ainsi. Et maintenant que il orent jurei, li roys dist et promist aus amiraus que il paieroit volentiers les cinc cens mille livres pour la delivrance de sa gent, et Damiette pour la delivrance de son cors ; car il n'estoit pas teix que il se deust desraimbre à deniers. Quant li soudans oy ce, il dist : « Par ma foi ! larges « est li Frans quant il n'a pas barguignié sur si grant « somme de deniers. Or li alés dire, fist li soudans, « que je li doing cent mile livres pour la reançon « paier. »

LXVIII. LES PRISONNIERS DESCENDENT LE FLEUVE JUSQU'AU CAMP DU SOUDAN.

344. Lors fist entrer li soudans les riches homes en quatre galies, pour mener vers Damiete. En la galie là où je fu mis, fu li bons cuens Pierres de Bretaingne, li cuens Guillaumes de Flandres, li bons cuens Jehans de Soissons, mes sires Imbers de Biaugeu, connestables de France ; li bons chevaliers mes sires Baudouins d'Ybelin et mes sires Guis, ses freres, i furent mis.

345. Cil qui nous conduisoient en la galie, nous ariverent devant une herberge que li soudans avoit fait tendre sur le flum, de tel maniere comme vous orrez. Devant celle herberge, avoit une tour de parches de sapin et close entour de toile tainte ; et la

porte estoit de la herberge. Et dedans celle porte, estoit uns paveillons tendus, là ou li amiral, quant il aloient parler au soudanc, lessoient lour espées et lour harnois. Après ce paveillon, ravoit une porte comme la premiere; et par celle porte entroit l'on en un grant paveillon qui estoit la sale au soudanc. Après la sale, avoit une tel tour comme devant, par laquel l'on entroit en la chambre le soudanc.

346. Après la chambre le soudanc, avoit un prael; et enmi le prael, avoit une tour plus haute que toutes les autres, là où li soudans aloit veoir tout le pays et tout l'ost. Dou prael movoit une alée qui aloit au flum, là où li soudans avoit fait tendre en l'yaue un paveillon pour aler baignier[1]. Toutes ces herberges estoien closes de treillis de fust, et par dehors estoient li treillis couvert de toiles yndes, pour ce que cil qui estoien dehors ne peussent veoir dedans; et les tours toutes quatre estoient couvertes de toile.

347. Nous venimes le jeudi[2] devant l'Ascencion en ce lieu, là où ces herberges estoient tendues. Les quatre galies là où entre nous estiens en prison, ancra l'on ou devant de la herberge le soudanc. En un paveillon qui estoit assez près des herberges le soudanc descendi-on le roy. Li soudans avoit ainsi atirié : qui le samedi devant l'Ascension on li renderoit Damiete et il renderoit le roy.

1. Voy. § 352. | 2. 28 avril 1250.

LXIX. LA CONSPIRATION DES ÉMIRS ÉCLATE ; LE SOUDAN EST ASSASSINÉ.

348. Li amiral que li soudans avoit ostei de son consoil pour mettre les siens que il ot amenez d'estranges terres, pristrent consoil entre aus[1]; et dist uns saiges hom Sarrazins en tel maniere : « Signour, « vous veez la honte et la deshonour que li soudans « nous fait, que il nous oste de l'onnour là ou ses « peres nous avoit mis. Pour laquel chose nous devons « estre certein que, s'il se treuve dedans la forteresse « de Damiete, il nous fera penre et mourir en sa pri- « son, aussi comme ses aïous[2] fist aus amiraus qui « pristrent le conte de Bar et le conte de Monfort. Et « pour ce vaut-il miex, si comme il me semble, que « nous le façons occirre avant qu'il nous parte des « mains. »

349. Il alerent à ceus de la Halequa, et lour requistrent que il occeissent le soudanc, si tost comme il averoient mangié avec le soudanc, qui les en avoit semons. Or avint ainsi que après ce qu'il orent mangié, et li soudans s'en aloit en sa chambre et ot pris congié de ses amiraus, uns des chevaliers de la Halequa, qui portoit l'espée au soudanc, feri le soudanc de s'espée meismes parmi la main, entre les quatre dois, et li fendi la main jusques au bras.

1. Voy. §§ 287 et 288.
2. Ou plutôt *ses peres ;* l'aïeul de Touran-Schah n'existait plus en 1239.

350. Lors li soudans se retourna à ses amiraus, qui ce li avoient fait faire, et lour dist : « Signour, je me « pleing à vous de ceus de la Hauleca, qui me vou- « loient occirre, si comme vous le pouez veoir. » Lors respondirent li chevalier de la Haulequa à une voiz au soudanc, et distrent ainsi : « Puisque tu diz que nous « te voulons occirre, il nous vaut miex que nous t'oc- « cions que tu nous occies. »

351. Lors firent sonner les nacaires, et touz li os vint demander que li soudans vouloit[1]. Et il lour respondirent que Damiete estoit prise et que li soudans aloit à Damiete, et que il lour mandoit que il alassent après li. Tuit s'armerent et ferirent des esperons vers Damiete. Et quant nous veismes que il en aloient vers Damiete, nous fumes à grant meschief de cuer, pour ce que nous cuidiens que Damiete fust perdue. Li soudans, qui estoit joenes et legiers, s'enfui en la tour que il avoit fait faire, avec trois de ses evesques[2], qui avoient mangié avec li ; et estoit la tours dariere sa chambre, aussi comme vous avés oy ci-devant.

352. Cil de la Haleca, qui estoient cinq cens à cheval, abatirent les paveillons au soudanc, et l'assegierent entour et environ dedans la tour qu'il avoit fait faire, avec trois de ses evesques qui avoient mangié avec li, et li escrierent qu'il descendist. Et lors dist que si feroit-il, mais que il l'asseurassent. Et il distrent que il le feroient descendre à force, et que il n'estoit mie

1. Voy. § 284.

2. De ses imans.

dedans Damiete. Il li lancierent le feu grejois, qui se prist en la tour, qui estoit faite de planches de sapin et de toile de coton. La tours s'esprist hastivement, que onques si biau feu ne vi ne si droit. Quant li soudans vit ce, il descendi hastivement, et s'en vint fuiant vers le flum, toute la voie dont je vous ai avant parlei [1].

353. Cil de la Halequa avoient toute la voie rompue à lour espées; et au passer que li soudans fist pour aler vers le flum, li uns d'aus li donna d'un glaive parmi les costes, et li soudans s'enfui ou flum, le glaive trainant. Et il descendirent là, jusques à nou, et le vindrent occire ou flum, assez près de nostre galie là où nous estiens. Li uns des chevaliers, qui avoit à non Faraquataye [2], le fendi de s'espée et li osta le cuer dou ventre; et lors il en vint au roy, sa main toute ensanglantée, et li dist : « Que me donras-tu? que je « t'ai occis ton ennemi, qui t'eust mort, se il eust « vescu. » Et li roys ne li respondi onques riens.

LXX. LA VIE DES PRISONNIERS EST ENCORE MENACÉE. NOUVEAU TRAITÉ DU ROI AVEC LES ÉMIRS.

354. Il en vindrent bien trente, les espées toutes nues es mains, à nostre galie, et au col les haches danoises. Je demandai à mon signour Baudouin d'Ibelin,

1. Voy. § 346.

2. Faress-eddin Octay.

qui savoit bien le sarrazinnois, que celle gent disoient; et il me respondi que il disoient que il nous venoient les testes tranchier. Il y avoit tout plein de gens qui se confessoient à un frere de la Trinitei, qui avoit nom Jehan et estoit au conte Guillaume de Flandres. Mais endroit de moy, ne me souvint onques de pechié que j'eusse fait ; ainçois m'apensai que quant plus me deffenderoie et plus me ganchiroie, et pis me vauroit.

355. Et lors me seignai et m'agenoillai aus piés de l'un d'aus, qui tenoit une hache danoise à charpentier, et dis : « Ainsi mourut sainte Agnès. » Mes sires Guis d'Ybelin, connestables de Chypre, s'agenoilla encoste moy et se confessa à moy; et je li dis : « Je « vous asol, de tel pooir comme Diex m'a donnei. » Mais quant je me levai d'ilec, il ne me souvint onques de chose que il m'eust dite ne racontée.

356. Il nous firent lever de là où nous estiens, et nous mistrent en prison en la sente de la galie; et cuidierent mout de nostre gent que il l'eussent fait pour ce que il ne nous vouloient pas assaillir touz ensemble, mais pour nous tuer l'un après l'autre. Leans fumes à tel meschief, le soir, tout soir, que nous gisiens si à estroit, que mi pié estoient endroit le bon conte Perron de Bretaingne, et li sien estoient endroit le mien visaige.

357. L'endemain nous firent traire li amiral de la prison là où nous estiens, et nous dirent ainsi lour messaige que nous alissiens parler aus amiraus, pour

renouveler les couvenances que li soudans avoit eues à nous; et nous dirent que nous fussiens certein que se li soudans eust vescu, il eust fait coper la teste au roy et à nous touz aussi. Cil qui y porent aler y alerent; li cuens de Bretaingne et li connestables et je, qui estiens grief malade, demourames. Li cuens de Flandres, li cuens Jehans de Soissons, li dui frere d'Ibelin, et li autre qui se porent aidier, y alerent.

358. Il acorderent aus amiraus en tel maniere, que si tost comme on lour averoit delivrée Damiete, il deliverroient le roy et les autres riches homes qui là estoient ; car le menu peuple en avoit fait mener li soudans vers Babiloine, fors que ceus qu'il avoit fait tuer. Et ceste chose avoit-il faite contre les couvenances que il avoit au roy : par quoy il semble bien que il nous eust fait tuer aussi, si tost comme il eust eu Damiete.

359. Et li roys lour devoit jurer aussi à lour faire grei de dous cens mille livres avant que il partisist dou flum, et dous cens mille livres en Acre. Li Sarrazin, par les couvenances qu'il avoient au roy, devoient garder les malades qui estoient en Damiete, les arbalestres, les armeures, les chars salées et les angins jusques à tant que li roys les envoieroit querre.

LXXI. SERMENTS DES ÉMIRS. SCRUPULES ET RÉSISTANCE DU ROI.

360. Li sairement que li amiral devoient faire au roy furent devisié, et furent tel : que se il ne tenoient au roy les couvenances, que il fussent aussi honni comme cil qui par son pechié aloit en pelerinaige à Mahomet, à Maques, sa teste descouverte ; et fussent aussi honni comme cil qui lessoient lour femmes, et les reprenoient après. De ce cas, ne peuent lessier lour femmes, à la loi de Mahommet, que jamais la puissent ravoir, se il ne voit un autre homme gesir à li avant que il la puisse ravoir.

361. Li tiers sairemens fu teix : que se il ne tenoient les couvenances au roy, que il fussent aussi honni comme li Sarrazins qui manjue la char de porc. Li roys prist les sairemens desus diz des amiraus à grei, parce que messires Nicholes d'Acre, qui savoit le sarrazinnois, dist que il ne les pooient plus forz faire selonc lour loi.

362. Quant li amiral orent jurei, il firent mettre en escrit le sairement que il vouloient avoir dou roy, qui fu teix, par le consoil des proveres qui s'estoient renoié devers aus ; et disoit li escris ainsi : que se li roys ne tenoit les couvenances aus amiraus, que il fust aussi honnis comme li Crestiens qui renie Dieu et sa Mere, et privez de la compaingnie de ses douze compain-

gnons, de touz les sains et de toutes les sai...es. A ce s'acordoit bien li roys. Li dareniers poins du sairement fu teix, que se il ne tenoit les couvenances aus amiraus, que il fust aussi honnis comme li Crestiens qui renoie Dieu et sa loy, et qui en despit de Dieu crache sur la croix et marche desus.

363. Quant li roys oy ce, il dist que, se Dieu plait, cesti sairement ne feroit-il jà. Li amiral envoierent maistre Nichole, qui savoit le sarrazinnois, au roy, qui dist au roy tiex paroles : « Sire, li amiral ont grant « despit de ce que il ont jurei quanque vous requeistes, « et vous ne voulez jurer ce que il vous requierent ; « et soiés certeins que se vous ne le jurez, il vous fe- « ront la teste coper, et à toute vostre gent. » Li roys respondi que il en pooient faire lour volentei ; car il amoit miex mourir bons crestiens que ce que il vesquist ou courrous Dieu et sa Mere.

364. Li patriarches de Jerusalem, viex hom et anciens de l'aage de quatre-vins ans, avoit pourchacié asseurement des Sarrazins, et estoit venus vers le roy pour li aidier à pourchachier sa delivrance. Or est teix la coustume entre les Crestiens et les Sarrazins, que quant li roys ou li soudans meurt, cil qui sont en messagerie, soit en paennime ou en crestientei, sont prison et esclave ; et pour ce que li soudans qui avoit donnei la seurtei au patriarche fu mors, li diz patriarches fu prisonniers aussi comme nous fumes[1]. Quant li

1. Voy. § 312.

roys ot faite sa response, li uns des amiraus dist que ce consoil li avoit donnei li patriarches, et dist aus paiens : « Se vous me voulés croire, je ferai le roy « jurer ; car je li ferai la teste dou patriarche voler en « son geron. »

365. Il ne le vorent pas croire, ainçois pristrent le patriarche et le leverent de delez le roy, et le lierent à une perche d'un paveillon les mains darieres le dos, si estroitement que les mains li furent aussi enflées et aussi grosses comme sa teste, et que li sans li sailloit parmi les ongles. Li patriarches crioit au roy : « Sire, pour Dieu, jurez seurement ; car je en pren « tout le pechié sus l'ame de moy dou sairement que « vous ferez, puisque vous le beez bien à tenir. » Je ne sai pas comment li sairemens fu atiriez ; mais li amiral se tindrent bien apaié dou sairement le roy et des autres riches homes qui là estoient.

LXXII. EXÉCUTION DU TRAITÉ ; REMISE DE DAMIETTE AUX SARRASINS.

366. Dès que li soudans fu occis, on fist venir les estrumens au soudanc devant la tente le roy, et diston au roy que li amiral avoient eu grant vouloir et consoil de li faire soudanc de Babiloine. Et il me demanda se je cuidoie que il eust pris le royaume de Babiloine, se il li eussent presentei. Et je li dis que il

eust mout fait que fous, à ce que il avoient lour signour occis; et il me dist que vraiement il ne l'eust mie refusei.

367. Et sachiez que on dist que il ne demoura pour autre chose, que pour ce que il disoient que li roys estoit li plus fermes crestiens que on peust trouver. Et cest exemple en moustroient, à ce que quant il se partoit de la heberge, il prenoit sa croix à terre, et seignoit tout son cors. Et disoient que se Mahommez lour eust tant de meschief soufert à faire, il ne le creussent jamais; et disoient que se celle gent fesoient soudanc de li, il les occiroit touz, ou il devenroient crestien.

368. Après ce que les couvenances furent acordées dou roy et des amiraus et jurées, fu acordei que il nous deliverroient l'endemain de l'Ascension; et que si tost comme Damiete seroit delivrée aus amiraus, on deliverroit le cors le roy et les riches hommes qui avec li estoient, aussi comme il est devant dit. Le jeudi [1] au soir, cil qui menoient nos quatre galies vindrent ancrer en mi le flum, devant le pont de Damiete, et firent tendre un paveillon devant le pont, là où li roys descendi.

369. Au soleil levant, mes sires Geffroys de Sergines ala en la ville, et fist rendre la ville aus amiraus. Sur les tours de la ville mistrent les enseignes au soudanc. Li chevalier sarrazin se mistrent en la

1. Le jour de l'Ascension, 5 mai 1250.

ville, et commencierent à boivre des vins et furent maintenant tuit yvre : dont li uns d'aus vint à nostre galie, et trait s'espée tout ensanglantée, et dist que endroit de li il avoit tuei six de nos gens.

370. Avant que Damiete fust rendue, avoit l'on recueilli la royne en nos neis, et toute nostre gent qui estoient en Damiete, fors que les malades qui estoient en Damiete. Li Sarrazin les devoient garder par lour sairement : il les tuerent touz. Les engins le roy, que il devoient garder aussi, il les decoperent par pieces. Et les chars salées que il devoient garder pour ce que il ne manjuent point de porc, il ne les garderent pas ; ainçois firent un lit des engins, un lit de bacons et un autre de gens mors, et mistrent le feu dedans ; et y ot si grant feu que il dura le vendredi le samedi et le dymanche.

LXXIII. LE MASSACRE DES PRISONNIERS EST MIS EN DÉLIBÉRATION.

371. Le roy et nous, que il durent delivrer dès soleil levant, il nous tindrent jusques à soleil couchant ne onques ne mangames, ne li amiral aussi ; ainçois furent en desputoison tout le jour. Et disoit uns amiraus pour ceus qui estoient de sa partie : « Signour « se vous me voulez croire, moy et ceus qui sont ci de « ma partie, nous occirons le roy et ces riches homes qui « ci sont ; car de ça quarante ans n'avons mais garde

« car lour enfant sont petit, et nous avons Damiete « devers nous ; par quoy nous le poons faire plus « seurement. »

372. Uns autres Sarrasins, qui avoit non Sebreci, qui estoit nez de Morentaigne[1], disoit encontre et disoit ainsi : « Se nous occions le roy après ce que « nous avons occis le soudanc, on dira que li Egypcien « sont les plus mauvaises gens et les plus desloiaus « qui soient ou monde. » Et cil qui vouloit que on nous occeist, disoit encontre : « Il est bien voirs que « nous nous sommes trop malement deffait de nostre « soudanc que nous avons tuei ; car nous sommes alei « contre le commandemant Mahommet, qui nous com- « mande que nous gardons le nostre signour aussi « comme la prunelle de nostre œil : et vez-ci en cest « livre le commandement tout escrit. Or escoutez, « fait-il, l'autre commandement Mahommet, qui vient « après. »

373. Il leur tournoit un foillet ou livre que il te- noit, et lour moustroit l'autre commandemant Mahom- met, qui estoit teix : « En l'asseurement de la foy, « occi l'ennemi de la loy. — Or gardez comment nous « avons mesfait contre les commandemans Mahom- « met, de ce que nous avons tuei nostre signour ; et « encore ferons-nous pis se nous ne tuons le roy, « quelque asseurement que nous li aiens donnei ; car « c'est li plus forz ennemis que la loys paiennime ait. »

1. Mauritanie.

374. Nostre mors fu presque acordée : dont il avin ainsi, que uns amiraus qui estoit nostre adversaires cuida que on nous deust touz occire, et vint sus l flum, et commença à crier en sarrazinnois à ceus qu les galies menoient, et osta sa touaille de sa teste e lour fist un signe de sa touaille. Et maintenant il nou desancrerent, et nous remenerent bien une gran lieue ariere vers Babiloine. Lors cuidames-nous estr tuit perdu, et y ot maintes lermes plorées.

LXXIV. DÉLIVRANCE DES PRISONNIERS ; JOINVILL MONTE SUR LA GALÈRE DU ROI ; DÉPART DE QUEL QUES CROISÉS POUR LA FRANCE.

375. Aussi comme Diex vout, qui n'oublie pas le siens, il fu acordei, entour soleil couchant, que nou seriens delivrei. Lors nous ramena l'on, et mist l'o nos quatre galies à terre. Nous requeismes que o nous lessast aler. Il nous dirent que non feroient jus ques à ce que nous eussiens mangié : « Car ce sero « honte aus amiraus, se vous partiés de nos prison « à jeun. »

376. Et nous requeismes que on nous donnast l viande, et nous mangeriens ; et il nous distrent qu on l'estoit alei querre en l'ost. Les viandes que il nou donnerent, ce furent begniet de fourmaiges qu estoient roti au soleil pour ce que li ver n'i venissent

et œf dur cuit de quatre jours ou de cinc; et pour honnour de nous, on les avoit fait peindre par dehors de diverses colours.

377. On nous mist à terre; et en alames vers le roy, qu'il amenoient, dou paveillon là où il l'avoient tenu, vers le flum; et venoient bien vint mille Sarrazin, les espées ceintes, tuit après li, à pié. Ou flum, devant le roy, avoit une galie de Genevois, là où il ne paroit que uns seus hom desur. Maintenant que il vit le roy sur le flum, il sonna un siblet; et au son dou siblet saillirent bien de la sente de la galie quatre-vins arbalestrier bien appareillié, les arbalestres montées, et mistrent maintenant les carriaus en coche. Tantost comme li Sarrazin les virent, il touchierent en fuie aussi comme brebis; que onques n'en demoura avec le roy, fors que dous ou trois.

378. Il geterent une planche à terre pour requeillir le roy, et le conte d'Anjou son frere, et mon signour Geffroy de Sergines, et mon signour Phelipe de Annemos[1], et le marechal de France que on appeloit dou Meis, et le maistre de la Trinitei et moy. Le conte de Poitiers il retindrent en prison jusques à tant que li roys lour eust fait paier les dous cens mille livres que il lour devoit faire paier, avant que il partisist dou flum, pour lour rançon.

379. Le samedi[3] après l'Ascension, liquex samedis est l'endemain que nous fumes delivrei, vindrent

1. Nemours.

2. Le 7 mai 1250.

penre congié dou roys li cuens de Flandres[1], et li cuens de Soissons, et plusour des autres riches homes qui furent pris es galies. Li roys lour dist ainsi, que il li sembloit que il feroient bien se il atendoient jusques à ce que li cuens de Poitiers, ses freres, fust delivrés. Et il distrent que il n'avoient pooir; car les galies estoient toutes appareillies. En lour galies monterent et s'en vindrent en France, et en amenerent avec aus le bon conte Perron de Bretaingne, qui estoit si malades que il ne vesqui puis que troiz semainnes, et mourut sus mer.

LXXV. PAYEMENT DE LA RANÇON; ARGENT PRIS PAR JOINVILLE AUX TEMPLIERS.

380. L'on commença à faire le paiement le samedi au matin, et y mist l'on au paiement faire le samedi et le dymanche toute jour jusques à la nuit; que on les paioit à la balance, et valoit chascune balance dix mille livres. Quant ce vint le dymanche au vespre, les gens le roy qui fesoient le paiement, manderent au roy que il lour failloit bien encore trente mille livres. Et avec le roy n'avoit que le roy de Sezile et le marechal de France, le menistre de la Trinitei et moy; et tuit li autre estoient au paiement faire.

1. Joinville se trompe; car il cite plus loin (§§ 419, 422 et 424) le comte de Flandre comme étant à Acre avec le roi.

381. Lors dis-je au roy que il seroit bon que il envoiast querre le commandeour et le marechal dou Temple (car li maistres estoit mors), et que il lour requeist que il li prestassent les trente mille livres pour delivrer son frere. Li roys les envoia querre, et me dist li roys que je lour deisse. Quant je lour oy dit, freres Estiennes d'Otricourt, qui estoit commanderres dou Temple, me dist ainsi : « Sire de Joinville, « cis consaus que vous donnés au roi n'est ne bons « ne raisonnables ; car vous savés que nous recevons « les commandes en tel maniere, que par nos sairemens nous ne les poons delivrer, mais que à ceus « qui les nous baillent. » Assés y ot de dures paroles et de felonnesses entre moy et li.

382. Et lors parla freres Renaus de Vichiers, qui estoit marechaus dou Temple, et dist ainsi : « Sire, « lessiés ester la tençon dou signour de Joinville et « de nostre commandeour ; car, aussi comme nostre « commanderres dit, nous ne pourriens rien baillier « que nous ne fussiens parjure. Et de ce que li seneschaus vous loe que, se nous ne vous en voulons « prester que vous en preigniés, ne dit-il pas mout « grans merveilles, et vous en ferés vostre volentei ; « et se vous prenez dou nostre, nous avons bien tant « dou vostre en Acre que vous nous desdomagerés « bien. »

383. Je dis au roy que je iroie, se il vouloit ; et il le me commenda. Je m'en alai en une des galies dou Temple, en la maistre galie ; et quant je vouz des-

cendre en la sente de la galie, là où li tresors estoit, je demandai au commandeour dou Temple que il venist veoir ce que je penroie ; et il n'i deingna onques venir. Li marechaus dist que il venroit veoir la force que je li feroie.

384. Si tost comme je fu avalez là où li tresors estoit, je demandai au tresorier dou Temple, qui là estoit, que il me baillast les clez d'une huche qui estoit devant moy ; et il, qui me vit megre et descharnei de la maladie, et en l'abit que je avoie estei en prison, dist que il ne m'en bailleroit nulles. Et je regardai une coignie qui gisoit illec ; si la levai et dis que je feroie la clef le roy. Quant li marechaus vit ce, si me prist par le poing et me dist : « Sire, nous veons « bien que c'est force que vous nous faites, et nous « vous ferons baillier les clez. » Lors commanda au tresorier que on les me baillast ; ce qu'il fist. Et quant li marechaus ot dit au tresorier qui je estoie, il en fu mout esbahis.

385. Je trouvai que celle huche que je ouvri estoit à Nichole de Choisy, un serjant le roy. Je getai hors ce d'argent que je y trouvai, et me alay seoir ou chief de nostre vessel qui m'avoit amenei. Et pris le marechal de France et le lessai avec l'argent, et sur la galie mis le menistre de la Trinitei. Sus la galie li marechaus tendoit l'argent au menistre, et li menistres le me bailloit ou vessel là où je estoie. Quant nous venimes vers la galie le roy, je commençai à huchier au roy : « Sire, sire, esgardés comment je

« sui garniz. » Et li sainz hom me vit mout volentiers et mout liement. Nous baillames à ceus qui fesoient le paiement ce que j'avoie aportei.

LXXVI. LOYAUTÉ DU ROI DANS L'EXÉCUTION DU TRAITÉ.

386. Quant li paiemens fu fais, li consaus le roy qui le paiement avoit fait vint à li, et li distrent que li Sarrazin ne vouloient delivrer son frere jusques à tant que il eussent l'argent par devers aus. Aucun dou consoil y ot qui ne louoient mie le roy que il lour delivrast les deniers jusques à tant que il reust son frere. Et li roys respondi que il lour deliverroit, car il lour avoit couvent; et il li retenissent les seues couvenances se il cuidoient bien faire. Lors dist mes sires Phelipes de Nemoes au roy que on avoit forcontei aus Sarrazins une balance de dix mille livres.

387. Et li roys se courouça trop fort, et dist que il vouloit que on lour rendist les dix mille livres, pour ce que il lour avoit couvent à paier les dous cens mille livres, avant que il partisist dou flum. Et lors je passai mon signour Phelipe sus le pié, et dis au roy qu'il ne le creust pas, car il ne disoit pas voir; car li Sarrazin estoient li plus saige conteour qui fussent ou monde. Et mes sires Phelippes dist que je disoie voir, car il ne le disoit que par moquerie. Et li roys dist que male encontre eust teix moquerie :

« Et vous commant, dist li roys à mon signour Phe-
« lippe, sur la foy que me devez comme mes hom qu
« vous estes, que se les dix milles livres ne sont païes
« que vous les facez paier sans nulle faute[1]. »

388. Mout de gens avoient louei au roy que il s traisist en sa nef, qui l'atendoit en mer, pour li oste des mains aus Sarrazins. Onques li roys ne vou nullui croire; ainçois disoit que il ne partiroit do flum, aussi comme il l'avoit couvent, tant que il lou eüst paié dous cens mille livres. Si tost comme l paiemens fu fais, li roys, sanz ce que nulz ne l'e prioit, nous dist que desoremais estoit ses sairemen quitiez, et que nous nous partissiens de là, et alissien en la nef qui estoit en la mer.

389. Lors s'esmut nostre galie, et alames bien un grant lieue avant que li uns ne parlast à l'autre, pou la mesaise que nous aviens de la prison dou conte d Poitiers. Lors vint mes sires Phelippes de Monfort e un galion, et escria au roy : « Sire, sire, parlés
« vostre frere le conte de Poitiers, qui est en cel autr
« vessel. » Lors escria li roys : « Alume, alume ! »
Et si fist l'on. Lors fu la joie si grans comme elle po estre plus entre nous. Li roys entra en sa nef, et nou aussi. Uns povres pechierres ala dire à la contesse d Poitiers qu'il avoit veu le conte de Poitiers delivre et elle li fist donner vint livres de parisis.

1. Voy. §§ 21 et 764.

LXXVII. DE GAUCHER DE CHATILLON, DE L'ÉVÊQUE DE SOISSONS MARTYR ET D'UN RENÉGAT.

390. Je ne vueil pas oublier aucunes besoignes qui avindrent en Egypte tandis que nous y estiens. Tout premier je vous dirai de mon signour Gauchier de Chasteillon, que uns chevaliers, qui avoit non mon signour Jehan de Monson, me conta que il vit mon signour de Chasteillon en une rue qui estoit ou kasel là où li roys fu pris; et passoit celle rue toute droite parmi le kasel, si que on veoit les chans d'une part et d'autre. En celle rue estoit mes sires Gauchiers de Chasteillon, l'espée ou poing, toute nue.

391. Quant il veoit que li Turc se metoient parmi celle rue, il lour couroit sus, l'espée ou poing, et les flatoit hors dou casel; et au fuir que li Turc faisoient devant li (il qui traioient aussi bien devant comme dariere) le couvrirent tuit de pilez. Quant il les avoit chaciez hors dou kasel, il se desflichoit de ces pilés qu'il avoit sur li, et remetoit sa cote à armer desus li, et se dressoit sur ses estriers, et estendoit les bras atout l'epée, et crioit : « Chasteillon, chevalier! où « sont mi preudome? » Quant il se retournoit et il veoit que li Turc estoient entrei par l'autre chief, il lour recouroit sus, l'espée ou poing, et les enchaçoit; et ainsi fist par trois foiz en la maniere desus dite.

392. Quant li amiraus des galies m'ot amenei de-

vers ceus qui furent pris à terre, je enquis à ceus qui estoient entour li; ne onques ne trouvai qui me deist comment il fu pris, fors que tant que mes sires Jehans Fouinons, li bons chevaliers, me dist que, quant on l'amenoit pris vers la Massourre, il trouva un Turc qui estoit montez sur le cheval mon signour Gauchier de Chasteillon; et estoit la culiere toute sanglante dou cheval. Et il li demanda que il avoit fait de celi à cui li chevaus estoit; et li respondi que il li avoit copei la gorge tout à cheval, si comme il aparut à la culiere qui en estoit ensanglantée dou sanc.

393. Il avoit un mout vaillant home, en l'ost, qui avoit à non mon signour Jaque de Castel evesque de Soissons[1]. Quant il vit que nos gens s'en revenoient vers Damiete, il qui avoit grant desirier de aler à Dieu, ne s'en vout pas revenir en la terre dont il estoit nez; ainçois se hasta d'aler avec Dieu, et feri des esperons, et assembla aus Turs touz seux, qui à lour espées l'occistrent et le mistrent en la compaingnie Dieu, ou nombre des martirs.

394. Endementres que li roys atendoit le paiement que sa gent fesoient aus Turs pour la delivrance de son frere le conte de Poitiers, uns Sarrazins mout bien atiriés et mout biaus hom de cors, vint au roy et li presenta lait pris en pos, et flours de diverses colours et manieres, de par les enfans le Nasac, qui

1. Joinville a été trompé ici par un faux souvenir: le véritable nom de cet évêque est Gui de Château-Porcien.

avoit estei soudans de Babiloine[1]; et li fist le present en françois.

395. Et li roys li demanda où il avoit apris françois; et il dist que il avoit estei crestians; et li roys li dist : « Alez-vous-en, que à vous ne parlerai-je « plus. » Je le trais d'une part et li demandai son couvine. Et il me dist qu'il avoit estei nez de Provins, et que il estoit venus en Egypte avec le roy Jehan[2], et que il estoit mariez en Egypte et grans riches hom. Et je li diz : « Ne savez-vous pas bien que se vous « mouriés en ce point, que vous seriez damnez et « iriez en enfer?

396. Et il dist : « Oyl (car il estoit certeins que « nulle loys n'estoit si bone comme la crestienne); « mais je dout, se je aloie vers vous, la povretei là où « je seroie et le reproche. Toute jour me diroit l'on : « Veez ci le renoié! Si aim miex vivre riche et aise, « que je me meisse en tel point comme je voi. » Et je li dis que li reproches seroit plus grans ou jour dou jugement, là où chascuns verroit son mesfait, que ne seroit ce que il me contoit. Mout de bones paroles li diz qui gueres ne valurent. Ainsi se departy de moy, n'onques plus ne le vi.

1. Probablement (selon la conjecture de mon regretté confrère, M. de Slane) Al-Malek an-Nacer Dawoud qui prétendit au titre de soudan de Babylone.

2. Voy. § 165.

LXXVIII. DES SOUFFRANCES DE LA REINE A DAMIETTE.

397. Or avez oy ci-devant les grans persecucions que li roys et nous souffrimes; lesquiex persecucions, la royne n'en eschapa pas, si comme vous orrez ci-après. Car trois jours devant ce que elle acouchast, li vindrent les nouvelles que li roys estoit pris; desquiex nouvelles elle fu si effrée que toutes les fois que elle se dormoit en son lit, il li sembloit que toute sa chambre fust pleinne de Sarrazins; et s'escrioit : « Aidiés, aidiés! » Et pour ce que li enfes ne fust periz dont elle estoit grosse, elle fesoit gesir devant son lit un chevalier ancien de l'aage de quatre-vins ans, qui la tenoit par la main. Toutes les fois que la royne s'escrioit, il disoit : « Dame, n'aiés garde; car « je suis ci. »

398. Avant qu'elle fust acouchie, elle fist vuidier hors toute sa chambre, fors que le chevalier, et s'agenoilla devant li et li requist un don; et li chevaliers li otroia par son sairement. Et elle li dist : « Je vous « demant, fist-elle, par la foy que vous m'avez baillie, « que se li Sarrazin prennent ceste ville, que vous « me copez la teste avant qu'il me preignent. » Et li chevaliers respondi : « Soiés certeinne que je le ferai « volentiers; car je l'avoie jà bien enpensei, que vous « occiroie avant qu'il nous eussent pris. »

399. La royne acoucha d'un fil qui ot non Jehan;

et l'appeloit l'on Tritant, pour la grant dolour là où il fu nez. Le jour meismes que elle fu acouchie, li dist l'on que cil de Pise et de Genes s'en vouloient fuir, et les autres communes. L'endemain que elle fu acouchie, elles les manda touz devant son lit, si que la chambre fu toute pleinne, et lour dist : « Signour, « pour Dieu merci, ne laissiés pas ceste ville; car « vous veés que mes sires li roys seroit perdus, et « tuit cil qui sont pris, se elle estoit perdue. Et s'i ne « vous plait, si vous preigne pitié de ceste chietive « qui ci gist, que vous atendés tant que je soie rele-« vée. »

400. Et il respondirent : « Dame, comment ferons-« nous ce? Que nous mourons de fain en ceste ville. » Et elle lour dist que jà par famine ne s'en iroient : « Car je ferai acheter toutes les viandes en ceste « ville, et vous reteing touz desorendroit aus despens « dou roy. » Il se conseillierent et revindrent à li, et li otroierent que il demourroient volentiers; et la royne (que Diex absoille!) fist acheter toutes les viandes de la ville, qui li cousterent trois cens et soixante mille livres et plus. Avant son terme la couvint relever, pour la citei que il couvenoit rendre aus Sarrazins. En Acre s'en vint la royne pour atendre le roy.

LXXIX. LE ROI AJOURNE SES RÉCLAMATIONS CONTRE LES SARRASINS. RÉCIT DE LA TRAVERSÉE.

401. Tandis que li roys atendoit la delivrance son frere, envoia li roys frere Raoul, le frere preescheour, à un amiral qui avoit à non Faracataie[1], l'un des plus loiaus Sarrazins que je veisse onques. Et li manda que il se merveilloit mout comment il et li autre amiral soufrirent comment on li avoit ses treves si vileinnement rompues; car on li avoit tuei les malades que il devoient garder, et fait dou merrien de ses engins, et avoient ars les malades et les chars salées de porc que il devoient garder aussi.

402. Faracataie respondi à frere Raoul et dist : « Frere Raous, dites au roy que par ma loy je n'i « puis mettre consoil; et ce poise moy. Et li dites de « par moy que il ne face nul semblant que il li anuie, « tandis que il est en nostre main; car mors seroit. » Et il loa que si tost comme il venroit en Acre, que il li en souvieigne.

403. Quant li roys vint en sa nef, il ne trouva onques que sa gent li eussent riens appareillié, ne lit, ne robes; ainçois li couvint gesir, tant que nous fumes en Acre, sur les materas que li soudans li avoit bailliez, et vestir les robes que li soudans li avoit fait baillier et taillier, qui estoient de samit noir, forrei

1. Voy. § 353.

de vair et de griz; et y avoit grant foison de noiaus touz d'or.

404. Tandis que nous fumes en la mer, par six jours, je qui estoie malades, me seoie touz jours decoste le roy. Et lors me conta il comment il avoit estei pris, et comment il avoit pourchacie sa reançon et la nostre, par l'aide de Dieu. Et me fist conter comment je avoie estei pris en l'yaue; et après il me dist que je devoie grant grei savoir à Nostre Signour, quant il m'avoit delivrei de si granz perilz. Mout regretoit la mort dou conte d'Artois son frere, et disoit que, mout envis, se fust tant souffers de li venir veoir comme li cuens de Poitiers, que il ne le fust venus veoir es galies.

405. Dou conte d'Anjou, qui estoit en sa nef, se pleingnoit aussi à moy que nulle compaignie ne li tenoit. Un jour, demanda que li cuens d'Anjou faisoit; et on li dist que il jouoit aus tables à mon signour Gautier d'Anemoes[1]. Et il ala là touz chancelans pour la flebesce de sa maladie; et prist les dez et les tables et les geta en la mer; et se courouça mout fort à son frere de ce que il s'estoit si tost pris à jouer aus deiz. Mais mes sires Gautiers en fu li miex paiez; car il geta touz les deniers qui estoient sus le tablier (dont il y avoit grant foison) en son geron, et les emporta.

1. Nemours.

LXXX. TRIBULATIONS DE JOINVILLE A ACRE.

406. Ci après orrez de plusours persecucions et tribulacions que j'oy en Acre, desquiez Diex, à cui je m'atendoie et à cui je m'atent, me delivra. Et ces choses ferai-je escrire, pour ce que cil qui les orront aient fiance en Dieu en lour persecucions et tribulacions ; et Diex lour aidera aussi comme il fist moy.

407. Or disons donc que quant li roys vint en Acre, toutes les processions d'Acre li vindrent à l'encontre recevoir jusques à la mer, à mout grant joie. L'on me amena un palefroi. Si tost comme je fu montez sus, li cuers me failli ; et je dis à celi qui le palefroy m'avoit amenei, que il me tenist que je ne cheisse. A grant peinne me monta l'on les degrez de la sale le roy. Je me assis à une fenestre, et uns enfes delez moi (et avoit entour dix ans de aage), qui avoit à non Berthelemin, et estoit fiz bertars à mon signour Ami de Monbeliart signour de Monfaucon[1].

408. Endementres que je seoie illec, là où nus ne se prenoit garde de moy, là me vint uns vallez en une cote vermeille à dous roies jaunes, et me salua, et me demanda se je le cognoissoie ; et je li dis nanin. Et il me dist que il estoit d'Oiselair, le chastel mon oncle. Et je li demandai à cui il estoit ; et il me dist que il n'estoit à nullui, et que il demourroit avec moy, se je

1. Voy. § 332.

vouloie ; et je dis que je le vouloie mout bien. Il m'ala maintenant querre coifes blanches et me pingna mout bien.

409. Et lors m'envoia querre li roys pour mangier avec li ; et je y alai atout le corcet que l'on m'avoit fait en la prison des rongnures de mon couvertour ; et mon couvertour lessai à Berthelemin l'enfant, et quatre aunes de camelin que l'on m'avoit donnei pour Dieu en la prison. Guillemins mes nouviaus varlez, vint trenchier devant moy, et pourchassa de la viande à l'enfant tant comme nous mengames.

410. Mes vallez noviaus me dist que il m'avoit pourchacié un hostel tout delez les bains, pour moy laver de l'ordure et de la suour que j'avoie aportée de la prison. Quant ce vint le soir que je fu ou baing, li cuers me failli et me pasmai ; et à grant peinne m'en trait l'on hors dou baing jusques à mon lit. L'endemain, uns viex chevaliers qui avoit non mon signour Perron de Bourbonne, me vint veoir, et je le reting entour moy : il m'apleja en la ville ce qu'il me failli pour vestir et pour moy atourner.

411. Quant je me fu areez, bien quatre jours après ce que nous fumes venu, je alai veoir le roy ; et m'enchoisonna, et me dist que je n'avoie pas bien fait quant je avoie tant tardei à li veoir ; et me commenda, si chiere comme j'avoie s'amour, que mangasse avec li adès et au soir et au main jusques à tant que il eust areei que nous feriens, ou d'aler en France ou de demourer.

412. Je dis au roy que mes sires Pierres de Courtenay me devoit quatre cens livres de mes gaiges, lesquiex il ne me vouloit paier. Et li roys me respondi que il me feroit bien paier des deniers que il devoit au signour de Courtenay; et si fist-il. Par le consoil mon signour Perron de Bourbone, nous preismes quarante livres pour nos despens et le remenant commendames à garder au commandeour dou palais dou Temple. Quant ce vint que j'oi despendu les quarante livres, je envoiai le pere Jehan Caym de Sainte-Manehost, que je avoie retenu outre mer, pour querre autres quarante livres. Li commenderres li respondi que il n'avoit denier dou mien, et que il ne me congnoissoit.

413. Je alai à frere Renaut de Vichiers, qui estoit maistres dou Temple par l'aide dou roy, pour la courtoisie que il avoit faite au roy en la prison (dont je vous ai parlei[1]), et me plainz à li dou commandeour dou palais, qui mes deniers ne me vouloit rendre que je li avoie commandez. Quant il oy ce, il s'esfrea fort, et me dist: « Sire de Joinville, je vous aim mout; « mais soiés certeins que se vous ne vous voulez soufrir de « ceste demande, je ne vous amerai jamais; car vous « voulés faire entendant aus gens que nostre frere « sont larron. » Et je li dis que je ne me soufferroie jà, se Dieu plait.

414. En ceste mesaise de cuer je fu quatre jours,

1. Voy. § 382 à 384.

comme cil qui n'avoit plus de touz deniers pour despendre. Après ces quatre jours, li maistres vint vers moy touz rians, et me dist que il avoit retrouvei mes deniers. La maniere comment il furent trouvei, ce fu pour ce que il avoit changié le commendeour dou palais, et l'avoit envoié à un cazel que on appelle le Saffran; et cil me rendi mes deniers.

LXXXI. MALADIE DE JOINVILLE. GÉNÉROSITÉ DU COMTE DE POITIERS.

415. Li evesques d'Acre qui lors estoit (qui avoit estei nez de Provins), me fist prester la maison au curei de Saint-Michiel. Je avoie retenu Caym de Sainte-Manehot, qui mout bien me servi dous ans, miex que hom que j'eusse onques entour moy ou pays; et plusours gens avoie retenu avecques moy. Or estoit ainsi que il avoit une logete, à mon chevet, par où l'on entroit ou moustier.

416. Or avint ainsi que une contenue me prist, par quoy j'alai au lit, et toute ma mesnie aussi. Ne onques un jour toute jour je n'oy onques qui me peust aidier ne lever; ne je n'atendoie que la mort, par un signe qui m'estoit delez l'oreille: car il n'estoit nus jours que l'on n'aportast bien vingt mors ou plus ou moustier; et de mon lit, toutes les foiz que on les aportoit, je ouoie chanter, *Libera me Domine*. Lors je plorai et

rendi graces à Dieu, et li dis ainsi : « Sire, aourez « soies-tu de ceste soufraite que tu me fais ; car mains « bobans ai eus à moy couchier et à moy lever. Et te « pri, Sire, que tu m'aides, et me delivres de ceste « maladie. » Et aussi fist-il, moy et ma gent.

417. Après ces choses je requis à Guillemin, mon nouvel escuier, qu'il me rendist conte ; et si fist-il ; et trouvai que il m'avoit bien doumagié de dix livres de tournois et de plus. Et me dist, quant je li demandai, que il les me renderoit quand il pourroit. Je li donnai congié, et li dis que je li donnoie ce que il me devoit, car il l'avoit bien deservi. Je trouvai par les chevaliers de Bourgoingne, quant il revindrent de prison (que il l'avoient amenei en lour compaignie), que c'estoit li plus courtois lierres qui onques fust : car quant il falloit à aucun chevalier coutel ou courroie, gans ou esperons, ou autre chose, il l'aloit enbler, et puis si li donnoit.

418. En ce point que li roys estoit en Acre, se prirent li frere le roy à jouer aux deiz ; et jouoit li cuens de Poitiers si courtoisement, que quant il avoit gaingnié, il fesoit ouvrir la sale et fesoit appeler les gentis homes et les gentis femmes, se nulz en y avoit, et donnoit à poingnies aussi bien les siens deniers comme il fesoit ceus que il avoit gaingniés. Et quant il avoit perdu, il achetoit par esme les deniers à ceus à cui il avoit joué, et à son frere le conte d'Anjou et aus autres ; et donnoit tout, et le sien et l'autrui.

LXXXII. LE RETOUR DU ROI EST MIS EN DÉLIBÉRATION.

419. En ce point que nous estiens en Acre, envoia li roys querre ses freres et le conte de Flandres[1], et les autres riches homes, à un dymanche, et lour dist ainsi : « Signour, ma dame la royne ma mere m'a « mandei et prié, tant comme elle puet, que je m'en « voise en France, car mes royaumes est en grant « peril : car je n'ai ne paiz ne treves au roi d'Angle- « terre. Cil de ceste terre à cui j'en ai parlei, m'ont « dit que se je m'en voi, ceste terre est perdue ; car il « s'en venront tuit en Acre après moy pour ce que « nulz n'i osera demourer à si pou de gent. Si vous « pri, fist-il, que vous y pensez ; et pour ce que la « besoingne est grosse, je vous donne respit, de moy « respondre ce que bon vous semblera, jusques à d'ui « en huit jours. »

420. Dedans ces huit jours vint li legas à moy, et me dist ainsi, que il n'entendoit mie comment li roys eust pooir de demourer ; et me proia mout à certes que je m'en vousisse revenir en sa nef. Et je li respondi que je n'en avoie pooir ; car je n'avoie riens, ainsi comme il le savoit, pour ce que j'avoie tout perdu en l'yaue, là où j'avoie estei pris.

421. Et ceste response ne li fis-je pas pour ce que je ne fusse mout volentiers alez avec li, mais que pour une parole que mes sires de Bollaimmont[2], mes

1. Voy. § 379.

2. Plus loin, *Boulaincourt* (§ 431)

cousins germains (que Diex absoille!) me dist quant je m'en alai outre mer: « Vous en alez outre mer, « fist-il; or vous prenés garde au revenir; car nulz « chevaliers, ne povres ne riches, ne puet revenir que « il ne soit honniz, se il laisse en la main des Sarra- « zins le peuple menu Notre Signour, en laquel com- « paingnie il est alez. » Li legas se courouça à moy, et me dist que je ne le deusse pas avoir refusei.

LXXXIII. AVIS DIVERS SOUTENUS DANS LE CONSEIL. JOINVILLE S'OPPOSE AU DÉPART.

422. Le dymanche après, revenimes devant le roy; et lors demanda li roys à ses freres, et aus autres barons et au conte de Flandres[1], quel consoil il li donroient, ou de s'alée ou de sa demourée. Il respondirent tuit que il avoient chargié à mon signour Guion Malvoisin le consoil que il vouloient donner au roy. Li roys li commanda que il deist ce que il li avoient chargié; et il dist ainsi:

423. « Sire, vostre frere et li riche home qui ci « sont, ont regardei à vostre estat, et ont veu que vous « n'avez pooir de demourer en cest païs à l'onour de « vous ne de vostre regne; que de touz les chevaliers « qui vindrent en vostre compaingnie (dont vous en

1. Voy. § 379.

« amenates en Cypre dous mille et huit cens), il n'en « a pas en ceste ville cent de remenant. Si vous « loent-il, sire, que vous en alez en France, et pour-« chaciés gens et deniers, par quoy vous puissés has-« tivement revenir en cest païs, vous vengier des « ennemis Dieu qui vous ont tenu en lour prison.

424. Li roys ne se vout pas tenir à ce que mes sires Guis Malvoisin avoit dit; ains demanda au conte d'Anjou, au conte de Poitiers et au conte de Flandres, et à plusours autres riches homes qui seoient emprès aus; et tuit s'acorderent à mon signour Guion Malvoisin. Li legas demanda au conte Jehan de Japhe[1], qui seoit emprès aus, que il li sembloit de ces choses. Li cuens de Japhe li proia qu'il se soufrist de celle « demande, « pour ce, fist-il, que mes chastiaus est « en marche ; et se je looie au roy la demourée, l'on « cuideroit que ce fust pour mon proufit. »

425. Lors li demanda li roys, si à certes comme il pot, que il deist ce que il li en sembloit. Et il li dist que se il pooit tant faire que il peust herberge tenir aus chans dedans un an, que il feroit sa grant honour se il demouroit. Lors demanda li legas à ceus qui seoient après le conte de Japhe; et tuit s'acorderent à mon signour Guion Malvoisin.

426. Je estoie bien li quatorziemes assis encontre le legat. Il me demanda que il m'en sembloit; et je li respondi que je m'acordoie bien au conte de Japhe.

1. Voy. § 158.

Et li legas me dist, touz courouciez, comment ce pourroit estre que li roys peust tenir heberges à si pou de gens comme il avoit. Et je li respondi aussi comme courouciez, pour ce que il me sembloit que il le disoit pour moy atteinner : « Sire, et je le vous dirai, puisque il vous plait.

427. « L'on dit, sire (je ne sai ce c'est voirs), que « li roys n'a encore despendu nulz de ses deniers, ne « mais que des deniers aus clers[1]. Si mette li roys ses « deniers en despense, et envoit li roys querre cheva- « liers en la Morée et outre mer ; et quant l'on orra « nouvelle que li roys donne bien et largement, cheva- « lier li venront de toutes pars, par quoy il pourra « tenir heberges dedans un an, se Dieu plait. Et par sa « demourée seront delivrei li povre prisonnier qui ont « estei pris ou servise Dieu et ou sien, qui jamais « n'en istront se li roys s'en va. » Il n'avoit nul illec qui n'eust de ses prochains amis en la prison ; par quoy nulz ne me reprist, ainçois se pristrent tuit à plorer.

428. Après moy, demanda li legas à mon signour Guillaume de Biaumont, qui lors estoit mareschaus de France, son semblant ; et il dist que j'avoie mout bien dit ; « et vous dirai, dist-il, raison pourquoy. » Mes sires Jehans de Biaumont, li bons chevaliers, qui estoit ses oncles et avoit grant talent de retourner en France, l'escria mout felonnessement, et li dist : « Orde lon-

1. La subvention du clergé pour la croisade.

« gaingne, que voulez-vous dire? Raseez-vous touz « quoys! »

429. Li roys li dist : « Mes sires Jehans, vous faites « mal, lessiés-li dire. — Certes, sire, non ferai. » Il le couvint taire; ne nulz ne s'acorda onques puis à moy, ne mais que li sires de Chatenai. Lors nous dist li roys : « Signour, je vous ai bien oys, et je vous res- « ponderai de ce que il me plaira à faire, de hui en « huit jours. »

LXXXIV. REPROCHES ADRESSÉS A JOINVILLE; ENTRETIEN SECRET AVEC LE ROI.

430. Quant nous fumes parti d'illec, et li assaus me commença de toutes pars : « Or est fous, sire de Join- « ville, li roys, se il ne vous croit contre tout le con- « soil dou royaume de France. » Quant les tables furent mises, li roys me fist seoir delez li au mangier, là où il me fesoit touz jours seoir se sui frere n'i estoient. Onques ne parla à moy tant comme li mangiers dura : ce que il n'avoit pas acoustumei, que il ne gardast touz jours à moy en mangant. Et je cuidoie vraiement que il fust courouciez à moy, pour ce que je dis que il n'avoit encore despendu nulz de ses deniers, et que il despendist largement.

431. Tandis que li roys oy ses graces, je alai à une fenestre ferrée qui estoit en une reculée devers le che-

vet dou lit le roy; et tenoie mes bras parmi les fers de la fenestre, et pensoie que se li roys s'en venoit en France, que je m'en iroie vers le prince d'Antioche[1] (qui me tenoit pour parent, et qui m'avoit envoyé querre), jusques à tant que une autre alée me venist ou pays, par quoy li prisonnier fussent delivre, selonc le consoil que li sires de Boulaincourt[2] m'avoit donnei.

432. En ce point que je estoie illec, li roys se vint apuier à mes espaules, et me tint ses dous mains sur la teste. Et je cuidai que ce fust mes sires Phelippes d'Anemos, qui trop d'ennui m'avoit fait le jour pour le consoil que je li avoie donnei; et dis ainsi : « Les-« siés-moy en paiz, mes sire Phelippes. » Par male avanture, au tourner que je fiz ma teste, la mains le roy me chei parmi le visaige; et cognu que c'estoit li roys à une esmeraude que il avoit en son doy. Et il me dist : « Tenez-vous touz quoys; car je vous vueil de-« mander comment vous fustes si hardis que vous, « qui estes uns joennes hons, m'osastes loer ma de-« mourée, encontre touz les grans homes et les saiges « de France qui me looient m'alée. »

433. « Sire, fis-je, se j'avoie la mauvestié en mon « cuer, si ne vous loeroie-je à nul fuer que vous la « feissiés. — Dites-vous, fist-il, que je feroie que « mauvaiz se je m'en aloie? — Si m'aïst Diex, sire, « fis-je, oyl. » Et il me dist : « Se je demeur de-

1. Boémond V (voy. § 522.)

2. Voy. § 421.

« mourrez-vous? » Et je li dis que oyl, « se je puis « ne dou mien ne de l'autruy. — Or soiés touz aises, « dist-il, car je vous sai mout bon grei de ce que vous « m'avez loei ; mais ne le-dites à nullui toute celle « semainne. »

434. Je fu plus aises de celle parole, et me deffendoie plus hardiement contre ceus qui m'assailloient. On appelle les païsans dou païs, *poulains ;* dont mes sires Pierres d'Avalon, qui demouroit à Sur, oy dire que on me appeloit poulain pour ce que j'avoie conseillié au roy sa demourée avecques les poulains. Si me manda mes sires Pierres d'Avalon que je me deffendisse vers ceus qui m'apeloient poulain, et lour deisse que j'amoie miex estre poulains que roncins recreus, aussi comme il estoient.

LXXXV. LE ROI ANNONCE QU'IL RESTE EN TERRE SAINTE.

435. A l'autre dymanche, revenimes tuit devant le roy ; et quant li roys vit que nous fumes tuit venu, si seigna sa bouche et nous dist ainsi (après ce que il ot appelei l'aide dou Saint-Esperit, si comme je l'entent ; car ma dame ma mere me dist que toute fois que je vourroie dire aucune chose, que je appelasse l'aide dou Saint-Esperit, et que je seignasse ma bouche).

436. La parole le roy fu teix : « Signour, fist-il, je « vous merci mout à touz ceus qui m'ont loei m'alée

« en France, et si rent graces aussi à ceus qui m'ont « loei ma demourée; mais je me sui avisiez que se je « demeur je n'i voy point de peril que mes royaumes « se perde; car ma dame la royne a bien gent pour le « deffendre. Et ai regardei aussi que li baron de cest « païs dient, se je m'en voi, que li royaumes de Jeru- « salem est perdus; que nulz n'i osera demourer après « moy.

437. « Si ai regardei que à nul fuer je ne lairoie le « royaume de Jerusalem perdre, lequel je sui venuz « pour garder et pour conquerre; si est mes consaus « teix, que je sui demourez, comme à orendroit. Si « di-je à vous, riche home qui ci estes, et à touz au- « tres chevaliers qui vourront demourer avec moy, « que vous veigniez parler à moy hardiement; et je vous « donrai tant, que la coulpe n'iert pas moie, mais vos- « tre, se vous ne voulez demourer. » Mout en y ot qui oïrent ceste parole, qui furent esbahi; et mout en y ot qui plorerent.

LXXXVI. SAINT LOUIS DÉCIDE LE DÉPART DE SES FRÈRES; IL RETIENT JOINVILLE A SES GAGES.

438. Li roys ordena, si comme l'on dist, que sui frere retourneroient en France. Je ne sai se ce fu à lour requeste, ou par la volentei dou roy. Ceste parole que li roys dist de sa demourée, ce fu entour la

saint-Jehan. Or avint ainsi que le jour de la saint-Jaque[1], quel[2] pelerins je estoie et qui mainz biens m'avoit fait, li roys fu revenus en sa chambre de la messe, et apela son consoil qui estoit demourez avec li : c'est à savoir mon signour Perron le Chamberlain, qui fu li plus loiaus hom et li plus droituriers que je veisse onques en hostel de roy; mon signour Geffroy de Sergines, le bon chevalier et le preudome; mon signour Gilon le Brun, et bon chevalier et preudome, cui li roys avoit donnei la connestablie de France, après la mort mon signour Hymbert de Biaugeu le preudome.

439. A ceus parla li roys en tel maniere tout haut, aussi comme en couroussant : « Signour, il a jà un « moys que l'on sait ma demourée, ne je n'ai encore « oy nouvelles que vous m'aiés retenu nulz chevaliers. « — Sire, firent-il, nous n'en poons mais; car chas- « cuns se fait si chier, pour ce que il s'en vuelent aler « en lour païs, que nous ne lour oseriens donner ce « que il demandent. — Et qui, fist li roys, trouverés- « vous à meillour marchié? — Certes, sire, firent-il, « le seneschal de Champaingne; mais nous ne li ose- « riens donner ce qu'il demande. »

440. Je estoie à l'instant enmi la chambre le roy, et oy ces paroles. Lors dist li roys : « Apelez-moi le se- « neschal. » Je alai à li et m'agenoillai devant li; et

1. Le 25 juillet 1250.

2. *Quel* signifie *duquel*. Voyez plus loin (§ 455) *en quel messaige* signifiant *in cujus legationem*.

il me fist seoir, et me dist ainsi : « Seneschaus, vous « savés que je vous ai mout amei, et ma gent me dient « que il vous treuvent dur. Comment est-ce? — Sire, « fis-je, je n'en puis mais ; car vous savez que je fu « pris en l'yaue, et ne me demoura onques riens que « je ne perdisse tout ce que j'avoie. » Et il demanda que je demandoie ; et je dis que je demandoie dous mille livres jusques à Pasques[1] pour les dous pars de l'année.

441. « Or me dites, fist-il, avez-vous barguignié « nulz chevaliers? » Et je dis : « Oyl, mon signour « Perron de Pontmolain, li tiers à baniere, qui cous- « tent quatre cens livres jusques à Pasques. » Et il conta par ses doiz. « Ce sont, fist-il, douze cens livres « que vostre nouvel chevalier cousteront. — Or regar- « dez, sire, fis-je, se il me couvenra bien huit cens « livres pour moy monter et pour moy armer, et pour « mes chevaliers donner à mangier : car vous ne vou- « lés pas que nous mangiens en vostre ostel. » Lors dist à sa gent : « Vraiement, fist-il, je ne voi ci point « d'outraige ; et je vous retieng, » fist-il à moy.

LXXXVII. LES FRÈRES DU ROI S'EMBARQUENT. ENVOYÉS DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC II ET DU SOUDAN DE DAMAS.

442. Après ces choses atirierent li frere au roy lour

1. Jusqu'à Pâques de l'an 1251. (Voy. § 499.)

navie, et li autre riche home qui estoient en Acre. Au partir que il firent d'Acre, li cuens de Poitiers empronta joiaus à ceus qui ralerent en France ; et à nous, qui demourames, en donna bien et largement[1]. Mout me prierent li uns freres et li autres que je me preisse garde dou roy ; et me disoient que il n'i demouroit nullui en cui il s'atendissent tant. Quant li cuens d'Anjou vit que requeillir le couvenroit en la nef, il mena tel duel que tuit s'en merveillierent ; et toutevoiz s'en vint-il en France.

443. Il ne tarda pas grantmant après ce que li frere le roy furent parti d'Acre, que li messaige l'empereour Ferri vindrent au roy et li aporterent lettres de creance, et dirent au roy que li emperieres les avoit envoiés pour nostre delivrance. Au roy moustrerent lettres que li emperieres envoioit au soudanc, qui mors estoit (ce que li emperieres ne cuidoit pas) ; et li mandoit li emperieres que il creust ses messaiges de la delivrance le roy. Mout de gens distrent que il ne nous fust pas mestier que li messaige nous eussent trouvez en la prison ; car l'on cuidoit que li emperieres eust envoié ses messaiges plus pour nous encombrer que pour nous delivrer. Li messaige nous trouverent delivres ; si s'en alerent.

444. Tandis que li roys estoit en Acre, envoia li soudans de Damas[2] ses messaiges au roy, et se plainst mout à li des amiraus de Egypte, qui avoient son cou-

1. Voy. § 123.

2. Voy. § 144.

sin le soudanc tuei; et promist au roy que se il li vousloit aidier, que il li deliverroit le royaume de Jerusalem, qui estoit en sa main. Li roys ot consoil que il feroit response au soudanc de Damas par ses messaiges propres, lesquiex il envoya au soudanc. Avec les messaiges qui là alerent, ala freres Yves li Bretons, de l'ordre des freres Preescheours, qui savoit le sarrazinois[1].

445. Tandis que il aloient de lour hostel à l'ostel dou soudanc, freres Yves vit une femme vieille qui traversoit parmi la rue, et portoit en sa main destre une escuellée pleinne de feu, et en la senestre une phiole pleinne d'yaue. Freres Yves li demanda : « Que « veus-tu de ce faire? » Elle li respondi qu'elle voulait dou feu ardoir paradis, que jamais n'en fust point, et de l'yaue esteindre enfer, que jamais n'en fust point. Et il li demanda : « Pourquoy veus-tu ce faire? « — Pour ce que ce je ne vueil que nulz face jamais « bien pour le guerredon de paradis avoir, ne pour « la poour d'enfer; mais proprement pour l'amour « de Dieu avoir, qui tant vaut, et qui tout le bien « nous puet faire. »

LXXXVIIII. DE JEAN L'ERMIN, ARTILLEUR DU ROI

446. Jehans li Ermins, qui estoit artilliers le roy, ala lors à Damas pour acheter cornes et glu pour faire

1. Voy. § 458.

arbalestres; et vit un vieil home, mout ancien, seoir sur les estaus de Damas. Cis viex hom l'apela et li demanda se il estoit crestiens; et il li dist oyl. Et il li dist : « Mout vous devez haïr entre vous crestiens;
« que j'ai veu tel fois que li roys Baudouins de Jeru-
« salem, qui fu mesiaus, desconfist Salehadin; et
« n'avoit que trois cens homes à armes, et Salehadin
« trois milliers : or estes tellement[1] menei par vos
« pechiés, que nous vous prenons aval les chans
« comme bestes. »

447. Lors li dist Jehans li Ermins que il se devoit bien taire des pechiez aus crestiens, pour les pechiez que li Sarrazin fesoient, qui mout sont plus grant. Et li Sarrazins respondi que folement avoit respondu. Et Jehans li demanda pourquoy. Et il li dist que il li diroit, mais il li feroit avant une demande. Et il demanda se il avoit nul enfant. Et il li dist : « Oyl, un « fil. » Et il li demanda douquel il li anuieroit plus, se on lui donnoit une bufe, ou de li ou de son fil. Et il li dist que il seroit plus courouciez de son fil, se il le feroit, que de li.

448. « Ore te faiz, dist li Sarrazins, ma response
« en tel maniere : que entre vous crestiens estes fil
« de Dieu, et de son non de Crist estes appelei cres-
« tien; et tel courtoisie vous fait que il vous a bailliez
« enseignours, par quoy vous congnoissiés quant vous
« faites le bien et quant vous faites le mal. Dont Diex
« vous sait pejor grei d'un petit pechié, quant vous

1. Au lieu de *tel* : correction de M. Paris.

« le faites, que il ne fait à nous d'un grant, qui n'en « cognoissons point, et qui soumes si aveugle que « nous cuidons estre quite de tous nos pechiez se « nous nous poons laver en yaue avant que nous « mouriens, pour ce que Mahommez nous dit à la « mort que par yaue seriens sauf. »

449. Jehans li Ermins estoit en ma compaingnie, puis que je reving d'outre mer, que je m'en aloie à Paris. Aussi comme nous mangiens en paveillon, une grans tourbe de povres gens nous demandoient pour Dieu, et fesoient grant noise. Uns de nos gens, qui là estoit, commanda et dist à un de nos vallez : « Lieve « sus, et chace hors ces povres. »

450. — « A ! fist Jehans li Ermins, vous avez trop « mal dit ; car se li roys de France nous envoioit « maintenant par ses messaiges à chascun cent mars « d'argent, nous ne les chaceriens pas hors ; et vous « chaciés ceus envoiez qui vous offrent qu'i vous dour- « ront quanque l'on vous puet donner : c'est à savoir « que il vous demandent que vous lour donnez pour « Dieu, c'est à entendre que vous lour donnez dou « vostre, et il vous dourront Dieu. Et Diex le dist de « sa bouche, que il ont pouoir de li donner à nous ; « et dient li saint que li povre nous peuent acorder « à li, en tel maniere que, ainsi comme l'yaue estaint « le feu, l'aumosne estaint le pechié. Si ne vous aviei- « gne jamais, dist Jehans, que vous chaciés les po- « vres ainsi ; mais donnés-lour, et Diex vous donra. »

LXXXIX. ENVOYÉS DU VIEUX DE LA MONTAGNE ; RÉPONSE A LEURS MENACES.

451. Tandis que li roys demouroit en Acre, vindrent li messaige au Vieil de la Montaingne[1] à li. Quant li roys revint de sa messe, il les fist venir devant li. Li roys les fist asseoir en tel maniere, que il avoit un amiral devant, bien vestu et bien atournei; et darieres son amiral avoit un bachelier bien atournei, qui tenoit trois coutiaus en son poing, dont li uns entroit ou manche de l'autre ; pour ce que se li amiraus eust estei refusez, il eust presentei au roy ces trois coutiaus pour li deffier. Dariere celi qui tenoit les trois coutiaus, avoit un autre qui tenoit un bouqueran entorteillié entour son bras, que il eust aussi presentei au roy pour li ensevelir, se il eust refusée la requeste au Vieil de la Montaigne.

452. Li roys dist à l'amiral que il li deist sa volentei; et li amiraus li bailla unes lettres de creance, et dist ainsi : « Mes sires m'envoie à vous demander « se vous le cognoissiés. » Et li roys respondi que il ne le cognoissoit point, car il ne l'avoit onques veu; mais il avoit bien oy parler de li. « Et, quant vous « avez oy parler de mon signour, dist li amiraus, je « me merveil mout que vous ne li avez envoié tant « dou vostre que vous l'eussiez retenu à ami, aussi

1. Voy. § 249.

« comme l'emperieres d'Alemaingne, li roys de Hon-
« guerie, li soudans de Babiloine et li autre li font
« touz les ans; pour ce que il sont certein que il ne
« peuent vivre mais que tant comme il plaira à mon
« signour. »

453. « Et se ce ne vous plait à faire, si le faites « aquitier dou treu que il doit à l'Ospital et au Tem- « ple, et il se tenra apaiez de vous. » Au Temple et à l'Ospital il rendoit lors treu, pour ce que il ne doutoient riens les Assacis, pour ce que li Viex de la Montaingne n'i puet riens gaaignier se il fesoit tuer le maistre dou Temple ou de l'Ospital; car il savoit bien que se il en feist un tuer, l'on y remeist tantost un autre aussi bon. Et pour ce ne vouloit-il pas perdre les Assacis en lieu là où il ne puet riens gaaingnier. Li rois respondi à l'amiral que il revenist à la relevée.

454. Quant li amiraus fu revenus, il trouva que li rois seoit en tel maniere, que li maistres de l'Ospital li estoit d'une part, et li maistre dou Temple d'autre. Lors li dist li roys que il li redeist ce que il li avoit dit au matin; et il dist que il n'avoit pas consoil dou redire, mais que devant ceus qui estoient au matin avec le roy. Lors li distrent li dui maistre : « Nous « vous commandons que vous le dites. » Et il lour dist que il le diroit, puis que il le commandoient. Lors li firent dire li dui maistre en sarrazinnois, que il venist l'endemain parler à aus en l'Ospital; et il si fist.

455. Lors li firent dire li dui maistre que mout estoit hardis ses sires, quant il avoit osei mander au roy si dures paroles; et li firent dire que, se ne fust pour l'honour dou roy, en quel[1] messaige il estoient venu, que il les feissent noier en l'orde mer d'Acre, en despit de lour signour. « Et vous commandons « que vous en ralez vers vostre signour, et dedens « quinzainne vous soiés ci-ariere, et apportez au roy « tiex lettres et tiex joiaus, de par vostre signour, « dont li roys se teingne apaiez et que il vous en sache « bon grei. »

XC. LES ENVOYÉS DU VIEUX DE LA MONTAGNE REVIENNENT AVEC DES PAROLES DE PAIX; MESSAGE DE FRÈRE YVES LE BRETON.

456. Dedans la quinzeinne revindrent li messaige le Vieil en Acre, et apporterent au roy la chemise dou Vieil ; et distrent au roy, de par le Vieil, que c'estoit senefiance que aussi comme la chemise est plus près dou cors que nus autres vestemens[2] aussi veut li Viex tenir le roy plus près à amour que nul autre roy. Et il li envoia son anel, qui estoit de mout fin or, là où ses nons estoit escris; et li manda que

1. Voy. § 438, *quel pelerins*, signifiant *cujus peregrinus*.

2. Une comparaison analogue est employée dans le *Credo* (§ 819).

par son anel respousoit-il le roy ; que il vouloit que dès lors en avant fussent tuit un.

457. Entre les autres joiaus que il envoia au roy, li envoia un oliphant de cristal mout bien fait, et une beste que l'on appelle orafle, de cristal aussi, pommes de diverses manieres de cristal, et jeuz de table et de eschiez ; et toutes ces choses estoient fleuretées de ambre, et estoit li ambres liez sur le cristal à beles vignetes de bon or fin. Et sachiez que si tost comme li messaige ouvrirent lour escrins là où ces choses estoient, il sembla que toute la chambre fust embausmée, si souef floroient.

458. Li roys renvoia ses messaiges au Vieil, et li renvoia grant foison de joiaus, escarlates, coupes d'or et frain d'argent ; et avecques les messaiges y envoia frere Yve le Breton, qui savoit le sarrazinois [1]. Et trouva que li Viex de la Montaingne ne creoit pas en Mahommet, ainçois creoit en la loy de Haali, qui fu oncles Mahommet [2].

459. Cis Haalis mist Mahommet en l'onour là où il fu ; et quant Mahommez se fu mis en la signourie dou peuple, si despita son oncle, et l'esloingna de li. Et Haalis, quant il vit ce, si trait à li dou peuple ce que il pot avoir, et lour aprist une autre creance que Mahommez n'avoit enseignie : dont encore il est ainsi, que tuit cil qui croient en la loy Haali, dient que cil qui croient en la loy Mahommet sont mescreant ; et

1. Voy. § 444. | 2. Voy. § 249.

aussi tuit cil qui croient en la loy Mahommet, dient que tuit cil qui croient en la loy Haali sont mescreant.

460. Li uns des poins de la loy Haali est que, quant uns hom se fait tuer pour le commandemant son signour, que l'ame de li en va en plus aisié cors qu'elle n'estoit devant; et pour ce ne font force li Assacis d'aus faire tuer quant lour sires lour commande, pour ce que il croient que il seront assez plus aise, quant il seront mort, que il n'estoient devant[1].

461. Li autres poins si est teix, que il croient que nulz ne puet mourir que jusques au jour que il li est jugié; et ce ne doit nulz croire, car Diex a pooir d'alongier nos vies et d'acourcir[2]. Et en cesti point croient li Beduin; et pour ce ne se weulent armer quant il vont es batailles, car il cuideroient faire contre le commandemant de lour loy. Et quant il maudient lour enfans, si lour dient : « Ainsi maudis soies-tu comme « li Frans, qui s'arme pour paour de mort[3].

462. Freres Yves trouva un livre, ou chevet dou lit au Vieil, là où il avoit escrit plusours paroles que Nostre Sires dist à saint Pere, quant il aloit par terre[4]. Et freres Yves li dist : « Ha! pour Dieu, sire, lisiés « souvent ce livre; car ce sont trop bones paroles. » Et il dist que si fesoit-il : « Car j'ai mout chier mon « signour saint Pere; car en l'encommencement dou

1. Voy. § 249.
2. Voy. § 253.
3. Voy. § 251.
4. *Per terram.*

« monde, l'ame de Abel, quant il fu tuez, vint ou « cors de Noé; et quant Noés fu mors, si revint ou « cors de Habraham; et dou cors Habraham, quant « il mourut, vint ou cors saint Pere quant Diex vint « en terre. »

463. Quant freres Yves oi ce, il li moustra que sa creance n'estoit pas bonne, et li enseigna mout de bones paroles; mais il ne le vout croire. Et ces choses moustra freres Yves au roy, quant il fu revenus à nous. Quant li Viex chevauchoit, il avoit un criour devant li qui portoit une hache danoise à lonc manche couvert tout d'argent, atout plein de coutiaus ferus ou manche, et crioit : Tournés-vous de devant « celi qui porte la mort des roys entre ses mains. »

XCI. RÉPONSE AU SOUDAN DE DAMAS; JEAN DE VALENCIENNES, ENVOYÉ EN ÉGYPTE, OBTIENT LA DÉLIVRANCE DE NOMBREUX PRISONNIERS.

464. Je vous avoie oublié à dire la response que li roys fist au soudanc de Damas, qui fu teix : que il n'avoit consoil d'aler à li, jusques à tant que il seust se li amiral de Egypte li adresseroient sa treve que il avoient rompue; et il en envoieroit à aus, et se il ne vouloient adrecier la treve que il li avoient rompue, il li aideroit à vengier volentiers de son cousin, le soudanc de Babiloinne, que il li avoient tuei.

465. Tandis que li roys estoit en Acre, il envoia monsignour Jehan de Valenciennes en Egypte, liquex requist aus amiraus que les outraiges que il avoient faiz au roy et les doumaiges, que il les rendissent. Et il li distrent que si feroient-il mout volentiers, mais que li roys se vousist alier à aus contre le soudanc de Damas. Mes sires Jehan de Valenciennes les blasma mout des grans outraiges que il avoient faiz au roy, qui sont devant nommei; et lour loa que bon seroit que, pour le cuer le roy adebonnairir devers aus, que il li envoiassent touz les chevaliers que il tenoient en prison. Et il si firent; et d'abondant li envoierent touz les os le conte Gautier de Brienne, pour mettre en terre benoite.

466. Quant mes sires Jehans de Valenciennes fu revenus en Acre atout dous cens chevaliers que il ramena de prison, sanz l'autre peuple, ma dame de Soiete[1], qui estoit cousine le conte Gautier et suer mon signour Gautier signour de Rinel (cui fille[2] Jehans, sires de Joinville, prist puis à femme que il revint d'outre-mer); laquex dame de Soiette prist les os au conte Gautier, et les fist ensevelir à l'Ospital en Acre. Et fist faire le servise en tel maniere, que chascuns chevaliers offri un cierge et un denier d'argent, et li roys offri un cierge et un besant d'or, tout des deniers ma dame de Soiete. Dont l'on se

1. Marguerite de Reynel, dame de Sayette.

2. Alix de Reynel, nièce de Marguerite.

merveilla mout quant li roys fist ce, car l'on ne l'avoit onques veu offrir que de ses deniers; mais il le fist par sa courtoisie.

XCII. LE ROI ENGAGE QUARANTE CHEVALIERS DE CHAMPAGNE ; SA RÉPONSE AUX ENVOYÉS D'ÉGYPTE.

467. Entre les chevaliers que mes sires Jehans de Valenciennes ramena, je en y trouvai bien quarante de la cort de Champaingne. Je lour fiz taillier cotes et hargaus de vert, et les menai devant le roy, et li priai que il lour vousist tant faire que il demourassent avec li. Li roy oy que il demandoient, et il se tut.

468. Et uns chevaliers de son consoil dist que je ne fesoie pas bien quant je aportoie tiex nouvelles au roy, là où il avoit bien sept mille livrées d'outraige. Et je li dis que par male avanture en peust-il parler et que entre nous de Champaingne aviens bien perdu trente-cinq chevaliers, touz baniere portans, de la cort de Champaingne; et je dis : « Li roys ne fera « pas bien, se il vous en croit, ou besoing que il a « de chevaliers. » Après celle parole, je commensai mout forment à plorer; et li roys me dist que je me teusse, et il lour donroit quant que je li avoie demandei. Li roys les retint tout aussi comme je vozi et les mist en ma bataille.

469. Li roys respondi aus messagiers d'Egipte qui

il ne feroit nulles treves à aus, se il ne li envoioient toutes les testes des Crestiens qui pendoient entour les murs dou Kaire, dès le tens que li cuens de Bar et li cuens de Montfort furent pris; et se il ne li envoioient encore tous les enfans qu'il avoient, qui avoient estei pris petit et estoient renoié; et se il ne ne li quitoient les dous cens mille livres que il lour devoit encore. Avec les messaiges aus amiraus d'Egypte, envoia li roys mon signour Jehan de Valenciennes vaillant home et saige.

470. A l'entrée de quaresme[1], s'atira li roys, atout ce que il ot de gent, pour aler fermer Sezaire, que li Sarrazin avoient abatue, qui estoit à douze lieues d'Acre par devers Jerusalem. Mes sires Raous de Soissons, qui estoit demourez en Acre malades, fu avec le roy fermer Cesaire. Je ne sai comment ce fu, ne mais que[2] par la volentei Dieu, que onques ne nous firent li Sarrazin nul doumaige toute l'année. Tandis que li roys fermoit Cesaire[3], nous revindrent li messagier des Tartarins, et les nouvelles que il nous aporterent vous dirons-nous.

1. En 1251, le carême commença 1er mars.

2. *Sinon que.*

3. Voy. § 135.

XCIII. COMMENT LES TARTARES CHOISIRENT UN CHEF POUR S'AFFRANCHIR DU PRÊTRE JEHAN ET DE L'EMPEREUR DE PERSE.

471. Aussi comme je vous diz devant, tandis que li roys sejornoit en Cypre, vindrent li messaige des Tartarins à li, et li firent entendant que il li aideroient à conquerre le royaume de Jerusalem sur les Sarrazins. Li roys lour renvoia ses messaiges, et par ses messaiges, que il lour envoia, lour envoia une chapelle que il lour fist faire d'escarlate (et pour aus atraire à nostre creance, il lour fist entaillier, en la chapelle, toute nostre creance [1], l'Annonciation de l'angre, la Nativitei, le Bauptesme dont Diex fu baptiziez, et toute la Passion et l'Ascension et l'Avenement dou Saint-Esperit); calices, livres, et tout ce que il couvint à messe chanter, et dous freres Preescheours pour chanter les messes devant aus.

472. Li messagier le roy ariverent au port d'Anthyoche; et dès Anthyoche jusques à lour grant roy trouverent bien un an d'aleure, à chevauchier dix lieues le jour. Toute la terre trouverent sougiette à aus, et plusours citez que il avoient destruites, et grans monciaus d'os de gens mors.

473. Il enquistrent comme il estoient venu en tel auctoritei, par quoy il avoient tant de gens mors et

1. Voy. § 134.

confondus; et la maniere fu teix, aussi comme il le raporterent au roy : que il estoient venu et concreei d'une grant berrie de sablon, là où il ne croissoit nul bien. Cette berrie commençoit à unes très-grans roches merveillouses, qui sont en la fin dou monde devers Orient, lesquiex roches nulz hons ne passa onques, si comme li Tartarin le tesmoignent; et disoient que leans estoit enclos li peuples Got et Margoth[1], qui doivent venir en la fin dou monde, quant Antecriz venra pour tout destruire.

474. En celle berrie estoit li peuples des Tartarins, et estoient sougiet à prestre Jehan[2] et à l'empereour de Perce[3], cui terre venoit après la seue, et à plusours autres roys mescreans, à cui il rendoient treu et servaige chascun an, pour raison dou pasturaige de lour bestes; car il ne vivoient d'autre chose. Cis prestres Jehans et li emperieres de Perce, et li autre roy, tenoient en tel despit les Tartarins, que quant il lour aportoient lour rentes, il ne les vouloient recevoir devant aus, ains lour tournoient les dos.

475. Entre aus out un saige home qui cercha toutes les berries, et parla aus saiges homes des berries et des lieus, et lour moustra le servaige là où il estoient,

1. Dans l'Ecriture sainte, Gog et Magog.

2 Le nom de *prétre Jean* désigne un prince d'Asie, chrétien nestorien, qui fut détrôné par Gengis-Khan.

3. Le prince appelé ici empereur de Perse, est le roi du Kharsim, Mohammed, et après lui, son fils, vaincus l'un et l'autre par Gengis-Khan. A la suite de ces catastrophes les Kharismins ou Corasmins, chassés de Perse, s'avancèrent en Syrie, où ils remportèrent en 1244 une grande victoire sur les chrétiens. (Voy. § 528 et 537.)

et lour pria à touz que il meissent consoil comment il ississent dou servaige là où on les tenoit. Tant fist que il les assembla trestous ou chief de la berrie, endroit la terre prestre Jehan, et lour moustra ces choses; et il li respondirent que il devisast, et il feroient. Et il dist ainsi, que il n'avoient pooir de esploitier se il n'avoient un roy et un signour sur aus ; et il lour enseigna la maniere comment il averoient roy, et il le creurent.

476. Et la maniere fu teix, que de cinquante-dous generacions que il y avoit, chascune generacions li aportast une saiete qui fussent seignies de lour nons; et par l'acort de tout le peuple, fu ainsi acordei que l'on meteroit ces cinquante-dous devant un enfant de cinc ans; et celle que li enfes penroit premier, de celle generacion feroit l'on roy. Quant li enfes ot levée une des seetes, li saiges hons fist traire ariere toutes les autres generacions ; et fu establi en tel maniere, que la generacions dont l'on devoit faire roy, esliroient entre lour cinquante-dous des plus saiges homes et des meillours que il averoient. Quant il furent esleu, chascuns y porta une saiete seignie de son non.

477. Lors fu acordei que la saiete que li enfes leveroit, de celle feroit l'on roy. Et li enfes en leva une, d'icelui saige home qui ainsi les avoit enseigniez; et li peuples en furent si lié que chascuns en fist grant joie. Il les fist taire, et lour dist : « Signour, se vous « voulez que je soie vostre roys, vous me jurerez « par Celi qui a fait le ciel et la terre, que vous

« tenrés mes commandemens. » Et il le jurerent.

478. Li establissement que il lour donna, ce fu pour tenir le peuple en paiz; et furent tel, que nus n'i ravist autrui chose, ne que li uns ne ferist l'autre, se il ne vouloit le poing perdre; ne que nulz n'eust compaingnie à autrui femme ne à autrui fille, se il ne vouloit perdre le poing ou la vie. Mout d'autres bons establissemens lour donna pour pais avoir.

XCIV. VICTOIRE DES TARTARES SUR LE PRÊTRE JEAN; VISION D'UN DE LEURS PRINCES; SA CONVERSION.

479. Après ce que il les ot ordenez et areez, il lour dist : « Signour, li plus forz ennemis que nous aiens, « c'est prestres Jehans. Et je vous commant que vous « soiés demain tuit appareillié pour li courre sus : et « se il est ainsi que il nous desconfise (dont Diex nous « gart!), face chascuns le miex que il porra. Et se « nous le desconfisons, je commant que li enchaus[1] « dure trois jours et trois nuis, et que nulz ne soit « si hardis que il mette main à nul gaaing, mais que « à gens occirre; car après ce que nous averons eue « victoire, je vous departirai le gaing si bien et si

1. Les manuscrits portent *la chose*, M. Paris propose *la chace*, c'est-à-dire *la poursuite*; je préfère *li enchaus*, qui a le même sens, et dont le son a pu être plus facilement confondu avec *la chose* par le clerc à qui Joinville dictait son livre.

« loialment, que chascuns s'en tenra apaiez.» A ceste chose il s'acorderent tuit.

480. L'endemain coururent sus lour ennemis, et ainsi comme Diex vout, les desconfirent. Touz ceus que il trouverent en armes deffendables, occistrent touz; et ceus que il trouverent en abit de religion, les prestres et les autres religious, n'occistrent pas. Li autré peuple de la terre prestre Jehan, qui ne furent pas en la bataille, se mistrent tuit en lour subjection.

481. Li uns des princes de l'un des peuples devant nommez fu bien perdus trois moys, que onques l'on n'en sot nouvelles; et quant il revint, il n'ot ne fain ne soif; que il ne cuidoit avoir demourei que un soir au plus. Les nouvelles que il en raporta furent tiex, que il avoit montei à un trop haut tertre, et là-sus avoit trouvei grant nombre de gens, les plus beles gens que il eust onques veues, les miex vestus, les miex parés; et ou bout dou tertre vit seoir un roy plus bel des autres, miex vestu et miex parei, en un throne d'or.

482. A sa destre seoient six roy coronei, bien parei à pierres preciouses, et à sa senestre autant. Près de li, à sa destre main, avoit une royne agenoillie, qui li disoit et prioit que il pensast de son peuple. A sa senestre, avoit agenoillié un mout bel home, qui avoit dous eles resplandissans aussi comme li solaus; et entour le roy, avoit grant foison de beles gens à eles.

483. Li roys appela celi prince, et li dist: « Tu es « venuz de l'ost des Tartarins. » Et il respondi : « Sire, ce sui mon. — Tu en iras à ton roy, et li diras

« que tu m'as veu, qui sui Sires dou ciel et la terre;
« et li diras que il me rende graces de la victoire que
« je li ai donnée sus prestre Jehan et sur sa gent.
« Et li diras encore, de par moy, que je li doing
« poissance de mettre en sa subjection toute la terre.
« — Sire, fist li princes, comment me croira-il? »

484. — « Tu li diras que il te croie, a tiex ensei-
« gnes que tu iras combatre à l'empereour de Perse
« atout trois cens homes sanz plus de ta gent; et pour
« ce que vostre grans roys croit que je sui poissans
« de faire toutes choses, je te donrai victoire de des-
« confire l'empereour de Perse, qui se combatera à
« toy atout trois cens mille hommes et plus à armes.
« Avant que tu voises combatre à li, tu requerras à
« vostre roy que il te doint les provaires et les gens
« de religion que il a pris en la bataille; et ce que cil
« te tesmoingneront, tu croiras fermement et touz tes
« peuples. »

485. — « Sire, fist-il, je ne m'en saurai aler se tu
« ne me faiz conduire. » Et li roys se tourna devers grant foison de chevaliers, si bien armez que c'estoit merveille dou regarder; et appela l'un, et dist : « Georges, vien çà. » Et cil i vint et s'agenoilla. Et li roys li dist : « Lieve sus, et me meinne cesti à sa
« herberge sauvement. » Et si fist-il en un point dou jour.

486. Si tost comme ses peuples le virent, il firent si grant joie, et touz li os aussi, que nulz ne le pourroit raconter. Il demanda les provaires au grant roy,

et il les li donna ; et cis princes et touz ses peuples reçurent lour enseignemens si debonnairement, que il furent tuit baptizié. Après ces choses, il prist trois cenz homes à armes, et les fist confesser et appareillier, et s'en ala combatre à l'empereour de Perse, et le desconfist et chassa de son royaume; liquex s'en vint fuyant jusques ou royaume de Jerusalem; et ce fu cil emperieres qui desconfist nostre gent et prist le conte Gautier de Brienne, si comme vous orrez après[1].

XCV. MŒURS DES TARTARES, ORGUEIL DE LEUR ROI ; SAINT LOUIS SE REPENT DE LUI AVOIR ENVOYÉ UN MESSAGE.

487. Li peuples à ce prince crestien estoit si grans, que li messagier le roy nous conterent que il avoient en lour ost huit cens chapelles sus chers. La maniere de lour vivre estoit teix, car il ne mangeoient point de pain, et vivoient de char et de lait. La mieudre chars que il aient, c'est de cheval, et la mettent gesir en souciz et sechier après, tant que il la tranchent aussi comme pain noir. Li mieudres bevraiges que il aient et li plus forz, c'est de lait de jument confit en herbes. L'on presenta au grant roy des Tartarins un cheval

1. Voy. § 528.

chargié de farine, qui estoit venus de trois mois d'aleure loing; et il la donna aus messagiers le roy.

488. Il ont mout de peuples crestiens qui croient en la loy des Griex, et cil dont nous avons parlei et d'autres. Ceus envoient sur les Sarrazins quant il veulent guerroier à aus; et les Sarrazins envoient sus les crestiens quant il ont afaire à aus. Toutes manieres de femmes qui n'ont enfans vont en la bataille avec aus; aussi bien donnent-il soudées aus femmes comme aus homes, selonc ce que elles sont plus viguerouses. Et conterent li messagier le roy que li soudaier et les soudaieres manjuent ensemble es hostiex des riches homes à cui il estoient; et n'osoient li home touchier aus femmes en nulle maniere, pour la loy que lour premiers roys lour avoit donnée.

489. Toutes manieres de chars qui meurent en lour ost, il manjuent toutes. Les femmes qui ont lour enfans les conroient, les gardent, et atournent la viande à ceus qui vont en la bataille. Les chars crues il mettent entre lour selles et lour paniaus; quant li sans en est bien hors, si la manjuent toute crue. Ce que il ne peuent mangier jetent en un sac de cuir; et quant il ont fain, si oevrent le sac, et manguent touz jours la plus vieille devant. Dont je vi un Coremin qui fu des gens l'empereour de Perse; qui nous gardoit en la prison, que quant il ouvroit son sac nous nous bouchiens; que nous ne pouiens durer, pour la punaisie qui issoit dou sac.

490. Or revenons à nostre matiere et disons ainsi,

que quant li grans roys des Tartarins ot receu les messaiges et les presens, il envoia querre par asseurement plusours roys qui n'estoient pas encore venu à sa merci; et lour fist tendre la chapelle, et lour dist en tel maniere : « Signour, li roys de France est venus en « nostre merci et sugestion, et vez-ci le treu que il « nous envoie; et se vous ne venez en nostre merci, « nous l'envoierons querre pour vous confondre. » Assés en y ot de ceus qui, pour la poour dou roy de France, se mistrent en la merci de celi roy.

491. Avec les messaiges le roy vindrent li lour; et aporterent lettres de lour grant roy au roy de France, qui disoient ainsi : « Bone chose est de pais; quar « en terre de pais manguent cil qui vont à quatre piez, « l'erbe paisiblement; cil qui vont à dous, labourent « la terre (dont li bien viennent) paisiblement.

492. « Et ceste chose te mandons-nous pour toy « avisier : car tu ne peus avoir pais se tu ne l'as à « nous. Car prestres Jehans se leva encontre nous, et « teix roys et teix (et mout en nommoient); et touz « les avons mis à l'espée. Si te mandons que tu nous « envoies tant de ton or et de ton argent chascun an, « que tu nous retieignes à amis; et se tu ne le fais, « nous destruirons toy et ta gent aussi comme nous « avons fait ceus que nous avons devant nommez. » Et sachiez que li rois se repenti fort quant il y envoia.

XCVI. CHEVALIERS ARRIVÉS DE NORVÈGE.

493. Or revenons à nostre matiere et disons ainsi que tandis que li roys fermoit Cezaire, vint en l'ost mes sires Alenars de Senaingan, qui nous conta que il avoit fait sa nef ou reaume de Noroe, qui est en la fin dou monde devers Occident; et au venir que il fist vers le roy, environna toute Espaingne, et le couvint passer par les destroiz de Marroch. En grant peril passa avant qu'il venist à nous. Li roys le retint, li disiesme de chevaliers. Et nous conta que en la terre de Noroe que les nuiz estoient si courtes en l'estei, que il n'estoit nulle nuis que l'on ne veist la clartei dou jour à l'anuitier et la clartei de l'ajournée.

494. Il se prist, il et sa gent, à chacier aus lyons, et plusours en pristrent mout perillousement; car il aloient traire aus lyons en ferant des esperons tant comme il pooient. Et quant il avoient trait, li lyons mouvoit à aus; et maintenant les eussent attains et devorez, se ne fust ce que il lassoient cheoir aucune piesce de drap mauvais; et li lyons s'arestoit desus, et dessiroit ce drap, et devoroit; que il cuidoit tenir un homme. Tandis que il dessiroit ce drap, et li autres raloit traire à li; et li lyons lessoit le drap et li aloit courre sus; et si tost comme cil lessoit cheoir une piesce de drap, li lyons rentendoit au drap. Et en ce faisant, il occioient les lyons de lour saietes.

XCVII. PHILIPPE DE TOUCY ENGAGÉ PAR LE ROI. MŒURS DES COMMAINS.

495. Tandis que li roys fermoit Cezaire, vint à li mes sires Nargoes de Toci. Et disoit li roys que il estoit ses cousins, car il estoit descendus d'une des serours le roy Phelippe, que li emperieres Androines[1] ot à femme[2]. Li roys le retint, li disiesme de chevaliers, un an; et lors s'en parti, si s'en rala en Constantinnoble, dont il estoit venus. Il conta au roy que li emperieres de Constantinnoble[3], il et li autre riche home qui estoient en Constantinnoble lors, s'estoient alié à un peuple que l'on appeloit Commains, pour ce que il eussent lour aide encontre Vatache, qui lors estoit emperieres des Griex.

496. Et pour ce que li uns aidast l'autre de foy couvint que li emperieres et li autre riche home qui estoient avec li, se seingnissient et meissent de lour sanc en un grant hanap d'argent. Et li roys des Commains et li autre riche home qui estoient avec li, refirent ainsi, et mellerent lour sanc avec le sanc de nostre gent, et tremperent en vin et en yaue, et en burent et nostre gent aussi; et lors si distrent que il estoient

1. Je substitue *Androines* à *meismes*, selon l'avis de M. Paris.

2. Philippe de Toucy (que Joinville confond avec Narjot de Toucy, son père) était petit-fils de la sœur de Philippe-Auguste, Agnès, et de Branas ou Vranas, seigneur grec qu'elle avait épousé en secondes noces, étant veuve d'Andronic, empereur de Constantinople.

3. Baudouin II, empereur français de Constantinople.

rere de sanc. Encore firent passer un chien entre nos gens et la lour, et descoperent le chien de lour espées; et nostre gent aussi; et distrent que ainsi fussent-il decopei se il failloient li uns à l'autre.

497. Encore nous conta une grant merveille, qu'il vit tandis que il estoit en lour ost : que uns riches chevaliers estoit mors, et li avoit l'on fait une grant fosse et large en terre, et l'avoit l'on assis mout noblement et parei en une chaere; et li mist l'on avec li le meillour cheval que il eust et le meillour sergent, tout vif. Li serjans, avant que il fust mis en la fosse avec son signour, il print congié au roy des Commains et aus autres riches signours; et au penre congié que il fesoit à aus, il li metoient en escharpe grant foison d'or et d'argent, et li disoient : « Quant je venrai en « l'autre siecle, si me rendras ce que je te bail. » Et il disoit : « Si ferai-je bien volentiers. »

498. Li grans roys des Commains li bailla unes lettres qui aloient à lour premier roi, que il li mandoit que cil preudom avoit mout bien vescu et que il l'avoit mout bien servi, et que il li guerredonnast son servise. Quant ce fu fait, il le mistrent en la fosse avec son signour et avec le cheval tout vif; et puis lancierent sus le pertuis de la fosse planches bien chevillies, et touz li os courut à pierres et à terre; et avant que il dormissent, orent-il fait, en remembrance de ceus que il avoient enterrei, une grant montaingne sur aus.

XCVIII. NOUVEL ENGAGEMENT DE JOINVILLE ; COMMENT IL VIVAIT OUTRE-MER.

499. Tandis que li roys fermoit Cezaire, j'alai en sa heberge pour le veoir. Maintenant que il me vit entrer en sa chambre, là où il parloit au legat, il se leva et me trait d'une part[1], et me dist : « Vous savez, « fist li roys, que je ne vous reting que jusques à Pas- « ques[2] ; si vous pri que vous me dites que je vous « donrai pour estre avecques moy de Pasques en un « an. » Et je li dis que je ne vouloie que il me donnast plus de ses deniers que ce que il m'avoit donnei ; mais je vouloie faire un autre marchié à li.

500. « Pour ce, fis-je, que vous vous couroucíés « quant l'on vous requiert aucune chose, si vueil-je « que vous m'aiés couvenant, que se je vous requier « aucune chose toute ceste année, que vous ne vous « couroucíés pas ; et se vous me refusés, je ne me « courouceraí pas. » Quant il oy ce, si commença à rire mout clerement, et me dist que il me retenoit par tel couvenant ; et me prist par la main, et me mena par devers le legat et vers son consoil, et lour recorda le marchié que nous aviens fait ; et en furent mout lié, pour ce que je estoie li plus riches qui fust en l'ost.

501. Ci après vous dirai comment je ordenai et atirai mon afaire en quatre ans que je y demourai, puis

1. *A part.*
2. L'engagement de Joinville était fait jusqu'à Pâques de l'an 1251. (Voy. §§ 440 et 441.)

que li frere le roy en furent venu. Je avoie dous chapelains avec moy, qui me disoient mes horés; li uns me chantoit ma messe si tost comme l'aube dou jour aparoit, et li autres atendoit tant que mi chevalier et li chevalier de ma bataille estoient levei. Quant je avoie oy ma messe, je m'en aloie avec le roy. Quant li roys vouloit chevauchier, je li fesoie compaingnie. Aucune foiz estoit que li messaige venoient à li, par quoy il nous couvenoit besoignier à la matinée.

502. Mes lis estoit fais en mon paveillon en tel maniere, que nus ne pooit entrer ens, que il ne me veist gesir en mon lit; et ce fesoie-je pour oster toutes mescreances de femmes. Quant ce vint contre la saint-Remy, je fesoie acheter ma porcherie de pors et ma bergerie de mes chastris, et farine et vin pour la garnison de l'ostel tout yver; et ce fesoie-je pour ce que les danrées enchierissent en yver, pour la mer qui es plus felonnesce en yver que en estei.

503. Et achetoie bien cent tonniaus de vin, et fesoie touzjours boire le meillour avant; et fesoie tremprer[1] le vin aus vallez d'yaue, et ou vin des escuiers moins d'yaue. A ma table, servoit l'on, devant mes chevaliers, d'une grant phiole de vin et d'une grant phiole d'yaue; si le temproient si comme il vouloient.

504. Li roys m'avoit baillié en ma bataille quarante[2] chevaliers : toutes les foiz que je mangoie, je avoie

1. Ou *temprer*, de *temperare*.
2. C'est d'après l'avis de M. Paris
que je substitue *quarante* à *cinquante*, et que dans la phrase suivante je remplace *cinquante-quatre* par *les quatre*.

dix chevaliers à ma table avec les miens dix; et mangoient li uns devant l'autre, selonc la coustume dou païs, et seoient sur nates à terre. Toutes les fois que l'on crioit aus armes, je y envoioie les quatre chevaliers que on apeloit diseniers, pour ce que il estoient lour disiesmes. Toutes les fois que nous chevauchiens armei tuit li quarante chevalier manjoient en mon ostel au revenir. Toutes les festes annex, je semonnoie touz les riches homes de l'ost; dont il couvenoit que li roys emruntast aucune foiz de ceus que j'avoie semons.

XCIX. DE QUELQUES JUGEMENTS PRONONCÉS A CÉSARÉE.

505. Ci après, orrez les justices et les jugemens que je vis faire à Cezaire, tandis que li roys y sejournoit. Tout premier vous dirons d'un chevalier qui fu pris ou bordel, auquel l'on parti un jeu, selonc les usaiges dou païs. Li jeus partis fut teix : ou que la ribaude le menroit par l'ost, en chemise, une corde liée aus genetaires; ou il perderoit son cheval et s'armeure, et le chaceroit l'on de l'ost. Li chevaliers lessa son cheval au roy et s'armeure, et s'en ala de l'ost.

506. Je alai prier au roy que il me donnast le cheval pour un povre gentil home qui estoit en l'ost. Et li roys me respondi que ceste priere n'estoit pas raisonnable, que li chevaus valoit encore quatre-vins livres. Et je li respondi : « Comment m'avés-vous les couve-

« nances rompues, quant vous vous couroucíés de ce « que vous ai requis ? » Et il me dist tout en riant : « Dites quant que vous vourrez, je ne me courouce « pas. » Et toutes voies n'oi-je pas le cheval pour le povre gentil home.

507. La seconde justice fu teix, que li chevalier de nostre bataille chassoient une beste sauvaige que l'on apelle gazel, qui est aussi comme uns chevreus. Li frere de l'Ospital s'embatirent sur aus, et bouterent et chacierent nos chevaliers. Et je me pleinz au maistre de l'Ospital; et li maistres de l'Ospital me respondi que il m'en feroit le droit à l'usaige de la Terre sainte, qui estoit teix, que il feroit les freres qui l'outraige avoient faite, mangier sur lour mantiaus, tant que cil les en leveroient à cui l'outraige avoit estei faite.

508. Li maistre lour en tint bien couvenant; et quant nous veismes que il orent mangié une piesce sur lour mantiaus, je alai au maistre et le trouvai manjant, et li priai que il feist lever les freres qui manjoient sur lour mantiaus devant li; et li chevalier aussi ausquiex l'outraige avoit estei faite, l'en prierent. Et il me respondi que il n'en feroit nient; car il ne vouloit pas que li frere feissent vileinnie à ceus qui venoient en pelerinaige en la Terre sainte. Quant je oy ce, je m'assis avec les freres et commençai à mangier avec aus; et li dis que je ne me leveroie tant que li frere se leveroient. Et me dist que c'estoit force, et m'otroia ma requeste; et me fist, moy et mes chevaliers qui estoient avec moy, mangier avec li; et li

frere alerent mangier avec les autres à haute table.

509. Li tiers jugemens que je vi rendre à Cezaire si fu teix, que uns serjans le roy, qui avoit à non le Goulu, mist main à un chevalier de ma bataille. Je m'en alai pleindre au roy. Li roys me dist que je m'en pooie bien souffrir, ce li sembloit ; que il ne l'avoit fait que bouter. Et je li dis que je ne m'en soufferroie jà; et se il ne m'en fesoit droit, je lairoie son servise, puisque sui serjant boutoient les chevaliers.

510. Il me fist faire droit, et li drois fu teix, selonc les usaiges dou païs, que li serjans vint en ma herberge deschaus, en chemise et en braies, sanz pluz, une espée toute nue en sa main, et s'agenoilla devant le chevalier, print l'espée par la pointe et tendi le plommel au chevalier, et li dist : « Sire, je vous amen « ce que je mis main à vous ; et vous ai aportée ceste « espée pour ce que vous me copez le poing, se il vous « plait. » Et je priai au chevalier que il li pardonnast son maltalent ; et si fist-il.

511. La quarte amende fu teix, que freres Hugues de Joy, qui estoit marechaus dou Temple, fu envoiez au soudanc de Damas de par le maistre dou Temple pour pourchacier commant li soudans de Damas s'acordast que une grant terre que li Temples soloit tenir, que li soudans vousist que li Temples en eust la moitié et il l'autre. Ces couvenances furent faites en tel maniere, se li roys s'i acordoit. Et amena freres Hugues un amiral de par le soudanc de Damas, e

aporta les couvenances en escrit que on apeloit monte-foy[1].

512. Li maistres dist ces choses au roy; dont li roys fu forment effraez, et li dist que mout estoit hardis quant il avoit tenu nulles convenances ne paroles au soudanc, sanz parler à li; et vouloit li roys que il li fust adrecié. Et li adrecemens fu teix, que li roys fist lever les pans de trois de ses paveillons, et là fu touz li communs de l'ost qui venir y vout; et là vint li maistres dou Temple et touz li couvenz, touz deschaus, parmi l'ost, pour ce que lour heberge estoit dehors l'ost. Li roys fist asseoir le maistre dou Temple devant li et le messaige au soudanc, et dist li roys au maistre tout haut :

513. « Maistre, vous direz au messaige le soudanc « que ce vous poise que vous avez fait nulles treves à « li sanz parler à moy; et pour ce que vous n'en aviés « parlei à moy, vous le quitiés de quanque il vous ot « couvent et li rendés toutes ses couvenances. » Li maistres prist les couvenances et les bailla à l'amiral et lors dist li maistres : « Je vous rent les couvenances « que j'ay mal faites; dont ce poise moy. » Et lors dist li roys au maistre que il se levast et que il feist lever touz ses freres; et si fist-il. « Or, vous agenoil-« liés, et m'amendés ce que vous y estes alei contre « ma volentei. »

514. Li maistres s'agenoilla et tendi le chief de

1. Mot composé qui signifie *vaut foi ;* le verbe *monter* avait souvent le sens de *valoir* il s'agit d'un écrit *faisant* foi en justice.

son mantel au roy, et abandonna au roy quanque il avoient, à penre pour s'amende tel comme il la vourroit devisier : « Et je di, fist li roys, tout premier, que « freres Hugues, qui a faites les couvenances, soit « bannis de tout le royaume de Jerusalem. » Li maistres, qui estoit comperes le roy dou conte d'Alençon[1], qui fu nez à Chastel-Pelerin, ne onques la royne, ne autre, ne porent aidier frere Hue, que il ne li couvenist vuidier la Terre sainte et dou royaume de Jerusalem.

C. TRAITÉ AVEC LES ÉMIRS D'ÉGYPTE; SAINT LOUIS FORTIFIE JAFFA.

515. Tandis que li roys fermoit la citei de Cezaire, revindrent li messaige d'Egypte à li, et li aporterent la treve, tout ainsi comme il est devant dit que li roys l'avoit devisie. Et furent les couvenances tiex dou roy et d'aus, que li roys dut aler, à une journée qui fu nommée, à Japhe; et à celle journée que li roys dut aler à Japhe, li amiral d'Egypte devoient estre à Gadre[2] par lour sairemens, pour delivrer au roi le royaume de Jerusalem. La trive, tel comme li messaige l'avoient aportée, jura li roys et li riche home de l'ost, et que par nos sairemens nous lour deviens aidier encontre le soudanc de Damas.

1. C'est-à-dire que le maître était compère du roi à cause du comte d'Alençon, dont il était parrain.
2. Gaza (Palestine).

516. Quant li soudans de Damas sot que nous nous estiens alié à ceus d'Egypte, il envoia bien quatre mille Turs bien atiriés à Gadres, là où cil d'Egypte devoient venir, pour ce que il sot bien que se il poöient venir jusques à nous, que il y pourroit bien perdre. Toutevoiz ne lessa pas li roys que il ne se meust pour aler à Jaffe[1]. Quant li cuens de Jaffe vit que li roys venoit, il atira son chastel en tel maniere que ce sembloit bien estre ville deffendable; car à chascun des carniaus (dont il y avoit bien cinq cens), avoit une targe de ses armes et un panoncel; laquex chose fu bele à regarder, car ses armes estoient d'or à une croiz de gueles patée.

517. Nous nous lojames entour le chastel, aus chans, et environnames le chastel, qui siet sur la mer, dès l'une mer jusques à l'autre. Maintenant se prist li roys à fermer un nuef bourc tout entour le vieil chastiau, dès l'une mer jusques à l'autre. Le roy meismes y visje mainte foiz porter la hote aus fossés, pour avoir le pardon.

518. Li amiral d'Egypte nous faillirent des couvenances que il nous avoient promises; car il n'oserent venir à Gadres pour les gens au soudanc de Damas qui y estoient. Toutevoiz nous tindrent-il couvenant, en tant que il envoierent au roy toutes les testes aus crestiens que il avoient pendues aus murs dou chastel de Kayre, dès que li cuens de Bar et li cuens de

1. C'est en 1252, vers le mois de mai, que saint Louis quitta Césarée pour se rendre à Jaffa, où il resta jusqu'au 29 juin 1253. (Voy. § 563.

Montfort furent pris[1]; lesquiex li roys fist mettre en terre benoite. Et li envoierent aussi les enfans qui avoient estei pris quant li roys fu pris; laquel chose il firent envis, car il s'estoient ja renoié. Et avec ces choses, envoierent au roy un oliphant que li roys envoia en France[2].

519. Tandis que nous sejourniens à Japhe, uns amiraus qui estoit de la partie au soudanc de Damas vint faucillier blez à un kasel à trois lieues de l'ost. Il fu acordei que nous li courriens sus. Quant il nous senti venans, il toucha en fuie. Endementres que il s'en fuioit, uns joennes vallez gentis hom se mist à li chacier, et porta dous de ses chevaliers à terre sans sa lance brisier; et l'amiral feri en tel maniere que il li brisa le glaive ou cors.

520. Li messaige aus amiraus d'Egypte prierent le roy que il lour donnast une journée par quoy il peussent venir vers le roy, et il y venroient sanz faute. Li roys ot consoil que il ne le refuseroit pas, et lour donna journée; et il li orent couvent, par lour sairement, que il à celle journée seroient à Gadres.

1. Voy. § 286.

2. Un compte de l'an 1256, publié dans le tome XXI du Recueil des historiens de France, mentionne (p. 355) un don de vingt sols fai[t] par saint Louis au gardien d'u[n] éléphant, qui était sans doute celu[i] dont Joinville parle ici.

CI. DU COMTE D'EU, DU PRINCE D'ANTIOCHE ET DE TROIS MÉNÉTRIERS D'ARMÉNIE.

521. Tandis que nous atendiens celle journée que li roys ot donnée aus amiraus d'Egypte, li cuens d'Eu[1], qui estoit escuyers, vint en l'ost, et amena avec li mon signour Ernoul de Guinnes, le bon chevalier, et ses dous freres, li disiesme. Il demoura ou servise le roy, et li roys le fist chevalier.

522. En ce point, revint li princes d'Anthyoche [2] en l'ost, et la princesse sa mere; auquel li roys fist grant honour, et le fist chevalier mout honorablement. Ses aages n'estoit pas de plus que seize ans; mais onques si saige enfant ne vi. Il requist au roy que il l'oïst parler devant sa mere; li roys li otroia. Les paroles que il dist au roy devant sa mere, furent tiex :

523. « Sire, il est bien voirs que ma mere me doit « encore tenir quatre ans en sa mainbournie; mais « pour ce n'est-il pas drois que elle doie lessier ma « terre perdre ne decheoir; et ces choses, sire, di-je « pour ce que la cités d'Anthioche se pert entre ses « mains. Si vous pri, sire, que vous li priez que elle « me baille de l'argent et des gens, par quoy je puisse « aler secourre ma gent qui là sont, et aidier. Et, sire,

1. Jean, fils d'Alphonse de Brienne et de Marie, comtesse d'Eu. Ce jeune seigneur devint bientôt un ami intime pour Joinville. (Voy. § 582 et 583.)

2. Boémond VI, prince d'Antoiche et comte de Tripoli, fils de Boémond V, mort en 1251, et de Lucie, fille du comte Paul de Rome. Joinville a parlé plus haut (§ 431) de Boémond V, et il reparlera bientôt (§ 600) de Boémond VI.

« elle le doit bien faire ; car se je demeur en la citei « de Tyrple[1] avec li, ce n'iert pas sanz grans despens, « et la grans despense que je ferai si yert pour nyent « faite. »

524. Li roys l'oy mout volentiers, et pourchassa de tout son pooir à sa mere comment elle li baillast tant comme li roys pot traire de li. Si tost comme il parti dou roy, il s'en ala en Anthioche, là où il fist mout son avenant. Par le grei dou roy, il escartela ses armes, qui sont vermeilles, aus armes de France, pour ce que li roys l'avoit fait chevalier.

525. Avec le prince vinrent troi menestrier de la Grant Hyermenie ; et estoient frere, et en aloient en Jerusalem en pelerinaige ; et avoient trois cors, dont les voiz des cors lour venoient parmi les visaiges. Quant il encommençoient à corner, vous deissiez que ce sont les voiz des cines qui se partent de l'estanc ; et fesoient les plus douces melodies et les plus graciouses, que c'estoit merveille de l'oyr.

526. Il fesoient trop[2] merveillous saus ; car on lour metoit une touaille dessous les piez, et tournoient tout en estant, si que lour pié revenoient tout en estant sur la touaille. Li dui tournoient les testes arieres, et li ainsnez aussi ; et quant on li fesoit tourner la teste devant, il se seignoit ; car il avoit paour que il ne se brisast le col au tourner.

1. Tripoli de Syrie.
2. *Trop* (dans le sens de *très*) au lieu de *trois ;* correction indiquée par M. Paris.

CII. DE GAUTIER, COMTE DE BRIENNE ET DE JAFFA; COMMENT IL FUT FAIT PRISONNIER PAR L'EMPEREUR DE PERSE.

527. Pour ce que bone chose est que la memoire dou conte de Brienne, qui fu cuens de Jaffe, ne soit oubliée, vous dirons nous cy après de li, pour ce qu'il tint Jaffe par plusours années, et par sa vigour il la deffendi grant temps; et vivoit grant partie de ce que il gaaingnoit sus les Sarrazins et sur les ennemis de la foy. Dont il avint une foiz que il desconfist une grant quantitei de Sarrazins qui menoient grant foison de dras d'or et de soie, lesquiex il gaaingna touz; et quant il les ot amenez à Jaffe, il departi tout à ses chevaliers, que onques riens ne li en demoura. Sa maniere estoit teix, que quant il estoit partis de ses chevaliers, il s'enclooit en sa chapelle, et estoit longuement en oroisons avant que il alast le soir gesir avec sa femme, qui mout fu bone dame et saige, et suer au roy de Cypre[1].

528. Li emperieres de Perse, qui avoit non Barbaquan[2], que li uns des princes des Tartarins avoit desconfit, si comme j'ai dit devant[3], s'en vint atout son ost ou royaume de Jerusalem; et prist le chastel de Taba-

1. Marie, sœur de Henri Ier, roi de Chypre. (Voy. § 88.)

2. Il a été question plus haut de ce chef qui, après la mort du fils de Mohammed, prit le commandement des débris des Corasmins. (Voy. § 474).

3. Voy. § 486.

rié[1], que mes sires Huedes de Monbeliart li connestables avoit fermei, qui estoit sires de Tabarié de par sa femme. Mout grant doumaige fist à nostre gent; car il destruist quant que il trouvoit hors Chastel-Pelerin, et dehors Acre, et dehors le Saffar[2], et dehors Jaffe aussi. Et quant il ot fait ces doumaiges, il se trait à Gadres encontre le soudanc de Babiloine, qui là devoit venir pour grever et nuire à nostre gent.

529. Li baron dou pays orent consoil et li patriarches, que il se iroient combatre à li, avant que li soudans de Babiloinne deust venir. Et pour aus aidier, il envoierent querre le soudanc de la Chamelle[3], l'un des meillours chevaliers qui fust en toute paiennime, auquel il firent si grant honour en Acre que il li estendoient les dras d'or et de soie par où il devoit aler. Il en vindrent jusques à Jaffe, nostre gent et li soudans avec aus.

530. Li patriarches tenoit escommenié le conte Gautier, pour ce que il ne li vouloit rendre une tour que il avoit en Jaffe, que l'on appeloit la tour le patriarche. Nostre gent prierent le conte Gautier que il alast avec aus pour combatre à l'empereour de Perse; et il dist que si feroit-il volentiers, mais que li patriarches l'absousist jusques à lour revenir. Onques li patriarches n'en vout riens faire; et toutevoiz s'esmut li cuens Gautiers et en ala avec aus. Nostre gent firent trois

1. L'ancienne Tibériade.
2. Safad (Palestine).
3. Malek-Mansour, soudan de la Chamelle ou Emesse.

batailles, dont li cuens Gautiers en ot une, li soudans de la Chamelle l'autre, et li patriarches et cil de la terre l'autre; en la bataille au conte de Brienne furent li Hospitalier.

531. Il chevauchierent tant que il virent lour ennemis aus yex. Maintenant que nostre gent les virent, il s'aresterent, et li ennemi firent trois batailles aussi. Endementres que li Coremin [1] areoient lour batailles, li cuens Gautiers vint à nostre gent et lour escria : « Signour, pour Dieu alons à aus; que nous lour don-« nons temps, pour ce que nous nous sommes arestei. » Ne onques n'i ot nul qui l'en vousist croire.

532. Quant li cuens Gautiers vist ce, il vint au patriarche et li requist absolucion en la maniere desus dite; onques li patriarches n'en vout rien faire. Avec le conte de Brienne avoit un vaillant clerc, qui estoit evesques de Rames, qui maintes beles chevaleries avoit faites en la compaingnie le conte; et dist au conte : « Ne troublés pas vostre conscience quant li patriarche ne vous absout; car il a tort, et vous avés droit; et je vous absoil en non dou Pere et dou Fil et dou Saint-Esperit. Alons à aus. »

533. Lors ferirent des esperons, et assemblerent à la bataille l'empereour de Perse, qui estoit la dareniere. Là ot trop grant foison de gens mors d'une part et d'autre, et là fu pris li cuens Gautiers; car toute nostre gent s'enfuirent si laidement, que il en y ot plu-

1. Je corrige la mauvaise leçon *Corvin*, parce que Joinville a du dicter ici *Coremin* comme au paragraphe 537.

sours qui de desesperance se noierent en la mer[1]. Ceste desesperance lour vint pour ce que une des batailles l'empereour de Perse assembla au soudanc de la Chamelle, liquex se deffendi tant à aus, que de dous mille Turs que il y mena, il ne l'en demoura que quatorze-vins quant il se parti dou champ.

CIII. COMMENT LE SOUDAN DE LA CHAMELLE DÉTRUISIT L'ARMÉE DE L'EMPEREUR DE PERSE ; MORT DU COMTE DE JAFFA ; ALLIANCE DES ÉMIRS D'ÉGYPTE ET DU SOUDAN DE DAMAS.

534. Li emperieres prist consoil que il iroit assegier le soudanc dedans le chastel de la Chamelle, pour ce que il lour sembloit que il ne se deust pas longuement tenir, à sa gent[2], que il avoit perdue. Quant li soudanc vit ce, il vint à sa gent et lour dist que il se iroit combatre à aus; car se il se lessoit assegier, il seroit perdus. Sa besoingne atira en tel maniere, que toute sa gent qui estoient mal armei, il les envoia par une valée couverte; et si tost comme il oïrent ferir les tabours le soudanc, il se ferirent en l'ost l'empereour par darieres, et se pristrent à occire les femmes et les enfans.

535. Et si tost comme li emperieres, qui estoit issu

1. Cette bataille de Gaza fut livrée en 1244.

2. C'est-à-dire *à cause de sa gens*.

aus chans pour combatre au soudanc que il veoit aus yex, oy le cri de sa gent, il retourna en son host pour secourre lour femmes et lour enfans ; et li soudans lour courut sus, il et sa gent : dont il avint si bien, que de vint-cinq mille que il estoient, il ne lour demoura home ne femme, que tuit ne fussent mort et livrei à l'espée.

536. Avant que li emperieres de Perse alast devant la Chamelle, il amena le cônte Gautier devant Jaffe ; et le pendirent par les bras à unes fourches [1], et li dirent que il ne le despenderoient point jusques à tant que il averoient le chastel de Jaffe. Tandis que il pendoit par les bras, il escria à ceus dou chastel que pour mal que il li feissent, que il ne rendissent la ville, et que se il la rendoient, il meismes les occiroit.

537. Quant li emperieres vit ce, il envoya le conte Gautier en Babiloinne et en fist present au soudanc, et dou maistre de l'Ospital, et de plusours prisonniers que il avoit pris. Cil qui menerent le conte en Babiloinne estoient bien trois cens, et ne furent pas occis quant li emperieres fu mors devant la Chamelle. Et cist Coremin assemblerent à nous le vendredi que il nous vindrent assaillir à pié [2]. Lour banieres estoient

1. Et non *des fourches*, parce que *fourches*, dans le sens de *gibet*, ne s'employait qu'au pluriel. Voy. *unes lettres* (§ 66), et *unes roches* (une chaîne de rochers, § 473).

2. Joinville a raconté plus haut cette bataille (§ 263 à 276) sans parler de l'intervention des Corasmins ; mais ce qui lève toute équivoque, c'est la double circonstance (rappelée ici comme au § 279) d'un combat livré un vendredi, et dans lequel les chrétiens étaient à pied. Les Corasmins étaient une tribu de Turcs qui, après avoir traversé la Perse, d'où ils furent chassés par les Tartares, avaient pénétré en Syrie. (Voy. §§ 484, 486 et 528.)

vermeilles et estoient endantées juesques vers les lar-
ces; et sur lour lances avoient testes faites de cheveu
qui sembloient testes de dyables.

538. Plusour des marcheans de Babiloine crioien
après le soudanc que il lour feist droit dou conte Gau
tier, des grans doumaiges que il lour avoit faiz; et l
soudans lour abandonna que il s'alassent vengier d
li. Et il l'alerent occirre en la prison et martyrier
dont nous devons croire que il est es ciex ou nombr
des martirs.

539. Li soudans de Damas prist sa gent qui estoien
à Gadres, et entra en Egypte. Li amiral se vindren
combatre à li. La bataille dou soudanc desconfist le
amiraus à cui il assembla, et l'autre bataille des amirau
d'Egypte desconfist l'ariere bataille dou soudanc d
Damas. Ainsi[1] s'en vint li soudans de Damas arriere
Gadres, navrez en la teste et en la main. Et avant qu
il se partist de Gadres, envoierent li amiral d'Egypt
lour messaiges et firent paiz à li, et nous faillirent d
toutes nos couvenances; et fumes de lors en avant qu
nous n'eumes ne treves ne paiz ne à ceus de Damas n
à ceus de Babiloine. Et sachiez que quant nous estien
le plus de gens à armes, nous n'estiens nulle foiz plu
de quatorze cens.

1. Je substitue *ainsi* à *aussi*.

CIV. LE MAITRE DE SAINT-LAZARE VAINCU PAR LES SARRASINS.

540. Tandis que li roys estoit en l'ost devant Jaffe, li maistres de Saint-Ladre ot espié delez Rames, à trois grans lieues, bestes et autres choses là où il cuidoit faire un grant gaaing; et il qui ne tenoit nul conroy en l'ost, ainçois fesoit sa volontei en l'ost, sanz parler au roy ala là. Quant il ot aqueillie sa praie, li Sarrazin li coururent sus et le desconfirent en tel maniere, que de toute sa gent que il avoit avec li en sa bataille, il n'en eschapa que quatre.

541. Si tost comme il entra en l'ost, il commença à crier aus armes. Je m'alai armer, et priai au roy que il me laissast aler là; et il m'en donna congié, et me commanda que je menasse avec moy le Temple et l'Ospital. Quant nous venimes là, nous trouvames que autre Sarrazin estrange estoient embatu en la valée là où li maistres de Saint-Ladre avoit estei desconfiz. Ainsi comme cist Sarrazin estrange regardoient ces mors, li maistres des arbalestriers le roy lour courut sus; et avant que nous venissiens là, nostre gent les orent desconfiz et plusours en occirent.

542. Uns serjans le roy et uns des Sarrazins s'i porterent à terre li uns l'autre de cop de lance. Uns autres serjans le roy, quant il vit ce, il prist les dous chevaus, et les emmenoit pour embler; et pour ce que on ne le veist, il se mist parmi les murailles de la

citei de Rames. Tandis que il les enmenoit, une vieill citerne sur quoi il passa, li fondi desous; li troi che val et il alerent au font, et on le me dist. Je y ala veoir, et vi que la citerne fondoit encore sur aus, e que il ne falloit gueres que il ne fussent tuit couvert Ainsi en revenismes sanz riens perdre, mais que c que li maistres de Saint-Ladre y avoit perdu.

CV. ENGAGEMENT ENTRE LE MAITRE DES ARBALÉTRIER ET LES TROUPES DU SOUDAN DE DAMAS PRÈS D JAFFE.

543. Si tost comme li soudans de Damas fu apaisi à ceus d'Egypte, il manda sa gent, qui estoient à Gadre que il en revenissent vers li; et si firent-il. Et pas serent par-devant nostre ost à moins de dous lieue ne onques ne nous oserent courre sus; et si estoien bien vint mille Sarrazin et dix-mille Beduyn. Ava que il venissent endroit nostre ost, les garderent maistres des arbalestriers le roy et sa bataille tro jours et trois nuis, pour ce que il ne se ferissent e nostre ost despourveuement.

544. Le jour de la saint-Jehan[1] qui estoit apr Pasques, oy li roys son sermon. Tandis que l'on se monnoit, uns serjans dou maistre des arbalestrie entra en la chapelle le roy touz armez, et li dist que

1. Le 6 mai 1253, jour de la fête de saint Jean devant la porte Latine.

Sarrazin avoient enclos le maistre arbalestrier. Je requis au roy que il m'y laissast aler, et il le m'otria, et me dist que je menasse avec moy jusques à quatre cens ou cinq cens homes d'armes, et les me nomma teus[1] que il vout que je menasse. Si tost comme nous issimes de l'ost, li Sarrazin qui estoient mis entre le maistre des arbalestriers et l'ost, s'en alerent à un amiral qui estoit en un tertre devant le maistre des arbalestriers atout bien mil homes à armes.

545. Lors commença li hutins entre les Sarrazins et les serjans au maistre des arbalestriers, dont il y avoit bien quatorze vins. Car à l'une des fois que li amiraus veoit que sa gent estoient pressei, il lour envoioit secours et tant de gent que il metoient nos serjans jusques en la bataille au maistre. Quant li maistres veoit que sa gent estoient pressei, il lour envoioit cent ou six vins homes d'armes, qui les remetoient jusques en la bataille l'amiral.

546. Tandis que nous estiens là, li legas et li baron dou pays, qui estoient demourei avec le roy, distrent au roy que il fesoit grant folie quant il me metoit en avanture; et par lour consoil li roys me renvoia querre, et le maistre des arbalestriers aussi. Li Turc se departirent de là, et nous revenimes en l'ost. Mout de gens se merveillierent quant il ne se vindrent combatre à nous, et aucunes gens distrent que il ne le lessierent fors que pour tant que il et lour cheval es-

1. Je remplace *ceulz* par *teus*, équivalent de *telz*, leçon qui est fournie par un manuscrit du seizième siècle.

toient tuit affamei à Gadres, là où il avoient sejourne près d'un an.

CVI. LES TROUPES DU SOUDAN DE DAMAS, PASSEN DEVANT ACRE; BEAU FAIT D'ARMES DE JEAN L GRAND.

547. Quant cist Sarrazin furent parti de devan Jaffe, il vindrent devant Acre et manderent le signou de l'Arsur[1], qui estoit connestables dou royaume d Jerusalem, que il destruiroient les jardins de la vill se il ne lour envoioit cinquante mille bezans[2]; et i lour manda que il ne lour en envoieroit nulz. Lors firen lour batailles rangier, et s'en vindrent tout le sablo d'Acre, si près de la ville que l'on y traisist bien d'un arbalestre à tour. Li sires d'Arsur issi de la ville e se mist ou Mont Saint-Jehan, là où li cymeteres Sain Nicolas est, pour deffendre les jardins. Nostre serjan à pié issirent d'Acre, et commencierent à hardier aus et d'ars et d'arbalestres.

548. Li sires d'Arsur appela un chevalier de Gennes qui avoit à non mon signour Jehan le Grant, et commanda que il alast retraire la menue gent[3] qu estoient issu de la ville d'Acre, pour ce que il ne s meissent en peril. Tandis que il les ramenoit arieres

1. Jean III d'Ibelin, seigneur d'Assur ou Arsid, château au sud d'Acre.

2. Environ 506 600 francs de notre monnaie.

3. C'est-à-dire *les troupes* *pied*; car vers la fin du paragr phe 550, Joinville appelle *gent pié* ceux qu'il appelle ici *menu gent*.

uns Sarrazins li commença a escrier en sarrazinois que il jousteroit à li se il vouloit; et cil li dist que si feroit-il volentiers. Tandis que mes sires Jehans aloit vers le Sarrazin pour jouster, il regarda sus sa main senestre; si vit un tropel de Turs, là où il y en avoit bien huit, qui s'estoient arestei pour veoir la jouste.

549. Il laissa la jouste dou Sarrazin à cui il devoit jouster, et ala au tropel de Turs qui se tenoient tuit quoi pour la jouste regarder, et en feri un parmi le cors de sa lance et le geta mort. Quant li autre virent ce, il li coururent sus endementres que il revenoit vers nostre gent, et li uns le fiert grant cop d'une mace sus le chapel de fer; et au passer que il fist, mes sires Jehans li donna de s'espée sur une touaille dont il avoit sa teste entorteillie, et li fist la touaille voler enmi les chans. Il portoient lors les touailles quant il se vouloient combatre, pour ce que elles reçoivent un grant coup d'espée.

550. Li uns des autres Turs feri des esperons à li, et li vouloit donner de son glaive parmi les espaules; et mes sires Jehans vit le glaive venir, si guenchi : au passer que li Sarrazins fist, mes sires Jehans li donna ariere main d'une espée parmi le bras, si que il li fist son glaive voler enmi les chans. Et ainsi s'en revint et ramena sa gent à pié; et ces trois biaus cos fist-il devant le signour d'Arsur et les riches homes qui estoient en Acre, et devant toutes les femmes qui estoient sus les murs pour veoir celle gent.

CVII. SAC DE SAYETTE.

551. Quant celle grans foysons de gens sarrazin qui furent devant Acre, et n'oserent combatre à nous aussi comme vous avez oy[1], ne à ceus d'Acre, oïren dire (et verités estoit) que li roys fesoit fermer la cite de Sayete, et à pou de bones gens, il se traitrent en celle part. Quant mes sires Symons de Monceliart, qu estoit maistres des arbalestriers le roy et chievetain de la gent le roy à Saiette, oy dire que ceste gent venoient, si se retrait ou chastel de Saiette, qui est mou forz et enclos est de la mer en touz senz; et ce fist-i pour ce que il veoit bien que il n'avoit pooir de resister à aus. Avec li receta ce que il pot de gent; mai pou en y ot, car li chastiaus estoit trop estrois.

552. Li Sarrazin se ferirent en la ville, là où il ne trouverent nulle deffense; car elle n'estoit pas toute close. Plus de dous mille personnes occirent de nostre gent; atout le gaaing que il firent là, s'en alerent en Damas. Quant li roys oy ces nouvelles, mout en fu courouciés [et demanda conseil[3]] se amender le peust; et aus barons dou pays en fu mout bel, pour ce que li roys vouloit aler fermer un tertre là où il y ot jadis un ancien chastel au tens des Machabiex. Cis chastiaus siet ainsi comme l'on va de Jaffe en Jerusalem.

1. Voy. § 546.
2, Ancienne Sidon (Syrie). Voy. § 590.
3. Je supplée ces trois mots pour combler une lacune signalée par M. Paris.

553. Li baron d'outre mer se descorderent dou chastel refermer, pour ce que c'estoit loing de la mer à cinq lieues; par quoy nulle viande ne nous peust venir de la mer, que li Sarrazin ne nous tollissent, qui estoient plus fort que nous n'estiens. Quant ces nouvelles vindrent en l'ost, dou bourc de Sayette qui estoit destruis, et vindrent li baron dou païs au roy, et li distrent que il li seroit plus grans honnours de refermer le bourc de Saiette, que li Sarrazin avoient abatu, que de faire une forteresse nouvelle; et li roys s'acorda à aus.

CVIII. POURQUOI SAINT-LOUIS REFUSA D'ALLER EN PÈLERINAGE A JÉRUSALEM.

554. Tandis que li roys estoit à Jaffe, l'on li dist que li soudans de Damas li soufferroit bien à aler en Jerusalem, et par bon asseurement. Li roys en ot grant consoil; et la fins dou consoil fu teix, que nulz ne loa le roy que il y alast, puisque il couvenist que il lessast la citei en la main des Sarrazins.

555. L'on en moustra au roy un exemple qui fu teix, que quant li grans roys Phelippes se parti de devant Acre pour aler en France, il lessa toute sa gent demourer en l'ost avec le duc Hugon de Bourgoingne, l'aioul cesti duc qui est mors nouvellement[1]. Tandis,

1. Hugues III, bisaïeul de Robert II, mort au mois de mars 1306.

que li dus sejournoit à Acre, et li roys Richars d'Angleterre aussi, nouvelles lour vindrent que il pooient penre l'endemain Jerusalem se il vouloient, pour ce que toute la force de la chevalerie le soudanc de Damas s'en estoit alée vers li, pour une guerre que il avoit à un autre soudanc. Il atirierent lour gent, et fist li roys d'Angleterre la premiere bataille, et li dus de Bourgoingne l'autre après, atout les gens le roy de France.

556. Tandis que il estoient à esme de penre la ville, on li manda de l'ost le duc que il n'alast avant; car li dus de Bourgoingne s'en retournoit ariere, pour ce, sanz plus, que l'on ne deist que li Anglois eussent pris Jerusalem. Tandis que il estoient en ces paroles, uns siens chevaliers li escria : « Sire, sire, venez jusques « ci, et je vous mousterrai Jerusalem. » Et quant il oy ce, il geta sa cote à armer devant ses yex tout en plorant, et dist à Nostre Signour : « Biaus sire Diex, je « te pri que tu ne seuffres que je voie ta sainte citei, « puisque je ne la puis delivrer des mains de tes « ennemis. »

557. Ceste exemple moustra l'on au roy, pour ce que se il, qui estoit li plus grans roys des Crestiens, fesoit son pelerinage sanz delivrer la citei des ennemis Dieu, tuit li autre roy et li autre pelerin qui après li venroient, se tenroient tuit apaié de faire lour pelerinaige aussi comme li roys de France averoit fait, ne ne feroient force de la delivrance de Jerusalem.

558. Li roys Richars fist tant d'armes outre mer à

celle foys que il y fu, que quant li cheval aus Sarrazins avoient poour d'aucun bisson, lour maistre lour disoient : « Cuides-tu, fesoient-il à lour chevaus, « que ce soit li roys Richars d'Angleterre ? » Et quant li enfant aus Sarrazinnes breoient, elles lour disoient : « Tay-toi. tay-toi, ou je irai querre le roy Richart, « qui te tuera [1]. »

CIX. DE HUGUES III, DUC DE BOURGOGNE. DÉPENSES DE SAINT LOUIS À JAFFA.

559. Lis dus de Bourgoingne, de quoy je vous ai parlei, fu mout bons chevaliers de sa main; mais il ne fu onques tenus pour saige ne à Dieu ne au siecle; et il y parut bien en ce fait devant dit. Et de ce dist li grans roys Phelippes, quant l'on li dist que li cuens Jehans de Chalon avoit un fil, et avoit à non Hugue pour le duc de Bourgoingne, il dist que Diex le feist aussi preu home come le duc pour cui il avoit non Hugue.

560. Et on li demanda pourquoy il n'avoit dit *aussi preudome* : « Pour ce, fist-il, que il a grant difference « entre *preu home* et *preudome*. Car il a mainz preus « homes chevaliers en la terre des crestiens et des « Sarrazins, qui onques ne crurent Dieu ne sa « Mere. Dont je vous di, fist-il, que Diex donne grant

1. Voy. § 77.

« don et grant grace au chevalier crestien que i
« seuffre estre vaillant de cors, et que il seuffre en
« son servise en li gardant de pechié mortel ; et cel
« qui ainsi se demeinne doit l'on appeler *preudome*
« pour ce que ceste proesse li vient dou don Dieu. E
« ceus de cui j'ai avant parlei puet l'on appeler *preuz*
« *homes*, pour ce que il sont preu de lour cors, e
« ne doutent Dieu ne pechié. »

561. Des grans deniers que li roys mist à fermer Jaffe ne couvient-il pas parler, que c'est sanz nombre ; car il ferma le bourc dès l'une des mers jusques à l'autre, là où il ot bien vint quatre tours ; et furent li fossei curei de lun dehors et dedans. Trois portes y avoit, dont li legas en fist l'une, et un pan dou mur.

562. Et pour vous moustrer le coustaige que li roys i mist, vous faiz-je à savoir que je demandai au legat combien celle porte et cis pans dou mur li avoient coustei ; et il me demanda combien je cuidoie qu'elle eust coustei ; et je esmai que la porte que il avoit fait faire li avoit bien coustei cinq cens livres, et li pans dou mur trois cens[1] livres. Et il me dist que (si Diex li aidast) que la porte que li pans li avoient bien coustei trente mille livres.

1. En substituant cinq *mille* à cinq *cens* et trois *mille* à trois *cens*, on diminuerait l'écart signalé par M. Paris entre l'évaluation de Joinville et la somme de trente mille livres.

CX. DÉPART DE SAINT LOUIS POUR SAYETTE ; PÈLERINS DE LA GRANDE ARMÉNIE ; JOINVILLE RENVOIE UN DE SES CHEVALIERS.

563. Quant li roys ot assouvie la forteresse dou bourc de Jaffe, il prist consoil que il iroit refermer la citei de Sayete, que li Sarrazin avoient abatue. Il s'esmut pour aler là le jour de la feste des apostres saint Pere et saint Pol[1], et just li roys et ses os devant le chastel d'Arsur, qui mout estoit forz. Celi soir appela li roys sa gent, et lour dist que se il s'acordoient, que il iroit penre une citei des Sarrazins que on appele Naples, laquel citei les anciennes escriptures appelent Samarie[2].

564. Li temples et li Ospitaus et li baron dou païs li respondirent d'un acort, qui il estoit bon que l'on y essaiast à penre la citei ; mais il ne s'acorderoient jà que ses cors y alast, pour ce que se aucune chose avenoit de li, toute la terre seroit perdue. Et il dist que il ne les y lairoit jà aler, se ses cors n'i aloit avec. Et pour ce demoura celle emprise, que li signour terrier ne s'i voudrent acorder que il y alast.

565. Par nos journées, venimes ou sablon d'Acre, là où li roys et li os nous lojames. Illec au lieu vint à moy uns grans peuples de la Grant Hermenie[3], qui aloit en pelerinaige en Jerusalem, par

1. Le 29 juin 1253.
2. Naples ou Naplouse répond à Sichem, capit. du pays de Samarie.
3. Grande Arménie.

grant treu rendant aus Sarrazins qui les conduisoient. A un latimier qui savoit lour languaige et le nostre, il me firent prier que je lour monstrasse le saint roy.

566. Je alai au roy là où il se seoit en un paveillon, apuiez à l'estache dou paveillon; et seoit ou sablon, sans tapiz et sans nulle autre chose desouz li. Je li dis : « Sire, il a là hors un grant peuple de la « Grant Hermenie qui vont en Jerusalem, et me « proient, sire, que je lour face moustrer le saint « roy; mais je ne bé jà à baisier vos os. » Et il rist mout clerement, et me dist que je les alasse querre; et si fis-je. Et quant il orent veu le roy, il le commanderent à Dieu, et li roys aus.

567. L'endemain just li os en un lieu que on appelle Passe-poulain, là où il a de mout beles eaues de quoy l'on arose ce dont li sucres vient. Là où nous estiens logié illec, li uns de mes chevaliers me dist : « Sire, fist-il, or vous ai-je logié en plus biau lieu « que vous ne fustes hyer. » Li autres chevaliers qui m'avoit prise la place devant, sailli sus touz effraez, et li dist tout haut : « Vous estes trop hardis quant « vous parlés de chose que je face. » Et il sailli sus et le prist par les cheveus. Et jo sailli sus et le feri dou poing entre les dous espaules, et il le lessa; et je li dis : « Or hors de mon hostel; car (si m'aïst Diex!) « avec moy ne serez-vous jamais. »

568. Li chevaliers s'en ala si grant duel demenant, et m'amena mon signour Gilon le Brun le connestable

de France; et pour la grant repentance que il veoit que li chevaliers avoit de la folie que il avoit faite, me pria, si à certes comme il pot, que je le remenasse en mon hostel. Et je respondi que je ne l'i remenroie pas, se li legas ne me absoloit de mon sairement. Au legat en alerent et li conterent le fait; et li legas lour respondi que il n'avoit pooir de moy absoudre, pour ce que li sairemens estoit raisonnables; car li chevaliers l'avoit mout bien deservi. Et ces choses vous moustré-je, pour ce que vous vous gardés de faire sairement que il ne couviengne faire par raison; car, ce dit li Saiges : « Qui volentiers jure, volentiers se « parjure. »

CXI. EXPÉDITION CONTRE BÉLINAS.

569. L'endemain s'ala logier li roys devant la citei de Sur [1], que l'on appele Tyri en la Bible. Illec appela li roys des riches homes de l'ost, et lour demanda consoil se il seroit bon que il alast penre la citei de Belinas [2] avant que il alast à Sayete. Nous loames tuit que il estoit bon que li roys y envoiast de sa gent; mais nulz ne li loa que ses cors y alast : à grant peinne l'en destourba l'on. Acordei fu ainsi,

1. La leçon *Arsur* est une faute, puisqu'il ne s'agit plus d'*Arsur* ou *Arsid*, mais de *Sur* ou *Tyr* (§ 690). Je corrige la même faute au § 616.

2. Ancienne Césarée de Philippe. Voy. § 570.

que li cuens d'Eu iroit et mes sires Phelippes de Montfort, li sires de Sur[1], mes sires Giles li Bruns connestables de France, mes sires Pierres li chamberlains, li maistres dou Temple et ses couvens, li maistres de l'Ospital et sui frere aussi.

570. Nous nous armames à l'anuitier, et venimes un pou après le point dou jour en une pleinne qui est devant la citei que l'on appele Belinas; et l'appelle l'Escripture ancienne Cezaire Phelippe. En celle citei sourt une fonteinne que l'on appele *Jour;* et enmi les plainnes qui sont devant la citei, sourt une autre très-bele fonteinne qui est appelée *Dan*. Or est ainsi, que quant cist dui ru de ces dous fonteinnes viennent ensemble, ce appele l'on le fleuve de Jourdain[2], là où Diex fu bauptiziez.

571. Par l'acort dou Temple et dou conte d'Eu, de l'Ospital et des barons dou païs qui là estoient, fu acordei que la bataille le roy (en laquel bataille je estoie lors, pour ce que li roys avoit retenu les quarante chevaliers qui estoient en ma bataille avec li) et mes sires Geffroys de Sergines li preudom aussi iroient entre le chastel et la citei; et li terrier enterroient en la citei à main senestre, et li Ospitaus à main destre, et li Temples enterroit en la citei la droite voie que nous estiens venu.

572. Nous nous esmeumes lors tant que nous ve-

1. Philippe de Montfort, seigneur de Tyr, a été cité plus haut (§ 310 à 312, 339 et 389).

2. Cette erreur et cette fausse étymologie remontent au moins à Saint Jérome.

nimes delez la citei, et trouvames que li Sarrazin qui estoient en la ville, orent desconfiz les serjans le roy, et chaciés de la ville. Quant je vi ce, je ving aus preudomes qui estoient avec le conte d'Eu, et lour dis : « Signour, se vous n'alés là où on nous a comman- « dei, entre la ville et le chastel, li Sarrazin nous oc- « cirront nos gens qui sont entrei en la ville. » L'alée y estoit si perillouse ; car li lieus là où nous deviens aler estoit si perillous qu'il y avoit troi paire[1] de murs sés à passer, et la coste estoit si roite que à peinne s'i pooit tenir chevaus ; et li tertres là où nous deviens aler estoit garniz de Turs à grant foison à cheval.

573. Tandis que je parloie à aus, je vi que nostre serjant à pié deffesoient les murs. Quant je vi ce, je dis à ceus à cui je parloie, que l'on avoit ordenei que la bataille le roy iroit là où li Turc estoient ; et puisque on l'avoit commandei, je iroie. Je m'esdreçai, je et mi dui chevalier, à ceus qui deffesoient les murs, et vi que uns serjans à cheval cuidoit passer le mur, et li chei ses chevaus sus le cors. Quant je vi ce, je descendi à pié et pris mon cheval par le frain. Quant li Turc nous virent venir, ainsi comme Diex vout, il nous lessierent la place là où nous deviens aler. De celle place là où li Turc estoient, descendoit une roche taillie en la citei.

574. Quant nous fumes là et li Turc s'en furent parti, li Sarrazin qui estoient en la citei, se desconfirent et lessierent la ville à nostre gent sanz debat.

1. Sur le neutre *paire* ; voy. § 139.

Tandis que je estoie là, li marechaus dou Temple o
dire que je estoie en peril, si s'en vint là amont, ver
moy. Tandis que je estoie là amont, li Alemant qu
estoient en la bataille au conte d'Eu vindrent après moy
et quant il virent les Turs à cheval qui s'enfuioien
vers le chastel, il s'esmurent pour aler après aus; e
je lour dis : « Signour, vous ne faites pas bien; car nou
« soumes là où on nous a commandei, et vous ale
« outre commandement. »

CXII. DANGER QUE COURT JOINVILLE.

575. Li chastiaus qui siet desus la citei a non Su
beibe, et siet bien demie-lieue haut es montaignes d
Liban; et li tertres qui monte ou chastel est peuple
de grosses roches aussi grosses comme huges. Quan
li Alemant virent que il chassoient à folie, il s'en
revindrent ariere. Quant li Sarrazin virent ce, il lou
coururent sus à pié, et lour donnoient de sus les ro-
ches grans cos de lour maces, et lour arachoient le
couvertures de lour chevaus.

576. Quant nostre serjant virent le meschief, qu
estoient avec nous, il se commencierent à effreer; e
je lour dis que se il s'en aloient, que je les feroie geter
hors des gaiges le roy à touz jours mais. Et il me dis-
trent : « Sire, li jeus nous est mal partis; car vous
« estes à cheval, si vous enfuirés; et nous soumes à
« pié, si nous occiront li Sarrazin. » Et je lour dis :

« Signour, je vous asseur que je ne m'enfuirai pas ; « car je demourrai à pié avec vous. » Je descendi et envoiai mon cheval avec les Templiers, qui estoient bien une arbalestrée darieres.

577. Au revenir que li Alemant fesoient, li Sarrazin ferirent un mien chevalier, qui avoit non mon signour Jehan de Bussey, d'un carrel parmi la gorge ; et chei mors tout devant moy. Mes sires Hugues d'Escoz, cui niez il estoit, qui mout bien se prouva en la sainte Terre, me dist : « Sire, venés nous aidier pour « reporter mon neveu là aval. — Mal dehait ait, fiz-« je, qui vous y aidera ! car vous estes alei là-sus sanz « mon commandement : se il vous en est mescheu, « ce est à bon droit. Reportés-le l'aval en la longain-« gne ; car je ne partirai de ci jusques à tant que l'on « me revenra querre. »

578. Quant mes sires Jehans de Valenciennes oy le meschief là où nous estiens, il vint à mon signour Olivier de Termes et à ces autres chieveteins de la corte laingue, et lour dist : « Signour, je vous pri et « commant, de par le roy, que vous m'aidiés à querre « le seneschal. » Tandis que il se pourchassa ainsinc, mes sires Guillaumes de Biaumont vint à li et li dist : « Vous vous traveilliés pour nient ; car li seneschaus « est mors. » Et il respondi : « Ou de sa mort ou de « sa vie dirai-je nouvelles au roy. » Lors il s'esmût et vint vers nous, là où nous estiens montei en la montaigne ; et maintenant que il vint à nous, il me manda que je venisse parler à li ; et si fis-je.

579. Lors me dist Oliviers de Termes que nous estiens illec en grant peril ; car se nous descendiens par où nous estiens montei, nous ne le pourriens faire sanz grant perte, pour ce que la coste estoit trop male, et li Sarrazin nous descenderoient sur les cors : « Mais se vous me voulés croire, je vous deli- « verrai sanz perdre. » Et je li diz que il devisast ce que il vourroit, et je le feroie.

580. « Je vous dirai, fist-il, comment nous escha- « perons. Nous en irons, fist-il, tout ce pendant aussi « comme se nous deviens aler vers Damas ; et li Sar- « razin qui là sont, cuideront que nous les vueillons « penre par darieres. Et quant nous serons en ces « plainnes, nous ferrons des esperons entour la citei « et averons avant passei le ru que il puissent venir « vers nous ; et si lour ferons grant doumaige : car « nous lour metterons le feu en ces formens battus « qui sont enmi ces chans. »

581. Nous feimes aussi comme il nous devisa ; et il fist penre canes de quoy l'on fait ces fleutes, et fist mettre charbons dedans, et fichier dedans les four- mens batus. Et ainsi nous ramena Diex à sauvetei par le consoil Olivier de Termes. Et sachiez quant nous venimes à la heberge là où nostre gent estoient nous les trouvames touz desarmés ; car il n'i ot onques nul qui s'en preist garde. Ainsi revenimes l'endemain à Sayette, là où li roys estoit.

CXIII. SAINT LOUIS ENTERRE LES CADAVRES DES CHRÉTIENS DE SAYETTE. AMITIÉ DE JOINVILLE ET DU COMTE D'EU.

582. Nous trouvames que li roys ses cors avoit fait enfouir les crestiens que li Sarrazin avoient occis, aussi comme il est desus dit; et il-meismes ses cors portoit les cors pourris et touz puans pour mettre en terre es fosses, que jà ne se estoupast, et li autre se estoupoient. Il fist venir ouvriers de toutes pars, et se remist à fermer la citei de haus murs et de grans tours. Et quant nous venimes en l'ost, nous trouvames que il nous ot nos places mesurées, il ses cors, là où nous logeriens : la moie place il prist delez la place le conte d'Eu, pour ce que il savoit que li cuens d'Eu amoit ma compaignie.

583. Je vous conterai des jeus que li cuens d'Eu nous fesoit. Jè avoie fait une maison là où je mangoie, je et mi chevalier, à la clartei de l'uis. Or estoit l'uis devers le conte d'Eu; et il qui mout estoit soutils, fist une petite bible qui [1] getoit ens; et fesoit espier quant nous estiens assis au mangier; et dressoit sa bible dou lonc de nostre table, et la faisoit geter, et nous brisoit nos pos et nos voirres. Je m'estoie garniz de gelines et de chapons; et je ne sai qui li avoit donnei une joene ourse, laquel il lessoit aler à mes gelines; et en

1. Dans le plus ancien manuscrit, *que il.*

avoit plus tost tuei une douzainne que l'on ne venist illec ; et la femme qui les gardoit batoit l'ourse de sa quenoille.

CXIV. PRISE DE BAGDAD PAR LES TARTARES.

584. Tandis que li roys fermoit Sayete, vindrent marcheant en l'ost, qui nous distrent et conterent que li roys des Tartarins avoit prise la citei de Baudas et l'apostole des Sarrazins, qui estoit sires de la ville, lequel on appeloit le calife de Baudas [1]. La maniere comment il pristrent la citei de Baudas et le calife nous conterent li marcheant ; et la maniere fu teix, car quant il orent la citei dou calife assegie, il manda au calife que il feroit volentiers mariaige de ses enfans et des siens ; et li consaus dou calife li louerent que il s'acordast au mariaige.

585. Et li roys des Tartarins li manda que il li envoiast jusques à quarante personnes de son consoil et des plus grans gens, pour jurer le mariaige ; et li califes si fist. Encore li manda li roys des Tartarins que il li envoiast quarante des plus riches et des meillours homes que il eust ; et li califes si fist. A la tierce foiz li manda que il li envoiast quarante des meillours d

1. En 1253, la nouvelle de la prise de Bagdad par les Tartares était prématurée ; cet événement n'eut lieu qu'en 1258 ; mais il pouvait être dès lors prévu ou redouté et donner lieu, par conséquent, à des bruits du genre de ceux qui rapporte ici Joinville.

sa compaignie ; et il si fist. Quant li roys des Tartarins vit que il ot touz les chievetains de la ville, il s'apensa que li menus peuples de la ville ne s'averoit pooir de deffendre sanz gouverneours. Il fist à touz les six vins riches homes coper les testes, et puis fist assaillir la ville et la prist, et le calife aussi.

586. Pour couvrir sa desloiautei, et pour geter le blasme sur le calife de la prise de la ville, que il avoit faite, il fist penre le calife et le fist mettre en une caige de fer, et le fist jeuner tant comme l'on puet faire home sanz mourir ; et puis li demanda se il avoit fain. Et li califes dist que oyl ; car ce n'estoit pas merveille. Lors li fist aporter li roys des Tartarins un grant taillour d'or chargié de joiaus à pierre precicuses, et li dist : « Cognois-tu ces joiaus ? » Et li califes respondi que oyl : « Il furent mien. » Et il li demanda se il les amoit bien ; et il respondi que oyl.

587. « Puisque tu les amoies tant, fist li roys des « Tartarins, or pren de celle part que tu vourras, et « manju. » Li califes li respondi que il ne pourroit, car ce n'estoit pas viande que l'on peust mangier. Lors li dist li roys des Tartarins : « Or peus veoir « maintenant ta deffense ; car se tu eusses donnei ton « tresor (dont tu ne te peus à ceste heure aidier) aus « gens d'armes, tu te fusses bien deffendus à nous par « ton tresor, se tu l'eusses despendu, qui ou plus grant « besoing te faut que tu eusses onques. »

CXV. D'UN CLERC QUE JOINVILLE PREND POUR UN ASSASSIN.

588. Tandis que li roys fermoit Sayete, je alai à s messe au point dou jour, et il me dist que je l'aten disse, que il vouloit chevauchier; et je si fis. Quan nous fumes aus chans, nous venimes par devant u petit moustier, et veismes, tout à cheval, un prestr qui chantoit la messe. Li roys me dist que cis mous tiers estoit fais en l'onnour dou miracle que Diex fis dou dyable que il geta hors dou cors de la fille à l veuve femme; et il me dist que se je vouloie, que i orroit leans la messe que li prestres avoit commencie et je li dis que il me sembloit bon à faire.

589. Quant ce vint à la paiz donner, je vi que l clers qui aidoit la messe à chanter, estoit grans, noirs megres et hericiés, et doutai que se il portoit au ro la paiz, que espoir c'estoit uns Assacis, uns mauvai hom, et pourroit occire le roy. Je alai penre la paiz au clerc et la portai au roy. Quant la messe fu chantée et nous fumes montei sus nos chevaus, nous trouvames le legat es chans; et li roys s'aprocha de li e m'appela, et dist au legat : « Je me pleing à vous dou « seneschal, qui m'apporta la paiz, et ne vout que l « povres clers la m'aportast. »

590. Et je diz au legat la raison pourquoy je l'avoie fait; et li legas dist que j'avoie mout bien fait. Et li roys respondi : « Vraiement non fist. » Grant descort

y ot d'aus dous, et je en demourai en paiz. Et ces nouvelles vous ai-je contées, pour ce que vous veez la grant humilitei de li. De ce miracle que Diex fist à la fille de la veuve femme parle li Evangiles, qui dit que Diex estoit, quant il fist le miracle, *in parte Tyri et Syndonis*; car lors estoit la cités de Sur que je vous ai nommée, appelée Tyri; et la cités de Sayette que je vous ai devant nommée, Sydoine.

CXVI. ENVOYÉS DU SEIGNEUR DE TRÉBISONDE; ARRIVÉE DE LA REINE A SAYETTE.

591. Tandis que li roys fermoit Sayete, vindrent à li li messaige à un grant signour de la parfonde Grece, liquex se fesoit appeler le grant Commenie et signour de Trafentesi [1]. Au roy apporterent divers joiaus à present. Entre les autres li apporterent ars de cor, dont les coches entroient à vis dedans les ars; et quant on les sachoit hors, si trouvoit l'on que il estoient dehors mout bien tranchant et mout bien fait [2].

592. Au roy requistrent que il li envoiast une pucelle de son palais, et il la penroit pour femme. Et li roys respondi que il n'en avoit nulles amenées d'outre mer; et lour loa que il alassent en Constantinnoble à l'empereour, qui estoit cousins le roy, et li requeissent

1. Comnène, seigneur de Trébisonde.

2. Cette phrase est fort obscure et peut-être altérée.

que il lour baillast une femme pour lour signour, tel qui fust dou lignaige le roy et dou sien. Et ce fist-il pour ce que li emperieres eust aliance à cestui gran riche home contre Vatache, qui lors estoit emperieres des Griex.

593. La royne, qui nouvelement estoit relevée de dame Blanche, dont elle avoit géu à Jaffe, ariva à Sayette ; car elle estoit venue par mer. Quant j'oy dire qu'elle estoit venue, je me levai de devant le roy et alai encontre li, et l'amenai jusques ou chastel.

594. Et quand je reving au roy, qui estoit en sa chapelle, il me demanda se la royne et li enfant estoient haitié; et li diz oil. Et il me dist : « Je soy bien « quant vous vous levates de devant moy, que vous « aliés encontre la royne; et pour ce je vous ai fait « atendre au sermon. » Et ces choses vous ramentoif je, pour ce que j'avoie jà estei cinq ans entour li, que encore ne m'avoit-il parlei de la royne ne de ses enfans, que je oïsse, ne à autrui ; et ce n'estoit pas bone maniere, si comme il me semble, d'estre estrange de sa femme et de ses enfans.

CXVII. D'UN PAUVRE CHEVALIER ET DE SES QUATRE FILS.

595. Le jour de la Touz-Sains[1], je semons touz les riches homes de l'ost en mon hostel, qui estoit sur l

1. Le 1er novembre 1253.

mer; et lors uns povres chevaliers ariva en une barge, et sa femme et quatre fil que il avoient. Je les fiz venir mangier en mon hostel. Quant nous eumes mangié, je appelai les riches homes qui leans estoient, et lour diz : « Fesons une grant aumosne, et deschar« gons cest povre home de ses enfants; et preingne « chascuns le sien, et je en penrai un. » Chascuns en prist un, et se combatoient de l'avoir. Quant li povres chevaliers vit ce, il et sa femme, il commencierent à plorer de joie.

596. Or avint ainsi, que quant li cuens d'Eu revint de mangier de l'ostel le roy, il vint veoir les riches-homes qui estoient en mon hostel, et me tolli le mien enfant, qui estoit de l'aage de douze ans, liquex servi le conte si bien et si loialement que, quant nous revenimes en France, li cuens le maria et le fist chevalier. Et toutes les foiz que je estoie là où li cuens estoit, à peinne se pooit departir de moy, et me disoit : « Sire, Diex le vous rende! car à ceste honnour « m'avez-vous mis. » De ses autres trois freres ne saije que il devindrent.

CXVIII. PÈLERINAGE DE JOINVILLE; MÉPRISE DE LA REINE; PIERRE MERVEILLEUSE.

597. Je priai au roy que il me lessast aler en pelerinaige à Nostre Dame de Tortouze, là où il avoit mout grant pelerinaige, pour ce que c'est li premiers autels

qui onques fust fais en l'onour de la Mere Dieu su terre. Et y fesoit Notre Dame mout grans miracles dont entre les autres i avoit un hors dou senz qu avoit le dyable ou cors. Là où sui ami, qui l'avoien leans amenei, prioient la Mere Dieu qu'elle li donnas santei, li ennemis, qui estoit dedans, lour respondi « Nostre Dame n'est pas ci, ainçois est en Egypte « pour aidier au roy de France et aus crestiens qu « aujourd'hui ariveront en la terre, il à pié, contre l « paennime à cheval. »

598. Li jours fu mis en escrit et fu aportez au le gat; que il meismes [1] le me dist de sa bouche. Et soié certeins qu'elle nous aida; et nous eust plus aidié se nous ne l'eussiens couroucie, et li et son Fil, si comme j'ai dit devant.

599. Li roys me donna congié d'aler là, et me dis à grant consoil que je li achetasse cent camelins [2] de diverses colours, pour donner aus Cordeliers quan nous venriens en France. Lors m'assouaga li cuers car je pensai bien que il n'i demourroit gueres. Quan nous venimes à Triple, mi chevalier me demanderent que je vouloie faire des camelins, et que je lour deisse « Espoir, fesoie-je, si les robai-je pour gaaingnier. »

600. Li princes [3] (que Diex absoille !) nous fist si grant joie et si grant honour comme il pot onques; et eust donnei à moy et à mes chevaliers grans dons, se

1. Au lieu de *que il meismes*, le manuscrit le plus ancien porte *que monseigneur*.

2. On a vu plus haut (§ 36) que le roi portait du camelin.

3. Boémond VI. (Voy. § 522.)

nous les vousissiens avoir pris. Nous ne vousimes riens penre, ne mais que de ses reliques, desquex je aportai au roy, avec les camelins que je li avoie achetez.

601. De rechief, je envoiai à ma dame la royne quatre camelins. Li chevaliers qui les luy presenta, les porta entorteilliés en une touaille blanche. Quant la royne le vit entrer en la chambre où elle estoit, si s'agenoilla contre li, et li chevaliers se ragenoilla contre li aussi; et la royne li dist : « Levez sus, sire « chevaliers ; vous ne vous devez pas agenoillier, qui « portés les reliques. » Mais li chevaliers dist : « Dame, « ce ne sont pas reliques, ains sont camelin que mes « sires vous envoie. » Quant la royne oy ce, et ses damoiselles, si commencierent à rire; et la roine dist à mon chevalier : « Dites à vostre signour que maus « jours li soit donnez, quant il m'a fait agenoillier « contre ses camelins. »

602. Tandis que li roys estoit à Sayette, li aporta l'on une pierre qui se levoit par escales, la plus merveillouse dou monde; car quant l'on levoit une escale, l'on trouvoit entre les dous pierres la forme d'un poisson de mer. De pierre estoit li poissons; mais il ne failloit rien en sa fourme, ne yex, ne areste, ne colour, ne autre chose que il ne fust autreteix comme s'il fust vis. Li rois me donna une pierre, et trouvai une tanche dedans, de brune colour, et de tel façon comme tanche doit estre.

CXIX. LE ROI APPREND LA MORT DE SA MÈRE; DURET[É] DE LA REINE BLANCHE POUR LA REINE MARGUERITE

603. A Sayette vindrent les nouvelles au roy que [s]a mere estoit morte[1]. Si grant duel en mena, que [d]e dous jours on ne pot onques parler à li. Après [ce], m'envoia querre par un vallet de sa chambre. Qua[nt] je ving devant li en sa chambre, là où il estoit t[o]z seux, et il me vit, il estandi ses bras et me dist : « [A]! « seneschaus, j'ai pardue ma mere! »

604. — « Sire, je ne m'en merveil pas, fis-je, q[ue] « à mourir avoit-elle; mais je me merveil que vo[us], « qui estes uns saiges hom, avez menei si grant du[el]; « car vous savez que li Saiges dit, que mesaise q[ue] « li om ait ou cuer, ne li doit parer ou visaige; [car] « cil qui le fait, en fait liez ses ennemis et en m[e]-« saise ses amis. » Mout de biaus servises en fist fa[ire] outre mer; et après il envoia en France un somm[ier] chargié de lettres de prieres aus esglises, pour ce q[ue] il priassent pour li.

605. Ma dame Marie de Vertus, mout bone da[me] et mout sainte femme, me vint dire que la royne m[e]-noit mout grant duel, et me pria que j'alasse vers [li] pour la reconforter. Et quant ge ving là, je tro[uvai]

1. Blanche de Castille mourut au mois de novembre 1252. Joinville paraît s'être trompé en racontant que saint Louis apprit cette nouvelle à Sayette ou Sidon, c'est-à-dire après le mois de juin [...] Geoffroi de Beaulieu, qui écr[ivait] plus de trente ans avant Join[ville], nous apprend que le roi était [...] à Jaffa.

que elle plouroit, et je li dis que voir dit cil qui dit que l'on ne doit femme croire : « Car ce estoit la « femme que vous plus haiés qui est morte, et vous « en menez tel duel ! » Et elle me dist que ce n'estoit pas pour li que elle ploroit, mais pour la mesaise que li roys avoit dou duel que il menoit, et pour sa fille (qui puis fu royne de Navarre), qui estoit demourée en la garde des homes.

606. Les durtez que la royne Blanche fist à la royne Marguerite furent tiex, que la royne Blanche ne vouloit soufrir, à son pooir, que ses fiz fust en la compaingnie sa femme, ne mais que le soir quant il aloit couchier avec li. Li hostiex là où il plaisoit miex à demourer, c'estoit à Pontoise, entre le roy et la royne, pour ce que la chambre le roy estoit desus, et la chambre la royne estoit desous.

607. Et avoient ainsi acordei lour besoigne, que il tenoient lour parlement en une viz qui descendoit de l'une chambre en l'autre ; et avoient lour besoignes si atiries, que quant li huissier veoient venir la royne en la chambre le roy son fil, il batoient les huis de lour verges, et li roys s'en venoit courant en sa chambre, pour ce que sa mere l'i trouvast ; et ainsi refesoient li huissier de la chambre la royne Marguerite quant la royne Blanche y venoit, pour ce qu'elle y trouvast la royne Marguerite.

608. Une foiz estoit li roys decoste la royne sa femme, et estoit en trop grant peril de mort, pour ce qu'elle estoit blecie d'un enfant qu'elle avoit eu.

Là vint la royne Blanche, et prist son fil par la main et li dist : « Venés-vous-en, vous ne faites riens ci. Quant la royne Marguerite vit que la mere emmeno le roy, elle s'escria : « Hélas ! vous ne me lairés veoi « mon signour ne morte ne vive. » Et alors elle s pasma, et cuida l'on qu'elle fust morte ; et li roys, q cuida qu'elle se mourust, retourna ; et à grant peini la remist l'on à point.

CXX. LE ROI DÉCIDE SON RETOUR EN FRANCE ; ENTRETIEN DE JOINVILLE ET DU LÉGAT.

609. En ce point que la cités de Sayete estoit presque toute fermée, li roy fist faire plusours pr cessions en l'ost, et en la fin des processions fes prier li legas que Diex ordenast la besoigne le roy sa volentei, par quoy li roys en feist le meillour grei Dieu, ou de raler en France, ou de demo rer là.

610. Après ce que les processions furent faites, roys m'apela là où je me seoie avec les riches hom dou pays, de là en un prael, et me fit le dos tourn vers aus. Lors me dist li legas : « Seneschaus, li r « se loe mout de vostre servise, et mout volenti « vous pourchaceroit vostre profit et vostre honou « et pour vostre cuer, me dist-il, mettre à aise, « dist-il que je vous deisse que il a atirie sa besoi-

« gne pour aler en France à ceste Pasque qui vient[1]. » Et je li respondi : « Diex l'en lait faire sa vo- « lentei ! »

611. Lors se leva li legas et me dist que je le convoiasse jusques à son hostel ; ce que je feis. Lors s'enclost en sa garderobe, entre li et moy sanz plus, et me mist mes dous mains entre les seues, et commensa à plorer mout duremeut ; et quant il pot parler, si me dist : « Seneschaus, je suis mout liés, si en « rent graces à Dieu, de ce que li roys, vous et li « autre pelerin eschapent dou grant peril là où vous « avez estei en celle terre. Et mout sui à mesaise de « cuer de ce que il me couvenra lessier vos saintes « compaingnies, et aler à la court de Rome, entre « celle desloial gent qui y sont.

612. « Mais je vous dirai que je pens à faire : je « pens encore à faire tant que je demeure un an « après vous ; et bé à despendre touz mes deniers à « fermer le fors-bourc d'Acre, si que je lour mous- « terrai tout cler que je ne report point d'argent ; si « ne me courront mie à la main. »

613. Je recordoie une foiz au legat dous pechiez que uns miens prestres m'avoit recordez ; et il me respondi en tel maniere : « Nulz ne sait tant de des- « loiaus pechiez que l'on fait en Acre, comme je faiz : « dont il couvient que Diex les venge, en tel maniere « que la cités d'Acre soit lavée dou sanc aus habi-

1. A la Pâque de l'an 1254.

« teours, et que il y vieigne après autre gent qui y ha« biteront. » La prophecie dou preudome est averé en partie, car la cités est bien lavée dou sanc aus habiteours[1]; mais encore n'i sont pas venu cil qui y doivent habiter; et Diex les y envoit bons et tiex qu'il soient à sa volentei!

CXXI. JOINVILLE CONDUIT LA REINE A SUR. EMBARQUEMENT DU ROI.

614. Après ces choses, m'envoya querre et me manda li roys que je m'alasse armer, et mes chevaliers. Je li demandai pourquoy; et il me dist pour mener la royne et ses enfans jeusques à Sur, là où il avoit sept lieues. Je ne li repris onques la parole; et si estoit li commandemens si perillous : que nous n'aviens lors ne treves ne paiz, ne à ceus d'Egypte ne à ceus de Damas. La merci Dieu, nous y venimes tou en paiz, sanz nul empeeschement et à l'anuitier quant il nous couvint dous foiz descendre en la terre de nos ennemis pour faire feu et cuire viande, pour les enfans repaistre et alaitier.

615. Quant li roys se parti de la citei de Sayete que il avoit fermée de grans murs et de grans tours, et de grans fossés curez dehors et dedans, li patriar-

1. Allusion à la prise et au sac de la ville d'Acre, dont les Sarrasins s'emparèrent en 1291, et massacrèrent les habitants.

ches et li baron dou païs vindrent à li, et li distrent en tel maniere :

616. « Sire, vous avez fermée la citei de Sayete, et « celle de Cesaire, et le bourc de Jaffe, qui mout est « grans profis à la sainte Terre ; et la citei d'Acre « avés mout enforcie des murs et des tours que vous « y avez fait. Sire, nous nous soumes regardei entre « nous, que nous ne veons que desormais vostre de-« mourée puisse tenir point de proufit au royaume de « Jerusalem ; pour laquel chose nous vous loons et « conseillons que vous alez en Acre à ce quaresme « qui vient, et atiriez vostre passaige, par quoy vous « en puissés aler en France après cette Pasque. » Par le consoil dou patriarche et des barons, li roys se parti de Sayette et vint à Sur, là où la royne estoit ; et dès illec venimes à Acre à l'entrée de quaresme [1].

617. Tout le quaresme, fist areer li roys ses neis pour revenir en France, dont il y ot treize, que neis que galies. Les neis et les galies furent atiries en tel maniere, que li roys et la royne se requeillirent en lour neis la vegile [2] de saint-Marc après Pasques, et eumes bon vent au partir. Le jour de la saint-Marc, me dist li roys que à celi jour il avoit estei nez [3] ; et je li diz que encore pooit-il bien dire queil estoit renez ceste journée, et que assez estoit renez quant il de celle perillouse terre eschapoit.

1. En 1254, le carême commença le 25 février.

2. Le 24 avril 1254.

3. Il naquit le 25 avril 1214.

CXXII. LE VAISSEAU DU ROI HEURTE CONTRE UN BANC DE SABLE.

618. Le samedy, veimes l'ille de Cypre, et u[n]e montaingne qui est en Cypre, que on appele la mon[-]taigne de la Croiz. Celi samedi, leva une bruine d[e] la terre, et descendi de la terre sur la mer; et pou[r] ce cuidierent nostre marinier que nous fussiens pl[us] loing de l'ille de Cypre que nous n'estiens, pour c[e] que il veoient la montaigne par desus la bruine. E[t] pour ce firent nagier habandonnéement : dont il avi[nt] ainsi, que nostre neis hurta [1] à une queue de sabl[on] qui estoit en la mer. Or avint ainsi, que se nous n'eus[-]siens trouvei ce pou de sablon là où nous hurtame[s], nous eussiens hurtei à tout plein de roches qui es[-]toient couvertes, là où nostre neis eust estei tou[t] esmiée, et nous tuit perillié [2] et noié.

619. Maintenant que nostre neis ot hurtei, li cr[is] leva en la nef si grans, que chascuns crioit helas! [...] li marinier et li autre batoient lour paumes, pour [ce] que chascuns avoit poour de noier. Quant je oy c[e], je me levai de mon lit, là où je gisoie, et alai [au] chastel avec les mariniers. Quant je ving là, frer[e] Remons, qui estoit Templiers et maistres desus l[es] mariniers, dist à un de ses vallez : « Giete ta plon[-]

1. Voy. § 13 à 16 et § 39.
2. Je substitue *perillié* à *peril*; cette correction m'a été indiqu[ée] par M. Paris.

« mée; » et si fist-il. Et maintenant que il l'ot getée, il s'escria et dist : « Halas! nous soumes à terre. » Quant freres Remons oÿ ce, il se dessira jusques à la courroie, et prist à arachier sa barbe, et crier : « Ai « mi, ai mi! »

620. En ce point, me fist uns miens chevaliers, qui avoit non mon signour Jehan de Monson, peres l'abbei Guillaume de Saint-Michiel, une grant debonnairetei, qui fu teix car il m'aporta sanz dire un mien seurcot forrei, et le me geta ou dos, pour ce que je n'avoie que ma cote vestue. Et ge li escriai et li diz : « Que ai-je à faire de vostre seurcot, que vous m'a« portez quant nous noyons? » Et il me dist : « Par « m'ame! sire, je averoie plus chier que nous fus« siens tuit naié, que ce que une maladie vous preist « de froit, dont vous eussiez la mort. »

621. Li marinier escrierent : « Çà, la galie! pour « le roy requeillir. » Mais de quatre galies que li roys avoit là, il n'i ot onques galie qui de là s'aprochast : dont il firent mout que saige; car il avoit bien huit cens persones en la nef qui tuit fussent sailli es galies pour lour cors garantir, et ainsi les eussent effondées.

622. Cil qui avoit la plommée, geta la seconde foiz, et revint à frere Remont, et li dist que la neis n'estoit mais à terre. Et lors freres Remons le ala dire au roy, qui estoit en croiz adenz sur le pont de la nef, touz deschaus, en pure cote et touz deschevelez (devant le cors Notre Signour qui estoit en la nef),

comme cil qui bien cuidoit noier. Si tost comme il f jours, nous veimes la roche devant nous, là où nou fussiens hurtei se la neis ne fust adhurtée à la queu dou sablon.

CXXIII. LE ROI REFUSE DE QUITTER SON VAISSEAU.

623. L'endemain, envoia li roys querre les maistre nothonniers des neis, liquel envoierent quatre plun geours en la mer aval. Et plungierent en la mer; quant il revenoient, li roys et li maistre nothonnie les oyoient l'un après l'autre, en tel maniere que uns des plongeours ne savoit ce que li autres avo dit. Toutevoiz trouva l'on par les quatre plungeour que au froter que nostre neis avoit fait ou sablon, sablons en avoit bien ostei quatre taises dou tysc sur quoy la neis estoit fondée.

624. Lors appela li roys les maistres nothonnie devant nous, et lour demanda quel consoil il donroie dou cop que sa neis avoit receu. Il se conseilliere ensemble, et loerent au roy que il se descendist de nef là où il estoit, et entrast en une autre.

625. « Et ce consoil vous loons-nous, car nous er « tendons de certein que tuit li ais de vostre nef so « tuit eslochié : par quoy nous doutons que qua « vostre neis venra en la haute mer, que elle « puisse soufrir les cos des ondes, qu'elle ne se de « piece. Car autel avint-il quand vous venistes

« France, que une neis hurta aussi ; et quant elle vint « en la haute mer, elle ne pot soufrir les cos des ondes, « ainçoiz se desrompi ; et furent tuit peri quant que « il estoient en la nef, fors que une femme et son en- « fant qui en eschaperent sur une piesce de la nef. » Et je vous tesmoing que il disoient voir ; car je vi la femme et l'enfant en l'ostel au conte de Joigny, en la citei de Baffe, que li cuens norrissoit pour Dieu.

626. Lors demanda li roys à mon signour Perron le chamberlain, et à mon signour Gilon le Brun connestable de France, et à mon signour Gervaise d'Escrainnes, qui estoit maistres queus le roy, et à l'arcedyacre de Nicocye, qui portoit son seel, qui puis fu cardonaus[1], et à moy, que nous li loiens de ces choses. Et nous li respondimes que de toutes choses terriennes l'on devoit croire ceus qui plus en savoient : « Dont « nous vous loons, devers nous, que vous faciez ce que « li nothonnier vous loent. »

627. Lors dist li roys aus nothonniers : « Je vous « demant sur vos loialtés, se la neis fust vostre et elle « fust chargie de vos marchandises, se vous en descen- « deriés. » Et ils respondirent tuit ensemble que nanin ; car il ameroient miex mettre lour cors en avanture de noier, que ce que il achetassent une nef quatre mille livres et plus. « Et pourquoy me loez-vous donc « que je descende ? — Pour ce, firent-il, que ce n'est « pas geus partis ; car ors ne argens ne puet esprisier

1. Il se nommait Raoul Grosparmi; il devint évêque d'Évreux en 1259, et ensuite cardinal évêque d'Albano en 1261.

« le cors de vous, de vostre femme et de vos enfans « qui sont ceans et pour ce ne vous loons-nous pas que « vous metez, ne vous ne aus, en avanture. »

628. Lors dist li roys : « Signour, j'ai oy vostre avis « et l'avis de ma gent; or vous redirai-je le mien, qui « est teix, que se je descent de la nef, que il a ceans « tiex cinc cens persones et plus qui demorront en « l'ille de Cypre, pour la poour dou peril de lour cors « (car il n'i a celi qui autant n'aint sa vie comme je « faiz la mienne), et qui jamais, par avanture, en lour « païz ne renterront. Dont j'aim miex mon cors et ma « femme et mes enfants mettre en la main Dieu, que « je feisse tel doumaige à si grant peuple comme il a « ceans. »

629. Le grant doumaige que li roys eust fait au peuple qui estoit en sa nef, puet l'on veoir à Olivier de Termes qui estoit en la nef le roy; liquex estoit uns des plus hardis homes que je onques veisse et qui miex s'estoit prouvez en la Terre sainte; [et[1]] n'osa demourer avec nous pour poour de naier; ainçois demoura en Cypre, et ot tant de destourbiers qu'il fu avant un an et demi que il revenist au roy; et si estoit grans hom et riches hom, et bien pooit paier son passaige [2]. Or regardez que petites gens eussent fait qui n'eussent eu de quoy paier, quant teix hom ot si grant destourbier.

1. Je supplée *et* d'après l'avis de M. Paris.

2. Sur Olivier de Termes, voy. §§ 16 et 578 à 581.

CXXIV. TEMPÊTE SUR LES CÔTES DE CHYPRE. VŒU DE LA REINE ET DE JOINVILLE.

630. De ce peril, dont Diex nous ot eschapez, entrames en un autre; car li vens qui nous avoit flatis sus Chypre, là où nous deumes estre noié, leva si forz et si orribles, car il nous batoit à force sus l'ille de Cypre; car li marinier geterent lour ancres encontre le vent, ne onques la nef ne porent arester tant que il en y orent aportei cinq. Les parois de la chambre le roy couvint abattre, ne il n'avoit nulli leans qui y osast demourer, pour ce que li vens ne les enportast en la mer. En ce point li connestables de France, mes sires Giles li Bruns, et je, estiens couchié en la chambre le roy; et en ce point la royne ouvri l'uis de la chambre, et cuida trouver le roy en la seue.

631. Et je li demandai qu'elle estoit venue querre : elle dist qu'elle estoit venue parler au roy, pour ce que il promeist à Dieu aucun pelerinaige, ou à ses sains, par quoy Diex nous delivrast de ce peril là où nous estiens; car li marinier avoient dit que nous estiens en peril de naier. Et je li diz : « Dame, prometés la voie à « mon signour saint Nicholas de Warangeville [1], et je « vous suis pleges pour li que Diex vous ramenra en « France, et le roy et vos enfans. — Seneschaus, fist-« elle, vraiement je le feroie volentiers; mais li roys est

1. Saint-Nicolas du Port (département de Meurthe-et-Moselle).

« si divers que se il le savoit que je l'eusse promis « sanz li, il ne m'i lairoit jamais aler.

632. — « Vous ferez une chose, que se Diex vous « rameinne en France, que vous li prometterés une « nef d'argent de cinq mars, pour le roy, pour vous et « pour vos trois enfants; et je vous sui pleges que « Diex vous ramenra en France; car je promis à saint « Nicholas que se il nous reschapoit de ce peril là où « nous aviens la nuit estei, que je l'iroie requerre de « Joinville à pié et deschaus. » Et elle me dist que la nef d'argent de cinq mars que elle la prometoit à saint Nicholas, et me dist que je l'en fusse pleges; et je li dis que si seroie-je mout volentiers. Elle se parti de illec, et ne tarda que un petit; si revint à nous et me dist: « Sains Nicholas nous a garantis de cest peril; « car li vens est cheus. »

633. Quant la royne (que Diex absoille!) fu revenue en France, elle fist faire la nef d'argent à Paris. Et estoit en la nef, li roys, la royne, et li troi enfant, tuit d'argent; li mariniers, li mas, li gouvernaus et les cordes, tuit d'argent; et li voiles tous cousus à fil d'argent. Et me dist la royne que la façons avoit coustei cent livres. Quant la neis fu faite, la royne la m'envoia à Joinville pour faire conduire jusques à Saint-Nicholas, et je si fis; et encore la vis-je à Saint-Nicholas quant nous menames la serour le roy à Haguenoe, au roi d'Alemaingne [1].

1. Albert, roi ou empereur d'Allemagne, dont le fils Rodolphe épousa, en 1300, Blanche, sœur de Philippe le Bel, morte en 1305.

CXXV. PROFIT A TIRER DES MENACES DE DIEU.

634. Or revenons à nostre matiere, et disons ainsi, que après ce que nous fumes eschapei de ces dous perilz, li roys s'assit sur le bort de la nef, et me fist asseoir à ses piez, et me dist ainsi [1] : « Seneschaus, « nous a bien moustrei nostre Diex son grant pouoir ; « que uns de ces petits vens (non pas des quatre « maistres vens) dut avoir naié le roy de France, sa « femme et ses enfans, et toute sa compaingnie. Or li « devons grei et grace rendre dou peril dont il nous a « delivrez.

635. « Seneschaus, fist li roys, de tiex tribulacions, « quant elles aviennent aus gens, ou de grans mala- « dies, ou d'autres persecucions, dient li saint que ce « sont les menaces Nostre Signour. Car aussi comme « Diex dit à ceus qui eschapent de grans maladies : « — Or veez-vous bien que je vous eusse bien mors se « je vousisse ; et ainsi puet-il dire à nous : — Vous « veez bien que je vous eusse touz noiez se je vou- « sisse.

636. « Or devons, fist li roys, regarder à nous, que « il n'i ait chose qui li desplaise par quoy il nous ait « ainsi espoentez ; et se nous trouvons chose qui li « desplaise, que nous le metiens hors ; car se nous le « fesiens autrement après ceste menace que il nous a

1. Voy. § 39 à 41.

« faite, il ferra sus nous ou par mort, ou par autre « grant mescheance, au doumaige des cors et des « ames. »

637. Li roys dist : « Seneschaus, li sains dit : — « Sire Diex, pourquoy nous menaces-tu ? Car se tu « nous avoies touz perdus, tu n'en seroies jà pour ce « plus povres ; et se tu nous avoies touz gaaingniés, tu « n'en seroies jà plus riches pour ce. Dont nous poons « veoir, fait li sains, que ces menaces que Diex nous « fait, ne sont pas pour son preu avancier, ne pour « son doumaige destourber ; mais seulement pour la « grant amour que il a en nous, nous esveille par ses « menaces, pour ce que nous voiens cler en nos de- « fautes, et que nous ostiens de nous ce qui li desplait. « — Or le fesons ainsi, fist li roys, si ferons que « saige. »

CXXVI. DE L'ILE DE LAMPEDOUSE.

638. De l'ille de Cypre nous partimes, puis que nous eumes pris en l'ille de l'yaue fresche et autres choses qui besoing nous estoient. A une ylle venimes que on appelle la Lempiouse, là où nous preimes tout plein de connins ; et trouvames un hermitaige ancien dedans les roches, et trouvames le courtil que li hermite qui y demourerent anciennement avoient fait : oliviers, figuiers, seps de vingne et autres arbres y avoit. Li rus de la fonteinne couroit parmi le courtil.

Li roys et nous alames jusques au chief dou courtil, et rouvames un oratour, en la premiere voute, blanchi le chaus, et une croiz vermeille de terre.

639. En la seconde voute entrames, et trouvames lous cors de gens mors, dont la chars estoit toute ourrie; les costes se tenoient encore toutes ensemble, et li os des mains estoient sur lour piz; et estoient ouchié contre orient, en la maniere que l'on met les ors en terre. Au requeillir que nous feismes en notre ief, il nous failli un de nos mariniers; dont li maistres de la nef cuida que il fust là demourez pour estre iermite; et pour ce, Nicholas de Soisi, qui estoit maisres serjans le roy, lessa trois saz de becuiz sur la rive, our ce que cil les trouvast et en vequist.

CXXVII. DE L'ÎLE DE PANTALARIA; SÉVÉRITÉ DE SAINT LOUIS.

640. Quant nous fumes parti de là, nous veismes ine grant ylle en la mer, qui avoit à non Pantennelée, et estoit peuplée de Sarrazins qui estoient en la subection dou roy de Sezile[1] et dou roy de Thunes. La oyne pria le roy que il y envoiast trois galies pour enre dou fruit pour ses enfants; et li roys li otria, et ommanda aus maistres des galies que quant la neis e roy passeroit par devant l'ille, que il fussent tuit

1. Conrad II, petit-fils de l'empereur Frédéric II.

appareillié de venir à lí. Les galies entrerent en l'yll par un port qui y estoit; et avint que quant la neis l roy passa par devant le port, nous n'oymes onque nouvelles de nos galies.

641. Lors commencierent li marinier à murmurer uns à l'autre. Li roys les fist apeler, et lour demand que il lour sembloit de cest heur; et li marinier distrent qu'il lour sembloit que li Sarrazin avoien pris sa gent et les galies. « Mais nous vous loons « conseillons, sire, que vous ne les atendés pas; ca « vous estes entre le royaume de Sezile et le royaum « de Thunes, qui ne nous aiment gueres ne li uns n « li autres; et se vous nous lessiez nagier, nous vou « averons, encore ennuit, delivrei dou peril; car nou « vous averons passei ce destroit.

642. — « Vraiement, fist li roys, je ne vous en croir « jà que je laisse ma gent entre les mains des Sar « razins, que je n'en face au moins mon pouoir d'au « delivrer. Et vous commant que vous tournez vo « voiles, et lour alons courre sus. » Et quant la royn oy ce, elle commença à mener mout grant duel, et dis « Hé lasse ! ce ai-je tout fait ! »

643. Tandis que l'on tournoit les voiles de la nef roy et des autres, nous veismes les galies issir de l'yll Quant elles vindrent au roy, li roys demanda aus ma riniers pourquoy il avoient ce fait; et il respondiren que il n'en pooient mais, que ce firent li fil de bour jois de Paris, dont il y avoit six qui mangoient les fru des jardins; par quoy il ne les pooient avoir, et il n

les vouloient lessier. Lors commanda li roys que on les meist en la barje de cantiers; et lors il commencierent à crier et à braire : « Sire, pour Dieu, raimbez-nous « de quant que nous avons, mais que vous ne nous « metiez là où on met les murtriers et les larrons; car « touz jours mais nous seroit reprouvei. »

644. La royne et nous tuit feismes nos pooirs comment li roys se vousist souffrir; mais onques li roys ne vout escouter nullui; ainçois y furent mis et y demourerent tant que nous fumes à terre. A tel meschief furent, que quant la mers grossoioit, les ondes lour voloient par dessus la teste, et les couvenoit asseoir que li vens ne les emportast en la mer. Et ce fu à bon droit; que lour gloutonnie nous fist tel doumaige que nous en fumes delaié huit bones journées, parce que li roys fist tourner les neis ce devant deriere.

XXVIII. LE FEU PREND DANS LA CHAMBRE DE LA REINE.

645. Une autre avanture nous avint en la mer, avant que nous venissiens à terre, qui fu teix, que une des beguines la royne, quant elle ot la royne couchie, si ne se prist garde, si jeta sa touaille de quoy elle avoit la teste entorteillie, au chief de la paielle de fer là où la soigne la royne ardoit; et quant elle fu alée couchier en la chambre desous la chambre la royne, là où les femmes gisoient, la chandelle ardi tant que li feus se

prist en la touaille, et de la touaille se prist à toill
dont li drap la royne estoient couvert.

646. Quant la royne se esveilla, elle vit la chamb
toute embrasée de feu, et sailli sus toute nue, et pri
la touaille et la jeta toute ardant en la mer, et prist l
toilles et les estainst. Cil qui estoient en la barge
cantiers crierent basset : « Le feu ! le feu ! » Je lev
ma teste, et vi que la touaille ardoit encore à cle
flambe sur la mer, qui estoit mout quoye. Je ve
ma cote au plus tost que je poi, et alai seoir avec l
mariniers.

647. Tandis que je seoie là, mes escuiers, qui gis
devant moy, vint à moy et me dist que li roys est
esveilliez, que il avoit demandei là où je estoie : «
« je li avoie dit que vous estiés es chambres ; et li r
« me dist : Tu mens. » Tandis que nous parliens ill
à tant es-vous maistre Geoffroy, le clerc la royne,
me dist : « Ne vous effreez pas ; car il est ainsi avenu
Et je li diz : « Maistres Geoffroys, alez dire à la roy
« que li roys est esveilliez, et qu'elle voise vers li p
« li apaisier. »

648. L'endemain, li connestables de France et m
sires Pierres li chamberlans et mes sires Gervaise
pannetiers distrent au roy : « Que a ce anuit estei, q
« nous oïmes parler de feu ? » Et je ne dis mot. Et l
dist li roys : « Ce soit par male avanture là où li sen
« chaus est plus celans que je ne sui ; et je vous c
« terai, dist li roys, que ce est que nous deumes es
« ennuit tuit ars. »

649. Et lour conta comment ce fu, et me dist : « Seneschaus, je vous commant que vous ne vous couchiez dès or en avant, tant que vous aiés touz les feus de ceans estains, ne mais que le grant feu qui est en la soute de la nef; et sachiez que je ne me coucherai jeusques à tant que vous reveigniez à moy. » Et ainsi le fiz-je tant comme nous fumes en mer; et quant je revenoie, si se couchoit li roys.

CXXIX. D'UN MIRACLE DE LA SAINTE VIERGE.

650. Une autre avanture nous avint en mer; car mes sires Dragonés, uns riches hom de Provence, dormoit la matinée en sa nef, qui bien estoit une lieue devant la nostre, et apela un sien escuier et li dist : « Va estouper ce pertuis; car li solaus me fiert ou visaige. » Cil vit que il ne pooit estouper le pertuis se il n'issoit de la nef : de la nef issi. Tandis que il aloit le pertuis estouper, li piés li failli, et chei en l'yaue; et celle n'avoit point de barge de cantiers, car la neis estoit petite : maintenant fu esloingnie celle neis. Nous qui estiens en nef le roy, le veismes; et cuidiens que ce fust une somme ou une bouticle, pour ce que cil qui estoit cheus en l'yaue ne mettoit nul consoil en li.

651. Une des galies le roy le queilli et l'aporta en nostre nef, là où il nous conta comment ce li estoit

avenu. Je li demandai comment ce estoit que il n metoit consoil en li garantir, ne par noer ne par autr maniere. Il me respondi que il n'estoit nul mestier n besoing que il meist consoil en li; car si tost comm il commença à cheoir, il se commenda à Nostre Dame d Vauvert[1], et elle le soustint par les espaules dès qu il chei, jusques à tant que la galie le roy le requeill En l'onour de ce miracle, je l'ai fait peindre à Joinvill en ma chapelle, et es verrieres de Blehecourt[2].

CXXX. LE ROI SE DÉCIDE AVEC PEINE A DÉBARQUER A HYÈRES.

652. Après ce que nous eumes estei dix semainnes e la mer, arivames à un port qui estoit à dous lieu d'un chastel que on appeloit Yeres, qui estoit au cont de Provence qui puis fu roys de Sezile. La royne touz li consaus s'acorderent que li roys descendi illec, pour ce que la terre estoit son frere. Li roys nou respondi que il ne descenderoit jà de sa nef jeusqu à tant que il venroit à Aigue Morte, qui estoit en s terre. En ce point nous tint li roys, le mecredi, jeudi, que nous ne le peumes onques vaincre.

653. En ces neis de Marseille a dous gouvernau qui sont attachié à dous tisons si merveillousemen

1. Maison de Chartreux; près Paris.

2. Blécourt, canton de Joinvi (Haute-Marne).

que si tost comme l'on averoit tournei un roncin, l'on puet tourner la nef à destre et à senestre. Sur l'un des tisons des gouvernaus se seoit li roys le vendredi, et m'apela et me dist : « Seneschaus, que vous semble « de cest heur[1] ? » Et je li diz : « Sire, il seroit à bon « droit que il vous en avenist aussi comme il fist à ma « dame de Bourbon, qui ne vout descendre en cest « port, ains se remist en mer pour aler à Aigue Morte, « et demoura puis sept semainnes sur mer. »

654. Lor apela li roys son consoil et lour dist ce que je li avoie dit, et lour demanda que il looient à faire; et li loerent tuit que il descendisf; car il ne feroit pas que saiges se il mettoit son cors, sa femme et ses enfans en avanture de mer, puisque il estoit hors. Au consoil que nous li donnames s'acorda li roys, dont la royne fu mout liée.

CXXXI. CONSEIL DONNÉ A SAINT LOUIS PAR JOINVILLE.

655. Ou chastel de Yeres descendi li roys de la mer, et la royne et sui enfant. Tandis que li roys sejournoit à Yeres pour pourchacier chevaus à venir en France, li abbes de Clyngny, qui puis fu evesques de l'Olive[2], li presenta dous paletrois qui vauroient bien aujourd'ui cinq cens livres, un pour li, et l'autre pour la

1. Je substitue *heur* à *oevre*.
2. Guillaume de Pontoise, prieur de la Charité, puis abbé de Cluny et évêque d'Olive en Morée.

royne. Quant il li ot presentei, si dist au roy : « Sire « je venrai demain parler à vous de mes besoignes. » Quant ce vint l'endemain, li abbes revint; li roys l'oy mout diligentment et mout longuement. Quant li abbe s'en fu partis, je ving au roy et li diz : « Je vous vuei « demander, se il vous plaît, se vous avez oy plu « debonnerement l'abbei de Clygni, pour ce que il vous « donna hyer ces dous palefrois. »

656. Li roys pensa longuement, et me dist : « Vraie« ment oyl. — Sire, fiz-je, savez-vous pourquoy je « vous ai faite ceste demande? — Pourquoy? » fist-il — « Pour ce, sire, fiz-je, que je vous lo et conseil qu « vous deffendés à tout vostre consoil jurei, quant vous « venrez en France, que il ne preingnent de ceus qu « averont à besoignier par devant vous[1]; car soiés « certeins, se il prennent, il en escouteront plus vo« lentiers et plus diligentment ceus qui lour donront « ainsi comme vous avez fait l'abbei de Clyngni. » Lor apela li roys tout son consoil, et lour recorda errar ce que je li avoie dit; et li dirent que je li avoie loe bon consoil.

CXXXII. DE FRÈRE HUGUES, CORDELIER.

657. Li roys oy parler d'un cordelier[2] qui avoit no frere Hugue; et pour la grant renommée dont il esto li roys envoia querre celi cordelier pour li veoir et oy

1. Voy. § 698. | 2. Voy. §§ 55 et 56.

parler. Le jour qu'il vint à Yeres, nous regardames ou chemin par où il venoit, et veismes que trop grans peuples le suivoit à pié de homes et de femmes. Li roys le fist sermonner. Li commencemens dou sermon fu sur les gens de religion, et dist ainsi : « Signour, « fist-il, je vois [trop] plus de gent de religion en la « court le roy, en sa compaignie, [qui n'y deveroient « estre[1].]» Sur ces paroles : « Je touz premiers, » fist-il; « et di ainsi que il ne sont pas en estat d'aus sau- « ver, ou les saintes Escriptures nous mentent, que il « ne puet estre. »

658. « Car les saintes Escriptures nous dient que li « moinnes ne puet vivre hors de son cloistre sans pe- « chié mortel, ne que li poissons puet vivre sans yaue. « Et se li religious qui sont avec le roy dient que ce « soit cloistres, et je lour di que c'est li plus larges que « je veisse onques; car il dure deçà mer et delà. Se il « dient que en cesti cloistre l'on puet mener aspre vie « pour l'ame sauver, de ce ne les croi-je pas; mais « je vous di que j'ai mangié avec aus grant foison de « divers més de char, et beu de bons vins fors et clers; « de quoy je sui certeins que se il eussent estei en lour « cloistre, il ne fussent pas si aisié comme il sont avec « le roy. »

659. Au roy enseigna en son sermon comment il se devoit maintenir au grei de son peuple ; et en la fin de son sermon dist ainsi, que il avoit leue la Bible et

1. Les mots *trop* et *qui n'y deveroient estre* sont destinés à combler une lacune qui m'a été signalée par M. Paris.

les livres qui vont encontre[1] la Bible, ne onques n'avoit veu, ne ou livre des creans, ne ou livre des mescreans, que nus royaumes ne nulle signourie fust onques perdue, ne changie de signourie en autre, ne de roy en autre, fors que par defaut de droit : « Or se « gart, fist-il, li roys, puis que il en va en France, « que il face tel droiture à son peuple que en retien- « gne l'amour de Dieu, en tel maniere que Diex ne li « toille le royaume de France à sa vie. »

660. Je dis au roy que il ne le lessast pas partir de sa compaignie, tant comme il pot; il me dist qu'il l'en avoit jà prié, mais il n'en vouloit riens faire pour li. Lors me prist li roys par la main, et me dist : « Alons l « encore prier. » Nous venimes à li, et je li dis « Sire « faites ce que mes sires vous proie, de demourer ave « li tant comme il yert en Provence. » Et il me res pondi mout iréement : « Certes, sire, non ferai; ain « irai en tel lieu là où Diex m'amera miex que il n « feroit en la compagnie le roy. » Un jour demoura ave nous, et l'endemain s'en ala. Or m'a l'on puis dit qu il gist en la citei de Marseille, là où il fait mout bele miracles.

CXXXIII. CONSEILS DE PHILIPPE-AUGUSTE A SAINT LOUIS.

661. Le jour que li roys se parti de Yeres, il de cendi à pié dou chastel, pour ce que la coste estoit tr

1. Au lieu de *encoste*, correction indiquée par M. Paris.

roite ; et ala tant à pié que, pour ce que il ne pot avoir son palefroi, que il le couvint monter sur le mien. Et quant ses palefrois fu venus, il courut sus mout aigrement à Poince l'escuier ; et quant il l'ot bien mesamei, je li dis : « Sire, vous devez mout soufrir à « Poince l'escuier ; car il a servi vostre aioul et vostre « pere et vous. »

662. — « Seneschaus, fist-il, il ne nous a pas servi ; « mais nous l'avons servi quant nous l'avons soufert « entour nous, aus mauvaises taches que il a. Car li « roys Phelippes mes aious me dist que l'on devoit « guerredonner à sa mesnie, à l'un plus, à l'autre « moins, selonc ce que il servent ; et disoit encore que « nus ne pooit estre bons gouvernerres de terre, se il « ne savoit aussi hardiement et aussi durement escon- « dire comme il sauroit donner. Et ces choses, fist li « roys, vous apren-je, pour ce que li siecles est si en- « grès de demander, que pou sont de gens qui res- « gardent au sauvement de lour ames ne à l'onnour « de lour cors, que il puissent traire l'autrui chose « par devers aus, soit à tort, soit à droit. »

CXXXIV. JOINVILLE QUITTE LE ROI, PUIS LE RETROUVE A SOISSONS ; MARIAGE D'ISABELLE DE FRANCE AVEC THIBAUT II, ROI DE NAVARRE.

663. Li roys s'en vint par la conteé de Provence jusques à une citei que on appele Ays en Provence, là

où l'on disoit queli cors à Magdeleinne gisoit; et fume en une voute de roche mout haute. là où l'on disoi que la Magdeleinne avoit estei en hermitaige dix-sep ans. Quant li rois vint à Biaukaire, et je le vi en s terre et en son pooir, je pris congié de li, et m'e ving par la daufine de Viennois ma nice[1], et par l conte de Chalon mon oncle, et par le conte de Bour goingne son fil[2].

664. Et quant j'oi une piesce demourei à Joinvill et je oy faites mes besoignes. je me muz vers le roy lequel je trouvai à Soissons; et me fist si grant joi que tuit cil qui là estoient s'en merveillierent. Ille trouvai le conte Jehan de Bretaigne, et sa femme[3] l fille le roy Tybaut, qui offri ses mains[4] au roy de te droiture comme elle devoit avoir en Champaigne; e li roys l'ajourna au parlement à Paris, et le roy Thy baut de Navarre le secont qui là estoit, pour aus oy et pour droit faire aus parties.

665. Au parlement vint li roys de Navarre et se consaus, et li cuens de Bretaingne aussi. A ce parle ment, demanda li roys Thybaus ma dame Ysabel, l fille le roy, pour avoir à femme. Et [pour[5]] les parole que nos gens de Champaigne menoient par dariere

1. Béatrix de Savoie, fille de Pierre, comte de Savoie, et d'Agnès de Faucigny.

2. Hugues, fils de Jean de Chalon (voy. § 680), avait épousé Alix de Méranie, héritière du comté de Bourgogne.

3. Blanche, fille de Thibaut I[er] roi de Navarre.

4. Ou *offrit l'hommage*, parce qu le vassal mettait ses mains dan celles du suzerain. (Voy. § 674.)

5. Je supplée *pour* suivant l'avi de M. Paris.

moy, pour l'amour que il orent veue que li roys m'avoit moustrée à Soissons, je ne lessai pas pour ce que je ne venisse au roy de France pour parler dou dit mariaige. « Alez, dist li roys, si vous apaisiés au conte « de Bretaingne, et puis si ferons nostre mariaige. » Et je li dis que pour ce ne le devoit-il pas lessier. Et il me respondi que à nul fuer il ne feroit le mariaige jeusques à tant que la paiz fust faite, pour ce que l'on ne deist que il mariast ses enfans ou desheritement de ses barons.

666. Je raportai ces paroles à la royne Marguerite de Navarre et au roy son fil, et à lour autre consoil ; et quant il oïrent ce, il se hasterent de faire la paiz. Et après ce que la paiz fu faite, li roys de France donna au roy Thybaut sa fille ; et furent les noces faites à Melun grans et plenieres ; et de là l'amena li roys Thybaus à Provins, là où la venue fu faite à grant foison de barons.

CXXXV. HABITUDES ET CARACTÈRE DE SAINT LOUIS ; IL REPOUSSE UNE DEMANDE INJUSTE DES ÉVÊQUES.

667. Après ce que li roys fu revenus d'outre mer, il se maintint si devotement que onques puis ne porta ne vair, ne gris, ne escarlatte, ne estriers, ne esperons dorez. Ses robes estoient de camelin ou de pers ; ses pennes de ses couvertours et de ses robes estoient de

gamites, ou de jambes de lievres, ou d'aigniaus. I estoit si sobres de sa bouche qu'il ne devisoit nulle- ment ses viandes, fors ce que ses cuisiniers li appareil loit; et on le mettoit devant li, et il mangeoit. Son vi trampoit en un gobelet de voirre; et selon ce que l vins estoit, il metoit de l'eaue par mesure, et tenoit l gobelet en sa main ainsi comme on li trempoit son vi derriere sa table. Il faisoit tous jours mangier se povres, et après mangier lour faisoit donner de se deniers.

668. Quant li menestrier aus riches homes venoier leans et il aportoient lour vielles après mangier, atendoit à oïr ses graces tant que li menestriers eu fait sa lesse : lors se levoit, et li prestre estoient de vant li, qui disoient ses graces. Quant nous estier privéement leans, il s'asseoit aus piés de son lit; quant li Preescheour et li Cordelier qui là estoient, ramentevoient aucun livre qu'il oyst volentiers, il lou disoit : « Vous ne me lirez point; car il n'est si bo « livres après mangier comme quolibet, c'est-à-di « que chascun die ce que il veut. » Quant aucun ricl home estrange mangoient avec li, il lour estoit bone compaingnie.

669. De sa sapience vous dirai-je. Il fu tel foiz q l'on tesmoingnoit qu'il n'avoit si saige à son conse comme il estoit. Et parut à ce que quant on li parlo d'aucunes choses, il ne disoit pas : « Je m'en consei « lerai; » ains quant il veoit le droit tout cler apert, il respondoit tout senz son consoil, tout

enue : dont je ai oï que il respondi à touz les prelas ou royaume de France d'une requeste que il li firent, qui fu teix [1].

670. Li evesques Guis d'Aucerre li dist pour aus touz : « Sire, fist-il, cist arcevesque et cist evesque « qui ci sont m'ont chargié que je vous die que la « cretientés dechiet et font entre vos mains, et de- « cherra encore plus se vous n'i metez consoil, pour « ce que nulz ne doute hui el jour [2] escommeniement. « Si vous requerons, sire, que vous commandez à vos « bailliz et à vos serjans que il contreingnent les es- « commeniés qui averont soustenue la sentence an et « jour, par quoy il facent satisfaction à l'Esglise. » Et li roys lour respondi tout sanz consoil, que il commanderoit volentiers à ses bailliz et à ses serjans que il contreignissent les escommeniés ainsi comme il le requeroient, mais que on li donnast la congnoissance se la sentence estoit droituriere ou non.

671. Et il se conseillierent et respondirent au roy, que de ce que il afferoit à la crestientei ne li donroient-il la congnoissance. Et li roys lour respondi aussi, que de ce que il afferoit à li, ne lour dourroit-il jà la congnoissance, ne ne commanderoit jà à ses serjans que il constreinsisent les excommeniés à aus faire absoudre, fust tors, fust drois. « Car se je le « fesoie, je feroie contre Dieu et contre droit. Et si « vous en mousterrai un exemple qui est teix, que li

1. Voy. § 61 à 64.

2. Même correction qu'au § 25.

« evesque de Bretaingne ont tenu le conte de Bre-
« taingne [1] bien sept ans en escommeniement, et puis
« a eu absolucion par la court de Rome; et se je
« l'eusse contreint dès la premiere année, je l'eusse
« contreint à tort. »

CXXXVI. AUTRES EXEMPLES DE LA FERMETÉ ET DE LA JUSTICE DE SAINT LOUIS.

672. Il avint, quant nous fumes revenu d'outre mer, que li moinne de Saint-Urbain esleurent dous abbés : li evesques Pierres de Chaalons (que Diex absoille !) les chassa tous dous, et beney en abbei mon signour Jehan de Mymeri, et li donna la croce. Je ne le voil recevoir à abbei, pour ce qu'il avoit fait tort à l'abbei Geoffroy, qui avoit appelei contre li et estoit alez à Rome. Je ting tant l'abbaïe en ma main que li diz Geffrois emporta la croce, et cil la perdi à cui li evesques l'avoit donnée; et tandis que li contens en dura, li evesques me fist escommenier. Dont il ot, à un parlement qui fu à Paris, grant tribouil de moy et de l'evesque Perron de Chaalons, et de la contesse Marguerite de Flandres et de l'ercevesque de Reins, qu'elle desmanti.

673. A l'autre parlement qui vint après, prierent tuit li prelat au roy que il venist parler à aus touz

1. Jean Ier.

seux. Quant il revint de parler aus prelas, il vint à nous qui l'atendiens en la chambre aus plaiz, et nous dist en riant le tourment que il avoit eu aus prelas, dont li premiers fu teix, que li ercevesques de Reins avoit dit au roy : « Sire, que me ferez-vous de la « garde Saint-Remi de Reins que vous me tollez? car « par les sains de ceans [1] je ne vouroie avoir un tel « pechié comme vous avez, pour tout le royaume de « France. — Par les sains de ceans, fist li roys, si « feriés pour Compieigne [2], par la convoitise qui est en « vous. Or en y a un parjure.

674. — « Li evesques de Chartres me requist, fist li « roys, que je li feisse recroire ce que je tenoie dou « sien. Et je li diz que non feroie, jeusques à tant que « mes chatex seroit paiés. Et li dis que il estoit mes « hom de ses mains [3], et que il ne se menoit ne bien ne « loialment vers moy quant il me vouloit desheritier.

675. — « Li evesques de Chalons me dist, fist li « roys : — Sire, que me ferez-vous dou signour de « Joinville, qui tolt à ce povre moinne l'abbaïe de « Saint-Urbain? — Sire evesques, fist li roys, entre « vous avez establi que l'on ne doit oyr nul escom- « menié en court laie; et j'ai veues lettres seelées de « trente-dous seaus que vous estes escommeniés : dont « je ne vous escouterai jeusques à tant que vous soiés « absouz. » Et ces choses vous moustré-je, pour ce

1. Il s'agit des reliques de la Passion qui étaient déposées à la Sainte-Chapelle.

2. C'est-à-dire pour l'abbaye de Saint Corneille de Compiègne.

3. Voy. § 664.

que vous voyez tout cler comme il se delivra touz seux par son senz, de ce que il avoit à faire.

676. Li abbes Geffrois de Saint-Urbain, après ce qu[i] je li oz faite sa besoingne, si me rendi mal pour bien et appela contre moy. A nostre saint roy fist entendan[t] que il estoit en sa garde. Je requis au roy que il feis[t] savoir la veritei, se la garde estoit seue on moye. « Sire, fist li abbes, ce ne ferez-vous jà, se Dieu plait; « mais nous tenez en plait ordenei entre nous et l[i] « signour de Joinville; que nous amons miex avoir « nostre abbaïe en vostre garde, que non à celi cui l[i] « eritaiges est. » Lors me dist li roy : « Dient-il voir « que la garde de l'abbaïe est moye ? — Certes, sire, « fiz-je, non est, ains est moye. »

677. Lors dist li roys : « Il puet bien estre que l[i] « eritaiges est vostre, mais en la garde de vostre abbaïe « n'avés-vous riens. Ains couvient, se vous voulés, e[t] « selonc ce que vous dites et selonc ce que li senes- « chaus dit, qu'elle demeure ou à moy ou à li. Ne je « ne lairai jà pour chose que vous en dites, que je n'e[n] « face savoir la veritei; car se je le metoie en plai[t] « ordenei, je mespenroie vers li qui est mes hom[1] « se je li metoie son droit en plait, douquel droit i[l] « me offre à faire savoir la veritei clerement. » Il fis[t] savoir la veritei; et la veritei seue, il me delivra l[a] garde de l'abbaïe et m'en bailla ses lettres.

1. Ce passage prouve que Joinville était devenu l'homme ou le vassal de saint Louis, ce qu'il n'était pas avant la croisade, puisqu'[il] invoquait ce motif pour refuser l[e] serment. (Voy. § 114.)

CXXXVII. AMOUR DE SAINT LOUIS POUR LA PAIX.

678. Il avint que li sains roys pourchassa tant, que li roys d'Angleterre, sa femme et sui enfant vindrent en France pour traitier de la paix de li et d'aus. De la dite paiz [1] furent mout contraire cil de son consoil, et li disoient ainsi : « Sire, nous nous merveillons mout « que vostre volentés est teix, que vous voulez donner « au roy d'Angleterre si grant partie de vostre terre, « que vous et vostre devancier avez conquise sus li « et par son mesfait. Dont il nous semble que se vous « entendez que vous n'i aiés droit, que vous ne faites « pas bon rendaige au roy d'Angleterre, se vous ne li « rendez toute la conqueste que vous et vostre devan- « cier avez faite; et se vous entendez que vous y aiés « droit, il nous semble que vous perdez quant que « vous li rendez. »

679. A ce respondi li sains roys en tel maniere : « Signour, je sui certains que li devancier au roy d'An- « gleterre ont perdu tout par droit la conqueste que « je tieing; et la terre que je li doing, ne li doing-je « pas pour chose que je soie tenus à li ne à ses hoirs, « mais pour mettre amour entre mes enfans et les siens, « qui sont cousin germain. Et me semble que ce que « je li doing en emploi-je bien, pour ce que il n'estoit « pas mes hom, si en entre en mon houmaige. »

1. Voy. § 65. Ce traité de paix fut conclu en 1258 et ratifié en 1259.

680. Ce fu li om dou monde qui plus se traveilla de paiz entre ses sousgis, et especialment entre les riches homes voisins et les princes dou royaume, si comme entre le conte de Chalon, oncle au signour de Joinville, et son fil le conte de Bourgoingne [1], qui avoient gran guerre quant nous revenimes d'outremer. Et pour la paiz dou pere et dou fil, il envoia de son consoil en Bourgoingne et à ses despens; et par son pourchas fu faite la paiz dou pere et dou fil.

681. Puis ot grant guerre entre le secont roy Tibaut de Champaigne, et le comte Jehan de Chalon, et le conte de Bourgoingne son fil, pour l'abbaïe de Lizeu [2]. Pour laquel guerre appaisier, mes sires li roys y envoia mon signour Gervaise d'Ecrangnes, qui lors estoit maistres queus de France; et par son pourchas il les apaisa.

682. Après ceste guerre que li roys appaisa, revint une autre grans guerre entre le conte Thybaut de Bar et le conte Henri de Lucembourc, qui avoit sa serour à femme; et avint ainsi, que il se combatirent li uns à l'autre desouz Priney, et prist li cuens Thybaus de Bar le conte Henri de Lucembourc, et prist le chastel de Lynei, qui estoit au conte de Lucembourc de par sa femme. Pour celle guerre apaisier, envoia li roys mon signour Perron le chamberlain, l'ome dou monde que il creoit plus, et aus despens le roy; et tant fist li roys que il furent apaisié.

1. Voy. § 663.

2. Luxeuil (Haute-Saône).

683. De ces gens estranges que li roys avoit apaisié, li disoient aucun de son consoil que il ne fesoit pas bien quant il ne les lessoit guerroier; car se il les lessast bien apovrir, il ne li courroient pas sus si tost comme se il estoient bien riche. Et à ce respondoit li roys et disoit que il ne disoient pas bien. « Car se li prince « voisin veoient que je les lessasse guerroier, il se « pourroient avisier entre aus, et dire : — Li roys « par son malice nous laisse guerroier. — Si en avenroit « ainsi que par la hainne que il averoient à moy, il « me venroient courre sus, dont je pourroie bien « perdre, sans la hainne de Dieu que je conquerroie, « qui dist : — Benoit soient tuit li apaiseour. »

684. Dont il avint ainsi, que li Bourgoignon et li Loorein que il avoit apaisiés, l'amoient tant et obeissoient, que je les vi venir plaidier par devant le roy, les descors que il avoient entre aus, à la court le roy à Rains, à Paris et à Orliens.

CXXXVIII. HORREUR DE SAINT LOUIS ET DE JOINVILLE POUR LES BLASPHÈMES.

685. Li roys ama tant Dieu et sa douce Mere, que touz ceus que il pooit ateindre qui disoient de Dieu ne de sa Mere chose deshoneste ne vilein sairement, que il les fesoit punir griefment. Dont je vi que il fist mettre un orfevre en l'eschiele à Cezaire, en braies et

en chemise, les boiaus et la fressure d'un porc entour le col, et à si grant foison que elles li avenoient jeusques au nez. Je oy dire que puis que je reving d'outremer, que il en fist cuire le nez et le balevre à un bourjois de Paris; mais je ne le vi pas. Et dist li sains roys : « Je vourroie estre seigniez d'un fer chaut, par tel « couvenant que tuit vilein sairement fussent ostei de « mon royaume[1]. ».

686. Je fu bien vint-dous ans en sa compaignie, que onques Dieu ne li oy jurer, ne sa mere, ne ses sains; et quant il vouloit aucune chose affermer, il disoit : « Vraiement il fu ainsi, » ou : « Vraiement il est ainsi. »

687. Onques ne ly oy nommer le dyable[2], se ce ne fu en aucun livre là où il l'afferoit à nommer, ou en la vie des sains de quoi li livres parloit. Et c'est grans honte au royaume de France et au roy quant il le souffre, que à peinne puet l'on parler que on ne die : « Que dyables y ait part ! » Et c'est grans faute de languaige, quant l'on aproprie au dyable l'ome ou la femme, qui sont donnei à Dieu dès que il furent baptizié. En l'ostel de Joinville, qui dit tel parole, il doit la bufe ou la paumelle, et y est cis mauvais languaiges presque touz abatus.

1. Ce fait est rapporté dans le chapitre XXXIII de la *Vie de saint Louis* par Geoffroy de Beaulieu, et ailleurs; mais la peine ordinaire du blasphème était l'amende.

2. Voy. § 22.

CXXXIX. AMOUR DE SAINT LOUIS POUR LES PAUVRES; COMMENT IL INSTRUISAIT SES ENFANTS; DE SES AUMONES ET DE SES FONDATIONS; DE SES SCRUPULES DANS LA COLLATION DES BÉNÉFICES.

688. Il me demanda se je lavoie les piés aus povres le jeudi absolu[1]; et je li respondi que nanin, que il ne me sembloit pas bien. Et il me dist que je ne le devoie pas avoir en despit, car Diex l'avoit fait. « Car « mout envis feriés ce que li roys d'Angleterre fait, « qui lave les piez aus mesiaus et baize. »

689. Avant que il se couchast en son lit, il fesoit venir ses enfans devant li, et lour recordoit les faiz de bons roys et de bons empereours, et lour disoit que à tiex gens devoient-il penre exemple. Et lour recordoit aussi les faiz des mauvais riches homes qui, par lour luxure et par lour rapines et par lour avarice, avoient perdus lour royaumes. « Et ces choses, fesoit-il, vous « ramentoif-je, pour ce que vous vous en gardez, par « quoy Diex ne se courousse à vous. » Lour heures de Nostre Dame lour fesoit apenre, et lour fesoit dire devant li lour heures dou jour, pour aus acoustumer à oyr lour heures quant il tenroient lour terres.

690. Li roys fu si larges aumosniers, que partout là où il aloit en son royaume, il fesoit donner aus povres esglises, à maladeries, à maisons-Dieu, à hospitaus,

1. Voy. § 29.

et à povres gentis homes et gentis femmes. Touz les jours il donnoit à mangier à grant foison de povres, sans ceus qui mangoient en sa chambre; et maintes foiz vi que il meismes lour tailloit lour pain et donnoit à boivre [1].

691. De son tens furent edefiées plusours abbaïes; c'est à savoir Royaumons, l'abbaïe de Saint-Antoine delez Paris, l'abbaïe dou Liz, l'abbaïe de Malbisson [2], et plusours autres religions de Preescheours et de Cordeliers. Il fist la maison-Dieu de Pontoise, la maison-Dieu de Vernon, la maison des Aveugles de Paris, l'abbaïe des Cordelieres de Saint-Clou, que sa suer ma dame Ysabiaus fonda par son otroi [3].

692. Quant aucuns benefices de sainte Esglise escheoit au roy, avant que il le donnast il se conseilloit à bones personnes de religion et d'autres; et quant il s'estoit conseilliez, il lour donnoit les benefices de sainte Esglise en bone foy, loialment et selonc Dieu [4]. Ne il ne vouloit nul benefice donner à nul clerc, se il ne renonçoit aus autres benefices des esglises que il avoit. En toutes les villes de son royaume là où il n'avoit onques estei, il aloit aus Preescheours et aus Cordeliers, se il en y avoit nulz, pour requerre lour oroisons.

1. Voy. § 720.
2. Maubuisson.
3. Voy. §§ 723 et 724.
4. Ce passage est emprunté au chapitre XX de Geoffroy de Beaulieu.

CXL. COMMENT LI ROYS CORRIGA SES BAILLIZ, SES PREVOS, SES MAIEURS; ET COMMENT IL ESTABLI NOUVIAUS ESTABLISSEMENS; ET COMMENT ESTIENNES BOISLIAUE FU SES PREVOZ DE PARIS[1].

693. Après ce que li roys Loys fu revenus d'outre mer en France, il se contint si devotement envers Nostre Signour, et si droiturierement envers ses sougiez; si regarda et apensa que mout estoit belle chose et bone d'amender le royaume de France. Premierement, establi un general establissement sus les sougiez par tout le royaume de France, en maniere qui s'ensuit.

694. Nous Looys, par la grace de Dieu roys de France, establissons que tuit nostre baillif, viconte, prevost, maieur et tuit autre, en quelque afaire que ce soit, ne en quelque office que il soient, facent serement que tant comme il soient en offices ou en baillies, il feront droit à chascun, sanz excepcion de persones, aussi aus povres comme aus riches, et à l'estrange comme au privé; et garderont les us et les coutumes qui sont bones et esprouvées.

695. Et se il avient chose que li baillif ou li viconte ou autre, si comme serjant ou forestier, facent contre leur seremens, et il en soient attaint, nous voulons que il en soient puni en leur biens, et en leur persones se li mesfaiz le requiert; et seront li baillif puni par nous, et li autre par les bailliz.

696. Derechief, li autre prevost, li baillif et li serjant jureront que il garderont loialment nos rentes et nos droiz, ne ne souferront nos droiz que il soient soustrait, ne osté,

1. Voyez au § 768 une note relative aux emprunts faits par Joinville.

ne amenuisié; et avec ce il jureront que il ne penront ne ne recevront, par aus ne par autres, ne or ne argent ne benefices par decoste, ne autres choses, se ce n'est fruit, ou pain, ou vin, ou autre present jeusques à la somme de dix sous, et que la dite somme ne soit pas seurmontée.

697. Et avec ce il jureront que il ne penront ne ne feront penre nul don, quex que il soit, à leur femmes, ne à leur enfans, ne à leur freres, ne à leur sereurs, ne à autre persone, tant soit privée d'aus; et si tost comme il sauront que tel don seront receu, il les feront rendre au plus tost que il pourront. Et avec ce il jureront que il ne recevront don nul, quex que il soit, de home qui soit de leur baillie, ne d'autres qui cause aient ne qui plaident par devant aus.

698. Derechief, il jureront que il ne donront ne n'envoieront nul don à home qui soit de nostre conseil[1], ne aus femmes, ne aus enfans, ne à ame qui leur apartieingne, ne à ceus qui leur contes recevront de par nous, ne à nulz enquesteurs que nous envoions en leur baillies ne en leur prevostés, pour leur faiz enquerre. Et avec ce il jureront que il ne partiront à vente nulle que l'on face de nos rentes, de nos bailliages, ou de nostre monnoie, ne à autres choses qui nous apartieingnent.

699. Et jureront et promettront que se il saivent souz aus nul official, serjant ou prevost qui soient desloial, rapineur, usurier, ou plein d'autres vices par quoy il doivent perdre nostre service, que il ne les soustenront par don ne par promesse, ne par amour, ne par autres choses, ainçois les puniront et jugeront en bone foy.

700. Derechief, nostre prevost, nostre viconte, nostre maieur, nostre forestier et nostre autre serjant à pié ou à cheval, jureront que il ne donront nulz dons à leur souverains, ne à femmes, ne à enfans qui leur apartieingnent.

1. Voy. § 656.

701. Et pour ce que nous voulons que cist serement soient fermement establi, nous voulons que il soient pris en pleinne assise, devant touz, et clers et lais, chevaliers et serjans, jà soit ce que il aient juré devant nous; à ce que il doutent à encorre le vice de parjurer, non pas tant seulement pour la paour de Dieu et de nous, mais pour la honte dou monde.

702. Nous voulons et establissons que tuit nostre prevost et nostre baillif se tieingnent de jurer parole qui tieingne au despit de Dieu, ne de Nostre Dame et de touz sains, et se gardent de geu de dez et de tavernes. Nous voulons que la forge de dez soit deffendue par tout nostre royaume, et que les foles femmes soient boutées hors des maisons; et quiconques louera maison à fole femme, il rendra au prevost ou au baillif le loier de la maison d'un an.

703. Après, nous deffendons que nostre baillif outréement n'achatent ne ne facent acheter, par aus ne par autres, possessions ne terres qui soient en leur baillies, ne en autre, tant comme il soient en nostre servise, sans nostre congié; et se tel achat se font, nous voulons qu'il soient et demeurent en nostre main.

704. Nous deffendons à nos bailliz que tant comme il seront en nostre service, il ne marient fiz ne filles que il aient, ne autres personnes qui leur apartieingnent à nulle autre persone de leur baillie, sanz nostre especial congié; et avec ce, que il ne les mettent en religion de leur bailliage, ne que il leur acquierent benefice de sainte Esglise, ne possession nulle; et avec ce, que il ne preingnent vivre ne procuracions en maison de religion, ne près d'aus, aus despens des religieus. Ceste deffense des mariages et des possessions aquerre, si comme nous avons dit, ne voulons-nous qu'elle se estende aus prevos, ne aus maieurs, ne aus autres de meneur office.

705. Nous commandons que baillif, ne prevost, ne autre, ne tieingnent trop grant plenté de serjans et de bediaus,

pour ce que li peuples ne soit grevez; et voulons que li bedel soient nommé en pleinne assise, ou autrement ne soient pas tenu pour bediaus. Où nostre serjant soient envoié en aucun lieu loing ou en estrange pays, nous voulons que il ne soient pas creu sanz lettres de leur souverains.

706. Nous commandons que baillis ne prevoz qui soit en nostre office, ne greve les bones gens de leur justice outre droiture; ne que nul de ceus qui soient desous nous soient mis en prison pour debde que il doivent, se ce n'est pour la nostre seulement.

707. Nous establissons que nulz de nos bailliz ne lieve amande pour debde que nostre sougiet doivent, ne pour malefaçon, se ce n'est en plein plait, où elle soit jugie et estimée, et par conseil de bones gens, jà soit ce que elle ait esté gagie par devant aus.

708. Et se il avient que cil qui sera d'aucun blasmez ne vueille pas atendre le jugement de la court qui offers li est, ainçois offre certeinne somme de deniers pour l'amende, si comme l'on a communement receu, nous voulons que la cours reçoive la somme des deniers se elle est raisonnable et couvenable; ou se ce non, nous voulons que l'amende soit jugie, selonc ce que il est desus dit, jà soit ce que li coupables se mette en la volenté de la court. Nous deffendons que li baillif, ou li maieur, ou li prevost ne contreingnent, par menaces, ou par paour, ou par aucune cavellacion, nos sougiez à paier amende en repost ou apert, et ne les acusent pas sans cause raisonnable.

709. Et establissons que cil qui tenront les prevostez, vicontés ou autres baillies, que il ne les puissent à autrui vendre sanz nostre congié; et se pluseur achatent ensemble les offices desus nommez, nous voulons que li uns des acheteurs face l'office pour touz les autres, et use de la franchise qui apartient aus chevauchies, aus tailles et aus communes charges, si comme il est acoustumé.

710. Et deffendons que les diz offices il ne vendent à freres, à neveus et à cousins, puis que il les auront achetés de nous; ne que il ne requierent debde que on leur doie par aus, se ce n'est des debdes qui apartieingnent à leur office; mais leur propre debde requierent par l'auctorité dou baillif, tout aussi comme se il ne fussent pas en nostre servise.

711. Nous deffendons que baillif ne prevost ne travaillent nos sougiez en causes que il ont par devant aus menées, par muement de lieu en autre; ainçois oyent les besoingnes que il ont par devant aus, ou lieu là où il ont esté acoustumé à oyr, si que il ne lessent pas à poursuivre leur droit pour travail ne pour despens.

712. Derechief, nous commandons que il ne dessaisissent home de sesinne que il tieingne, sans congnoissance de cause, ou sanz commandement especial de nous; ne que il ne grevent nostre gent de nouvelles exactions, de tailles et de coustumes nouvelles; ne si ne semoingnent que l'on face chevauchie pour avoir de leur argent; car nous voulons que nus qui doive chevauchie ne soit semons d'aler en ost sanz cause necessaire; et cil qui voudront aler en ost en propres persones, ne soient pas contraint à racheter leur voie par argent.

713. Après, nous deffendons que baillif ne prevost ne facent deffendre de porter blé ne vin, ne autres marcheandises, hors de nostre royaume, sanz cause necessaire; et quant il couvenra que deffense en soit faite, nous voulons qu'elle soit faite communement en conseil de preudoumes, sanz souspeçon de fraude ne de boidie.

714. Item, nous voulons que tuit baillif vieil, vicontes prevost et maieur soient, après ce que il seront hors de leur offices, par l'espace de quarante jours ou pays où il ont tenu leur offices, en leur propres persones ou par procureur, affin qu'il puissent respondre aus nouviaus

bailliz, pour ce que il auroient mesfait contre ceus qui se vourroient pleindre d'aus.

Par cest establissement, amenda mout li royaumes.

CXLI. RÉFORME DE LA PRÉVOTÉ DE PARIS.

715. La prevostés de Paris estoit lors vendue aus bourjois de Paris, ou à aucuns; et quant il avenoit que aucun l'avoient achetée, si soustenoient lour enfans et lour neveu en lour outraiges; car li jouvencel avoient fiance en lour parens et en lour amis qui la prevostei tenoient. Pour ceste chose estoit trop li menus peuples defoulez, ne ne pouoient avoir droit des riches homes, pour les grans presens et dons que il fesoient aus prevoz.

716. Qui à ce temps disoit voir devant le prevost, ou qui vouloit son sairement garder qu'il ne fust parjures, d'aucune debte ou d'aucune chose où l'on fust tenus de respondre, li prevoz en levoit amende, et estoit punis. Par les grans injures et par les grans rapines qui estoient faites en la prevostei, li menus peuples n'osoit demourer en la terre le roy, ains aloient demourer en autres prevostés et en autres signouries. Et estoit la terre le roy si vague, que quant li prevoz tenoit ses plaiz, il n'i venoit pas plus de dix personnes ou de douze.

717. Avec ce il avoit tant de maufaitours et de lar-

rons à Paris et dehors, que touz li païs en estoit pleins. Li roys, qui metoit grant diligence comment li menus peuples fust gardez, sot toute la veritei ; si ne vout plus que la prevostés de Paris fust vendue, ains donna gaiges bons et grans à ceus qui dès or en avant la garderoient. Et toutes les mauvaises coustumes dont li peuples pooit estre grevez, il abati ; et fist enquerre par tout le royaume et par tout le pays où l'on pourroit trouver home qui feist bone justise et roide, et qui n'espargnast plus le riche home que le povre.

718. Si li fu enditiez Estiennes Boilyaue, liquex maintint et garda si la prevostei, que nus malfaiterres, ne liarres, ne murtriers n'osa demourer à Paris, qui tantost ne fust pendus ou destruiz : ne parentés, ne lignaiges, ne ors, ne argent ne le pot garantir. La terre le roy commença à amender, et li peuples y vint pour le bon droit que on y fesoit. Si mouteplia tant et amenda, que les ventes, les saisinnes, li achat et les autres choses valoient à double que quant li roys y prenoit devant.

719. En toutes ces choses que nous avons ordenées pour le proufit de nos sougiez et de nostre royaume, nous retenons à nous pooir d'esclarcir, d'amender, d'ajouster et d'amenuisier, selonc ce que nous aurons conseil [1].

Par cest establissement, amenda mout li royaumes

1. C'est par suite d'une erreur, commise probablement par le premier copiste du manuscrit original, que cette clause finale se trouve séparée du dernier article de l'ordonnance. (Voy. § 714).

de France, si comme plusour saige et ancien tes-moignent.

CXLII. AMOUR DE SAINT LOUIS POUR LES PAUVRES DE SES AUMÔNES ET DE SES FONDATIONS.

720. Dès le tens de s'enfance, fu li roys piteus de povres et des souffraiteus; et acoustumei estoit que l roys, partout où il aloit, que six vins povre fussent tou adès repeu, en sa maison, de pain, de vin, de char ou de poisson, chascun jour. En quaresme et es auven croissoit li nombres des povres; et plusours foiz avin que li roys les servoit, et lour metoit la viande devan aus, et lour trenchoit la viande devant aus[1], et lou donnoit au departir, de sa propre main, des deniers

721. Meismement aus hautes vegiles des festes sol-lempniex, il servoit ces povres[2] de toutes ces choses desus dites, avant que il mangast ne ne beust. Avec toutes ces choses, avoit-il chascun jour au disner et au souper près de li anciens homes et debrisiés[3], et lour fesoit donner tel viande comme il mangoit; et quant il avoient mangié, il enportoient certeinne somme d'argent.

722. Par desus toutes ces choses, li roys donnoit chascun jour si grans et si larges aumosnes aus povres

1. Voy. § 690.
2. Geoffroy de Nangis, d'après Guillaume de Beaulieu, fixe le nombre de ces pauvres à deux cents.
3. Au nombre de trois, selon G. de Beaulieu et G. de Nangis.

le religion, aus povres hospitaus, aus povres malades, t aus autres povres colleges, et aus povres gentis iomes et fames et damoiselles, à femmes decheues, à povres femmes veuves et à celles qui gisoient d'enfant, t à povres menestriers qui par vieillesce ou par maadie ne pooient labourer ne maintenir lour mestier, que à peinne porroit l'on raconter le nombre. Dont ious poons bien dire que il fu plus bienaeureus que 'itus li emperieres de Rome, dont les anciennes esriptures racontent que trop se dolut et fu desconforez d'un jour que il n'avoit donnei nul benefice.

723. Dès le commencement que il vint à son royaume enir et il se sot apercevoir, il commença à edefier noustiers et plusours maisons de religion, entre lesquiex l'abbaye de Royaumont porte l'onour et la hauesce. Il fist edefier plusours maisons-Dieu : la maison-Dieu de Paris, celle de Pontoise, celle de Compieingne et de Vernon, et lour donna grans rentes. Il onda l'abbaye de Saint-Mathé de Roan, où il mist emmes de l'ordre des freres Preescheours; et fonda elle de Lonc-champ[1], où il mist femmes de l'ordre les freres Menours, et lour donna grans rentes pour lles vivre.

724. Et otroia à sa mere à fonder l'abbaïe dou Liz elez Meleun-sur-Seinne, et celle delez Pontoise, que 'on nomme Malbisson, et puis lour donna grans rentes t possessions. Et fist faire la maison des Aveugles

1. Ou *Saint Clou*. Cette abbaye a é déjà mentionnée au § 691, dont le texte est à comparer avec celui des §§ 723 et 724.

delès Paris, pour mettre les povres aveugles de la cité de Paris ; et lour fist faire une chapelle pour oyr lour servise Dieu. Et fist faire li bons roys la maison des Chartreus, au dehors de Paris, qui a nom Vauvert, et assigna rentes souffisanz aus moynes qui illec estoient, qui servoient Nostre Signour.

725. Assés tost après, il fist faire une autre maison au dehors Paris, ou chemin de Saint-Denis, qui fu apelée la maison aus Filles Dieu ; et fist mettre grant multitude de femmes en l'ostel, qui par povretei s'estoient mises en pechié de luxure, et lour donna quatre cens livrées[1] de rente pour elles soustenir. Et fist en plusours lieus de son royaume maisons de beguines, et lour donna rentes pour elles vivres et commanda que on y receust celles qui vourroient faire contenance à vivre chastement.

726. Aucun de ses familiers groussoient de ce que il fesoit si larges aumosnes, et que il y despendoit mout ; et il disoit : « Je aim miex que li outraiges des « grans despens que je faiz, soit fais en aumosne pour « l'amour de Dieu, que en bobant ne en vainne gloire « de ce monde. » Jà pour les grans despens que li roys fesoit en aumosne, ne lessoit-il pas à faire grans despens en son hostel, chascun jour. Largement et liberalment se contenoit li roys aus parlemens et aus assemblées des barons et des chevaliers ; et fesoit servir si courtoisement à sa court, et largement et ha-

[1] Le texte de Geoffroy de Beaulieu prouve qu'il s'agit ici de monnaie parisis ; ces 400 livres valaient environ 10 131 francs.

bandonnément, et plus que il n'i avoit eu lonc temps passei à la court de ses devanciers.

CXLIII. DES ORDRES RELIGIEUX QUE SAINT LOUIS ÉTABLIT EN FRANCE.

727. Li roys amoit toutes gens qui se metoient à Dieu servir et qui portoient habit de religion; ne nulz ne venoit à li qui faillist à avoir chevance de vivre. Il pourveut les freres dou Carmé et lour acheta une place sus Seinne devers Charenton, et fist faire une lour maison, et lour acheta vestemens, calices et tiex choses comme il apartient à faire le servise Nostre Signour. Et après il pourveut les freres de Saint-Austin, et lour acheta la granche à un bourjois de Paris et toutes les apartenances, et lour fist faire un moustier dehors la porte de Monmartre.

728. Les freres des Saz[1], il les pourveut et lour donna place sur Seinne par devers Saint-Germein-des-Prez, où il se herbergierent; mais il n'i demourerent gueres, car il furent abatu assez tost. Après ce que li frere des Saz furent herbergié, revint une autre maniere de freres que l'on appele l'ordre des Blanscmantiaus; et requistrent au roy que il lour aidast que il peussent demourer à Paris. Li roys lour acheta une maison et vieilles places entour pour aus herbergier,

1. Frères des Sacs ou de la Pénitence de Jésus-Christ.

delez la vieille porte dou Temple à Paris, assés prè des Tissarans. Icil Blanc furent abatu au concile d Lyon, que Gregoires li disiesmes tint.

729. Après revint une autre maniere de freres, qu se fesoient appeler freres de Sainte-Croiz, et porten la croiz devant lour piz ; et requistrent au roy que i lour aidast. Li roys le fist volentiers, et les herberg en une rue qui estoit appelée le Quarrefour do Temple, qui ore est appelée la rue Sainte-Croiz Einsi avironna li bons roys de gens de religion la vill de Paris.

CXLIV. SAINT LOUIS SE CROISE POUR LA SECONDE FOIS.

730. Après ces choses desus dites, avint que li roy manda touz ses barons à Paris en un quaresme[1]. J me escusai vers li pour une quartaine que j'avoie lors et li priai que il me vousist souffrir ; et il me mand que il vouloit outréement que je y alasse, car il avoi illec bon phisiciens qui bien savoient guerir de l quartaine.

731. A Paris m'en alai. Quant je ving le soir de l vegile Nostre Dame en mars, je ne trouvai nulli, ne l royne n'autre, qui me seust à dire pourquoy li roy m'avoit mandei. Or avint, ainsi comme Diex vout

1. En 1267.

que je me dormi à matines; et me fu avis, en dormant, que je veoie le roy devant un autel à genoillons; et m'estoit avis que plusour prelat revestu le vestoient d'une chasible vermeille de sarge de Reins.

732. Je apelai après ceste vision mon signour Guillaume, mon prestre, qui mout estoit saiges, et li contai la vision. Et il me dist ainsi : « Sire, vous verrés « que li roys se croisera demain. » Je li demandai pourquoy il le cuidoit; et il me dist que il le cuidoit, par le songe que j'avoie songié; car la chasible de sarge vermeille senefioit la croiz, laquex fu vermeille dou sanc que Diex y espandi de son costei, et de ses mains, et de ses piez. « Ce que la chasible estoit de « sarge de Reins, senefie que la croiserie sera de petit « esploit, aussi comme vous verrés se Diex vous donne « vie. »

733. Quant je oi oye la messe à la Magdeleinne à Paris, je alai en la chapelle le roy, et trouvai le roy qui estoit montez en l'eschaufaut aus reliques, et fesoit aporter la vraie Croiz aval. Endementres que li roys venoit aval, dui chevalier qui estoient de son consoil, commencierent à parler li uns à l'autre, et dist li uns : « Jamais ne me creez, se li roys ne se croise illec. » Et li autres respondi que « se li roys se croise, ce yert « une des doulourcuses journées qui onques fust en « France. Car se nous ne nous croisons, nous perde- « rons le roy; et se nous nous croisons, nous perderons « Dieu, que nous ne nous croiserons pas pour li, mais « pour paour dou roy. »

734. Or avint ainsi, que li roys se croisa l'ende-main, et sui troi fil avec li ; et puis est avenu que la croiserie fu de petit esploit, selonc la prophecie mon prestre. Je fu mout pressez dou roy de France et dou roy de Navarre de moy croisier.

735. A ce respondi-je que, tandis comme je avoie estei ou servise Dieu et le roy outre-mer, et puis que je en reving, li serjant au roy de France et le roy de Navarre m'avoient destruite ma gent et apovroiez ; si que il ne seroit jamais heure que je et il n'en vausissent piz. Et lour disoie ainsi, que se je en vouloie ouvrer au grei Dieu, que je demourroie ci pour mon peuple aidier et deffendre ; car se je metoie mon cors en l'aventure dou pelerinaige de la croiz, là où je veoie tout cler que ce seroit au mal et au doumaige de ma gent, j'en courouceroie Dieu, qui mist son cors pour son peuple sauver.

736. Je entendi que tuit cil firent pechié mortel qui li loerent l'alée, pour ce que ou point que il estoit en France, touz li royaumes estoit en bone paiz en li meismes et à touz ses voisins ; ne onques puis que il en parti, li estaz dou royaume ne fist que empirier.

737. Grant pechié firent cil qui li loerent l'alée, à la grant flebesce là où ses cors estoit ; car il ne pooit souffrir ne le charier, ne le chevauchier La flebesce de li estoit si grans, que il souffri que je le portasse dès l'ostel au conte d'Ausserre, là où je pris congié de li, jeusques aus Cordeliers, entre mes bras. Et si, febles comme il estoit, se il fust demourez en France,

peust-il encore avoir vescu assez, et fait mout de biens et de bonees œuvres.

CXLV. SAINT LOUIS TOMBE MALADE; SES ENSEIGNEMENTS A SON FILS.

738. De la voie que il fist à Thunes ne vueil-je riens conter ne dire, pour ce que je n'i fu pas, la merci Dieu! ne je ne vueil chose dire ne mettre en mon livre de quoy je ne soie certeins. Si parlerons de nostre saint roy sanz plūs, et dirons ainsi, que après ce que il fu arivez à Thunes devant le chastel de Carthage, une maladie le prist dou flux dou ventre (et Philippes, ses fiz aisnez, fu malades de fievre carte, avec le flux dou ventre que li roys avoit), dont il acoucha au lit, et senti bien que il devoit par tens trespasser de cest siecle à l'autre.

739. Lors apela mon signour Phelippe son fil, et li commanda à garder, aussi comme par testament, touz les enseignemens que il li lessa, qui sont ci-après escrit en françois [1], lesquiex enseignemens li roys escrist de sa sainte main, si comme l'on dist.

740. Biauz fiz, la premiere chose que je t'enseing, si est que tu mettes ton cuer en amer Dieu ; car sans ce nulz ne puet estre sauvez. Garde-toy de faire chose qui à Dieu

1. Voyez plus loin (§ 768) une note relative à ces enseignements.

desplaise, c'est à savoir pechié mortel; ainçois devroies soufrir toutes manieres de tormens, que faire mortel pechié.

741. Se Diex t'envoie adversité, si le reçoif en patience et en rent graces à Nostre Seigneur, et pense que tu l'as deservi, et que il te tournera tout à preu. Se il te donne prosperité, si l'en merci humblement, si que tu ne soies pas pires ou par orgueil ou par autres manieres, dont tu doies miex valoir; car l'on ne doit pas Dieu de ses dons guerroier.

742. Confesse-toy souvent, et esli confesseur preudome qui te sache enseignier que tu doies faire et de quoy tu te doies garder; et te doiz avoir et porter en tel maniere, que tes confesserres et ti ami te osient reprenre de tes mesfaiz. Le servise de sainte Esglise escoute devotement et sans truffer; mais pri Dieu et de cuer et de bouche, especialment en la messe, que la consecracions est faite. Le cuer aie douz et piteus aus povres, aus chietis et aus mesaisiés, et les conforte et aide selonc ce que tu pourras.

743. Maintien les bones coustumes de ton royaume, et les mauvaises abaisse. Ne couvoite pas sus ton peuple, ne ne le charge pas de toute ne de taille, se ce n'est pour ta grant necessité.

744. Se tu as aucune mesaise de cuer, di-le tantost à ton confesseur, ou à aucun preudome qui ne soit pas pleins de vainnes paroles; si la porteras plus legierement.

745. Garde que tu aies en ta compaignie preudomes et loiaus qui ne soient pas plein de couvoitise, soient religieus, soient seculier, et souvent parle à aus; et fui et eschieve la compaignie des mauvais. Escoute volentiers la parole Dieu et la retien en ton cuer; et pourchace volentiers proieres et pardons. Aime ton preu et ton bien, et hai touz maus où que il soient.

746. Nulz ne soit si hardis devant toy que il die parole qui atraie et esmeuve à pechié, ne qu'i mesdie d'autrui par derieres en detractions; ne ne seuffre que nulle vileinnie

de Dieu ne de ses sains soit dite devant toy. Rent graces à Dieu souvent de touz les biens que il t'a faiz, si que tu soies dignes de plus avoir.

747. A justices tenir et à droitures soies loiaus et roides à tes sougiez, sans tourner à destre ne à senestre, mais adès à droit, et soustien la querelle dou povre jeusques à tant que la verités soit desclairie. Et se aucuns a action encontre toy, ne le croi pas[1] jeusques à tant que tu en saches la verité; car ainsi le jugeront ti conseillier plus hardiement selon verité, pour toy ou contre toy.

748. Se tu tiens riens de l'autrui, ou par toy ou par tes devanciers, se c'est chose certeinne, rent-le sanz demourer; et se c'est chose douteuse, fai-le enquerre, par saiges gens, isnellement et diligenment.

749. A ce dois mettre t'entente comment tes gens et ti sougiet vivent en paiz et en droiture desouz toi. Meismement les bones villes et les communes de ton royaume garde en l'estat et en la franchise où ti devancier les ont gardées; et se il y a aucune chose à amender, si l'amende et adresce, et les tien en faveur et en amour; car par la force et par les richesses des grosses villes, douteront li privé et li estrange de mespenre vers toy, especialement ti per et ti baron.

750. Honeure et aime toutes les personnes de sainte Esglise, et garde que on ne leur soustraie ne apetise leur dons et leur aumosnes que ti devancier leur auront donné. L'on raconte dou roi Phelippe, mon aïeul, que une foiz li dist uns de ses conseilliers que mout de tors et de forfaiz li fesoient cil de sainte Esglise, en ce que il li tolloient ses droitures et apetissoient ses justices; et estoit mout grans merveille comment il le souffroit. Et li bons roys respondi

1. Au lieu de *ne le croi pas* (leçon altérée, que je conserve pourtant comme fournie par le plus ancien manuscrit), les manuscrits du seizième siècle donnent : *si fais enquerre du fait.*

que il le creoit bien; mais il regardoit les bontés et les courtoisies que Diex li avoit faites : si vouloit miex lessier aler de son droit, que avoir contens à la gent de sainte Esglise.

751. A ton pere et à ta mere porte honeur et reverence, et garde leur commandemens. Les benefices de sainte Esglise donne à bones personnes et de nette vie, et si le fai par conseil de preudomes et de nettes gens.

752. Garde-toy de esmouvoir guerre, sans grant conseil, contre home crestien; et se il le te couvient faire, si garde sainte Esglise et ceus qui riens n'i ont mesfait. Se guerres et contens meuvent entre tes sousgis, apaise-les au plus tost que tu pourras.

753. Soies diligens d'avoir bons prevos et bons baillis, et enquier souvent d'aus et de ceus de ton hostel, comme il se maintiennent, et se il a en aus aucun vice de trop grant couvoitise, ou de fausseté, ou de tricherie. Travaille toi que tuit vilain pechié soient osté de ta terre; especialment vileins seremens et heresie fai abatre à ton pooir. Pren-te garde que li despens de ton hostel soient raisonnable.

754. Et en la fin, très-douz fiz, que tu faces messes chanter pour m'ame et oroisons dire par tout ton royaume; et que tu m'otroies especial part et planiere en touz les biens que tu feras. Biaus chiers fiz, je te doing toutes les beneissons que bons peres puet donner à fil. Et la benoite Trinités et tuit li saint te gardent et deffendent de touz maus; et Diex te doint grace de faire sa volenté touzjours, si que il soit honorez par toy, et que tu et nous puissiens, après ceste mortel vie, estre ensemble avec li, et li loer sans fin. Amen.

CXLVI. MORT DE SAINT LOUIS.

755. Quant li bons roys ot enseignié son fil mon signour Phelippe, l'enfermetés que il avoit commença à croistre forment ; et demanda les sacremens de sainte Esglise, et les ot en sainne pensée et en droit entendement, ainsi comme il aparut : car quant l'on l'enhuiloit et on disoit les sept pseaumes, il disoit les vers d'une part.

756. Et oy conter mon signour le conte d'Alençon[1], son fil, que quant il aprochoit de la mort, il appela les sains pour li aidier et secourre, et meismement mon signour saint Jaque, en disant s'oroison, qui commence : *Esto, Domine*; c'est-à-dire, « Diex, soyez « saintefierres et garde de vostre peuple. » Mon signour saint Denis de France apela lors en s'aide, en disant s'oroison qui vaut autant à dire : « Sire Diex, « donne-nous que nous puissons despire la prospe« ritei de ce monde, si que nous ne doutiens nulle « adversitei. »

757. Et oy dire lors à mon signour d'Alençon (que Diex absoille !) que ses peres reclamoit lors ma dame sainte Genevieve. Après, se fist li sains roys couchier en un lit couvert de cendre, et mist ses mains sus sa poitrine, et en regardant vers le ciel rendi à nostre Createour son esperit, en celle hore meismes que li Fiz Dieu mourut pour le salut dou monde en la croiz.

1. Sur les détails qui suivent. Voy. §§ (4 et 70).

758. Piteuse chose et digne est de plorer le trespassement de ce saint prince, qui si saintement et loialment garda son royaume, et qui tant de beles aumosnes y fist, et qui tant de biaus establissemens y mist. Et ainsi comme li escrivains qui a fait son livre, qui l'enlumine d'or et d'azur, enlumina li diz roys son royaume de belles abbaïes que il y fist, et de la grant quantitei de maisons Dieu et de maisons des Preescheours, des Cordeliers et des autres religions qui sont ci-devant nommées.

759. L'endemain[1] de feste saint Berthemi l'apostre, trespassa de cest siecle li bons roys Loys, en l'an de l'incarnacion Nostre Signour, l'an de grace mil CC. LXX, et furent sui os gardei en un escrin et aportei et enfoui à Saint-Denis en France, là où il avoit eslue sa sepulture, ouquel lieu il fu enterrez, là où Diex a puis fait maint biau miracle pour li, par ses desertes.

CXLVII. CANONISATION DE SAINT LOUIS; SON CORPS EST LEVÉ DE TERRE.

760. Après ce, par le pourchas dou roy de France et par le commandement l'apostelle[2], vint li ercevesques de Roan[3] et freres Jehans de Samoys[4], qui

1. 25 août 1270.
2. Martin IV.
3. Guillaume II de Flavacourt.
4. Il fut nommé évêque de Lisieux en 1299. L'enquête à laquelle il prit part se fit en 1282.

puis fu evesques : vindrent à Saint-Denis en France, et là demourerent lonc-temps pour enquerre de la vie, des œuvres et des miracles dou saint roy; et on me manda que je alasse à aus, et me tindrent dous jours. Et après ce que il orent enquis à moy et à autrui, ce que il orent trouvei fu portei à la court de Rome; et diligentment virent li apostelles [1] et li cardonal ce que on lour porta; et selonc ce que il virent, il li firent droit [2] et le mistrent ou nombre des confessours [3].

761. Dont grans joie fu et doit estre à tout le royaume de France, et grans honours à toute sa lignie qui à li vourront retraire de bien faire, et grans deshonours à touz ceus de son lignaige qui par bones œvres ne le vourront ensuivre; grans deshonours, di-je, à son lignaige qui mal voudront faire; car on les mousterra au doi, et dira l'on que li sains roys dont il sont estrait, feist envis une tel mauvestié.

762. Après ce que ces bones nouvelles furent venues de Rome, li roys donna journée l'endemain de la saint-Berthelemi, à laquel journée li sains cors fu levez. Quant li sains cors fu levez [4], li arcevesques de Reins [5] qui lors estoit (que Diex absoille!), et mes sires Henris de Villers, mes niez, qui lors estoit arschevesques de Lyon, le porterent devant, et plusour autre, que arcevesque que evesque, après, que je

1. Boniface VIII.
2. La canonisation fut prononcée en 1297.
3. Voy. § 5.
4. Le 25 août 1298.
5. Pierre Barbet.

ne sai nommer : ou chafaut que l'on ot establi fu portez.

763. Illec sermona freres Jehans de Samois; et entre les autres grans faiz que nostre sains roys avoit faiz, ramenteut l'un des grans fais que je lour avoie tesmoingniez par mon sairement, et que j'avoie veus; et dist ainsi :

764. « Pour ce que vous puissiez veoir que c'estoit « li plus loiaus hom qui onques fust en son temps, « vous vueil-je dire que il fu si loiaus, car envers « les Sarrazins vot-il tenir couvenant aus Sarrazins « de ce que il lour avoit promis par sa simple pa- « role; et se il fust ainsi que il ne lour eust tenu, il « eust gaignié dix mille livres et plus. » Et lour recorda tout le fait si comme il est ci-devant escriz[1]. Et quant il lour ot le fait recordei, si dist ainsi : « Ne « cuidiés pas que je vous mente; que je voi tel « home ci qui ceste chose m'a tesmoignie par son sai- « remant. »

765. Après ce que li sermons fu faillis, li roys et sui frere[2] en reporterent le saint cors en l'esglise par l'aide de lour lignaige, que il durent faire honour; car grans honours lour est faite, se en aus ne demeure, ainsi comme je vous ai dit devant. Prions à li que il vueille prier à Dieu que il nous doint ce que besoing nous yert, aus ames et aus cors. Amen!

1. Voy. §§ 21 et 387.

2. Charles, comte de Valois, et Louis, comte d'Évreux, frères de Philippe le Bel.

CXLVIII. JOINVILLE VOIT SAINT LOUIS EN SONGE ET LUI ÉLÈVE UN AUTEL.

766. Encore vueil-je ci-après dire de nostre saint roy aucunes choses qui seront à l'onour de li, que je veis de li en mon dormant : c'est à savoir que il me sembloit en mon songe que je le veoie devant ma chapelle à Joinville; et estoit, si comme il me sembloit, merveillousement liez et aises de cuer; et je-meismes estoie mout aises pour ce que je le veoie en mon chastel, et li disoie : « Sire, quant vous partirés de ci, « je vous herbergerai à une moie maison qui siet « en une moie ville qui a non Chevillon. » Et il me respondi en riant, et me dist : « Sire de Joinville, foi que doi vous, je ne bé mie si tost à partir « de ci. »

767. Quant je me esveillai, si m'apensai; et me sembloit que il plaisoit à Dieu et à li que je le herberjasse en ma chapelle, et je si ai fait; car je li ai establi un autel à l'honour de Dieu et de li, là où l'on chantera à tous jours mais en l'honour de li; et y a rente perpetuelment establie pour ce faire. Et ces choses ai-je ramentues à mon signour le roy Looys, qui est heritiers de son non; et me semble que il fera le grei Dieu et le grei nostre saint roy Looys, s'i pourchassoit des reliques le vrai cors saint, et les envoioit à la dite chapelle de Saint-Lorans à Joinville,

par quoy cil qui venront à son autel que il y eussen plus grant devocion.

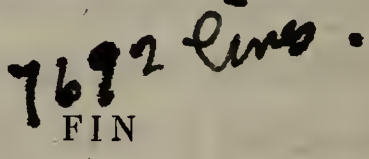
CXLIX. Conclusion.

768. Je faiz savoir à touz que j'ai ceans mis gran partie des faiz nostre saint roy devant dit, que je a veu et oy, et grant partie de ses faiz que j'ai trouvez, qui sont en un romant, lesquiex j'ai fait escrire en cest livre[1]. Et ces choses vous ramentoif je, pour ce que cil qui orront ce livre croient fermement en ce que li livres dit que j'ai vraiement veu et oy; et les autres choses qui y sont escriptes, ne vous tesmoing que soient vrayes, parce que je ne les ay veues ne oyes.

769. Ce fu escrit en l'an de grace mil CCC et IX, ou moys d'octovre[2].

1. Le chapitre CXL et le titre qui le précède, les trois chapitres suivants et les enseignements de saint Louis (§ 740 à 754) constituent es emprunts faits par Joinville à ce *romant* ou chronique française, qu était une des anciennes rédactions des Chroniques de Saint-Denis.

2. Cette date finale n'existe que dans le plus ancien manuscrit.



FIN

GLOSSAIRE

N. B. — Les chiffres renvoient aux numéros des paragraphes.

A

A ARMES (HOME), homme d'armes, 11 ; — *à l'aide*, avec l'aide, 2.

ABSOLU (JEUDI), jeudi de l'absoute, jeudi saint, 688.

ACOSTOIOIT (SE), s'accotait, 59.

ADEBONNAIRIR, adoucir, 465.

ADENZ, sur les dents, la face contre terre, 622.

ADÈS, toujours, 411.

ADHURTÉE, heurtée, 622.

ADRECIER, redresser, 464 ; — *il li fust adrecié*, droit lui fût fait, 512; — *s'adreça*, se dirigea, 258.

AFIERT (IL), il est afférent, il appartient, 3.

AFONDRERENT, enfoncèrent, 306.

AGAIT, aguet, piège, 44.

AHURTER, pousser, 46.

AINÇOIS, mais, 10 ; — *ainçois que*, avant que, 84.

AINS, mais, 8.

AINT, il aime (*subj.*), 628.

AÏST, il aide (*subj.*), 433.

AJOURNÉE, jour levant, 493

ALA (A POU SE), il s'en fallut de peu, 306.

ALÉE, action d'aller, 572 ; — départ, 422.

ALER, action d'aller, 14.

AMENUISIER, diminuer, 719.

AMIRAUS, émir, 311.

ANGRES, anges, 50.

ANNEX, annuelles, 504.

ANUIT, cette nuit, 648.

AOUREZ, adoré. 416.

APENSA, pensa, 693 ; — *m'apensai*, j'eus la pensée, 354.

APENSEZ, réfléchi, 276.

APERT, évident, 37 ; — *en apert*, ouvertement, 708.

APERTEMENT (MAL), évidemment mal, 21.

APETISSOIENT, diminuaient, 750.

APLEJA, cautionna, 410.

APOIA, appliqua, 221 ; — *apuierent*, appliquèrent, 223.

APOSTOLES, pape, 64.
APOVROIEZ, apauvris, 735.
APPAREILLIÉ, préparé, 1.
ARBALESTRÉE, portée d'arbalète, 161.
ARDANT, brûlant, 83; — *ardi*, brûla, 83.
ARÉE, arrangée, 93.
ARÉEMEMT, en arroi, 280.
ARIVER, descente sur le rivage, 7.
ARIVERENT (NOUS), *nous firent aborder*, 345.
ARS, brûlés, 204.
ARS, arcs, 591.
ASOL (JE), j'absous, 355.
ASSACIS, secte des assassins, 249.
ASSAURONS, attaquerons, 262.
ASSEMBLERENT AUS TEMPLIERS, attaquèrent les Templiers, 185.
ASSEMER, parer, 38.
ASSEUREMENT, assurance, sauf-conduit, 364.
ASSEURS, assuré, garanti, 178.
ASSISTRENT, assiégèrent 172.
ASSOUAGA, se calma, 599.
ASSOUVIS, achevé, 2.
ATENDOIT (A CUI IL S') sur qui il comptait, 16.
ATIRAI, arrangeai, 501.
ATOURNER, équiper, 410; — *atournent*, préparent, 489.
ATOUT, avec, 75.
ATRAIST, atira, 71.
ATTEINNER, agacer, irriter, 426,
ATTICE, excite, 33.
ATTREMPEZ, tempéré, modéré, 22.
AUQUES, à peu près, 80.
AUS, eux, 31.
AUTEL, même chose, 286.
AUTRETANT, autant, 15.
AUTRETEIX, telle, 602.
AUTRUI, (LES), celles d'autrui, 25; — *l'autrui chatel*, le bien d'autrui, 34.
AUVENS (ES), dans les avents, 720.
AVALER, faire descendre, 303; — *avalez*, descendu, 384.
AVENANT (SON), sa convenance, 524.
AVIERENT, amenèrent, 203.
AVIRONNA, environna, 729.
AVOIR DE POIZ, denrées qui se vendent au poids, 189.

B

BACONS, porc salé, 370.
BALEVRES, lèvres, 685.
BAQUENAS, tempête, 182.
BARBACANE, réduit fortifié, 295.
BARGE DE CANTIERS, chaloupe, 152.
BARGUIGNIER, marchander, 164.
BASSET, un peu bas, à demi-voix, 646.
BAST (FIZ DE), bâtard, 332.
BASTON, arme, 44.
BATAILLE, corps de troupes, 155; — combat, 270.
BATUES, appliquées, 94.
BÉ (JE), je désire, 566.
BEC DE LA NEF, proue du vaisseau, 126.
BÉEZ, desirez, 365.

BERNICLES, instrument de torture pour briser les jambes, 341.
BERRIE, plaine, 473.
BIBLE, sorte de baliste, 583.
BOBANT, faste, 246.
BOIDIE, tromperie, 713,
BOUQUERAN, bougran, 451.
BOUTER, pousser, 509.
BOUTICLE, barrique, 650.
BRAIES, caleçon, 306.
BREOIENT, braillaient, 558.
BRUINE, brouillard, 618.
BUES, bœuf, 293.
BUFE, soufflet, 447.

C

CAMELIN, drap de laine de mouton fauve, 36.
CANTIERS. Voy. BARGE.
CAR (TEIX), telles que, 10; — *si loiaus car*, si loyal que, 764.
CARNIAUS, créneaux, 516.
CAVELLACION, chicane, 708.
CAZEL, village, 391.
CELANS, cachant, dissimulé, 648.
CENDAL, taffetas, 25.
CERCHA, parcourut, 475; — *avoit cerchié*, avait cherché, 190.
CERTES (A), instamment, 2.
CES (*signifiant* les), 95, 250, 578, 581.
CHAERE, chaise, 497.
CHAFAUT, échafaud, 762.
CHAMELOT, camelot, 60.
CHANU, chenu, 337.
CHARGIER, donner un ordre, 284.
CHARIER, transport par char, 737.
CHASIBLE, chasuble, 732.
CHASTRIS, moutons, 502.
CHATEL (L'AUTRUI), le bien d'autrui, 44; — *mes chatex*, mon bien, 674.
CHERS, chars, 487.
CHEVANCE, faculté, ressource, 727.
CHEVIR (SE), venir à bout, se débarrasser, 144.
CHIEF (OU), au bout, 95.
CHIENNAILLE, canaille, 242.
CHOIS, chu, tombé, 317.
CHOISI, aperçut, 162.
CIL QUI (COMME), comme celui qui, comme un homme qui, 103.
COLIÈRE, croupière, 267.
COMMANDES, dépôts, 381.
COMPARREZ, paierez, 52.
CONCREEI, créés, originaires, 473.
CONNINS, lapins, 638.
CONROIENT, apprêtent, soignent, 251, 489.
CONROY, rang, 540.
CONSOIL (AVOIR), tenir conseil, 214; — *n'ot pas consoil dou faire*, ne se décida pas à le faire, 169; — *se vous ne metés consoil en vous*, si vous n'y mettez de la résolution, 321; — *à grant consoil*, en grand secret, 599.
CONT (JE), je conte, 264.

CONTENANCE A (FAIRE), se tenir à, 725.
CONTENS, contention, 672.
CONTENUE, fièvre continue, 416.
COR, bout, 35.
COR, cornouiller, 591.
CORS, corps, 28; — personne, 4; — *lour cors iroient*, ils iraient de leurs personnes, 74; — *li rois ses cors*, le roi de sa personne, 85.
COULONS, pigeons, 163.
COURINE, haine, colère, 154.
COURSIERS, bâtiments légers, 313.
COURTIL, jardin, 638.
COUVENANT, convention, promesse, 2.
COUVENT, (IL L'AVOIT), il l'avait promis, 388.
COUVINE, disposition, 247.
CRIEZ, décrié, accusé, 124.
CROISEMENS, croisades, 69.
CROISERIE, croisade, 732.
CROTES, croutes, 131,
CUI, duquel, 238; — *de cui*, de laquelle, 105; — *à cui*, auquel, 16, auxquels, 240; — *en cui compaingnie*, en compagnie duquel, 109.
CUIDES-TU, penses-tu, 77; — *cuidiens*, pensions, 253; — *je cuit*, je pense, 46.
CULIERE, croupière, 392.

D

DARENIERE, dernière, 17.
DARRIEN (AU), en dernier lieu, 240.
DEBRISIÉS, estropiés, 721.
DECOSTE, auprès, auprès d 159.
DEFOULEZ, foulé, opprimé, 71
DEHAIT, déplaisir, 577.
DELIVRE, délivrés, 335.
DEMANT (JE), je demande, 62
DEMOURÉE, action de demeure séjour, 12.
DEMOUROIT (SE EN AUS NE), si demeure (le retard) n'éta en eux, s'il ne tenait à eu 150.
DEPARTIR, partager, 168; — *departir*, se séparer, parti 596.
DESCORT, désaccord, 67.
DESERTES, mérites, 759.
DESERVI (AVOIT), avait méri 427.
DESFLICHOIT DE CES PILÉS (S il se débarrassait de ces trai 391.
DESLOA, déconseilla, 227.
DESPENDRE, dépenser, 414.
DESPIRE, mépriser, 756.
DESPIT, mépris, 362; — dép 363.
DESPITA, méprisa, 459.
DESPOURVEUEMENT, à l'impr viste, 543.
DESRAIMBRE, racheter, 343.
DESSIROIT, déchirait, 494.
DESTOURBER, empêcher, 195
DESTOURBIER, empêchement,
DESVEI, enragés, 82.
DEVEISSIENT, défendissent,
DEVISIER, expliquer en dét 22; — *devise*, raconte, 2; *devisiens*, causions, 31.

IENS, doyen, 180.
IVERS, bizarre, 631.
IVINITEI, théologie, 46.
OING JE, je donne, 64 ; — *il doint* (*subj.*), il donne, 754.
OLUT (SE), se plaignit, 722.
ONT, d'où, 86 ; — de quoi, 164.
ORMANT (EN MON), en mon sommeil, 766.
ORMI (JE ME), je m'endormis,
OUS, deux, 69, 774.
RUGEMENS, drogmans, 335.

E

FFRÉEMENT, avec effroi, 246.
L JOUR, en le jour, au jour, 25.
MBATIRENT (S'), se jetèrent, 507 ; — *nous orent enbatus*, nous eurent jetés, poussés, 315.
MBLER, voler, 542.
MPORT, influence, 111.
MPRISE (FU), fut entreprise, 216 ; — *on emprist à*, on entreprit de, 194.
MBOUCHA, boucha, 125.
NCHOISONNA, gronda, 411.
NCONTRE, en face de, 272 ; — à la rencontre de, 594.
NDEMENTIERES QUE, pendant que, 81.
NDEMENTRES QUE, pendant que, 115.
NDENTEI, garnis de dents, 341.
NDITIEZ, indiqué, 718.
NFERMETEI, insalubrité, 291.
ENFES (*nom. sing.*), enfant, 71, 332.
ENFONDRER, enfoncer, 152.
ENGINGNOURS, ingénieurs, 304.
ENGREGIER, s'aggraver, 303.
ENGRÈS, avide, 662.
ENHUILOIT, oignoit, 755.
ENNUIT, cette nuit, 244.
ENROMANÇOIENT, mettaient en roman, en français, 335.
ENS, dedans, 125.
ENSUI, suivit, 5.
ENTECHIEZ, doués, 339.
ENTRE LI ET MOY (S'ENCLOST), s'enferma lui et moi, 611.
ENVIRONNA, tourna autour de, 493.
ENVIS, contraint et forcé (*du latin* invitus), 404.
ERRANT, aussitôt, 656.
ES, en les, 10, 488.
ES VOUS, voici, voilà, 208, 239.
ESCARLATE, drap superfin teint en kermès, 134.
ESCHAMEL, escabeau, 66.
ESCHIEVE, évite (*impér.*), 745.
ESCONDIRE, refuser, 662.
ESCOUVENOIT, il convenoit, il fallait, 320.
ESCUSSIAUS, écussons, 158.
ESDREÇAI (JE ME), je m'adressai, me dirigeai, 573.
ESFREA (S'), s'émut, 413.
ESGART (PAR L'), de l'avis, 111.
ESJARETEZ, qui a les jarrets coupés, 325.
ESLOCHIÉ (SONT), sont disloqués 625.

ESME, calcul, projet, 84; — *par esme*, par évaluation, 222.

ESMEI, évalués, 219.

ESMIÉE, mise en miettes, brisée, 618.

ESMUYZ, devenu muet, 107.

ESPIÉ, pique, 309.

ESPIES, espions, 185.

ESPLOIT, profit, 732.

ESPOIR, peut-être, 589.

ESPRISIER, égaler en prix, 627

ESQUACHIER, écraser, 183.

ESTACHE, mât, poteau, 566.

ESTEINGNOUR, hommes chargés d'éteindre, 205.

ESTER, se tenir debout, 325.

ESTIVAL, sorte de brodequin léger, 117.

ESTOC, pointe, saillie, 321.

ESTOUPER, boucher, 650; — *se estoupoient*, se bouchaient le nez, 582.

EU, en le, 97.

F

FAUCHON, sabre à lame courbe, 116.

FELONNESSEMENT, injurieusement, 428.

FELONNESES, injurieuses, 381.

FEREIS, combat, 229.

FIANCE, confiance, 70.

FIERE (*subj.*), frappe, 42; — *fiert* (*indic.*), frappe, 41.

FINEI, financé, 91.

FLATIR, jeter, 235; — *flatoit*, jetait, 391; — *se flatissoit*, se jetait, 195.

FLEBESCE, faiblesse, 405.

FLEURETÉES, semées de fleurs 457.

FOL, follement, 127.

FONDE, bazar, 164,

FONDE, fronde, 203.

FORAINNES (RUES), rues écartées, 116.

FORCE (NE FONT), ne se mettent pas en peine, 249.

FORCONTEI (AVOIT), avait fait un faux compte, 386.

FORME, chaise, 172.

FOULER, mater, 74; — *foulei* fatigués, 186.

FOURCELLE, estomac, 23.

FOURRER, doubler, 138.

FRAINTES, bruit, 178.

FUER (A NUL), à aucun prix 433.

FUIE, fuite, 52.

FUST, bois, 156, 346.

G

GAAINGNOUR, laboureurs, 188.

GAGIE, consignée, 707.

GAITE, sentinelle, 177.

GAMBOISON, long gilet à manches rembourré, 241.

GAMITES, fourrures de chamois 667.

GANCHIRENT, se détournèrent 259; — *me ganchiroie*, me détournerais, 354.

GARNEMENS, vêtements, 97.

GARNIERS, greniers, 130.

GART (SE), prenne garde, 659; — *dont Diex le gart*, dont Dieu le garde, 164.

GENOILLONS (A), à genoux, 731.
GERON, giron, 364.
GERRÉS, coucherez, 244.
GLAIVE, lance, 8.
GLOUT, gloutons, 291.
GRANT, grandement, 230.
GREINGNOURS, plus grands, 41.
GREVE, cheveux séparés par une raie, 104.
GRIEF, grièvement, 129.
GRIEF COURINE, grande haine, 154,
GROUSSOIENT, murmuraient, 726.
GUENCHI, se détourna, 550.
GUERBIN, garbin, petit vent du sud-ouest, 39.
GUERREDONNER, récompenser, 662.

H

HABANDONNÉEMENT, sans réserve, 618, 726.
HAITIÉ, bien portant, 594
HARDEMENS, hardiesses, 6.
HARDIER, harceler, 184; — *hardoiant*, harcelant, 197.
HARGAUS, pardessus du genre de la housse, 467.
HASTIS, vif, 27; — *hastif*, prompt, 55.
HEBERGE, campement, 245; — *heberge*, tente, 172; — *tenir herberges*, tenir camp, tenir la campagne, 427.
HEUR, incident, chance, 641, 653.
HEUSE, botte, 291.
HORDIS, retranchement, 269.
HOST, armée, 200; armées, 101.
HOSTIEX, hôtel, 606.
HOURDOIENT (SE), se retranchaient, 258.
HUIMAIS (NE LE LESSIÉS), ne le quittez plus aujourd'hui, 243.
HUTINS, lutte, 231; — *à grant hutin*, à grande lutte, 277.

I

IERT, sera, 567.
ILLEC, là, 427; — *illec au lieu*, en ce lieu là, 565; — *dès illec*, de là, 616.
ILLECQUES, là, 123.
IRÉEMENT, avec colère, 660.
ISNELLEMENT, promptement, 748.
ISSI, sortit, 115; — *istront*, sortiront, 427.

J

JE QUI, moi qui, 27; — *je et mi chevalier*, moi et mes chevaliers, 210.
JOENE HOME (LI), les jeunes gens, 25.
JOUR (DOU), du jour, 689; — *toute jour*, toute la journée, 380; — *hui el jour*, aujourd'hui, 25.
JUIAUS, joyaux, 123.

K

KASEL, village, 390.

L

LAIRAI, laisserai, 308; — *Diex l'en lait faire*, que Dieu lui en laisse faire, 610.

LANGES, chemise de laine, 122.
LATIMIER, interprète, 565.
LEANS, là-dedans, 588; *leens*, 51.
LEGIER (DE), facilement, 269.
LEGIERE, facile, 191; — *legiers*, léger, 351.
LEGIEREMENT, facilement, 184.
LES (*signifiant* celles), 25, 198.
LESSE, chanson, 668.
LI (DE PAR), de par lui, de sa part, 34; — *l'ame de li*, l'âme de lui, son âme, 34; — *pour li confesser*, pour se confesser, 38; — *avec li*, avec elle, 140.
LIARRES, larron, 718.
LIÉ, jeyeux, 477.
LIEMENT, joyeusement, 385.
LIERRES, larron, 417.
LIGNALOEY, bois d'aloès, 189.
LOA, conseilla, 7.
LOÏSSIENS, prissions à loyer, 113.
LOIÉS, liés, 250.
LONGAINGNE, voirie, 428, 577.
LOS, louange, gloire, 247.
LOUR (ENTRE), entre eux, 476.
LUN, limon, 561.

M

MAHOMMERIE, mosquée, 181.
MAIEUR, maires, 694.
MAIN (AU), au matin, 411.
MAINBOURNIE, tutelle, 523.
MAIS, plus, 91, 439; — *mais que*, pourvu que, 215, 352; — excepté, 55, 183; — sinon, 53; — *ne mais que*, sinon, 284, 470, 606.
MALEFAÇON, méfait, 707.
MALTALENT, haine, 154.
MANGUENT, MANJUENT, mangent, 370, 491; — *manju* (*impér.*), mange, 587.
MATERAS, matelas, 403.
MENOISON, *menuison*, diarrhée, 10,306.
MENROIT, mènerait, 152.
MERRIEN, merrain, 211.
MESAISE, il afflige, 604.
MESAMEI, malmené, 661.
MESCREANCES, mauvais soupçons, 502.
MESELERIE, lèpre, 27.
MESIAUS, lépreux, 27.
MESNIES, gens de la maison, 250.
MESPENROIE VERS LI (JE), j'agirais mal envers lui, 677.
MESTIER (NE FU PAS), il ne fut pas besoin, 182; — *nous orent bien mestier*, nous rendirent bien service, 207.
MIEUDRE, meilleure, 26.
MIEX, mieux, 21.
MILLIAIRES, millésime, 110.
MOIE (LA), la mienne, 15.
MON, vraiment, 483.
MONTE FOY, qui fait foi, 510.
MOQUOIT (SE), plaisantait, 242.
MORS (JE VOUS EUSSE), je vous eusse fait mourir, 635; — *qui t'eust mort*, qui t'eût fait mourir, 353.
MOYES, tas, 130.
MUEMENT, changement, 711.
MUSARS, étourdi, 27.

N

Nacaires, timbales, 266.
Nageours, rameurs, 159.
Nagier, naviguer, 307.
Nanin, nenni, 326.
Nariles, narines, 299.
Navie, flotte, 442.
Navrez, blessé, 337.
Neis, même, 21.
Nen, ne... pas, 23, 215.
Nes, ne les, 149.
Nice, nièce, 663.
Nient, néant, 578.
Niez, neveu, 108.
Noe, anse de fleuve, 313.
Noer, nager, 651.
Noiaus, boutons, 403.
Noise, bruit, 148.
Note, musique, 54.
Nou, nage, 191.

O

Œs, œuf, 293.
Oi (je), j'eus, 2.
Oï, ouit, 61; — *ooit*, oyait, 54; *orra*, oira, 427.
Orafle, girafe, 457.
Orde, sale, 428.
Orent, eurent, 163.
Os, armée (*suj. sing*), 185; — *ost*, armée (*rég. sing.*), 10; — *ost*, camp, 273.
Os (je n'), je n'ose, 26; — *osient*, osent (*subj.*), 742.
Ot, eut, 21.
Ou, en le, 121.
Out, eut, 475.
Outrageuses, excessives, 170.
Outraiges (li), l'excès, 726; — *l'outraige* (*fém.*), outrage, 508.
Outréement, absolument, 73.
Oy (je), j'ouïs, 19.
Oye, oreille, 52.
Oz-je, eus-je, 136.

P

Paiennime, pays païen, 199; — *la loys paiennime*, la loi païenne, 373.
Pane, fourrure, 138.
Paniaus, pans de vêtement, 480.
Parchanta, chanta jusqu'à la fin, 300.
Pardon (grant), indulgence plénière, 181.
Parer, paraître, 604.
Parmi quarante mille livres, moyennant quarante mille livres, 87.
Parti, partagea, 505; — *li jeus nous est mal partis*, le jeu pour nous est mal partagé, est inégal, 576.
Pas, passage, 237.
Paumelle, coup dans la paume de la main, 687.
Pejor, pire, 448.
Pennes, fourrures, 667.
Penre, prendre, 12.
Pens (je), je pense, 612.
Perillié, naufragés, 618.
Pernant (quaresme), carême-prenant, mardi-gras, 261.
Perra, paraîtra, 251.

PERS, drap bleu foncé, 667
PHISICIEN, médecins, 23.
PIECE (GRANT), longtemps, 143; — *une piesce*, quelque temps, 664.
PILET, traits, flèches, 205.
PITEUS, plein de pitié, 720.
PIZ, poitrine, 121.
PLEGES, garant, 631.
PLENTEI (GRANT), grande quantité, 94.
PLOMMÉE, sonde, 619.
PLOMMEL, pommeau, 510.
POI (JE), je pus, 646.
POINGNANT (PIERRE), pierre moyenne (qui tient dans la main fermée), 272.
POINGNAYS, bataille, 101.
POINSIST, piquât, s'élançât, 185.
POISE, pèse, 402.
POISSANS, puissant, 484.
POIZ, (AVOIR DE), denrées qu'on vend au poids, 189.
POOIR (EN SON), en son domaine, 663.
POURCHAS, poursuite, diligence, 680, 760.
POURVEANCE, approvisionnements, 130.
PRAEL, préau, 35.
PRESENTA, offrit en présent, 655.
PREU, profit, 40.
PRISON, prisonniers, 312.
PROCURACIONS, droits de gîte, 704.
PROIA, pria, 420.
PROIERES, prières, 745.
PROVAIRES, prêtres, 484; — *li provere (suj. plur.)*, 126.
PUNAISIE, puanteur, 489.
PURE SA CHEMISE (EN) avec sa simple chemise, 116.

Q

QUANQUE, tout ce que, 41.
QUANT (DOUBLE QUE), double de tout ce que, 718; — *quant plus... et plus*, plus... et plus, 187, 354.
QUAROLES, danses, 110.
QUARRIAUS, flèches, 209.
QUAZEL, village, 309.
QUE, car, 242.
QUEILLI, recueillit, 651.
QUEX, quelle, 26.
QUOI (TUIT), tout cois, 549.
QUOIFE, coiffe, 242.
QUOLIBET, propos à volonté, 668.

R

RAGENOILLA (SE), s'agenouilla à son tour, 601.
RAIMBEZ-NOUS, rançonnez-nous, 643.
RALER, retourner, 609; — *que vous en ralez*, que vous vous en retourniez, 455; — *s'en ralerent*, s'en retournèrent, 160.
RAMENTEVOIR, rememorer, 76; — *ramentoif je*, je raconte, 187; *ramenti-ie, le père*, je rappelai au père, 25; *je ramentu le legat*, je rappelai au légat, 180.
RECETA, abrita, 551.

RECOUVRER A, recommencer à, 8.
RECREUS, fourbu, 434.
RECROIRE, rendre, 674.
RECUIDIERENT PASSER, pensèrent repasser, 235.
RECULÉE, enfoncement, 431.
REFUSSENT CHARGÉES, fussent rechargées, 146.
REGEISSE, proférasse, 47.
RELENQUIRIÉS, abandonneriez, 49.
REMENANT, reste, 34.
REMEZ (IL SE FUST), il fût resté, 12.
RENDAIGE, restitution, 678.
RENOIÉ, renégat, 396.
RENOIER, renier, 334.
RENSUI, se reprit à poursuivre, 117.
RENTENDOIT, s'occupait de nouveau, 494.
RENVOIA, envoya à son tour, 134.
REPENRE, reprendre, 98.
REPOST (EN), en secret, 708.
REPROUVÉI, reproché, 302.
REPROUVIER, reproche, 226. 226.
RESCOURENT, délivrèrent, 175; — *rescousismes*, délivrâmes, 197; — *rescout*, *rescoy*, délivra, 295, 227.
RESPOUSOIT, épousait, 456.
RETAILLIÉ, circoncis, 290.
RETRAIRE, retracer, 761.
REVELEROIT (SE), se révolterait, 74.
RIBAUS, goujats, 237.
RIENS, chose, 47; — *toutes les riens*, t outes les créatures 12; — *se je tenoie riens*, si je tenais en rien, 326.
RISSOIENT, resortaient, 178.
ROBE, habillement complet, 116.
ROBAI-JE, volai-je, 599; — *robée*, volée, 248.
ROELLE, rondelle, 240.
ROINGNIEZ, tondu, 104.
ROITE, raide; 572.
ROMANT, livre écrit en français, 768.
ROUELLES, roues, 188.
ROYS, rets, 189.
RUS, ruisseau, 738.

S

SAIETE, flèche, 477.
SAINS, reliques, 336.
SAINTEFIERRES, sanctificateur, 756.
SAMIT, satin croisé *ou* velours, 93.
SAZ, *sacs*, 297.
SE, si, 5; — *se ne*, si ce ne, 132; — *se ce non*, sinon, 708.
SEETES, flèches, 476.
SEIC, scheick, 196.
SEMONNOIE (JE), j'invitais, 504; — *je semons*, j'invitai, 595.
SENTE, sentine, 356.
SEOIT, seyait, 94.
SEPS DE VINGNE, ceps de vigne, 738.
SEROURS, sœurs, 65.
SEUE, sienne, 37.
SEUE, sue, connue, 677.

SEURCOT, vêtement de dessus, 36.
SEURPELIZ, surplis, 552.
SEUX, seul, 174, 377.
SI, ainsi, 548; — aussi, 4; — donc, 23; *si grant*, très grand, 568; — *si... que*, tellement... que, 284; *si car*, tellement... que, 630; — *et si*, pourtant, 46, 112.
SIBLET, sifflet, 377.
SOIF, haie, 117.
SOIGNE, chandelle, 645.
SOLAUS, soleil, 148.
SOLOIT, avait coutume, 173.
SON DE (EN), en haut de, 321.
SOT, sut, 85.
SOUCIZ, saumure? 487.
SOUDAIERES, femmes soldées, 488.
SOUDÉE, solde, 488.
SOUEF, doucement, 176.
SOUFERS (S'EN FUST), s'en fût abstenu, 20; — *je me souferrai*, je m'abstiendrai, 246.
SOUFFRAITEUS, souffreteux, 720.
SOUFRAITE, souffrance, 416.
SOUSGIS, sujets, 680.
SOUTILZ, subtil, 43.
SOY (JE), je sus, 594.
SUER, sœur, 691.
SUI, ses, 438.

T

TACHES, qualités, 662.
TALENT, désir, 336, 428.
TARGE, bouclier de formes diverses, 158.
TARJA, tarda, 100.
TAVELÉS, taché, 291.
TEIX, telle, 8.
TEMPRER, tremper, 23.
TENÇONS, dispute, 32.
TENIST, tînt, 215; — *tenroit*, tiendrait, 310.
TESER, tendre, 281.
TEUS QUE, tels que, 544.
TI, tes, 742.
TIEX, tels (*rég. pl.*), 176; telles, 628.
TISON, pièce de bois, 345; — *tisons des gouvernaus*, barres des gouvernails, 653; — *tyson*, pièce de bois formant la quille, 13, 623.
TOLLIR, ôter, 43; — *il tolt*, il ôte, 286; — *nous avoient tolu à venir*, avaient empêché de venir à nous, 314.
TORFAIS, torts, 34.
TOUAILLE, serviette, 526; — *touailles*, turbans, 549.
TOUCHA EN FUIE, prit la fuite, 519; — *toucherent à la fuie*, prirent la fuite, 116.
TOURNOIER, combattre dans un tournoi, 316.
TOUTE, impôt, 643.
TRAIHOIENT, tiraient, 316; *traioient*, 194, 257; — *nous traimes*, nous nous dirigeâmes, 176; — *nous nous treissiens*, nous nous dirigeassions, 223.
TRAIT (TOUT A), tout d'un trait, 300.
TREU, tribut, 453.
TREZ, poutres, 219.
TRIBOUIL, querelle, 672.

TROP, extrêmement, 77, 481.
TRUFFER, bavarder, 742.
TRUISSENT, trouvent (*subj.*), 68.
TUIT, tous (*suj. pl. masc.*), 35.
TYSON. Voy. *Tisons*.

U

UEIL, œil, 146.
UIS, porte, 583; *uys*, 35; *huis*, 607.

V

VAGUE, déserte, 716.
VAUSISSENT, valussent, 248.
VEEZ CI, voici, 396.
VEIL, je veux, 35.
VENISSIENS, vinssions, 541; — *venrai*, viendrai, 655.
VERS, versets, 755.
VEZ-CI, voici, 77.
VIANDES, aliments, 22; vivres, 400.
VINS (DOUZE), deux cent quarante, 136; *quatorze vins*, deux cent quatre vins, 545.
VOI (JE M'EN), je m'en vais, 111.
VOIL, je voulus, 672.
VOIRS, vrai, 28.
VOISE (JE M'EN), je m'en aille, 419.
VOIVRE, guivre, 217.
VORENT, voulurent, 365; — *vot*, voulut, 131; — *vourroie*, voudrais, 317; — *vousimes*, voulumes, 600; — *vousissent*, voulussent, 176; — *vout*, voulut, 480; — *vouz*, je voulus, 383; *voz*, 114).

Y

YERT, sera, 38.
YEX, yeux, 122.
YNDE, bleu, 94.

TABLE DES CHAPITRES

Pages.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

a


BOUND BY
HNM


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 074296853